

B157782(101)  
B157819

ŒUVRES COMPLÈTES  
ILLUSTRÉES  
DE  
ANATOLE FRANCE

TOME XXIII

LE PETIT PIERRE  
LA VIE EN FLEUR

ILLUSTRATIONS DE MAGGIE SALCEDO

PARIS  
CALMANN-LÉVY - ÉDITEURS

1932



BIBLIOTECA CENTRALĂ UNIVERSITĂȚII

COTA

BUCUREȘTI  
III 468648

h3/98

B.C.U. București



C199800466

ILLUSTRATIONS AND BIBLIOGRAPHICAL NOTES  
COPYRIGHTED BY CALMANN-LÉVY, 1932.

# LE PETIT PIERRE



*A mon vieil ami*  
LÉOPOLD KAHN

EN SOUVENIR DE SON FILS  
LE LIEUTENANT JACQUES KAHN  
GRIÈVEMENT BLESSÉ  
AU COMBAT DE CHAVONNE-SOUPH  
LE 30 OCTOBRE 1914  
ET DISPARU

A. F.



I

*INCIPE, PARVE PUER,  
RISU COGNOSCERE MATREM*

**M**A mère m'a souvent rapporté diverses circonstances de ma naissance qui ne m'ont pas paru aussi considérables qu'elle se le figurait. Je n'y ai guère pris garde et elles m'ont échappé.

Quand vient l'enfant à recevoir,  
Il faut la sage-femme avoir  
Et des commères un grand tas...

Du moins puis-je affirmer, par ouï-dire, que, à la fin du règne de Louis-Philippe, l'usage dont parlent ces vers



d'un vieux Parisien n'était pas tout à fait perdu. Car il y eut grande assemblée de dames respectables dans la chambre de madame Nozière pour y attendre ma venue. On était en avril; il faisait frais. Quatre ou cinq commères du quartier, entre autres madame Caumont, la libraire, madame veuve Chandelier, madame Danquin, mettaient des bûches dans la cheminée et buvaient du vin chaud pendant que ma mère ressentait les grandes douleurs.

— Criez, madame Nozière, criez tout votre saoul, disait madame Caumont; cela vous soulagera.

Madame Chandelier, ne sachant où mettre sa fille Elvire, âgée de douze ans, l'avait amenée dans la chambre, d'où elle la faisait sortir à chaque instant, de crainte que je ne me présentasse tout à coup à une si jeune demoiselle, ce qui n'eût pas été convenable.

Ces dames n'avaient pas le bec gelé et caquetaient, à ce qu'on m'a rapporté, comme au vieux temps. Madame Caumont contait abondamment, au grand déplaisir de ma mère, de terribles histoires de *regards*. Une femme enceinte de sa connaissance, ayant rencontré un cul-de-jatte qui tenait un fer à repasser dans chaque main et demandait l'aumône, accoucha d'un enfant sans jambes. Elle-même, portant sa fille Noémi, avait eu peur d'un lièvre qui lui était parti dans les jambes; et Noémi était née avec des oreilles pointues, qui remuaient.

A minuit les douleurs cessèrent et le travail s'interrompit. On avait d'autant plus sujet d'inquiétude que ma mère avait accouché précédemment d'un enfant mort et failli mourir. Toutes les femmes donnaient leur avis; madame Mathias, la vieille bonne, ne savait à qui entendre.



Mon père entra toutes les cinq minutes dans la chambre, très pâle, et sortait sans dire un mot. Médecin, habile praticien, et accoucheur quand il en était requis, il s'interdisait d'intervenir dans les couches de sa femme et avait appelé son confrère le vieux Fournier, élève de Cabanis. Dans la nuit, le travail reprit.

Je vins au monde à cinq heures du matin.

— C'est un garçon, dit le vieux Fournier.

Et toutes les commères s'écrièrent ensemble qu'elles l'avaient bien dit.

Madame Morin me lava avec une grosse éponge dans un bassin de cuivre. Cela fait songer aux vieilles peintures qui représentent la nativité de Marie. Mais, à vrai dire, je fus trempé dans un chaudron à faire les confitures. Madame Morin annonça que je portais une tache rouge sur le rein gauche due à une envie de cerises qu'avait eue ma mère dans le jardin de la tante Chausson, tandis qu'elle me portait. A quoi le vieux Fournier, qui tenait en grand mépris les préjugés populaires, répliqua qu'il était heureux que madame Nozière s'en fût tenue, pendant la gestation, à un désir si modique, car, si elle se fût laissée aller à souhaiter des plumes, des bijoux, un cachemire, une calèche à quatre chevaux, un hôtel, un château, un parc, je n'eusse point eu assez de peau dans toute ma chétive personne pour porter l'empreinte de ces vastes envies.

— Vous direz ce que vous voudrez, docteur, fit madame Caumont; mais, la nuit de Noël, ma sœur Malvina étant dans une position intéressante fut prise d'une envie irrésistible de faire réveillon et sa fille...



— Naquit avec un boudin pendu au bout du nez, n'est-ce pas? interrompit le docteur.

Et il recommanda à madame Morin de ne pas m'emmailoter trop serré.

Cependant, je criais si fort qu'on crut que j'allais étouffer.

J'étais rouge comme une tomate et, de l'aveu de tous, un vilain petit animal. Ma mère demanda à me voir, se souleva à demi, me tendit les bras, me sourit et laissa retomber sur l'oreiller sa tête fatiguée. Je reçus ainsi, pour ma bienvenue, de sa bouche tendre et pure, ce sourire sans lequel on n'est digne, selon le poète, ni de la table des dieux, ni du lit des déesses.

La circonstance de ma naissance qui m'a paru la plus remarquable, c'est que Puck, qui depuis fut nommé Caire, vint au monde en même temps que moi, dans la chambre voisine, sur un vieux tapis. De basse extraction, Finette, sa mère, avait beaucoup d'esprit. Un vieil ami de mon père, M. Adelestan Bricou, qui était libéral et réclamait la réforme, vantait, sur l'exemple de Finette, l'intelligence du peuple. Puck ne ressemblait pas à sa mère brune et frisée; il avait le poil jaune, court et rude, mais il tenait d'elle des manières communes et un esprit distingué. Nous grandîmes ensemble et mon père fut obligé de reconnaître que l'intelligence de son chien se développait plus rapidement que celle de son fils et qu'au bout de cinq et six années entières, pour le sens de la vie et la connaissance de la nature, Puck l'emportait encore de beaucoup sur le petit Pierre Nozière. Cette constatation lui était pénible parce qu'il était père et aussi que sa doctrine n'accordait pas



volontiers aux animaux une part de cette sagesse qu'elle proclamait le propre de l'homme.

Napoléon, à Sainte-Hélène, se montra surpris qu'O'Méara, qui était médecin, ne fût point athée. S'il eût vu mon père, il eût vu un médecin spiritualiste, qui, comme tel, croyait en un dieu distinct du monde et à une âme distincte du corps.

— L'âme, disait-il, est la substance; le corps, l'apparence. Les mots l'expriment d'eux-mêmes : l'apparence est ce qui se voit, et qui dit substance dit chose cachée.

Malheureusement, je n'ai jamais pu m'intéresser à la métaphysique. Mon esprit se modela sur celui de mon père comme cette coupe moulée sur le sein d'une amante; il en reproduisit en creux les plus suaves rondeurs. Mon père se faisait de l'âme humaine et de sa destinée une idée sublime; il la croyait faite pour les cieux; cette foi le rendait optimiste. Mais, dans le commerce ordinaire de la vie, il se montrait grave et parfois sombre. Comme Lamartine, il riait rarement, n'avait nul sens du comique, ne pouvait souffrir la caricature et ne goûtait ni Rabelais, ni La Fontaine. Enveloppé d'une sorte de mélancolie poétique, il était vraiment un fils du siècle; il en avait l'esprit et l'attitude. Sa coiffure comme son habit était en harmonie avec le génie de l'heure romantique. Les hommes de cette génération se coiffaient en coup de vent. Sans doute une brosse savante imprimait ce désordre à leur chevelure; mais ils semblaient toujours exposés aux orages et battus de l'aquilon. Mon père, tout simple qu'il était, avait sa part de coup de vent et de mélancolie.

En m'ajustant sur lui, je devins pessimiste et joyeux,



comme il était optimiste et mélancolique. En toutes choses, d'instinct, je m'opposais à lui. Il se plaisait, avec les romantiques, dans le vague et l'indéterminé. Je me mis à aimer la raison ornée et la belle ordonnance de l'art classique. Au cours des années, ces contrastes s'accrochèrent et nous rendirent la conversation un peu difficile, sans altérer nos sentiments réciproques. Je dois ainsi à cet excellent père quelques qualités et beaucoup de défauts.

Ma mère, bien qu'elle n'eût pas beaucoup de lait, désirait ardemment me nourrir elle-même. Elle y fut autorisée par le vieux Fournier, disciple de Jean-Jacques. Elle me donna le sein avec une vive allégresse. Ma santé s'en trouva bien, et j'aurais lieu de m'en féliciter si, comme beaucoup le prétendent, les qualités de l'âme se sucent avec le lait.

Ma mère avait un esprit charmant, l'âme belle et généreuse et le caractère difficile. Trop sensible, trop aimante, trop facile à émouvoir pour trouver la paix en elle-même, la religion, disait-elle, lui apportait une tranquillité heureuse. Sobre de pratiques extérieures, elle était profondément pieuse. La vérité m'oblige à dire qu'elle ne croyait pas à l'enfer. Mais c'était sans obstination ni malice, puisque l'abbé Moinier, son confesseur, ne lui refusait pas les sacrements. Encline à la gaîté, une enfance sans joies, puis les soins du ménage et les soucis d'un amour maternel poussé jusqu'à la passion assombrèrent son caractère et troublèrent sa santé naturellement bonne. Elle affligea mon enfance par des accès de mélancolie et des crises de larmes. Sa tendresse pour moi allait jusqu'à troubler sa raison, si lucide et si ferme en toutes choses.



Elle aurait voulu que je ne grandisse pas pour mieux me serrer toujours contre elle. Et tout en me souhaitant du génie, elle se réjouissait que je fusse sans esprit et que le sien me fût nécessaire. Tout ce qui m'offrait un peu d'indépendance et de liberté lui donnait de l'ombrage. Elle se représentait avec une terreur folle les dangers que je courrais sans elle, et je ne suis jamais revenu d'une promenade un peu trop prolongée sans la trouver la tête en feu et les yeux égarés. Elle s'exagérait démesurément mes bonnes qualités et laissait voir à tout propos cette exaltation qui m'était pénible, car, de tout temps, j'ai reçu comme une cruelle humiliation les témoignages d'une estime qui ne m'était pas due. Mais le pis était que ma pauvre mère grossissait dans les mêmes proportions mes torts et mes fautes. Elle ne m'en punissait jamais, mais elle me les reprochait avec un accent si douloureux que j'en avais le cœur déchiré. Maintes fois, il n'a tenu qu'à elle que je ne me crusse un grand coupable et elle m'aurait rendu scrupuleux à l'excès, si je ne m'étais pas fait de bonne heure, pour mon usage, une morale indulgente. Loin d'en éprouver aucun regret, je n'ai point cessé de m'en féliciter. Ceux-là seuls sont doux à autrui qui sont doux à eux-mêmes.

Je fus baptisé en l'église Saint-Germain-des-Prés et tenu sur les fonts par une marraine qui était fée. Elle se nommait Marcelle parmi les hommes, était belle comme le jour et avait épousé un magot nommé Dupont, dont elle était folle, car les fées raffolent des magots. Elle jeta un sort sur mon berceau et partit aussitôt pour les pays d'outre-mer, avec son magot. Je l'ai entrevue un moment au commencement de mon adolescence, comme l'ombre



blessée de Didon dans la forêt de myrtes, comme un rayon de lune dans la clairière. Ce ne fut qu'un éclair et ma mémoire en reste toute colorée et parfumée. Mon parrain, M. Pierre Danquin, m'a laissé des souvenirs moins rares. Je le vois encore, gros, court, ses cheveux gris tout bouclés, les joues rondes et lourdes, le regard doux et fin derrière ses lunettes d'or. Son ventre, à la Grimod de la Reynière, était couvert d'un beau gilet de satin à fleurs, brodé par les mains de madame Danquin. Il portait une grande cravate de soie noire qui faisait sept fois le tour de son cou et son col de chemise enveloppait comme un bouquet son visage fleuri. Il avait vu Napoléon à Lyon en 1815; il appartenait au parti libéral et s'occupait de géologie.

Dans une des rues qui descendent à ces quais de la Seine où naissait l'enfant qui ne sait encore aujourd'hui, après tant d'années, s'il a bien ou mal fait de venir au monde, parmi cette multitude d'humains qui vivaient leur vie obscure, un homme au vaste crâne, rude et nu comme un bloc de granit breton, et dont les yeux, profondément enfoncés dans des orbites en ogive, naguère jetaient des flammes et maintenant gardaient à peine une faible lumière, un vieillard, morose, infirme, superbe, Chateaubriand, après avoir rempli son siècle de sa gloire, s'éteignait plein d'ennui.

Parfois, descendu des hauteurs de Passy, passait sur ces mêmes quais un vieux promeneur chauve avec de longs cheveux blancs, les joues bourgeonnées, une rose à sa boutonnière, un sourire aux lèvres, bonhomme, aussi plébéien d'allures que l'autre était gentilhomme.

LE PETIT PIERRE

Et les passants s'arrêtaient pour voir le chansonnier populaire.

Chateaubriand, catholique et monarchiste, Béranger, napoléonien, républicain et libre penseur, voilà les deux *signes* sous lesquels je suis né.



## II

### Les Temps primitifs

**M**ON plus ancien souvenir me représente un chapeau haut de forme, à longs poils, à larges bords, doublé de soie verte, dont la coiffe de cuir fauve se découpait, à sa partie supérieure, en languettes recourbées comme les fleurons d'une couronne fermée, à cela près qu'elles ne se rejoignaient pas tout à fait et laissaient apercevoir par une ouverture circulaire un foulard rouge introduit entre la coiffe et le fond armorié du chapeau. Un vieux monsieur tout blanc entraît dans le salon, tenant à la main ce chapeau dont il tirait devant moi le foulard de soie, moucheté de tabac à priser, qui, déployé, laissait voir Napoléon en redingote grise sur la colonne Vendôme. Puis le vieux monsieur faisait sortir du fond du

chapeau un petit gâteau sec qu'il élevait lentement au-dessus de sa tête, un petit gâteau rond et plat, luisant et strié sur une de ses faces. Je levais les bras pour le saisir ; mais le vieux monsieur ne me l'abandonnait qu'après avoir joui à loisir de mes inutiles efforts et du gémissement de mes désirs frustrés. Enfin, il se divertissait de moi comme d'un petit chien. Et je crois que, sitôt que je m'en aperçus, je m'en fâchai, me sentant de cette race audacieuse qui domine tous les animaux.

Ces gâteaux, quand on y mordait, mettaient comme du sable dans la bouche ; mais ce sable se réduisait bientôt en une pâte sucrée d'un goût assez agréable, malgré l'âcreté du tabac qui s'y faisait fortuitement sentir. Je les aimai ou crus les aimer jusqu'à ce que je découvrisse qu'ils venaient d'une vieille boulangerie de la rue de Seine où ils étaient conservés tristement dans un bocal verdâtre. Le dégoût m'en prit alors ; et je ne le cachai pas assez au vieux monsieur qui en fut contristé.

J'ai su depuis que le vieux monsieur s'appelait Morisson, et avait été médecin-major dans l'armée anglaise en 1815.

Après la bataille de Waterloo, dînant à la table des officiers, comme on déplorait des pertes illustres, M. Morisson dit :

— Messieurs, vous oubliez un mort, le plus regrettable de tous et celui que nous devons pleurer le plus amèrement.

Et chacun de s'enquérir quel était ce mort.

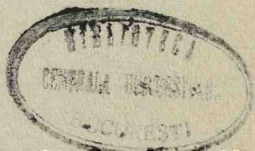
— L'Avancement, messieurs. Notre victoire, en terminant la carrière de Bonaparte, met fin aux guerres où nous gagnions rapidement nos grades. L'Avancement a été tué à Waterloo. Pleurons-le, messieurs.



M. Morisson donna sa démission et vint habiter Paris, où il se maria et exerça la médecine. Il y mourut du choléra, avec sa femme, en 1848.

C 193800466

Il me souvient aussi que, vers ce temps-là, cheminant accroché au tablier de madame Mathias, je vis un jour dans le salon un homme brun, à gros favoris (c'était M. Debas, surnommé Simon de Nantua), raccommodant, avec un pinceau trempé de colle, le papier vert à ramages qui, fendu et soulevé sur une longueur de deux doigts environ, laissait voir un canevas de toile grossière tout crevé, et, derrière le canevas, de sombres profondeurs. Ces choses m'apparurent avec une extrême netteté, et elles demeurent encore étrangement distinctes dans ma mémoire après l'entière disparition de tant d'autres spectacles offerts à mes yeux en ces temps primitifs. Sans doute n'y fis-je pas réflexion sur le moment, n'étant point en âge de penser. Mais quelque temps après, sur mes quatre ans, quand j'eus acquis une force d'esprit suffisante pour me tromper et l'éducation qu'il faut pour interpréter faussement les phénomènes, je conçus l'idée que, derrière ce canevas grossier, recouvert de papier à ramages, des êtres inconnus flottaient dans l'ombre, différents des hommes, des oiseaux, des poissons et des insectes, indistincts, subtils, animés de pensées malveillantes. Et je ne m'approchais point sans curiosité ni terreur de l'endroit du salon où M. Debas avait bouché la fente, qui néanmoins restait visible : les bords du papier vert ne s'étaient pas si bien rejoints que l'on n'aperçût, dans l'intervalle, une partie du morceau de journal dont on les avait doublés, objet déplaisant à voir, mais précieux, puisqu'il fermait l'accès de la





chambre aux esprits des ténèbres, créatures à deux dimensions, obscures et pernicieuses.

Un jour d'entre les jours (ainsi que disent les conteurs orientaux, incertains comme moi de la chronologie), un jour d'entre les jours de ma quatrième année, j'observai que, près du piano, le papier vert à ramages, crevé en étoile, laissait paraître quelques fils de serpillière, croisés sur un trou noir plus effrayant encore que la fente bouchée autrefois par M. Debas. Avec une impiété digne de la race audacieuse de lapet, j'approchai l'œil de cette ouverture et vis des ténèbres vivantes qui me firent dresser les cheveux sur la tête; j'y appliquai ensuite l'oreille et entendis une sinistre rumeur, tandis qu'un souffle glacial passait sur ma joue; ce qui me confirma dans la croyance qu'il y avait derrière la tenture un autre monde.

Mon existence, à cette époque, était double. Naturelle et banale, parfois fastidieuse durant le jour, elle devenait surnaturelle et terrible la nuit. Autour de mon petit lit, que de ses belles mains bordait sur moi ma mère, passaient d'une allure grotesque et farouche, mais non sans rythme ni mesure, de petits personnages difformes, bossus, tortus, vêtus à une mode très ancienne, et tels enfin que je les ai retrouvés depuis dans les gravures de Callot. Certes, je ne les avais point réinventés. Le voisinage de madame Letort, marchande d'estampes, qui étalait ses gravures sur le terrain vague où s'élève aujourd'hui l'École des Beaux-Arts, explique cette rencontre. Cependant, mon imagination y mettait du sien; elle armait mes persécuteurs nocturnes de broches, de seringues, de petits balais et de divers autres ustensiles domestiques. Ils n'en défilaient



## LE PETIT PIERRE

pas avec moins de gravité, le nez fleuri de verrues et chaussé de lunettes rondes, au reste, très pressés et n'ayant pas l'air de me voir.

Un soir, quand la lampe brûlait encore, mon père s'approcha de mon petit lit et me regarda avec le sourire exquis des hommes tristes qui sourient rarement. Je sommeillais déjà, il me chatouilla le creux de la main et me fit une petite amusette où je n'entendis rien sinon ces mots : « Je te vends une vache. » Et, ne voyant pas de vache, je demandai raisonnablement :

— Papa, où est donc la vache que tu m'as vendue ?

Je m'endormis et revis mon père dans mon sommeil. Cette fois, il tenait dans le creux de sa main une petite vache rousse et blanche, animée et vivante, et si vivante que je sentais la chaleur de son souffle et une odeur d'étable. Durant bien des nuits, j'ai revu la petite vache rousse et blanche.

### III

## Alphonsine

**A**LPHONSINE DUSUEL, de sept ans plus âgée que moi, était maigrichonne et souffreteuse; elle avait des cheveux gras et le visage taché de son. Ou je me trompe bien, ou ce durent être, par la suite, ses torts les plus impardonnables aux yeux du monde. Je lui en connus d'autres moins graves, tels que l'hypocrisie et la méchanceté, si naturels en elle qu'ils y avaient de la grâce.

Un jour que ma chère maman me promenait sur le quai, nous rencontrâmes madame Dusuel et sa fille. On s'arrêta et les deux dames firent un bout de conversation.

— Ce trésor! Comme il est joli! s'écria la jeune Alphonsine en m'embrassant.

Sans avoir alors autant d'intelligence qu'un chien ou



un chat, j'étais comme eux un animal domestique, et, comme eux, j'aimais la louange que les bêtes sauvages dédaignent. Dans un transport qui toucha les deux mères, la jeune Alphonsine me souleva de terre, me pressa sur son cœur et me couvrit de baisers en vantant ma gentillesse. Et, dans le même moment, elle me piquait les mollets avec une épingle.

Et moi de me débattre, de frapper Alphonsine des poings et des pieds, de hurler, de fondre en larmes.

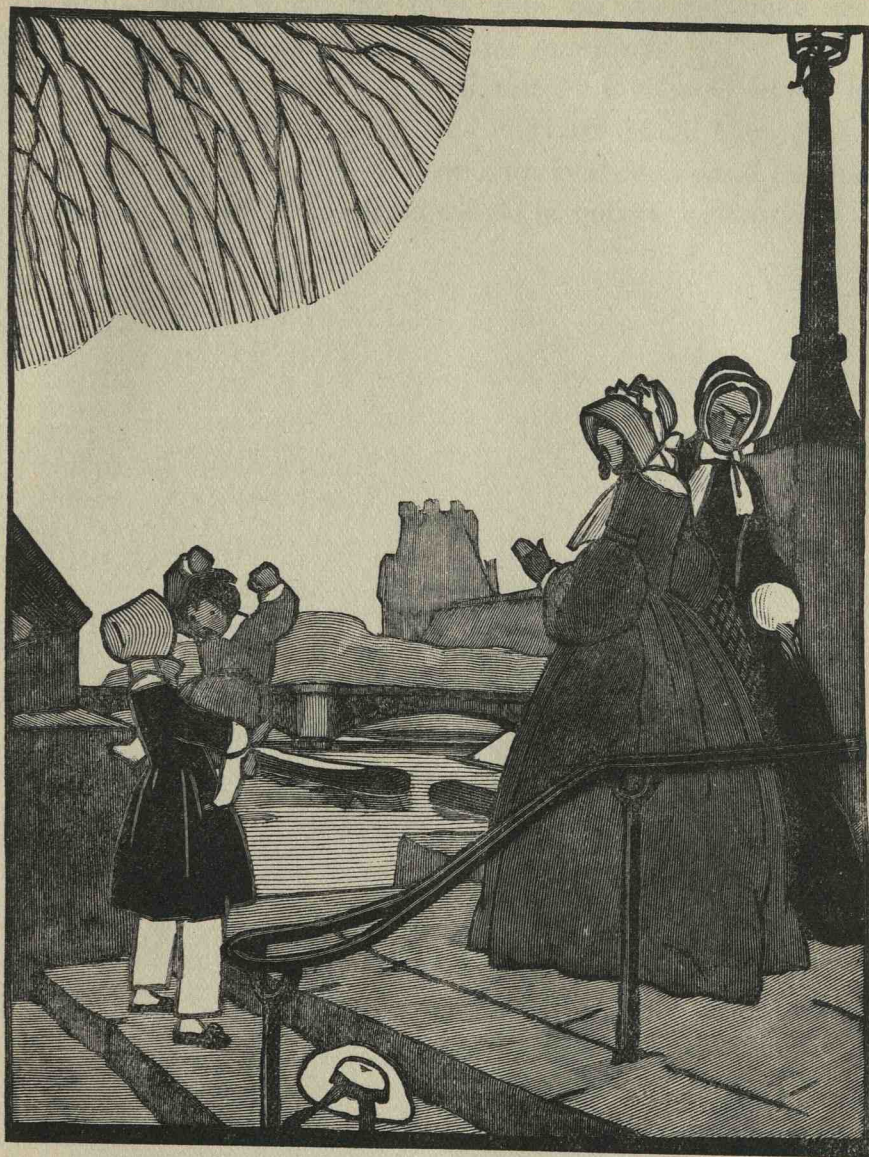
A cette vue, madame Dusuel laissait paraître dans ses yeux et dans son silence de la surprise et de l'indignation. Ma mère me regardait douloureusement, se demandait comment elle avait pu mettre au jour un enfant si dénaturé, et tantôt accusait le ciel de ce malheur immérité, et tantôt s'accusait de l'avoir mérité par ses fautes. Enfin, elle demeurait interdite et troublée devant le mystère de ma perversité. Je ne pouvais pourtant pas le lui expliquer, si je ne savais pas parler. Le peu de mots que je parvenais à balbutier ne m'étaient d'aucun secours en cette circonstance. Planté sur mes pieds, je demeurais haletant et plein de larmes; et la jeune Alphonsine, penchée sur moi, m'essuyait les joues, me plaignait, m'excusait :

— Il est si petit! Ne le grondez pas, madame Nozière. J'en aurais du chagrin. Je l'aime tant!

Ce ne fut pas une fois, mais vingt fois qu'Alphonsine m'embrassa avec transports en m'enfonçant une épingle dans les mollets.

Plus tard, quand je pus parler, je dénonçai cette perfidie à ma mère, et à madame Mathias qui prenait soin







## LE PETIT PIERRE

de moi. Mais on ne me crut pas; on me reprocha de calomnier l'innocence pour pallier mes torts.

Il y a longtemps que j'ai pardonné à la jeune Alphonsine sa perfide cruauté et même ses cheveux gras. Bien plus, je lui sais gré de m'avoir beaucoup avancé, quand j'avais deux ans, dans la connaissance de la nature humaine.



#### IV

### Le petit Pierre est dans le Journal

**T**ANT que je n'ai pas su lire, le journal a exercé sur moi un mystérieux attrait. Quand je voyais mon père déployer ces grandes feuilles couvertes de petits signes noirs, et lorsqu'on en lisait des parties à haute voix, et que de ces signes sortaient des idées, je croyais assister à une opération magique. De cette feuille si mince, couverte de lignes si fines, sans aucune signification à mes yeux, s'échappaient des crimes, des désastres, des aventures, des fêtes, Napoléon Bonaparte s'évadant du fort de Ham, Tom-Pouce habillé en général, le Bœuf gras



Dagobert promené dans Paris, la duchesse de Praslin assassinée! Tout cela dans une feuille de papier et mille choses encore, moins solennelles, plus familières, et qui piquaient ma curiosité, tous ces *sieurs* qui donnaient ou recevaient des coups, qui se faisaient écraser par des voitures, qui tombaient des toits ou portaient chez le commissaire de police le porte-monnaie qu'ils avaient trouvé. Comment tant de *sieurs*, quand je n'en voyais aucun? Et je m'efforçais vainement de me représenter un *sieur*. Je demandais ce que c'était, mais on ne me répondait rien de satisfaisant.

En ces temps reculés, madame Mathias venait à la maison aider Mélanie, avec qui elle s'accordait d'ailleurs fort mal. Madame Mathias, d'un caractère difficile, violente et sensible, me montrait beaucoup d'intérêt. Elle avait imaginé diverses supercheries édifiantes et morales pour me rendre meilleur. Elle feignait, par exemple, de trouver rapporté dans le journal, parmi les faits divers, entre un incendie « attribué à la malveillance » et un accident arrivé « au sieur Duchesne, journalier, » le récit de ma conduite de la veille. Elle lisait : « Le jeune Pierre Nozière s'est montré hier, aux Tuileries, désobéissant et colère, mais il a promis de se corriger de ces vilains défauts. »

Ma raison était assez ferme, à deux ans, pour que je ne crusse pas facilement être dans les feuilles, comme monsieur Guizot et le sieur Duchesne, journalier. Je remarquais que madame Mathias, qui déchiffrait, en ânonnant un peu mais sans trop se reprendre, les nouvelles diverses, était prise subitement d'hésitations singulières quand elle en arrivait à celles qui me concernaient, et

*LE PETIT PIERRE*

j'en concluais que ces dernières, elle ne les trouvait point imprimées dans le journal, mais les improvisait avec une insuffisante habileté. Enfin, je n'étais point dupe, mais il m'en coûtait de renoncer à la gloire d'être imprimé dans le journal, et j'aimais mieux tenir la chose pour incertaine que de la savoir fausse.



## V

### Les Effets d'un faux Jugement

**V**OICI ce que je retrouve encore dans la nuit des temps primitifs. C'est peu de chose, mais toutes les origines ont pour nous l'intérêt du mystère et, ne pouvant connaître les commencements de la pensée humaine, on se plaît à suivre du moins l'éveil de l'intelligence chez un enfant. Et si l'enfant ne présente rien de singulier ni d'extraordinaire, il en offre un sujet plus précieux d'observation, puisqu'il représente à lui seul une multitude d'enfants. C'est pour cette raison que je vais conter mon anecdote, et aussi parce que j'y prendrai un vif plaisir.

Un jour... je ne puis m'exprimer plus précisément, car la place de ce jour dans l'ordre des temps est perdue et ne se retrouvera jamais... un jour, dis-je, revenant de la

promenade avec Mélanie, ma vieille bonne, j'entrai, comme de coutume, dans la chambre de ma mère et j'y sentis une odeur que je ne sus point reconnaître et qui venait, comme je l'ai appris depuis, de la fumée de charbon, une odeur non point âcre et suffocante, mais ténue, sournoise, écœurante, et qui toutefois ne m'importunait guère, car, pour l'odorat, j'étais alors plus semblable au petit chien Caire qu'à M. Robert de Montesquiou, le poète des parfums. Or, en même temps que cette odeur inconnue ou plutôt méconnue de moi chatouillait mes narines inhabiles, ma chère maman, après m'avoir demandé si j'avais été bien sage à la promenade, me mit dans la main une sorte de tige d'un vert émeraude, de la longueur d'une lame de couteau à dessert, mais beaucoup plus épaisse, toute étincelante de sucre, et qui m'apparut comme une merveilleuse friandise, empreinte des charmes de l'inconnu : je n'avais encore rien vu d'approchant.

— Goûte, me dit ma mère, c'est très bon.

C'était très bon, en effet. Cette tige, quand on y mordait, se rompait en fibres sucrées d'un goût vraiment agréable et plus fin que tout ce que j'avais goûté alors de confiseries et de sucreries.

Et cette plante d'une telle douceur me fit songer aux fruits de la contrée où coulent des ruisseaux de sirop de groseilles à travers des rochers de caramel, bien qu'à vrai dire je crusse aussi peu au pays de Cocagne que Virgile aux Champs Élyséens, admirés des Grecs,

Quamvis elysios miretur Græcia campos;



mais je me plaisais, comme Virgile, à des fictions enchantresses, et mon esprit s'émerveillait, ignorant le traitement que les confiseurs font subir à un pied d'angélique pour le rendre plaisant au palais. Car ce bâton d'émeraude tant délectable n'était autre chose qu'un morceau d'angélique offert à ma chère maman par madame Caumont qui en avait reçu de Niort toute une caisse.

A quelques jours de là, revenant pareillement de la promenade avec ma bonne Mélanie, je sentis dans la chambre de ma mère cette particulière odeur de fumée douceâtre et sournoise, que j'avais sentie en voyant de l'angélique pour la première fois, et que je crus être l'odeur de l'angélique.

J'embrassai ma chère maman avec une exactitude rituelle. Elle me demanda si je m'étais bien amusé à la promenade, et je répondis qu'oui; si je n'avais pas trop tourmenté Mélanie, et je répondis que non. Et, ayant rempli mes devoirs filiaux, j'attendis que maman me donnât un morceau d'angélique. Comme elle avait repris sa broderie et ne paraissait pas disposée à faire le joli geste que j'attendais, je me décidai à réclamer mon angélique, ce que je ne fis pas sans déplaisir, tant était grande la délicatesse de mes sentiments. Maman leva les yeux de dessus son ouvrage, me regarda un peu surprise et me dit qu'elle n'en avait pas.

Plutôt que de la soupçonner d'un mensonge, même léger, je pensai qu'elle plaisantait et différait le contentement de mon désir soit pour le rendre plus grand, soit en cédant à cette mauvaise habitude qu'ont les personnes sérieuses de jouir de l'impatience des chiens et des enfants.

Je la pressai de me donner mon angélique. Elle me répéta qu'elle n'avait point d'angélique et visiblement elle parlait



pour tout de bon. Sûr, hélas ! du témoignage de mes sens et des lumières de ma raison, je répliquai avec assurance qu'il y avait de l'angélique dans la chambre puisque je la sentais.

L'histoire des sciences abonde en exemples d'une semblable aberration ; et les plus grands génies de l'humanité se sont souvent trompés de la même manière que le petit Pierre Nozière. Le petit Pierre attribuait à un corps certaine propriété qui appartient à un autre corps. Il y a en physique et en chimie des lois aussi mal fondées et qui sont respectées et le seront encore jusqu'à leur tardive abrogation.

Ces considérations n'entrèrent pas dans l'esprit de ma chère maman qui haussa les épaules et me traita de petit imbécile. Je fus outré et déclarai que je n'étais pas un petit imbécile et qu'il y avait de l'angélique puisque je la sentais, et que ce n'était pas bien à une maman de mentir à son petit garçon. En entendant ce reproche, ma mère me regarda avec une surprise et une tristesse profondes. Je fus soudain convaincu par ce regard que ma chère maman ne m'avait pas trompé et qu'en dépit des apparences il n'y avait pas d'angélique dans la maison.

Ainsi, pour cette fois, mon cœur éclaira ma raison. Je voudrais en conclure que toujours on doit se gouverner sur les lumières du cœur. Ce serait la morale de cette histoire ; les âmes tendres s'en délecteraient. Mais il faut dire la vérité au risque de déplaire. Le cœur se trompe comme l'esprit ; ses erreurs ne sont pas moins funestes et l'on a plus de mal à s'en défaire à cause de la douceur qui s'y mêle.



## VI

### Le Génie est voué à l'Injustice

**L**E génie est voué à l'injustice et au mépris; j'en fis de bonne heure l'expérience. A l'âge de quatre ans, je dessinais avec ardeur; mais, loin de retracer tous les objets qui s'offraient à mes regards, je représentais uniquement des soldats. A vrai dire, je ne les dessinais pas d'après nature : la nature est complexe et ne se laisse pas imiter facilement. Je ne les dessinais pas non plus d'après les images d'Épinal que j'achetais un sou la pièce. Il y avait encore là trop de lignes dans lesquelles je me serais perdu. Je me proposais pour modèle le souvenir simplifié de ces images. Mes soldats se composaient d'un rond pour la tête, d'un trait pour le corps, et d'un trait pour chaque bras et pour chaque jambe. Une ligne brisée

comme un éclair figurait le fusil avec sa baïonnette et c'était très expressif. Je ne faisais pas entrer le shako sur la tête; je le mettais dessus, pour montrer toute ma science et spécifier à la fois la forme de la tête et celle de la coiffure. J'en dessinais un grand nombre de ce style, commun à tous les dessins d'enfants. C'étaient, si l'on veut, des squelettes et même des squelettes très sommaires. Tels quels, mes soldats me paraissaient assez bien faits. Je les traçais à la mine de plomb, en mouillant excessivement mon crayon pour le faire marquer. J'eusse préféré dessiner à la plume, mais l'encre m'était interdite, de peur des taches. Cependant, j'étais content de mon œuvre et me trouvais du talent. J'allais bientôt m'étonner moi-même.

Un soir, soir mémorable, je dessinais sur la table de la salle à manger, que Mélanie venait de desservir. C'était l'hiver; la lampe, coiffée d'un abat-jour vert à Chinois, éclairait mon papier d'une chaude lumière. J'avais déjà tracé cinq ou six soldats, par ma méthode ordinaire que je pratiquais avec facilité. Tout à coup, dans un éclair de génie, j'eus l'idée de représenter les bras et les jambes, non plus par un seul trait, mais au moyen de deux lignes parallèles. J'obtins ainsi une surface qui donnait l'illusion de la réalité. C'était la vie même. J'en demeurai ravi. Dédale, quand il fit des statues qui marchaient, ne fut pas plus content du travail de ses mains. J'aurais pu me demander si j'avais été le premier à imaginer un si bel artifice et si je n'en avais pas déjà vu des exemples. Mais je ne me le demandai pas. Je ne me demandai rien, et les yeux écarquillés et tirant une langue d'une aune, stupide, je contemplai mon ouvrage. Puis, comme il est dans la nature des artistes



de proposer leurs œuvres à l'admiration des hommes, je m'approchai de ma mère qui lisait dans un livre et, lui présentant mon papier barbouillé, je criai :

— Regarde!

Voyant qu'elle ne faisait aucune attention à ce que je lui montrais, je mis mon soldat sur le livre qu'elle lisait.

Elle était la patience même.

— C'est très bien, me dit-elle avec douceur, mais d'un ton qui montrait qu'elle ne s'apercevait pas assez de la révolution que je venais d'opérer dans les arts du dessin.

Je répétais plusieurs fois :

— Maman, regarde!

— C'est bien, je vois. Laisse-moi tranquille.

— Non! tu ne vois pas, maman!

Et je voulus lui arracher le livre qui la détournait de mon chef-d'œuvre.

Elle me défendit de toucher à ce livre avec mes mains sales.

Je lui criai désespérément :

— Tu ne vois donc pas!

Elle ne daignait rien voir et m'ordonnait de me taire.

Outré d'un tel aveuglement et d'une telle injustice, je frappai du pied, je fondis en larmes, je déchirai mon chef-d'œuvre.

— Que cet enfant est nerveux! soupira ma mère.

Et elle me mena coucher.

J'étais en proie à un sombre désespoir. Songez donc! Avoir fait faire aux arts un bond immense, avoir créé un moyen prodigieux d'exprimer la vie, et, pour tout salaire et pour toute gloire, être envoyé coucher!



Peu de temps après cette disgrâce, il m'en arriva une autre qui ne me fut pas moins cruelle. Voici dans quelle circonstance : ma mère m'avait appris assez vite à former passablement mes lettres. Sachant un peu écrire, je pensai que rien ne m'empêchait de composer un livre. J'entrepris, sous les yeux de ma chère maman, un petit traité théologique et moral. Je le commençai en ces termes : « Qu'est-ce que Dieu... » et aussitôt je le portai à ma mère pour lui demander si cela était bien ainsi. Ma mère me répondit que c'était bien, mais qu'à la fin de cette phrase il fallait un point d'interrogation. Je demandai ce que c'était qu'un point d'interrogation.

— C'est, dit ma mère, un signe qui marque qu'on interroge, qu'on demande quelque chose. Il se met après toute phrase interrogative. Tu dois mettre un point d'interrogation puisque tu demandes : « Qu'est-ce que Dieu? »

Ma réponse fut superbe :

— Je ne le demande pas. Je le sais.

— Mais si ! tu le demandes, mon enfant.

Je répétai vingt fois que je ne le demandais pas, puisque je le savais, et je me refusai absolument à mettre ce point d'interrogation qui m'apparaissait comme un signe d'ignorance.

Ma mère me reprocha vivement mon obstination et me dit que je n'étais qu'un sot.

Mon amour-propre d'auteur en souffrit et je répliquai par je ne sais quelle impertinence pour laquelle je fus mis en pénitence.

J'ai bien changé depuis lors ; je ne me refuse plus à placer des points d'interrogation à tous les endroits où



*LE PETIT PIERRE*

c'est l'usage d'en mettre. Je serais même tenté d'en tracer de très grands au bout de tout ce que j'écris, de tout ce que je dis et de tout ce que je pense. Ma pauvre mère, si elle vivait, me dirait peut-être que maintenant j'en mets trop.

## VII

### Navarin

**J'**AVAIS connu de tout temps madame Laroque qui, dans notre maison, habitait avec sa fille un petit appartement au fond de la cour. C'était une vieille dame normande, veuve d'un capitaine de la garde impériale. Elle n'avait plus de dents et ses lèvres molles rentraient sous ses gencives; mais ses joues étaient rondes et empourprées comme les pommes de son pays. N'ayant aucune idée de l'instabilité de la nature et de l'écoulement des choses, je la croyais contemporaine des premiers âges du monde et en possession d'une impérissable vieillesse. On voyait de la chambre de ma mère la fenêtre encadrée de capucines, au bord de laquelle le perroquet de madame Laroque se dandinait sur son perchoir en chantant des couplets



grivois et patriotiques. Apporté des Grandes Indes en 1827, il avait reçu le nom de Navarin, en mémoire de la victoire navale remportée sur les Turcs par les flottes de la France et de l'Angleterre, et dont on apporta la nouvelle à Paris le jour même de son arrivée. On supposait que Navarin n'était déjà plus jeune lors de sa venue en Europe. Aux petits soins pour lui, madame Laroque le mettait tous les matins à la fenêtre, afin que le vieillard pût jouir du spectacle animé de la cour. Je ne sais en vérité quel plaisir cet Américain goûtait à voir Auguste laver la voiture de M. Bellaguet et le père Alexandre arracher l'herbe qui croissait entre les pavés. Dans le fait, il ne semblait guère attristé de son long exil. Sans prétendre deviner sa pensée, on eût dit qu'il se réjouissait de sa force; et c'était assurément un animal étrangement robuste. Quand de ses petites mains grises il empoignait un morceau de bois, il avait bientôt fait de le briser avec son bec.

J'ai toujours aimé les bêtes; mais alors elles m'inspiraient de la vénération et une sorte de terreur religieuse. Je leur devinais une intelligence plus sûre que la mienne et un sentiment plus profond de la nature. Le caniche Zerbin me paraissait comprendre bien des choses qui m'échappaient et je prêtais à notre bel angora, Sultan Mahmoud, qui connaissait le langage des oiseaux, un génie mystérieux et le don de pénétrer l'avenir. M'ayant une fois mené au musée du Louvre, ma mère me montra dans les salles Égyptiennes des animaux domestiques enveloppés de bandelettes et enduits d'aromates :

— Les Égyptiens, me dit-elle, les adoraient comme



des divinités, et, quand ils mouraient, les embaumaient soigneusement.

Je ne sais ce que les anciens Égyptiens pensaient des ibis et des chats ; je ne sais si, comme on le veut aujourd'hui, les animaux furent les premiers dieux des hommes, mais j'étais bien près d'attribuer à Sultan Mahmoud et au caniche Zerbin une puissance surnaturelle. Ce qui surtout me les rendait merveilleux, c'est qu'ils m'apparaissaient dans mon sommeil et conversaient avec moi. Une nuit, je vis en rêve Zerbin gratter la terre de ses pattes et déterrer un oignon de jacinthe :

— C'est ainsi, me dit-il, que sont les petits enfants dans la terre avant leur naissance, et ils éclosent comme des fleurs.

On le voit : j'aimais les animaux, j'admirais leur sagesse et les interrogeais assez anxieusement durant le jour pour qu'ils vinssent, dans la nuit, m'enseigner la philosophie naturelle. Les oiseaux n'étaient point exceptés de mon amitié ni de ma vénération : j'aurais chéri Navarin comme un père, j'aurais comblé ce vieux Cacique de respects et d'égards, je me serais fait son disciple docile, s'il l'eût permis. Mais il ne me permettait pas même de le contempler. A mon approche, il se balançait impatiemment sur son perchoir, hérissait les plumes de son cou, me dévisageait avec des yeux de feu, ouvrait un bec menaçant et montrait une langue noire, grosse comme un haricot. J'aurais voulu connaître la cause de cette inimitié. Madame Laroque en attribuait l'origine à ce que jadis, enfant sans connaissance et ne pouvant encore marcher, je me faisais porter près de lui, appro-



chais mes petits doigts de sa tête pour toucher ses yeux, qui brillaient comme des rubis, et poussais des cris déchirants du regret de ne pouvoir les prendre. Elle l'aimait et lui cherchait des excuses. Mais pouvait-on croire à une rancune si profonde et si tenace?

Enfin, quelle qu'en fût la cause, l'inimitié de Navarin me semblait injuste et cruelle. Désireux de rentrer en grâce auprès de cette puissance terrible, je pensai que des présents pourraient l'apaiser et que du sucre lui serait une offrande agréable. Malgré la défense de ma mère, j'ouvris le buffet de la salle à manger et choisis le plus gros et le plus beau morceau de sucre qui se trouvât dans le sucrier. Car il faut dire qu'en ce temps-là on ne cassait pas le sucre à la mécanique; les ménagères l'achetaient en pain et, chez nous, la vieille Mélanie, armée d'un marteau et d'un vieux couteau ébréché et sans manche, brisait le pain en fragments inégaux, non sans faire jaillir d'innombrables éclats, comme les géologues détachent de la roche des échantillons minéralogiques. Il convient d'ajouter que le sucre coûtait alors très cher. D'une âme bienveillante et tenant mon présent caché dans la poche de mon tablier, je me rendis chez madame Laroque et trouvai Navarin à sa fenêtre. Il écosait nonchalamment de son bec des grains de chènevis. Jugeant l'occasion favorable, je présentai le sucre au vieux Cacique, mais il ne reçut pas mon offrande. Il me regarda longtemps de profil dans le silence et l'immobilité, puis soudain fondit sur mon doigt et le mordit. Le sang coula.

Madame Laroque m'a dit plusieurs fois qu'en voyant mon sang je poussai des cris affreux, versai des larmes



abondantes et demandai si j'en mourrais. Je n'ai jamais voulu l'en croire; il se peut pourtant qu'il y ait quelque chose de vrai dans ses paroles. Elle me rassura et me mit une poupée au doigt.

Je sortis indigné, le cœur gros de colère et de haine. A compter de ce jour, ce fut entre Navarin et moi la guerre sans merci. A chaque rencontre, je l'insultais et le provoquais, et il se mettait en fureur : c'est une satisfaction qu'il ne me refusait jamais. Tantôt je lui chatouillais le cou avec une paille, tantôt je lui jetais des boulettes de pain et il ouvrait un large bec et proférait d'une voix rauque des menaces inintelligibles. Madame Laroque, tricotant, à sa coutume, un lé de jupon de laine, m'observait par-dessus ses besicles et me disait, en me menaçant de son aiguille de bois :

— Pierre, laisse cet animal tranquille. Tu sais ce qu'il t'est déjà arrivé avec lui. Crois-m'en : il t'arrivera pis, si tu continues.

Je négligeais ces sages avertissements, et j'eus lieu de m'en repentir. Un jour que je ravageais sa mangeoire et en dissipais indignement les grains de maïs, le vieux Cacique sauta sur moi, embarrassa ses mains dans ma chevelure et de ses ongles aigus me laboura la tête. Si l'aigle ravissant effraya l'enfant Ganymède en le prenant amoureusement dans ses serres de velours, qu'on juge de l'effroi que je ressentis, quand Navarin me tenaille de ses doigts de fer. Je poussai des cris qui retentirent jusque sur les berges de la Seine. Madame Laroque, quittant son éternel tricot, détacha l'Américain de sa proie et le ramena sur son épaule au perchoir. Là, le cou gonflé



d'orgueil et les dépouilles de ma chevelure attachées à ses griffes, il me jeta, de son œil flamboyant, un regard de triomphe. Ma défaite était complète, mon humiliation profonde.

A peu de temps de là, m'étant introduit dans notre cuisine où sans cesse mille charmes m'attiraient, j'y trouvai la vieille Mélanie qui hachait avec un couteau du persil sur une planche. Je fis diverses questions touchant cette herbe dont l'âcre parfum me chatouillait les narines. Mélanie me répondait abondamment : elle m'apprit que le persil était employé dans les ragoûts et servait d'assaisonnement aux viandes grillées, et m'enseigna enfin qu'il était pour les perroquets un poison mortel. A cette nouvelle, je saisis de cette herbe odorante un brin que le couteau avait épargné et l'emportai dans le cabinet des roses où je méditai seul et en silence. Je tenais dans mes mains la mort de Navarin. Après une longue délibération avec moi-même, je sortis de l'appartement et me rendis chez madame Laroque. Là, montrant à Navarin l'herbe vénéneuse :

— Regarde : c'est du persil, lui dis-je. Si je mêlais ces petites feuilles vertes et frisées à ton chènevis, tu mourrais et je serais vengé. Mais je veux me venger autrement. Je me vengerai en te laissant la vie.

Je dis et jetai par la fenêtre l'herbe funeste.

Depuis lors je cessai de tourmenter Navarin. Je ne voulais pas gâter ma clémence. Nous devînmes amis.



## VIII

### Comment il parut de bonne heure que je manquais du sens des affaires

C'ÉTAIT avant la Révolution de 48 : je n'avais pas encore quatre ans, cela est sûr; mais en avais-je trois ou trois et demi? Ce point est douteux pour moi, et, depuis de longues années, il ne demeure plus personne sur la terre capable de l'éclaircir. Il faut prendre son parti de cette incertitude et se dire, en manière de consolation, qu'on trouve de plus grandes et de plus fâcheuses indéterminations dans les éphémérides des peuples. La chronologie et la géographie, a-t-on dit, sont les deux yeux de l'histoire. Si la chose est vraie, tout porte à croire qu'en dépit des Bénédictins de la congrégation de Saint-Maur, qui ont inventé l'art de vérifier les dates, l'histoire est pour le moins borgne. Et j'ajouterai que c'est son



moindre défaut. Clio, la muse Clio, est une personne d'allure grave et même quelquefois un peu sévère, dont la parole instruit (à ce qu'on prétend), intéresse, émeut, amuse; on l'écouterait volontiers toute la journée. Mais je me suis aperçu, pour l'avoir assidûment fréquentée, qu'elle se laissait surprendre trop souvent oublieuse, vaine, partiiale, ignorante et menteuse. Malgré ses travers, je l'ai beaucoup aimée et je l'aime encore. Ce sont les seuls liens qui m'attachent à cette muse. Elle n'a rien à retenir de mon enfance, ni du reste de ma vie. Je ne suis point, par bonheur, un personnage historique et cette hautaine Clio ne recherchera jamais si je touchais au commencement, au milieu ou à la fin de ma troisième année quand je donnai de mon caractère un signe qui frappa profondément ma mère.

J'étais alors un petit garçon très ordinaire, de qui la seule originalité, si je ne me trompe, était une disposition à ne pas croire tout ce qu'on lui disait : et cette manière d'être, qui annonçait un esprit investigateur, le faisait mal juger; car ce n'est pas le sens critique qu'on apprécie d'ordinaire chez un enfant de trois ans ou trois ans et demi.

Je pouvais me dispenser de faire ici ces remarques qui ne se rapportent guère au récit que je commence, non plus que la chronologie, l'art de vérifier les dates et la muse Clio. En faisant tant de détours, en m'égarant par de tels méandres, je n'arriverai jamais; mais si je ne m'amuse pas en route, si je suis droit mon chemin, je serai tout de suite arrivé; j'aurai fini en un clin d'œil. Et ce sera dommage, du moins pour moi, qui aime à flâner;

je ne sais rien de plus agréable ni de plus utile à la fois. De toutes les écoles que j'ai fréquentées, c'est l'école buissonnière qui m'a paru la meilleure et dont j'ai le mieux profité. Il n'est tel que de muser, ô mes amis ! On y gagne toujours quelque chose. Si le petit Chaperon Rouge avait traversé le bois sans cueillir la noisette, le loup ne l'aurait pas mangé ; et, pour un petit Chaperon Rouge, en bonne morale, le sort le plus heureux est d'être mangé par le loup.

Cette pensée nous ramène heureusement au sujet de ce discours. Car j'étais sur le point de vous dire que dans la troisième année de mon âge, dix-huitième et dernière du règne de Louis-Philippe premier, roi des Français, mon plus grand plaisir était la promenade. On ne m'envoyait pas au bois comme le petit Chaperon Rouge. J'étais moins agreste, hélas ! Né et nourri dans le cœur de Paris, sur le beau quai Malaquais, j'ignorais les plaisirs des champs. Mais la ville a bien son charme aussi ; ma chère maman me conduisait par la main le long des rues aux bruits sans nombre, pleines de couleurs vives, et tout égayées du mouvement des passants ; et, quand elle avait quelque emplette à faire, elle me menait avec elle dans les magasins. Nous n'étions pas riches ; elle ne faisait pas grande dépense ; mais les magasins où elle fréquentait me semblaient d'une étendue et d'une magnificence impossibles à surpasser. Le Bon Marché, le Louvre, le Printemps, les Galeries n'existaient pas encore. Les plus vastes établissements de ce genre, dans les dernières années de la royauté constitutionnelle, n'avaient qu'une clientèle de quartier. Ma mère, qui était du faubourg Saint-Germain,



allait aux Deux-Magots et au Petit-Saint-Thomas.

De ces deux magasins, situés l'un rue de Seine, l'autre rue du Bac, ce dernier seul subsiste encore, mais tellement agrandi et si différent, avec les mufles de lions qui horrifient sa façade, de ce qu'il était dans sa nouveauté gracile, que je ne le reconnais plus. Les Deux-Magots ont disparu et peut-être suis-je le seul au monde à me rappeler la grande peinture à l'huile qui servait d'enseigne et représentait une jeune Chinoise entre deux de ses compatriotes. Sentant déjà avec vivacité la beauté des femmes, je trouvais cette jeune Chinoise charmante avec ses cheveux relevés par un grand peigne et ses accroche-cœur sur les tempes. Mais des deux galants, de leur maintien, de leur regard, de leurs gestes, de leurs intentions, je ne saurais rien dire. J'ignorais tout de l'art de séduire.

Ce magasin me paraissait immense et rempli de trésors. C'est là, peut-être, que j'ai pris le goût des arts somptueux qui est devenu très fort en moi et ne m'a jamais quitté. La vue des étoffes, des tapis, des broderies, des plumes, des fleurs, me jetait dans une sorte d'extase, et j'admirais de toute mon âme les messieurs affables et les gracieuses demoiselles qui offraient en souriant ces merveilles aux clients indécis. Quand un commis, pour servir ma mère, mesurait une étoffe sur un mètre fixé horizontalement à une tige de cuivre qui descendait du plafond, j'estimais son sort magnifique et sa destinée glorieuse.

J'admirais aussi M. Augris, le tailleur de la rue du Bac, qui m'essayait des vestes et des culottes courtes. J'eusse préféré qu'il me fît un pantalon et une redingote comme en portaient les messieurs; et ce désir devint très ardent un



## LE PETIT PIERRE

peu plus tard, quand je lus un conte de Bouilly sur un malheureux petit garçon recueilli par un savant bienfaisant et respectable qui l'employait comme secrétaire et l'habillait de ses vieux habits. Ce conte du bon Bouilly me fit faire une grande folie que je dirai une autre fois. Plein d'estime pour les arts et métiers, j'admirais M. Augris, le tailleur de la rue du Bac, qui n'était pas admirable, car il taillait ses étoffes tout de travers. Pour dire vrai, dans les habits de sa façon, j'avais l'air d'un singe.

Ma chère maman achetait elle-même, en bonne ménagère, l'épicerie chez Courcelles, rue Bonaparte, le café chez Corcelet, au Palais-Royal, et le chocolat chez Debeauve et Gallais, rue des Saints-Pères. Soit qu'il donnât libéralement ses pruneaux à goûter, soit qu'il fit briller au soleil les cristaux d'un pain de sucre, soit que, d'un geste élégant et hardi, il tînt renversé un pot de gelée de groseilles pour en éprouver la consistance, M. Courcelles me charmait par ses grâces persuasives et ses démonstrations péremptoires. J'en voulais presque à ma chère maman d'accueillir avec un air de doute et d'incrédulité les affirmations toujours illustrées d'exemples que lui faisait cet éloquent épicier. J'ai su depuis que le scepticisme de ma chère maman était fondé.

Je vois encore la boutique de Corcelet à l'enseigne du « Gourmand, » petite et basse, avec son inscription en lettres d'or sur fond rouge. Elle exhalait un délicieux arôme de café et l'on y voyait une peinture déjà vieille à cette époque, qui représentait un gourmand, habillé à la mode de mon grand-père. Il était assis devant une table couverte de bouteilles, chargée d'un pâté monstrueux et



ornée d'un ananas décoratif. Je puis dire, grâce à des clartés qui me sont venues beaucoup plus tard, que c'était un portrait de Grimod de La Reynière peint par Boilly. J'entrais avec respect dans cette maison qui me semblait d'un autre âge et me faisait remonter jusqu'au Directoire. L'employé de Corcelet pesait et servait en silence. Sa simplicité, qui contrastait avec les façons emphatiques de M. Courcelles, faisait impression sur moi, et il se peut qu'un vieux garçon épicier m'ait enseigné des premiers le goût et la mesure.

Je ne sortais jamais de chez Corcelet sans avoir pris un grain de café que je mâchais en chemin. Je me disais que c'était très bon et m'en croyais à demi. Je sentais intérieurement que c'était exécrable, mais n'étais pas encore capable de tirer au jour les vérités enfouies au dedans de moi-même. Si plaisant que me fût le magasin de Corcelet, à l'enseigne du « Gourmand, » celui de Debeauve et Gallais, fournisseurs des rois de France, m'agréait davantage et me charmait plus que tout autre. Il me semblait si beau que je ne m'estimais pas digne d'y entrer sans mes habits du dimanche, et j'examinais sur le seuil la toilette de ma chère maman pour m'assurer qu'elle était suffisamment élégante. Eh! bien, je n'avais pas le goût si mauvais! La chocolaterie Debeauve et Gallais, fournisseurs des rois de France, existe encore, et le décor n'en a pas beaucoup changé. Je puis donc en parler en toute connaissance et non sur des souvenirs infidèles. Elle a très bon air; sa décoration date des premières années de la Restauration, alors que le style ne s'était pas encore trop alourdi; elle est dans le caractère de Percier et Fon-



taine. Je songe, avec tristesse, en voyant ces motifs un peu secs, mais fins, mais purs et bien ordonnés, combien le goût a décliné en France depuis un siècle. Que nous sommes loin aujourd'hui de cet art décoratif de l'Empire, pourtant bien inférieur au Louis XVI et au Directoire! Il faut louer dans ce vieux magasin l'enseigne en lettres bien proportionnées, bien carrées, les fenêtres cintrées et leur imposte en éventail, le fond du magasin arrondi comme un petit temple, et le comptoir en hémicycle qui suit la forme de la salle. Je ne sais si je rêve; mais je crois y avoir vu des trumeaux avec des Renommées qui pouvaient aussi bien célébrer Arcole et Lodi que la crème de cacao et les chocolats pralinés. Enfin tout cela relève d'un style, offre un caractère, présente une signification. Que fait-on à cette heure? Il y a toujours des artistes de génie, mais les arts décoratifs sont tombés dans une ignominieuse décadence. Le style Troisième République fait regretter le Napoléon III, qui faisait regretter le Louis-Philippe, qui faisait regretter le Charles X, qui faisait regretter l'Empire, qui faisait regretter le Directoire, qui faisait regretter le Louis XVI. Le sens des lignes et des proportions est entièrement perdu. Aussi vois-je venir avec joie l'art nouveau, moins certes pour ce qu'il crée que pour ce qu'il détruit.

Ai-je besoin de dire que, à trois ou quatre ans, je ne raisonnais pas sur la décoration? Mais, en pénétrant dans la maison Debeauve et Gallais, je croyais entrer dans un palais de fées. Ce qui ajoutait à mon illusion c'était d'y voir de belles demoiselles en robe noire, et les cheveux tout brillants, assises derrière le comptoir en hémicycle



avec une gracieuse solennité. Au milieu d'elles se tenait, douce et grave, une dame âgée qui écrivait dans des registres sur un grand pupitre et maniait des pièces de monnaie et des billets de banque. Il va bientôt paraître que je n'acquis point une suffisante intelligence des opérations qu'effectuait cette dame vénérable. A ses côtés, les jeunes filles brunes ou blondes s'occupaient, les unes à recouvrir les tablettes de chocolat d'une mince feuille de métal clair comme l'argent, les autres à envelopper deux par deux ces mêmes tablettes dans du papier blanc à vignettes et à fermer ces enveloppes avec de la cire qu'elles chauffaient à la flamme d'une petite lampe en fer-blanc. Elles accomplissaient ces tâches très adroitement et avec une célérité qui ressemblait à de l'allégresse. Je pense aujourd'hui qu'elles ne travaillaient point ainsi pour leur plaisir. Alors je pouvais m'y tromper, enclin comme j'étais à prendre tous les travaux pour des amusements. Il est certain du moins que c'était une joie des yeux que de voir courir les doigts fuselés de ces jeunes filles.

Quand maman avait fait son emplette, la matrone qui présidait cette assemblée de vierges sages prenait dans une coupe de cristal placée à son côté une pastille de chocolat qu'elle m'offrait avec un pâle sourire. Et ce présent solennel me faisait aimer et admirer plus que tout le reste la maison de MM. Debeauve et Gallais, fournisseurs des rois de France.

Ayant du goût pour les magasins, il était bien naturel que, rentré à la maison, j'essayasse dans mes jeux l'imitation des scènes que j'avais observées pendant que ma mère







faisait ses emplettes. Aussi étais-je, au logis, pour moi seul et à l'insu de tout le monde, tour à tour tailleur, épicier, commis de nouveautés et même, sans plus d'embarras, marchande de modes et chocolatière. Or, un soir, dans le petit cabinet tendu de boutons de roses où se tenait ma mère, sa broderie à la main, je m'appliquai avec plus de soin que de coutume à contrefaire les belles demoiselles de la maison Debeauve et Gallais. M'étant procuré des morceaux de chocolat en aussi grande quantité que possible, des bouts de papier, et même des lambeaux de ces feuilles métalliques que j'appelais emphatiquement du papier d'argent, le tout à vrai dire fort défraîchi, je m'installai dans ma petite chaise, don de ma tante Chausson, devant un tabouret garni de molesquine, et cela représentait à mes yeux l'élégant hémicycle du magasin de la rue des Saints-Pères. Enfant unique, habitué à jouer seul et toujours enfoncé dans quelque rêverie, vivant beaucoup enfin dans le monde des songes, il ne me fut pas difficile d'imaginer le magasin absent, ses lambris, ses vitrines, ses trumeaux ornés de Renommées et même les acheteurs qui affluaient, femmes, enfants, vieillards, tant je possédais le don d'évoquer à mon gré les scènes et les personnes. Je n'eus point de peine à devenir à moi seul les demoiselles, toutes les demoiselles chocolatières et la dame respectable qui tenait les registres et disposait de l'argent. Mon pouvoir magique était sans bornes et dépassait tout ce que j'ai lu depuis, dans *l'Ane d'Or*, des sorcières de Thessalie. Je changeais à mon gré de nature : j'étais capable de revêtir les figures les plus étranges et les plus extraordinaires, de devenir, par enchantement,



roi, dragon, diable, fée... que dis-je? de me changer en une armée, en un fleuve, en une forêt, en une montagne. Aussi ce que je tentais ce soir-là était pur badinage et ne souffrait pas la moindre difficulté. Donc, j'enveloppai, je cachetai, je servis la clientèle innombrable, femmes, enfants, vieillards. Pénétré de mon importance (dois-je l'avouer?) je parlais fort sèchement à mes compagnes imaginaires, pressant leurs lenteurs et relevant sans bienveillance leurs méprises. Mais, quand il s'agit de faire la dame âgée et respectable, préposée à la caisse, je me trouvai soudain embarrassé. En cette conjoncture, je sortis du magasin et allai demander à ma chère maman un éclaircissement sur le point qui restait obscur pour moi. J'avais bien vu la dame âgée ouvrir son tiroir et remuer des pièces d'or et d'argent; mais je ne me faisais pas une idée suffisamment exacte des opérations qu'elle effectuait. Agenouillé aux pieds de ma chère maman qui, dans sa bergère, brodait un mouchoir, je lui demandai :

— Maman, dans les magasins, est-ce celui qui vend ou celui qui achète, qui donne de l'argent?

Maman me regarda avec une surprise qui lui arrondit les yeux et lui fit remonter les sourcils, et sourit sans me répondre. Puis elle demeura pensive. Mon père entra, en ce moment, dans la chambre :

— Mon ami, lui dit-elle, sais-tu ce que Pierrot vient de me demander?... Tu ne le devinerais jamais... Il m'a demandé si c'est celui qui vend ou celui qui achète qui donne de l'argent.

— Oh! le petit nigaud! fit mon père.



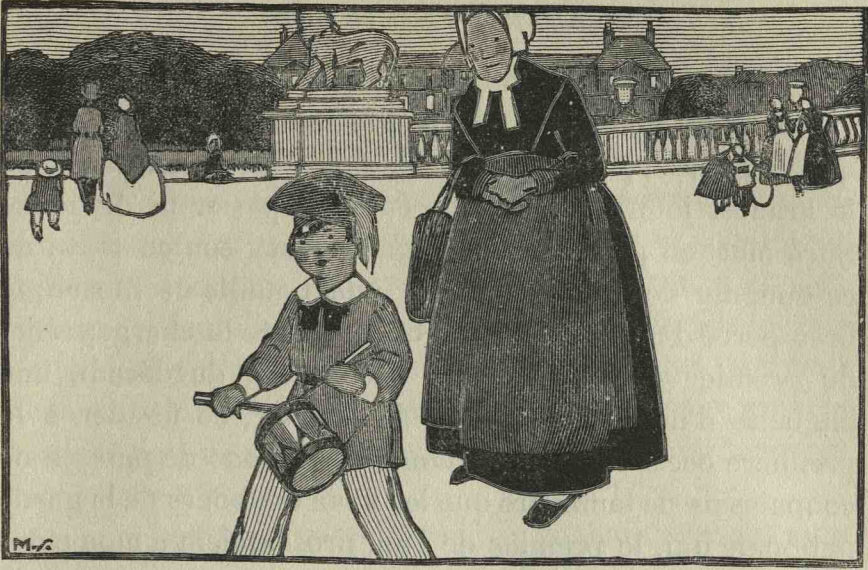
## LE PETIT PIERRE

Ma mère reprit d'un ton sérieux, avec une sorte d'inquiétude sur le visage :

— Mon ami, ce n'est pas seulement une bêtise d'enfant ; c'est un trait de caractère. Pierre ne saura jamais le prix de l'argent.

Ma bonne mère avait reconnu mon génie et deviné ma destinée : elle prophétisait. Je ne devais jamais connaître le prix de l'argent. Tel j'étais à trois ans ou trois ans et demi dans le cabinet tapissé de boutons de roses, tel je restai jusqu'à la vieillesse, qui m'est légère, comme elle l'est à toutes les âmes exemptes d'avarice et d'orgueil. Non, maman, je n'ai jamais connu le prix de l'argent. Je ne le connais pas encore, ou plutôt je le connais trop bien. Je sais que l'argent est cause de tous les maux qui désolent nos sociétés si cruelles et dont nous sommes si fiers. Ce petit garçon que j'étais, qui, dans ses jeux, ignorait lequel doit payer du vendeur ou de l'acheteur, me fait songer tout à coup au fabricant de pipes que nous montre William Morris dans son beau conte prophétique, ce sculpteur ingénu qui, dans la cité future, fait des pipes d'une beauté non pareille parce qu'il les fait avec amour, et qu'il les donne et ne les vend pas.





## IX

### Le Tambour

VIVRE, c'est désirer. Et, selon que l'on croira que le désir est doux ou qu'il est amer, on jugera la vie bonne ou mauvaise. A chacun de nous d'en décider sur son propre sentiment. Raisonner, en ce cas, est vain; c'est affaire aux métaphysiciens. A cinq ans, je désirais un tambour. Ce désir était-il doux, était-il amer? Je n'en sais rien. Disons qu'il était amer en ce qu'il résultait d'une privation et qu'il était doux puisqu'il représentait à mon imagination l'objet désiré.

Pour qu'on ne s'y trompe pas, je voulais avoir un tam-



bour, sans me sentir aucune envie d'être tambour. Du métier je ne considérais ni la gloire ni les risques. Bien qu'assez versé, pour mon âge, dans les fastes militaires de la France, je n'avais encore entendu parler ni du jeune Bara mort en pressant ses baguettes sur son cœur, ni de ce tambour de quinze ans qui, à la bataille de Zurich, le bras percé d'une balle, continua de battre la charge, reçut du premier consul, à l'une des revues du décadi, une baguette d'honneur, et, pour la mériter, se fit tuer à la première occasion. Nourri dans une période de paix, je ne connaissais de tambours que les deux tambours de la garde nationale qui, le premier de l'an, présentaient à mon père, aide-major au 2<sup>e</sup> bataillon, et à son épouse une lettre de compliments ornée d'une vignette coloriée. Cette vignette représentait les deux tambours, très embellis, saluant, dans un salon tout doré, un monsieur en redingote verte et une dame en crinoline et volants de dentelle. Dans la réalité, ils avaient l'œil émerillonné, de grosses moustaches et le nez rouge. Mon père leur donnait une pièce de cent sous et les envoyait boire un verre de vin, que la vieille Mélanie leur servait dans la cuisine. Ils buvaient tout d'un trait, faisaient claquer leur langue et s'essuyaient la bouche à leur manche. Tout en me plaisant assez par un certain air jovial, ils ne m'inspiraient aucun désir de me rendre semblable à eux.

Non, je ne voulais pas être tambour; je voulais plutôt être général, et, si je désirais ardemment une caisse et des baguettes noires, c'est que j'associais à ces objets mille images guerrières.

On ne pouvait me reprocher alors de préférer le lit de



Cassandre à la lance d'Achille. Je ne respirais qu'armes et combats; je me réjouissais dans le carnage; je devenais un héros, si les destins « qui gênent nos pensées » l'eussent permis. Ils ne le permirent point. Dès l'année suivante, ils me détournèrent d'un si beau chemin et m'inspirèrent d'aimer les poupées. Malgré la honte qu'on m'en fit, j'en achetai plusieurs sur mes économies. Je les aimais toutes; j'en préférais une, et ma bonne mère m'a dit que ce n'était pas la plus jolie. Mais pourquoi me hâter de ternir ainsi la gloire si pure de ma quatrième année, alors qu'un tambour faisait toute mon envie?

Comme je n'étais pas stoïque, je confiais souvent mon désir aux personnes capables de le satisfaire. Elles faisaient mine de ne rien entendre, ou me répondaient d'une manière vraiment désespérante.

— Tu sais bien, me disait ma chère maman, que ton père n'aime pas les jouets qui font du bruit.

Ce qu'elle me refusait par piété conjugale, je le demandai à ma tante Chausson, qui ne craignait nullement d'être désagréable à mon père. Je m'en étais fort bien aperçu, et c'est sur quoi je comptais pour obtenir ce que je désirais si ardemment. Par malheur, la tante Chausson, parcimonieuse, donnait rarement et peu.

— Qu'est-ce que tu ferais d'un tambour? me dit-elle. N'as-tu pas assez de jouets? Tu en as des armoires pleines. De mon temps on ne gâtait pas ainsi les enfants; mes petites compagnes et moi, nous faisions des poupées avec des feuilles... N'as-tu pas une belle arche de Noé?

Elle parlait d'une arche de Noé qu'elle m'avait donnée le 1<sup>er</sup> janvier d'antan et qui m'avait paru d'abord, je dois



le dire, quelque chose de surnaturel. Elle contenait le patriarche et sa famille et un couple de tous les animaux de la création. Mais les papillons y étaient plus grands que les éléphants, ce qui, à la longue, choquait mon sens des proportions; et, maintenant que, par ma faute, les quadrupèdes ne se tenaient plus que sur trois pattes et que Noé avait perdu son bâton, l'arche ne me charmait plus.

Un jour qu'étant enrhumé je gardais la chambre, mon bonnet de nuit noué sous le menton, je me fis un tambour et des baguettes d'un pot de grès et d'une cuiller de bois. Ce devait être d'un style assez hollandais et dans le sentiment de Brauwer et de Jean Steen. J'avais le goût plus noble et, quand ma vieille Mélanie indignée me reprit son pot à beurre et sa cuiller à pot, j'en étais déjà dégoûté.

Environ ce temps, mon père m'apporta certain soir un petit biscuit peint, qui représentait un pierrot battant de la grosse caisse. Je ne sais s'il pensait que l'image tenait lieu de la réalité ou s'il voulait se moquer de moi. Il souriait, selon sa coutume, avec un peu de tristesse. Quoi qu'il en soit, je reçus son présent de mauvais cœur et ce biscuit, horrible au toucher, m'inspira une soudaine aversion.

Je n'espérais plus posséder l'objet de mes vœux, quand, un clair jour d'été, ma mère, après le déjeuner, m'embrassa tendrement, me recommanda d'être sage et m'envoya promener avec la vieille Mélanie, après m'avoir tendu un objet en forme de cylindre, enveloppé dans du papier gris.

J'ouvris le paquet. C'était un tambour. Ma mère n'était déjà plus dans la chambre. Je suspendis ce cher instrument à mon épaule par la ficelle qui servait de bandoulière



et ne me demandai point ce que le sort exigerait en retour ; je croyais alors que les dons de la fortune sont gratuits. Je n'avais pas appris à connaître dans Hérodote la Némésis céleste, et j'ignorais cette maxime du poète, que j'ai, par la suite, beaucoup méditée :

C'est un ordre des Dieux qui jamais ne se rompt  
De nous vendre bien cher les grands biens qu'ils nous font.

Heureux et fier, la caisse à mon flanc, les baguettes à la main, je m'élançai dehors et marchai devant Mélanie en tambourinant. J'allais au pas de charge, sûr d'entraîner des armées à la victoire. J'avais bien toutefois, sans me l'avouer à moi-même, quelque sentiment que ma caisse n'était pas très sonore et ne s'entendait pas à une lieue à la ronde. Et, dans le fait, la peau d'âne (si c'était une peau, ce dont je doute véhémentement aujourd'hui), mal tendue, ne retentissait point sous le choc de baguettes si petites et si légères que je ne les sentais pas entre mes doigts. Je reconnaissais là le génie paisible et vigilant de ma mère et son zèle à bannir de la maison les jouets bruyants. Elle en avait écarté déjà les fusils, les pistolets et les carabines à mon grand regret, car je me délectais dans le vacarme, et mon âme s'exaltait aux détonations. Sans doute on ne voudrait pas qu'un tambour fût muet ; mais l'enthousiasme supplée à tout. Le tumulte de mon cœur emplissait mes oreilles d'un bruit de gloire. J'imaginai une cadence qui faisait marcher d'un seul pas des milliers d'hommes, j'imaginai des roulements qui pénétraient les âmes d'héroïsme et d'horreur. J'imaginai, dans



le jardin fleuri du Luxembourg, des colonnes s'avancant à perte de vue par la plaine infinie; j'imaginai des chevaux, des canons, des caissons défonçant les routes, des casques étincelants aux noires crinières, des bonnets à poil, des plumets, des aigrettes, des panaches, des lances, des baïonnettes.

Je voyais, je sentais, je créais tout cela. Et, présent dans mon œuvre, j'étais moi-même tout cela, les hommes, les chevaux, les canons, les poudrières et le ciel embrasé et la terre ensanglantée. Voilà ce que je tirais de ma caisse! Et ma tante Chausson me demandait ce que je ferais d'un tambour!

Quand je rentrai à la maison, elle était silencieuse. J'appelai maman, qui ne me répondit pas. Je courus à sa chambre et à celle des boutons de roses et ne vis personne. J'entrai dans le cabinet de mon père, il était vide. Debout sur la pendule du salon, le *Spartacus* de Foyatier répondit seul à mon regard inquiet par le geste de son éternelle indignation.

Je criai :

— Maman! Où es-tu, maman?

Et je me mis à pleurer.

La vieille Mélanie m'apprit alors que mon père et ma mère étaient partis par la diligence de la rue du Bouloi pour le Havre, avec monsieur et madame Danquin, et qu'ils y passeraient huit jours.

Cette nouvelle m'abîma de désespoir, et je connus à quel prix le sort m'avait accordé un tambour; je compris que ma mère m'avait donné un jouet pour me dissimuler son départ et me distraire de son absence. Et, me rappelant le



ton grave et un peu triste avec lequel elle m'avait dit en m'embrassant : « Sois sage ! », je me demandai comment je n'avais point eu de soupçons. Et je pensais :

« Si j'avais su, je l'aurais empêchée de partir. »

J'étais désolé et honteux aussi de m'être laissé tromper. Pourtant, que de signes auraient dû m'instruire ! Depuis plusieurs jours, j'entendais chuchoter mes parents, j'entendais chanter les portes des armoires, je voyais des piles de linge sur les lits, des malles, des valises dans les chambres. Le couvercle bombé d'une de ces malles était tendu d'une peau de bête galeuse et pelée sur laquelle passaient des traverses de bois noir très sale, et c'était hideux. Tant de présages m'étaient vainement apparus, dont un pauvre chien se serait inquiété. J'avais ouï dire à mon père que Finette prévoyait les départs.

L'appartement était grand et froid. L'horrible silence qui y régnait me glaçait le cœur. Et, pour l'emplir, Mélanie était vraiment trop petite : à peine son bonnet tuyauté dépassait-il ma tête. Je l'aimais, Mélanie, je l'aimais de toutes les forces de mon égoïsme enfantin ; mais elle n'occupait pas assez mon esprit. Ses paroles me semblaient insipides. Avec ses cheveux gris et son dos qui se faisait rond, elle me semblait plus puérile que moi. L'idée de vivre une semaine entière seul avec elle me désespérait.

Elle essaya de me consoler : elle me dit qu'une semaine était vite passée ; que ma mère me rapporterait un joli petit bateau que je ferais naviguer sur le bassin du Luxembourg ; que mon père et ma mère me raconteraient leurs aventures de voyage, et me décriraient si bien le beau port du Havre, que j'y croirais être moi-même.



Et il faut reconnaître que ce dernier trait n'était pas mauvais, puisque le pigeon du fabuliste l'employa pour consoler de son absence sa tendre compagne. Mais je ne voulais pas être consolé. Je ne croyais pas que ce fût possible et je jugeais que ce serait moins beau.

Ma tante Chausson vint dîner avec moi. Je n'éprouvai aucun plaisir à voir sa face de chouette. Elle me donna aussi des consolations, mais les siennes avaient l'air de vieux rogatons comme tout ce qu'elle donnait. C'était une nature trop avare pour apporter des consolations abondantes, fraîches et pures. A table, elle prit la place de ma mère, empêchant ainsi que sur la chaise de cette chère maman s'élevât une lueur imperceptible d'elle, une ombre impalpable, une invisible image, enfin ce qui reste des absents aimés sur les choses qui leur étaient familières.

Cette incongruité m'exaspéra. Dans mon désespoir, je refusai de manger ma soupe et m'enorgueillis de ce refus. Je ne sais plus si je songeai alors qu'en pareille circonstance Finette en aurait fait autant; mais cela n'était pas de nature à m'humilier, car je reconnaissais que, pour l'instinct et le sentiment, les bêtes l'emportaient de beaucoup sur moi. Ma mère avait commandé un vol-au-vent et de la crème qu'elle avait jugés propres à me distraire de mon chagrin. J'avais refusé la soupe; j'acceptai le vol-au-vent et la crème et y trouvai quelque soulagement à mes maux.

Après dîner, ma tante Chausson me conseilla de jouer avec mon arche de Noé; ce conseil m'enflamma de fureur. Je répondis de la façon la plus impertinente et, par surcroît, lançai mal à propos des injures à Mélanie, qui



dans toute sa sainte vie ne mérita que des louanges.

La pauvre créature me coucha avec un soin délicat, essuya mes larmes et dressa son lit de sangle dans ma chambre. Néanmoins, je ne tardai pas à m'apercevoir des effets terribles de l'abandon où ma mère m'avait laissé. Mais, pour comprendre ce qui m'advint, il faut se rappeler que toutes les nuits, dans cette même chambre, avant de m'endormir, je voyais de mon lit une troupe de petits hommes à grosse tête, bossus, bancals, étrangement difformes, coiffés de feutres à plume, le nez chaussé d'énormes lunettes rondes, qui tenaient divers instruments tels que broches, mandolines, casseroles, tambours de basque, scies, trompettes, béquilles, dont ils tiraient des sons étranges, en dansant des danses grotesques. Leur apparition dans cette chambre, à cette heure, ne m'étonnait plus : je ne connaissais pas assez les lois de la nature pour savoir qu'elle y était contraire. Et, puisqu'elle se produisait régulièrement toutes les nuits, je ne la trouvais pas extraordinaire, mais elle m'effrayait, sans pourtant que ma peur fût assez forte pour m'arracher des cris. Ce qui calmait beaucoup mon épouvante, c'est que j'observais que ces petits musiciens rasaient le mur et n'approchaient point de mon lit. Telle était leur coutume. Ils ne faisaient pas mine de me voir et je retenais mon souffle pour ne pas attirer leur attention. C'était assurément la bonne influence de ma mère qui les tenait éloignés de moi, et la vieille Mélanie n'exerçait pas, sans doute, le même empire sur ces esprits malins, car, en cette nuit affreuse où la diligence de la rue du Bouloi emportait mes chers parents vers de lointains rivages, ces petits



musiciens s'aperçurent pour la première fois de ma présence. L'un d'eux, qui avait une jambe de bois et un emplâtre sur l'œil, me montra du doigt à son voisin, et tous, l'un après l'autre, s'étant tournés vers moi, chaussèrent d'énormes besicles rondes et m'examinèrent curieusement sans nulle bienveillance. Je commençai de trembler de tous mes membres. Mais, quand ils s'approchèrent de mon lit en dansant et en brandissant broches, scies, casseroles et lorsque l'un d'eux, qui avait un nez en forme de clarinette, braqua sur moi une seringue grande comme la lunette de l'Observatoire, glacé d'épouvante, je criai :

— Maman!

La vieille Mélanie accourut à mon appel. A sa vue, je fondis en larmes. Puis je me rendormis.

Quand je me réveillai au chant des moineaux, j'avais tout oublié, la triste absence et ma solitude. Hélas! le visage clair de ma chère maman ne se pencha pas sur mon lit, les boucles noires de ses cheveux ne caressèrent point mes joues, je ne respirai point l'iris qui parfumait son peignoir. Mais les joues semblables à des pommes d'hiver de ma vieille Mélanie m'apparurent dans un énorme bonnet à bavolet, et je vis sur la camisole de la bonne créature des temples et des amours. Ils étaient imprimés en rose sur le fond beige et elle les portait innocemment. Cette vue renouvela mes douleurs. Toute la matinée j'errai mélancoliquement dans la demeure muette. Ayant trouvé mon tambour sur une chaise de la salle à manger, je le jetai à terre avec fureur et, d'un coup de talon, le crevai.

Plus tard, devenu homme, il m'arriva peut-être de



## LE PETIT PIERRE

souhaiter encore quelque chose de semblable à cet instrument sonore et creux que j'avais tant désiré dans ma petite enfance, les tympanons de la gloire, les cymbales de la faveur publique. Mais, dès que je sentais ce désir naître et remuer en moi, je me rappelais le tambour de mes quatre ans et le prix dont je l'avais payé et, aussitôt je cessais de désirer des biens que le sort ne nous accorde pas gratuitement.

Jean Racine, en lisant sa Bible latine, a souligné cet endroit : *Et tribuit eis petitionem eorum*. Et il se l'est rappelé quand il a mis dans la bouche d'Aricie ces mots qui font pâlir l'imprudent Thésée :

Craignez, seigneur, craignez que le ciel rigoureux  
Ne vous hâisse assez pour exaucer vos vœux.  
Souvent dans sa colère il reçoit nos victimes :  
Ses présents sont souvent la peine de nos crimes.



## X

### Une Troupe comique étroitement unie

**E**N ce temps-là, quand je restais au lit sans dormir pour quelque indisposition ou seulement pour m'être réveillé plus tôt que de coutume, j'étais regardé par une figure grise et morne, par un visage vaste et sans forme, par un fantôme enfin plus redoutable que la douleur et la crainte, l'Ennui. Et non pas un ennui tel que les ennuis chantés par les poètes, ces ennuis colorés de haine et d'amour et beaux et fiers; non, mais l'invariable ennui, le profond ennui, le brouillard intérieur, le néant devenu sensible. Pour conjurer la visite du spectre, j'appelais ma mère et Mélanie; hélas! elles ne venaient point ou ne restaient qu'un moment près de moi, et me disaient, comme l'abeille au petit garçon de madame Desbordes-Valmore :



... Je suis très pressée...

... On ne rit pas toujours.

Et ma mère ajoutait :

— Mon enfant, pour te distraire, repasse ta table de multiplication.

C'était une extrémité à laquelle je ne pouvais me résoudre. Je préférais imaginer un voyage autour du monde et des aventures extraordinaires. Je faisais naufrage et j'abordais à la nage un rivage peuplé de tigres et de lions. Avec le concours d'une imagination puissante, c'eût été suffisant pour me garantir de l'ennui. Par malheur, les images que j'évoquais étaient si pâles, si ténues, qu'elles ne me cachaient ni le papier de ma chambre ni le visage de brume que je redoutais. Avec le temps, je trouvai mieux et je parvins à me procurer, dans ma couchette, un divertissement agréable, spirituel, très goûté par tous les peuples policés : je me donnai la comédie. Mon théâtre, ai-je besoin de le dire, ne fut pas porté d'un coup à la perfection. La tragédie grecque sortit du chariot de Thespis. Je chantonnai en marquant la mesure d'un mouvement de ma main : telle fut l'origine de mon odéon. Il naissait humblement. Une rougeole bénigne me retint à propos au lit pour le perfectionner. Je dirigeais cinq acteurs ou plutôt cinq caractères comme ceux de la comédie italienne. C'étaient les cinq doigts de ma main droite. Chacun avait son nom comme sa physionomie. Et, ainsi que les masques du théâtre italien auxquels je ne saurais trop les comparer, mes personnages gardaient leur nom dans les rôles qu'ils tenaient, à moins toutefois



que la pièce ne les obligeât à en changer, ce qui arrivait, par exemple, dans les drames historiques. Mais ils conservaient invariablement leur caractère propre. A cet égard, sans les flatter, ils ne se sont jamais démentis.

Le ponce s'appelait Rappart. Pourquoi? Je n'en sais rien. N'espérons pas tout éclaircir. On ne peut donner des raisons de tout. Rappart, court, large, trapu, d'une force prodigieuse, était un individu sans éducation, violent, querelleur, ivrogne, un vrai Caliban, forgeron, commissionnaire, déménageur, brigand, soldat, selon le rôle qu'il remplissait; il ne commettait que violences et cruautés. Au besoin, il tenait le rôle des animaux féroces, celui du loup dans *le Petit Chaperon Rouge*, et de l'ours dans une comédie assez belle où l'on voyait une jeune bergère surprendre un ours blanc endormi, lui passer un anneau dans le nez et le mener captif et dansant au palais du roi, qui l'épouse aussitôt.

L'index, qui se nommait Mitoufle, offrait avec Rappart un contraste frappant, au moral comme au physique. Mitoufle n'était ni le plus grand ni le plus beau de la troupe; il semblait même un peu altéré et déformé par quelque métier manuel, qu'il avait exercé trop jeune. Mais, pour la vivacité des mouvements et l'esprit de repartie, c'était mon meilleur acteur. D'un naturel généreux, son premier mouvement le portait à défendre les opprimés. Sa bravoure allait jusqu'à la témérité et le dramaturge lui donnait des occasions fréquentes de l'exercer. Il n'y avait pas son pareil, dans un incendie, pour arracher un enfant des flammes et le rapporter à sa mère. Son seul défaut était une vivacité excessive; mais on



## LE PETIT PIERRE

le lui pardonnait, ou plutôt on l'aimait mieux ainsi.

Achille déplairait moins bouillant et moins prompt.

Le médius, élégant, droit, d'une taille haute et superbe, renfermait, sous ces heureux dehors, une âme chevaleresque. Issu des plus illustres aïeux, il se nommait Dunois. Et, pour le coup, je crains bien de savoir pourquoi, et ne puis guère douter que ma chère maman en fût la cause. Ma chère maman ne chantait pas très bien et ne chantait que quand j'étais seul à l'entendre. Elle chantait :

Partant pour la Syrie,  
Le jeune et beau Dunois  
Alla prier Marie  
De bénir ses exploits.

Et elle chantait aussi : *Reposez-vous, bons chevaliers*. Et elle chantait encore : *En soupirant, j'ai vu naître l'aurore*. Ma chère maman raffolait des chansons de la reine Hortense, qui étaient charmantes, en ce temps-là.

Excusez mes lenteurs : c'est tout un art que j'expose. A l'annulaire, qui n'avait point d'anneau, s'identifiait une dame d'une grande beauté, nommée Blanche de Castille. C'était peut-être un pseudonyme. Étant la seule femme de la troupe, elle jouait les mères, les épouses, les amantes. Vertueuse et persécutée, le jeune et beau Dunois la sauvait maintes fois des plus grands périls avec le concours empressé et désintéressé de Mitoufle. Elle épousait souvent Dunois, rarement Mitoufle. Un caractère encore et j'en aurai fini avec ma troupe. Jeannot, le petit doigt, était



un jeune garçon plein d'innocence, dont à l'occasion on faisait une fillette, comme, par exemple, lorsqu'on jouait *le Petit Chaperon Rouge*. Et je crois qu'en devenant fille il lui venait de l'esprit.

Les pièces faites pour les interprètes que je viens d'énumérer se rapprochaient de la *commedia dell' arte* en ce sens que j'en composais le canevas et que mes acteurs improvisaient le dialogue en se conformant à leur caractère et à leur situation. Toutefois, il s'en fallait de beaucoup qu'elles ressemblassent aux farces italiennes et à ces pièces du théâtre de la foire qui mettent aux prises Arlequin, Colombine et le docteur pour de vils intérêts et des passions basses. Mes ouvrages, plus nobles, appartenaient au genre héroïque, et c'est en effet celui qui convient le mieux aux êtres innocents et simples. J'étais lyrique et pathétique, tragique et très tragique. Quand les passions s'élevaient à des hauteurs où la parole manquait, on chantait. Il y avait aussi dans ces drames des scènes comiques. Je travaillais à mon insu dans le système de Shakespeare; il m'aurait été beaucoup plus difficile de travailler dans celui de Racine. Je n'avais pas, comme M. de Lamartine, la bouffonnerie en horreur. Loin de là! Mais mon comique était très simple et il ne s'y mêlait pas d'ironie. Les mêmes situations revenaient souvent dans mon théâtre. Je n'avais pas le courage de me le reprocher : elles étaient si touchantes! Princesses captives, délivrées par un vaillant chevalier, enfants volés et rendus à leur mère, tels étaient mes sujets de prédilection.

Cependant, je courais d'autres carrières. Je composais des drames d'amour, où je semais de grandes beautés. Les



pièces de ce genre manquaient d'action et surtout de dénouement; ces défauts tenaient à la pureté de mon âme qui, concevant que l'amour est à lui-même tout son objet et tout son contentement, ne lui faisait désirer aucune satisfaction. C'était beau, mais monotone.

Je traitais aussi les sujets militaires et ne craignais point d'aborder l'épopée napoléonienne que je recueillais sur les lèvres des survivants de la grande époque, si nombreux autour de mon berceau. Dunois faisait Napoléon; Blanche de Castille, Joséphine (je ne connaissais pas Marie-Louise); Mitoufle, un grenadier; Jeannot, un fifre; Rappart faisait les Anglais, les Prussiens, les Autrichiens et les Russes, l'ennemi. Et, avec ces ressources, je trouvais le moyen de remporter les victoires d'Austerlitz, d'Iéna, de Friedland, de Wagram, d'entrer à Vienne et à Berlin. D'ordinaire, on ne jouait pas deux fois la même pièce. J'en avais toujours une toute prête. Pour la fécondité, j'étais un Calderon.

L'on pense bien que, grâce aux jeux de ce théâtre où j'étais à la fois directeur, auteur, troupe et spectateur, je ne m'ennuyais plus au lit. J'y restais au contraire le plus longtemps possible et feignais des maladies pour ne pas me lever. Ma chère maman, qui ne me reconnaissait plus, me demandait d'où venait cette paresse nouvelle. Faute de connaître mon art et mesurer mon génie, elle appelait paresse ce qui était action et mouvement.

Ce théâtre, ayant atteint son apogée vers ma sixième année, entra tout aussitôt dans une rapide décadence, dont il importe d'exposer les causes.

Sur mes six ans, donc, pendant quelques légers troubles



de croissance, retenu plusieurs jours au lit et ayant près de moi, sur une petite table, une boîte de couleurs et des rubans, je résolus d'employer les moyens qui se trouvaient sous ma main à embellir mon théâtre et à le porter à un état inouï de perfection. Je me mis aussitôt à l'œuvre et exécutai ardemment mes conceptions fiévreuses. Je ne m'étais jamais aperçu que mes acteurs n'avaient pas plus de visage qu'un œuf; m'en avisant soudain, je leur fis des yeux, un nez, une bouche, et, voyant qu'ils étaient nus, je les habillai de soie et d'or. Il m'apparut alors qu'il fallait les coiffer, et je leur fis des chapeaux ou des bonnets, de formes diverses, mais généralement pointus. Je ne m'arrêtai pas dans ces recherches de l'effet pittoresque : je construisis une scène, je peignis des décors, je fabriquai des accessoires. Et, tout ému, je montai une pièce qui s'appelait *les Barons du Saint-Sépulcre* et devait réunir l'Orient et l'Occident en une action formidable. Hélas ! je ne pus pas même achever la première scène. L'inspiration s'était glacée : l'âme et le mouvement, tout avait disparu. Plus de passion, plus de vie. Mon théâtre, tant qu'il était sans artifices, se revêtait de toutes les couleurs et de toutes les formes de l'illusion. Quand le luxe apparut, l'illusion se dissipa. Les muses s'envolèrent. Elles ne revinrent plus. Quel enseignement ! Il faut laisser à l'art sa noble nudité. La richesse des costumes et l'éclat des décors étouffent le drame qui ne veut pour parure que la grandeur de l'action et la vérité des caractères.





## XI

### La Charpie

**J**E n'avais pas encore accompli mes quatre ans : un matin, ma mère me souleva de mon lit, et mon cher papa, qui avait revêtu son uniforme de garde national, m'embrassa tendrement. Il avait un coq d'or et un pompon rouge à son shako. On battait le rappel sur le quai ; le galop des chevaux retentissait sur le pavé ; par moments passaient des chants et des clameurs farouches et l'on entendait au loin le crépitement de la fusillade. Mon père sortit. Ma mère s'approcha de la fenêtre, souleva le rideau de mousseline et sanglota. C'était la révolution.



## LE PETIT PIERRE

Les journées de Février m'ont laissé peu de souvenirs. On ne m'a pas fait sortir une seule fois pendant le combat des rues. Nos fenêtres donnaient sur la cour, et les événements qui s'accomplissaient au dehors étaient pour moi infiniment mystérieux. Tous les locataires de la maison fraternisaient. Madame Caumont, la femme du libraire-éditeur, mademoiselle Mathilde, la fille déjà vieille de madame Laroque, mademoiselle Cécile, la couturière, la très élégante madame Petitpas, la belle madame Moser, qu'on ne fréquentait pas en temps ordinaire, se réunissaient l'après-midi chez ma mère, où elles faisaient de la charpie pour les blessés dont le nombre augmentait de minute en minute. L'usage alors suivi dans tous les hôpitaux était d'appliquer sur les plaies des filaments de toile, et personne ne doutait de l'excellence de ce procédé avant la révolution médicale qui a proscrit les pansements humides. Ces dames apportaient chacune son paquet de linge; elles s'asseyaient dans la salle à manger autour de la table ronde et, là, déchiraient la toile par bandes étroites, puis l'effilaient. On admire, quand on y songe, que ces ménagères eussent tant de vieux linge. Madame Petitpas lut, sur un morceau de drap de lit qu'elle avait apporté, le chiffre de son aïeule maternelle et la date de 1745. Maman travaillait avec ses invitées. Nous participions, le jeune Octave Caumont et moi, à cette œuvre charitable, sous la surveillance de la vieille Mélanie, qui, de ses doigts rudes, effilait le chiffon à quelque distance de la table, par déférence. Pour ma part, je m'acquittais de ma tâche avec zèle et mon orgueil grandissait à chaque fil que je tirais. Mais, quand je vis que le tas d'Octave



Caumont était plus gros que le mien, j'en souffris dans mon amour-propre, et ma satisfaction de préparer le soulagement des blessés en fut beaucoup diminuée.

De temps en temps des personnes de notre intimité, M. Debas, surnommé Simon de Nantua, et M. Caumont, l'éditeur, venaient nous apporter des nouvelles.

M. Caumont était habillé en garde national; mais il s'en fallait qu'il portât l'uniforme avec autant d'élégance que mon cher papa. Mon papa avait le teint pâle et la taille fine. M. Caumont, le visage bourgeonné, étalait trois mentons sur le devant de sa tunique qui, ne pouvant pas se boutonner, s'ouvrait inglorieusement sur le ventre.

— La situation est terrible, nous dit-il, Paris en feu, ses rues hérissées de sept cents barricades, le peuple assiège le château que le maréchal Bugeaud défend avec quatre mille hommes et six pièces de canon.

Ces nouvelles furent accueillies par de grands mouvements de terreur et de pitié. La vieille Mélanie, à l'écart, faisait des signes de croix et remuait les lèvres en silence.

Ma mère fit servir du vin de Madère et des gâteaux secs. (En ce temps-là, on ne buvait guère de thé et les dames craignaient moins le vin qu'à présent.) Un doigt de vin de Madère anima les regards, fit sourire les lèvres. Ce n'étaient plus les mêmes visages; ce n'étaient plus les mêmes âmes.

Pendant le goûter, M. Clérot, l'encadreur du quai Malaquais, se présenta devant nous. C'était un très gros homme, bien plus gros que M. Caumont, et que sa blouse blanche faisait paraître encore plus rond. Il salua la compagnie et demanda le secours du docteur Nozière



pour les blessés du Palais-Royal, qui manquaient de tout. Ma mère lui répondit que le docteur Nozière était à l'hôpital de la Charité. M. Clérot nous fit un tableau horrible de ce qu'il avait vu aux abords des Tuileries. Ça et là des morts, des blessés, des chevaux qui se soulevaient, une jambe brisée, le ventre ouvert, et retombaient, et cependant les curieux emplissant les cafés et une troupe de gamins s'amusant d'un chien qui hurlait près d'un cadavre. Il conta que, assiégé par une profonde colonne d'insurgés avec armes et munitions, le poste du Château-d'Eau, sur la place du Palais-Royal, était enveloppé de flammes quand ses défenseurs mirent bas les armes.

M. Clérot poursuivit à peu près en ces termes :

— Après la reddition du poste, des hommes de bonne volonté furent requis pour éteindre l'incendie; je me trouvai du nombre; on se procura des seaux et nous fîmes la chaîne. J'étais placé à cinquante pas environ du brasier, entre un respectable citoyen d'un certain âge et un gamin qui portait en sautoir la giberne d'un soldat. Les seaux faisaient la navette. Et je disais : « Attention, citoyens ! attention ! » Je ne me sentais pas bien; le vent rabattait sur nous la flamme et la fumée; j'avais les pieds gelés, et par moments il me coulait le long de la jambe un froid mortel, dont je cherchais la cause, que je ne pouvais trouver, et j'allais jusqu'à me demander si je n'avais pas reçu sans m'en apercevoir une blessure dans le combat et si je ne perdais pas tout mon sang. Et, en faisant la chaîne, je me disais : « Ce que j'éprouve n'est pas naturel; » et je tournais l'œil devant, derrière, à droite et à gauche pour me rendre compte de ce qui m'arrivait.



Mais voilà-t-il pas que tout à coup je vois mon voisin de gauche, le gamin, occupé à vider dans la poche de ma blouse le seau que je venais de lui passer... Mesdames, le polisson reçut sur la joue une giroflée à cinq feuilles qu'il pourra montrer à son amoureuse.

» C'est pourquoi, conclut M. Clérot, si c'était un effet de votre bonté, madame Nozière, je me chaufferais bien volontiers un moment à votre poêle. Ce morveux m'a glacé jusqu'aux os. Une jeunesse pareille, qui a perdu à ce point le respect, cela fait frémir!

Et le gros homme, ayant tiré de sa poche un mètre, un diamant à tailler le verre et un journal réduit en pâte, la retourna dégouttante. Il souleva sa blouse et bientôt ses vêtements commencèrent à fumer à la chaleur du poêle.

Ma mère lui versa un verre d'eau-de-vie, qu'il but à la santé de la compagnie, car il avait de l'usage.

J'étais ravi de ce que j'entendais, et je vis fort bien madame Caumont cacher un fou rire.

A ce moment M. Debas, surnommé Simon de Nantua, parut avec une buffleterie sur sa redingote et un fusil à la main. Il empruntait aux événements une énorme importance, et c'est d'un accent solennel qu'il annonça à madame Nozière que le docteur, retenu à l'hôpital, ne reviendrait pas dîner. Il nous rapporta ce qu'il avait vu ou connu et s'étendit de préférence sur les faits auxquels il avait participé : six gardes municipaux poursuivis par les insurgés et qu'il avait cachés dans une cave de la rue de Beaune; un piqueur du Roi, que son habit rouge désignait aux fureurs du peuple et qu'il avait revêtu d'un



bourgeron emprunté au marchand de vin du coin de la rue de Verneuil. Il nous apprit que Firmin, le valet de chambre de M. Bellaguet, venait d'être tué, sur le quai, d'une balle perdue. Et, comme nous sommes particulièrement touchés de ce qui se passe près de nous, la nouvelle de cette mort fut reçue avec un profond émoi.

Je me rappelle aussi que, quelques instants plus tard, à nuit close, étant avec ma chère maman chez madame Caumont, je vis par la fenêtre de l'entresol, qui donnait sur le quai, une voiture très haute et largement évasée sortir toute en feu du guichet du Louvre. Une troupe d'hommes la traîna sur le pont des Saint-Pères entre les deux statues assises, et, avant d'avoir atteint le milieu du pont, la fit basculer. Elle rebondit deux fois sur ses ressorts, puis, emportant la balustrade de fonte, tomba dans la Seine. Et ce spectacle, auquel succédèrent soudain les ténèbres profondes, me parut splendide et mystérieux.

Voilà mes souvenirs du 24 février 1848, tels qu'ils se sont imprimés dans mes faibles esprits, et tels que ma mère me les a maintes fois rafraîchis; les voilà dans leur candide indigence. J'ai pris grand soin de ne les point orner, de ne les point enrichir.

La manière dont j'appris alors les événements contemporains exerça une influence durable sur mon intelligence de la vie publique et contribua grandement à former ma philosophie de l'histoire. Dans ma première enfance, les Français avaient un sentiment du ridicule qu'ils ont perdu depuis, sous l'empire de causes que je ne saurais démêler. Le pamphlet, la gravure et la chanson exprimaient leur



esprit moqueur. Je naquis à l'âge d'or de la caricature et c'est par les lithographies du *Charivari* et par les moqueries de mon parrain, M. Pierre Danquin, bourgeois de Paris, que je me fis une idée de la vie nationale; elle me parut comique en dépit des émeutes et des révolutions, parmi lesquelles je fus nourri. Mon parrain appelait Louis-Napoléon Bonaparte le perroquet mélancolique. Je me plaisais à imaginer cet oiseau combattant le spectre rouge, représenté comme un épouvantail à moineaux, promené sur un manche à balai. Et, autour d'eux, je voyais s'agiter les orléanistes ayant pour tête une poire, M. Thiers en nain, Girardin en paillasse, et le Président Dupin avec une face de passoire et des souliers grands comme des bateaux. Mais je m'intéressais surtout à Victor Considérant que je savais habiter près de nous, sur le quai Voltaire, et qui m'était figuré se suspendant aux arbres par une longue queue que terminait un gros œil.



## XII

### Les Deux Sœurs

**E**N ce temps-là, maman m'emmenait très souvent dans la rue du Bac. L'hiver approchait. Elle achetait, dans cette rue marchande, des tricots et toutes sortes de lainages et me faisait faire un vêtement chaud par M. Augris, tailleur plein de politesse et d'inexactitude, qui demeurait vis-à-vis de l'hôtel où l'année précédente M. de Chateaubriand était mort. Ce souvenir ne me touchait guère et je regardais négligemment la porte à médaillons, d'un style noble et pur, qui s'était ouverte pour le laisser passer sans retour. Ce qui me ravissait dans la belle rue du Bac, c'étaient les boutiques pleines d'objets merveilleux par la forme et la couleur, mille ouvrages de tapisserie, du papier à lettres chiffré d'or et d'azur, des lions et des



panthères sur des descentes de lit, des figures de cire artistement coiffées, des biscuits de Savoie dont le dôme, pareil à celui du Panthéon, portait une rose épanouie; c'étaient enfin des petits fours prodigieux, en façon de tricorne, de dominos, de mandolines. En me faisant voir ces merveilles, ma mère me les rendait d'un mot plus merveilleuses encore. Elle avait ce don rare d'animer toutes choses et de faire naître des symboles.

Il y avait alors dans cette rue, au coin de la rue de l'Université, un marchand de tableaux chez qui l'on pénétrait par une porte assez étroite, peinte en jaune et décorée dans le style du temps, non sans richesse. De la corniche qui la surmontait je ne dirai rien, n'en ayant gardé nul souvenir; mais il est certain qu'aux deux consoles qui supportaient cette corniche s'adossaient des figurines longues comme le bras, bizarrement composées de parties empruntées à l'homme, au quadrupède et à l'oiseau. Ce n'étaient pas proprement des chimères, car elles ne procédaient en rien du lion ni de la chèvre; ce n'étaient pas non plus des griffons, puisqu'elles avaient un sein de femme. De longues oreilles coiffaient leur tête qui tenait de la chauve-souris; leur corps délié participait du lévrier. On voit aujourd'hui sur les candélabres du pont de Suresnes de petites bêtes fantastiques assez semblables à celles-là, qu'on pourrait aussi rapprocher du monstre qui soutient une lanterne sur la façade du palais Riccardi à Florence. Enfin, c'étaient de petites figures décoratives exécutées, vers 1840, par un sculpteur comme Feuchère; mais elles étaient douées d'une physionomie très singulière, et elles tiennent trop de place dans ma vie pour que



je les confonde avec aucune autre figure de ce genre.

C'est ma mère qui me les fit remarquer un jour en passant :

— Pierre, regarde ces petites bêtes, me dit-elle. Elles ont beaucoup d'expression. Leur mine est pleine de malice et de gaieté. On passerait des heures à les regarder tant elles ont l'air spirituel et semblent vivantes ! Vois comme elles rient.

Je demandai comment elles s'appelaient. Ma mère me répondit qu'elles n'avaient point de nom en histoire naturelle parce qu'elles n'existaient pas dans la nature.

Je dis :

— Ce sont les deux sœurs.

Il nous fallut retourner le lendemain chez M. Augris pour essayer une fois encore mon vêtement d'hiver. Quand nous repassâmes devant les deux sœurs, ma chère maman me les montra gravement du doigt.

— Vois ; elles ne rient plus.

Et maman disait vrai. Les sœurs avaient changé d'expression, elles ne riaient plus et leur visage se faisait sévère et menaçant.

Je demandai pourquoi elles ne riaient plus.

— Parce que tu n'as pas été sage aujourd'hui.

Nul doute à cet égard. Je n'avais pas été sage ce jour-là. J'étais allé dans la cuisine où mon cœur m'attirait, j'y avais trouvé la vieille Mélanie qui épluchait les navets. Je voulus les éplucher aussi, ou plutôt les sculpter ; car je méditais de les tailler en forme d'hommes et d'animaux. Mélanie s'y opposa. Irrité de ce refus, je lui arrachai son bonnet tuyauté, à bavolet de dentelle. Ce pouvait être



là le mouvement d'un génie fougueux; ce n'était pas assurément un acte de sagesse. Je contemplai les deux sœurs, et, soit qu'en effet elles me parussent douées d'une puissance surnaturelle, soit plutôt que mon esprit avide de merveilleux se prêtât à l'illusion, un petit frisson de peur, aigre-doux, me secoua la poitrine.

— Elles ne savent pas tes fautes, reprit ma mère, mais tu les lis dans leurs yeux. Sois bon, et elles te souriront, comme te sourira la nature entière.

Depuis lors, chaque fois que nous passions, ma mère et moi, devant les deux sœurs, nous nous inquiétions de voir si elles se montraient irritées ou sereines, et toujours leur expression répondait exactement à l'état de ma conscience. Je les consultais avec une entière bonne foi et trouvais dans leur visage, ou souriant ou sombre, le loyer de ma sagesse ou la peine de mes fautes.

De longues années s'écoulèrent. Devenu un homme et ayant acquis une pleine liberté d'esprit, aux heures de trouble et d'irrésolution, je consultais encore les deux sœurs. Un jour que j'avais un particulier besoin de voir clair en moi-même, j'allai les interroger. Je ne les trouvai plus : elles avaient disparu avec la porte qu'elles ornaient. Je m'en retournai, plein d'incertitude et d'hésitation, et pris un mauvais parti.





### XIII

## Catherine et Marianne

LA mer, quand je la vis pour la première fois, ne me parut vaste que par la tristesse immense que je sentis à la regarder et à la respirer. C'était la mer sauvage. Nous étions allés passer un mois d'été dans un petit village breton. Un aspect de la côte s'est gravé à l'eau-forte dans ma mémoire, l'aspect d'une rangée d'arbres flagellés par le vent du large et tendant, sous le ciel bas, vers la terre plate et nue, leur tronc courbé et leurs maigres rameaux. Ce spectacle me mordit au cœur; il reste en moi comme le symbole d'une incomparable infortune.



Les rumeurs et les odeurs marines me troublaient. Chaque jour, à toute heure, la mer m'apparaissait transformée, tantôt lisse et bleue, tantôt couverte de petites lames tranquilles, azurées d'un côté, argentées de l'autre, tantôt comme cachée sous une toile cirée verte, tantôt lourde et sombre et portant sur ses crêtes agitées les moutons farouches de Nérée; hier fuyant en souriant, aujourd'hui s'avancant en tumulte. Tout enfant que j'étais et parce que j'étais un pauvre enfant, cette perfide instabilité diminua beaucoup la confiance et l'amitié que m'inspirait la nature. La faune marine, les poissons, les coquillages, les crustacés surtout, ces animaux plus effrayants que les monstres des Tentations de Saint Antoine, que, sur mon quai Malaquais, j'examinais si curieusement à l'étalage de madame Letort, ces langoustes, ces poulpes, ces étoiles de mer, ces crabes, me révélaient des formes de la vie trop étonnantes et des animaux moins fraternels vraiment que mon petit chien Caire, que le poney de madame Caumont, que les ânes de Robinson, que les moineaux de Paris, et moins amis même que le lion de ma Bible en estampes et les couples de mon arche de Noé. Les monstres marins me poursuivaient dans mon sommeil et m'apparaissaient, la nuit, immenses en leur carapaces d'un bleu noir, épineuses et chevelues, tout armés de pinces, de dards, de scies, et sans visage et plus effrayants de n'avoir pas de visage que de tout le reste.

Dès le lendemain de mon arrivée, je fus enrôlé par un grand garçon dans une troupe d'enfants qui, munis de pelles et de pioches, construisaient sur la plage une forteresse de sable, y plantaient le drapeau français et



la défendaient contre la mer montante. Nous fûmes vaincus avec gloire. Je sortis un des derniers du fort démantelé, ayant fait mon devoir, mais acceptant la défaite avec une facilité qui n'annonçait point un grand homme de guerre.

Un jour, j'allai en barque pêcher des coquillages avec Jean Élô qui avait des yeux d'un bleu pâle dans un visage tanné et boucané. Ses mains étaient si rudes qu'elles me râpaient la peau quand elles tenaient les miennes, en signe d'affection. Il pêchait au large, raccommodait ses filets, calfatait sa barque et, à ses heures de loisirs, construisait dans une carafe une goélette parfaitement gréée. Bien qu'il se servît peu de la parole, il me conta son histoire qui se composait uniquement de la mort de ses proches, qui avaient péri en mer. Trois de ses frères et son père s'étaient noyés ensemble, le précédent hiver, à une encablure du port. En quoi il ne voyait que du bien comme en tout événement. Ce que j'avais de religion me fit découvrir en Jean Élô une sagesse céleste. Un dimanche soir, nous le trouvâmes étendu ivre-mort en travers du chemin et nous dûmes l'enjamber. Il n'en resta pas moins pour moi un être parfait. Sentiment empreint, il se peut, de quiétisme. A d'autres d'en juger : je n'étais guère théologien alors, et je le suis bien moins encore aujourd'hui.

Mes plaisirs les plus chers étaient de pêcher la crevette en compagnie de deux fillettes qui m'inspiraient une amitié émerveillée et fugitive. L'une, Marianne Le Guerrec, était fille d'une dame de Quimper avec qui ma mère avait fait connaissance sur cette plage; l'autre, Catherine O'Brien, était Irlandaise. Toutes deux blondes et les yeux



## LE PETIT PIERRE

bleus. Elles se ressemblaient, ce qui n'était pas pour surprendre :

Car les vierges d'Érin et les vierges d'Armor  
Sont des fruits détachés du même rameau d'or.

Averties par un secret instinct de leur grâce à entrelier leurs mouvements, elles se montraient constamment enlacées. Agitant de concert leurs minces jambes nues, brûlées du soleil et de l'eau de mer, elles couraient sur le sable avec des ondulations et des sinuosités comme pour former des figures de danse. Catherine O'Brien était la plus jolie, mais elle parlait mal le français, ce dont s'offusquait mon ignorance. Je cherchais, pour les leur offrir, de beaux coquillages qu'elles dédaignaient. Je m'ingéniais à leur rendre des soins dont elles feignaient ou de ne pas s'apercevoir ou d'être obsédées. Quand je les regardais, elles détournaient la tête; mais si, à mon tour, je faisais semblant de ne pas les voir, elles attiraient mon attention par quelques agaceries. Elles m'intimidaient; à leur approche, je ne trouvais plus les mots que j'avais préparés pour elles. Si je leur parlais quelquefois avec rudesse, c'était par peur, par dépit ou par une perversité inexplicable. Marianne et Catherine s'entendaient pour se moquer et rire des petites baigneuses de leur âge. Sur tout autre sujet, elles se querellaient plus souvent qu'elles ne s'accordaient. Elles se faisaient un grief mutuel de n'être pas nées dans le même pays. Marianne reprochait vivement à Catherine d'être Anglaise. Catherine, ennemie de l'Angleterre, bondissait sous l'insulte, frappait du pied, grinçait des dents et criait qu'elle était Irlandaise. Mais



Marianne n'y voyait pas de différence. Un jour, dans le chalet de madame O'Brien, leur dispute pour la patrie finit par des coups. Marianne nous rejoignit sur la plage, les joues égratignées. Sa mère, en la voyant, s'écria :

— Miséricorde! que t'est-il arrivé?

Marianne répondit très simplement :

— Catherine m'a griffée parce que je suis Française. Alors je l'ai appelée vilaine Anglaise, et je lui ai donné un coup de poing sur le nez qui l'a fait saigner. Madame O'Brien nous a envoyées nous laver dans la chambre de Catherine. Et nous nous sommes réconciliées, parce qu'il n'y avait qu'une cuvette pour nous deux.



## XIV

### Le Monde inconnu

**C**HAQUE jour, après le déjeuner, la vieille Mélanie, dans sa chambre sous les combles, chaussait ses souliers plats qui reluisaient, nouait devant sa glace les brides de son bonnet blanc à bavolet de dentelle, croisait sur sa poitrine son petit châle noir et l'y fixait par une épingle. Elle prenait ces soins avec une studieuse application, car, en toutes choses, l'art est difficile, et Mélanie n'abandonnait au hasard rien de ce qu'elle jugeait de nature à rendre la personne humaine respectable, décente et digne de sa divine origine. Assurée enfin d'avoir satisfait à toutes les convenances de son sexe, de son âge et de son état, elle fermait à clef la porte de sa chambre, descendait avec moi l'escalier, s'arrêtait, stupide, dans le vestibule



en poussant un grand cri et remontait précipitamment l'escalier jusqu'à sa mansarde pour y prendre son cabas qu'elle avait oublié selon son antique coutume. Elle n'aurait jamais consenti à sortir sans ce cabas de velours grenat, qui contenait son tricot sempiternel, où elle trouvait au besoin des ciseaux, du fil et des aiguilles et dont, une fois, elle tira un petit carré de taffetas d'Angleterre pour le mettre à mon doigt qui saignait. Elle conservait encore dans ce sac un sou percé, une de mes dents de lait et son adresse sur un bout de papier, afin, disait-elle, que, si elle mourait subitement dans la rue, on ne la portât pas à la morgue. Quand, descendus sur le quai, nous tournions à gauche, nous donnions le bonjour à madame Petit, la marchande de lunettes qui, siégeant en plein air, contre le mur de l'hôtel de Chimay, près de sa vitrine, sur sa haute chaise de bois, droite, immobile, le visage brûlé du soleil et de la gelée, gardait une tristesse sévère. Et les deux femmes échangeaient des propos qui variaient peu d'une rencontre à l'autre, sans doute parce qu'ils se rapportaient au fond immuable de la nature. Elles s'entretenaient d'enfants atteints de la coqueluche ou du croup ou consumés par une fièvre lente, de femmes sujettes à des troubles plus secrets, de journaliers victimes de terribles accidents. Elles disaient l'influence maligne des saisons sur les tempéraments, l'enchérissement des vivres, la cupidité croissante des hommes devenus de jour en jour plus mauvais et les crimes multipliés épouvantant le monde. Je me suis aperçu plus tard, en lisant Hésiode, que la marchande de lunettes du quai Malaquais pensait et parlait comme les vieux poètes gnomiques de la



Grèce. Loin de m'émouvoir, cette sagesse m'accablait d'ennui et je tirais ma bonne par sa jupe pour y échapper. Quand, au contraire, descendus sur le quai, nous tournions à droite, je voulais m'arrêter devant les gravures que madame Letort étalait le long d'une palissade de bois qui fermait le terrain vague sur lequel s'élève aujourd'hui le palais des Beaux-Arts. Ces images me remplissaient de surprise et d'admiration. Et spécialement *les Adieux de Fontainebleau*, *la Création d'Ève*, *la Montagne qui présente l'aspect d'une tête d'homme*, *la Mort de Virginie* me causaient une émotion que les ans n'ont pas encore tout à fait calmée. Mais la vieille Mélanie me tirait en avant, soit qu'elle ne me jugeât pas d'âge à examiner toutes ces gravures, soit plutôt qu'elle-même n'y sût rien distinguer. Car il est de fait qu'elle n'y donnait pas plus d'attention que notre petit chien Caire.

Nous allions soit aux Tuileries, soit au Luxembourg. Par les temps clairs et tempérés, nous poussions jusqu'au Jardin des Plantes ou jusqu'au Trocadéro qui élevait alors, au bord de la Seine, dans la solitude, sa colline verte et fleurie. En des jours fortunés, on me menait jouer dans le jardin de M. de La B... qui m'en accordait l'accès en son absence. Ce jardin frais et désert, planté de grands arbres, s'étendait derrière un bel hôtel de la rue Saint-Dominique. J'apportais une pelle de bois, large comme ma main, et, quand c'était la saison où les troncs des platanes se dépouillent de leur écorce mince et lisse, et, lorsque, à leur pied, la pluie avait amolli la terre et creusé de légers sillons ondulés, qui devenaient dans mes jeux des ravins, des précipices, j'y jetais des ponts de



bois, je bâtissais sur leurs bords, avec l'écorce fine, des villages, des remparts, des églises; j'y plantais des herbes et des branches qui représentaient des arbres et formaient des jardins, des avenues, des forêts; et je me réjouissais de mon œuvre.

Ces promenades dans la ville et les faubourgs me semblaient tantôt lentes et monotones, tantôt agitées, parfois pénibles, parfois riantes et pleines de gaieté. Parcourant de vastes espaces, nous suivions cette longue avenue tout en fête bordée de boutiques de pains d'épice, de bâtons de sucre de pomme, de mirlitons et de cerfs-volants, ces Champs-Élysées où passait la voiture aux chèvres, où les chevaux de bois tournaient au son de l'orgue, où Guignol, dans son théâtre, se battait avec le Diable. Puis nous nous trouvions sur les berges poudreuses où les grues déchargeaient des pierres tandis que, sur le chemin de halage, les percherons remorquaient les chalands. Les pays succédaient aux pays, les contrées aux contrées; nous en traversions de populeuses et de désertes, d'arides et de fleuries. Mais il y en avait une où je souhaitais de pénétrer préférablement à toute autre, que je me croyais, à certains moments, près d'atteindre et que je n'atteignais jamais. J'ignorais tout de cette contrée et j'étais sûr qu'en la voyant je la reconnaîtrais. Je ne l'imaginais ni plus belle ni plus agréable que celles que je connaissais, bien au contraire, mais tout autre, et j'aspirais ardemment à la découvrir. Cette contrée, ce monde, que je sentais inaccessible et proche, ce n'était pas le monde divin que m'enseignait ma mère. Pour moi, celui-là, le monde spirituel, se confondait avec le monde sensible. Dieu le père,



Jésus, la Sainte Vierge, les anges, les saints, les bienheureux, les âmes du purgatoire, les démons, les damnés n'avaient pas de mystère. Je savais leur histoire, je trouvais partout des images à leur ressemblance. La rue Saint-Sulpice m'en offrait seule des milliers. Non ! Le monde qui m'inspirait une folle curiosité, le monde de mes rêves, était un monde inconnu, sombre, muet, dont la seule idée me faisait éprouver les délices de la peur. J'avais de bien petites jambes pour l'atteindre et ma vieille Mélanie, que je tirais par sa jupe, trottaient menu. Pourtant, je ne me décourageais pas ; j'espérais pénétrer un jour dans ces contrées que cherchaient mon désir et mon effroi. A certains moments, en certaines régions, je m'imaginais que quelques pas de plus en avant m'y amèneraient. Pour y entraîner Mélanie avec moi, j'employais la ruse ou la violence, et, quand la sainte créature prenait déjà le chemin du retour, je la rebroussais violemment vers des frontières mystérieuses, au risque de déchirer sa robe ; et comme elle ne comprenait rien à ma fureur sacrée, doutant de mon cœur et de mon esprit, elle levait au ciel des yeux pleins de larmes. Je ne pouvais cependant lui donner les raisons de ma conduite. Je ne pouvais pas lui crier : « Un pas encore et nous pénétrons dans l'empire innomé. » Hélas ! combien de fois depuis lors ai-je dû dévorer désespérément le secret de mon désir !

Certes, je ne traçais pas dans mon esprit la carte de l'Inconnu, je n'en savais pas la géographie, mais je croyais reconnaître quelques points où ce monde touchait au nôtre. Et ces confins supposés n'étaient pas tous très éloignés des lieux que j'habitais. Je ne sais à quoi je les



reconnaissais, sinon à leur étrangeté, à leur charme inquiétant, à la curiosité mêlée de crainte qu'ils m'inspiraient. L'un de ces bords, que je n'avais pu franchir, était marqué par deux maisons que reliait une grille de fer, et qui ne ressemblaient pas aux autres maisons, deux maisons de pierre carrées, lourdes, tristes, ceintes d'une belle frise de femmes qui se tenaient par la main entre de grands écussons muets. Et c'était là, en réalité, sinon la barrière du monde sensible, du moins une de ces barrières de Paris construites sous le règne de Louis XVI par l'architecte Ledoux, la barrière d'Enfer <sup>1</sup>. Dans les humides Tuileries, non loin du sanglier de marbre assis à l'ombre des marronniers, il est, sous la terrasse du bord de l'eau, un caveau glacial, où dort une femme blanche, un serpent enroulé autour du bras. Je soupçonnais que ce caveau communiquait avec le monde inconnu, mais qu'il fallait, pour y descendre, soulever une lourde pierre. Dans les caves de la maison même que j'habitais, une porte inquiétait ma vue; elle était à peu près semblable aux portes des caves voisines; la serrure en était rouillée; des cloportes luisaient sur le seuil et dans les fentes du bois qui pourrissait; mais, au contraire des autres portes, personne ne la venait ouvrir. Il en est ainsi de toutes les portes du mystère; elles ne s'ouvrent jamais. Enfin, dans la chambre où je couchais, parfois, des fentes du parquet montraient des formes, non pas même des formes, des ombres, non pas même des ombres, des influences qui me terrassaient d'épouvante et ne pouvaient venir que de ce

1. Place d'Enfer, devenue en 1879, par un pitoyable jeu de mots, à la manière du marquis de Bièvre, la place Denfert-Rochereau.



monde si proche et pourtant inaccessible. Peut-être, ce que je dis là ne paraîtra pas clair. En ce moment, c'est à moi seul que je parle; et, pour une fois, je m'écoute avec intérêt, avec émotion.

Désespérant, à certaines heures, de découvrir le monde inconnu, je souhaitais le connaître du moins par ouï-dire. Un jour que Mélanie tricotait, assise sur un banc du Luxembourg, je lui demandai si elle ne savait rien de ce qui existait dans le caveau de la femme blanche couchée, un serpent autour du bras, ni derrière la porte qui ne s'ouvrait jamais.

Elle semblait ne pas me comprendre.

J'insistai :

— Et les deux maisons des femmes de pierre, qu'y a-t-il après qu'on les a passées?

N'ayant point obtenu de réponse, je donnai un autre tour à mes questions.

— Mélanie, conte-moi un conte du pays inconnu?

Mélanie sourit :

— Mon petit monsieur, je ne sais pas de conte du pays inconnu.

Comme je la pressais et devenais importun :

— Mon petit monsieur, écoute une chanson.

Et elle fredonna imperceptiblement :

Compère Guilleri,

Te lairreras-tu mourir?

Hélas! la vie, cette reine des métamorphoses, m'a laissé semblable à l'enfant qui demandait à sa bonne ce que nul ne sait. J'ai traîné une longue chaîne de jours sans renoncer à trouver le pays inconnu. Dans toutes mes pro-



menades je l'ai cherché. Combien de fois, lorsque, au bord de la Gironde argentée, j'errais sur l'océan onduleux des vignes, avec mon compagnon, mon ami, le petit chien jaune Mitzi, combien de fois n'ai-je pas tressailli au tournant de la voie nouvelle et du sentier inexploré. Tu m'as vu, Mitzi, épier à tous les carrefours, à tous les angles du chemin, à tous les détours des sentiers dans les bois, l'apparition terrible, sans forme, et pareille au néant, et qui m'eût soulagé un moment de l'ennui de vivre. Et toi, mon ami, mon frère, ne cherchais-tu pas aussi quelque chose que tu ne trouvais jamais? Je n'ai pas pénétré tous les secrets de ton âme; mais j'y ai découvert trop de ressemblances avec la mienne pour ne pas croire qu'elle était inquiète et tourmentée. Comme moi, tu cherchais en vain. On a beau chercher, on ne trouve jamais que soi-même. Le monde, pour chacun de nous, est ce que nous en contenons. Pauvre Mitzi, tu n'avais pas comme moi, pour conduire tes recherches, un cerveau aux circonvolutions nombreuses, la parole, des appareils savants et ces trésors d'observation contenus dans nos livres. Tes yeux se sont éteints et le monde avec eux, ce monde dont tu ne savais presque rien. Oh! si ta chère petite ombre pouvait m'entendre, je lui dirais : Bientôt mes yeux aussi se fermeront pour l'éternité, sans que j'en aie appris beaucoup plus que toi sur la vie et la mort. Quant à ce monde inconnu que je cherchais, j'avais bien raison, quand j'étais enfant, de le croire près de moi. Le monde inconnu nous enveloppe, c'est tout ce qui est hors de nous. Et, puisque nous ne pouvons sortir de nous-mêmes, nous ne l'atteindrons jamais.



## XV

### Monsieur Ménage

**A**DMINISTRÉE par le propriétaire lui-même, M. Bellaguet, notre maison du quai était honnête, paisible et, comme on dit, bourgeoisement habitée. Bien qu'il comptât parmi les grands financiers de la Restauration et du Gouvernement de Juillet, M. Bellaguet s'occupait seul des locations, rédigeait les baux, dirigeait les réparations avec parcimonie et surveillait les travaux chaque fois qu'un appartement était mis à neuf, ce qui arrivait rarement. Il ne se posait pas dans l'immeuble vingt mètres de papier à huit sous le rouleau qu'il n'y fût présent. Au reste, bienveillant, affable et s'efforçant d'obliger ses locataires quand il ne lui en coûtait rien. Il habitait parmi nous comme un père au milieu de ses enfants, et je



voyais de ma fenêtre les rideaux de sa chambre à coucher qui étaient d'un bleu vif. On ne lui en voulait pas d'être grand ménager de son bien; et peut-être l'en estimait-on davantage. Ce que l'on considère chez les riches, c'est leur richesse. Leur avarice, en les faisant riches, les rend plus considérables, tandis que leur libéralité, qui diminue leur trésor, diminue en même temps leur crédit et leur renommée.

M. Bellaguet avait fait toutes sortes de métiers, dans sa jeunesse, à l'époque de la Révolution. Il était, comme son roi, un peu apothicaire. En cas d'urgence, il donnait les premiers soins aux blessés et aux asphyxiés, et les bonnes gens lui en avaient de la reconnaissance. On ne pouvait voir plus beau vieillard, plus vénérable et de plus noble maintien. Il savait être simple. On citait de lui des traits dignes de Napoléon. Un soir, il avait tiré le cordon lui-même plutôt que de réveiller son portier. Il était bon père de famille; ses deux filles, par leur air de joie et de bonheur, témoignaient de la tendresse de leur père. Enfin M. Bellaguet jouissait de l'estime générale dans sa maison et était regardé avec considération sur toute l'étendue d'où l'on pouvait apercevoir son bonnet grec et sa robe de chambre à ramages. Par le reste de la terre, on ne l'appelait jamais que ce vieux filou de Bellaguet.

Il avait acquis une célébrité de cet ordre en participant à une affaire d'escroquerie et de corruption qui couvrit le Gouvernement de Juillet des éclats d'un fulgurant scandale. M. Bellaguet était soucieux de l'honneur de son immeuble, et n'y admettait que des locataires irrépro-



chables. Et si, seule entre toutes les habitantes, la belle madame Moser n'avait pas une très bonne renommée, un ambassadeur répondait pour elle, et elle se tenait parfaitement bien. Mais la maison était vaste et divisée en de nombreux appartements dont plusieurs petits, bas et sombres. Les mansardes, plus nombreuses qu'il ne fallait pour loger les gens de service, étaient étroites, inconfortables, mal closes, chaudes l'été, froides l'hiver. Sagement, M. Bellaguet réservait petits logements, soupentes et mansardes à des personnes comme monsieur et madame Debas, et madame Petit, la marchande de lunettes, gens de peu, qui ne payaient pas cher, mais qui payaient tous les trois mois.

M. Bellaguet, qui était ingénieux, avait même établi dans la gouttière un petit atelier où M. Ménage faisait de la peinture. Cet atelier se trouvait porte à porte avec la chambre de ma bonne Mélanie, dont il n'était séparé que par la largeur d'un étroit corridor gluant, visqueux, aimé des araignées, où traînaient des odeurs lentes d'évier. L'escalier y finissait en se raidissant. La première porte qu'on trouvait devant soi était celle de la chambre de ma bonne Mélanie. Cette chambre, très lambrissée, s'éclairait par une fenêtre à tabatière vitrée de vitres verdâtres, cassées en plusieurs endroits, raccommodées avec du papier, poudreuses, et qui salissaient le ciel. Le lit de Mélanie était couvert d'une courtepointe en toile de Jouy où l'on voyait, imprimé en rouge et plusieurs fois répété, le couronnement d'une rosière. C'était avec une armoire de noyer tout le bien de ma chère bonne. En face de cette chambre s'ouvrait l'atelier de peinture. Une carte de



visite portant le nom de M. Ménage était clouée à la porte. A main droite, quand on se tournait vers cette porte, on recevait d'une lucarne tapissée de toiles d'araignées un jour triste, et l'on discernait un plomb avec son tuyau d'où s'échappait une sempiternelle odeur de chou. De ce côté, qui était celui du quai, il n'y avait jusqu'à la lucarne qu'un espace d'une dizaine de pas au plus. De l'autre côté, on ne voyait qu'une lueur trouble qui montait de l'escalier : le corridor s'enfonçait dans l'ombre et me paraissait sans fin. Mon imagination le peuplait de monstres.

Parfois ma bonne Mélanie, quand elle allait ranger son linge dans son armoire, me permettait de l'accompagner. Mais je n'avais pas licence de monter seul à cet étage, et il m'était spécialement interdit d'entrer dans l'atelier du peintre et même d'en approcher. Selon Mélanie, je n'en aurais pu supporter la vue; elle-même n'avait su voir sans effroi un squelette qui y était pendu et des membres humains d'une pâleur de mort accrochés aux murs. Cette description fit naître en mon esprit de la crainte et de la curiosité, et je brûlais d'entrer dans l'atelier de M. Ménage. Un jour que j'avais suivi ma vieille bonne dans sa mansarde où elle mettait en ordre beaucoup de vieilles paires de bas, je jugeai l'occasion favorable. Je m'échappai de la chambre et fis les deux pas qui me séparaient de l'atelier. Le trou de la serrure laissait passer de la lumière; j'allais y mettre un œil lorsque, épouvanté du bruit horrible que faisaient les rats sur ma tête, je reculai et me rejetai vivement dans la chambre de Mélanie. Je n'en contai pas moins à ma vieille bonne ce que j'avais vu par le trou de la serrure.



— J'ai vu, lui dis-je, des membres humains d'une pâleur de mort, il y en avait des millions... c'était affreux; j'ai vu des squelettes qui dansaient une ronde; et un singe qui sonnait de la trompette; c'était affreux. J'ai vu sept femmes très belles, vêtues de robes d'or et d'argent et de manteaux couleur du soleil, couleur de la lune et couleur du temps, qui pendaient égorgées à la muraille et leur sang coulait à flots sur le pavé de marbre blanc...

Je cherchais ce que j'avais pu voir encore, lorsque Mélanie me demanda, en se moquant, s'il était vraiment possible que j'eusse vu tant de choses en si peu de temps. Je passai condamnation pour les dames et les squelettes que je n'avais peut-être pas très bien distingués, mais je jurai avoir vu des membres humains d'une pâleur de mort. Et je le croyais peut-être.





## XVI

### Elle posa la main sur ma tête

**M** MORIN avait la face pleine et de grosses lèvres dont les coins retroussés rejoignaient des favoris poivre et sel. Ses yeux, son nez, sa bouche, tout son visage largement ouvert, respiraient la franchise. Simple dans sa mise et d'une exacte propreté, il sentait le savon de Marseille. M. Morin était entre deux âges et si, comme l'homme de la fable, il était entre deux femmes qui voulaient l'assortir à leur âge, c'était assurément madame Morin, son épouse, qui lui arrachait les poils noirs, car elle paraissait plus vieille que lui. Elle avait aussi de plus belles manières et



beaucoup d'élégance pour son état. Mais je ne l'aimais pas, parce qu'elle était triste.

Concierger d'une maison voisine de celle que j'habitais et qui appartenait à M. Bellaguet, madame Morin tenait la loge avec mélancolie et distinction; ses traits pâles et flétris auraient convenu à une illustre infortune, et maman disait qu'elle ressemblait à la reine Marie-Amélie. M. Morin relevait bien aussi de la conciergerie et tirait le cordon quand il en était requis. Mais il s'en acquittait comme de la moindre de ses fonctions. Deux emplois importants l'occupaient davantage, celui d'homme de confiance de M. Bellaguet, et celui d'employé à la Chambre des députés. Mon père le tenait dans une telle estime qu'il me laissait en sa compagnie des matinées entières, M. Morin était un homme considéré. Tout le monde dans le quartier le connaissait et il appartenait à l'histoire pour avoir porté dans ses bras le comte de Paris le 24 février 1848.

On sait que, après l'abdication de Louis-Philippe en faveur de son petit-fils et la fuite de la famille royale, la duchesse d'Orléans, quittant le palais envahi, se rendit, avec ses deux enfants en bas âge, le comte de Paris et le duc de Chartres, et suivie de quelques familiers, à la Chambre des députés où elle se fit annoncer comme mère du nouveau roi et régente du royaume. Un groupe de républicains entra tumultueusement dans la salle en même temps qu'elle. Debout au pied de la tribune et tenant ses deux enfants par la main, elle attendait que l'assemblée consacraît ses pouvoirs. Les applaudissements qui avaient accueilli son entrée s'apaisèrent vite. La majorité n'était



pas favorable à une régence. Le président Sauzet enjoignit aux personnes étrangères à la Chambre de se retirer. La princesse quitta lentement l'hémicycle; mais, soit ambition, soit amour maternel, résolue à soutenir, au milieu des périls, les droits de son fils, elle refusa de sortir, monta par les degrés du centre au sommet de l'amphithéâtre, et là, dépliant un papier, elle essaya de parler. Cette femme, petite et si pâle dans ses longs voiles de veuve, pouvait surprendre les cœurs, elle n'avait rien pour dominer les masses humaines. On ne l'entendit pas, on la voyait à peine au milieu des groupes tumultueux, pressés autour d'elle. Tout à coup, une rumeur formidable, qui gronde au dehors, s'enfle, approche; par les portes, défoncées à coups de crosse, hommes du peuple, étudiants, gardes nationaux s'engouffrent dans l'hémicycle en criant :

— Plus de Bourbons ! Plus de roi ! la république !

Des coups de feu partent dans les couloirs. Et, à travers les cris et les détonations, l'oreille épouvantée perçoit un bruit lointain, sourd, faible encore, et plus terrible, les vagues d'un océan humain qui battent les murs du palais. Bientôt un nouveau flot d'hommes fait irruption, dégorge cette fois par la tribune publique et submerge l'assemblée. Des bandes, armées de piques, de coutelas et de pistolets, poussent des cris de mort. Lamartine est à la tribune, soupçonné (bien faussement) de parler en faveur de la régence; les canons des fusils et la pointe ensanglantée des sabres se tournent vers lui. Les députés épouvantés se précipitent vers les issues. La duchesse d'Orléans est emportée avec ses enfants par l'avalanche des fuyards, poussée vers la petite porte qui s'ouvre à gauche du



bureau et jetée dans l'étroit couloir où, foulée, étouffée entre les députés qui se sauvent et le peuple qui accourt, écrasée contre la muraille, séparée de ses enfants, elle tombe à demi évanouie au pied de l'escalier. Morin, qui se trouve alors dans le couloir, entend les cris d'un enfant et voit le petit comte de Paris renversé, piétiné. Il l'enlève dans ses bras, l'emporte à travers les salons et les vestibules et le passe par une fenêtre basse, ouverte sur le jardin, à un officier d'ordonnance qui cherchait ses princes. Cependant, la duchesse, réfugiée dans un salon de la Présidence, appelait à grands cris ses enfants. On lui remet le comte de Paris et on l'avertit que le duc de Chartres était en sûreté, déguisé en fille, sous les combles du palais.

Tel était le récit de M. Morin. Il le faisait souvent et le terminait par cette réflexion :

— La duchesse d'Orléans déploya en cette circonstance un courage inouï et une force de résistance dont peu d'hommes eussent été capables. Si elle avait eu dix-huit pouces de plus, son fils était roi. Mais elle était trop petite. On ne la voyait pas dans cette foule.

Ce qui montre le mieux le cas que mes parents faisaient des époux Morin, c'est qu'ils me laissaient en leur compagnie tant qu'il me plaisait, bien qu'ils se montrassent très sévères sur le choix de mes fréquentations. Leur rigueur à cet égard m'était pénible. Il y avait, par exemple, à l'étage supérieur au nôtre, une madame Moser sur le compte de laquelle on chuchotait; elle passait de longues journées dans son appartement meublé à la turque, seule, oisive, en robe de chambre rose, chaussée de babouches



d'azur et d'or, et parfumée. Chaque fois que l'occasion se présentait, elle m'attirait chez elle pour se distraire. Étendue languissamment sur son divan, elle me prenait, en jouant, dans ses bras. Je rapporterais de bonne foi qu'elle me dressait en l'air sur la plante de ses pieds, comme un petit chien, si je ne réfléchissais que je n'étais pas assez mignon pour cela et que l'idée m'en fut probablement suggérée par la *Gimblette*, de Fragonard, que je vis pour la première fois quand les beaux pieds de madame Moser reposaient déjà depuis plusieurs années dans les ombres éternelles; mais il arrive que des souvenirs d'âges divers se superposent dans la mémoire, se fondent et composent un tableau. C'est de quoi je me défie dans ces récits qui ne sauraient avoir d'autre mérite que l'exactitude. Madame Moser me donnait des dragées, me contait des histoires de brigands et me chantait des romances. Pour mon malheur, mes parents me défendaient de répondre aux avances de cette dame et me menaçaient de leur plus noir ressentiment si jamais je franchissais le seuil de l'appartement turc, plein de couleurs riantes et de suaves odeurs. Il m'était pareillement interdit de m'aventurer, sous les toits, dans l'atelier de M. Ménage. Mélanie donnait pour raison de cette défense que M. Ménage pendait des membres livides et des squelettes dans son atelier. Et ce n'étaient pas là, certes, les seuls griefs dont ma bonne chargeât son voisin le peintre. Elle se plaignit un jour à M. Danquin que cet affreux Ménage l'empêchait de dormir en faisant toute la nuit une musique enragée avec ses amis. Et mon parrain confia à la simple créature, dont il n'avait pas honte de se moquer, que ces



artistes non seulement chantaient et dansaient toute la nuit, mais encore buvaient du punch enflammé dans des têtes de morts. Mélanie était trop honnête pour mettre en doute une parole de mon parrain. Le peintre d'ailleurs se noircit aux yeux de la respectable servante d'une action plus horrible. Un soir, en montant à sa mansarde, sa chandelle à la main, Mélanie vit sur sa porte un *Amour* dessiné à la craie; son arc et son carquois pendaient entre ses ailes, et, l'air suppliant, il heurtait de son petit poing la porte close. Soupçonnant véhémentement M. Ménage d'avoir fait ce dessin injurieux, elle l'en traita de polisson et d'olibrius, et m'interdit, à nouveau, toute familiarité avec un tel malappris.

Peu de personnes enfin étaient jugées propres à frayer avec moi.

Je ne devais pas jouer, dans la cour, avec l'enfant de la cuisinière de M. Bellaguet, le jeune Alphonse, doué d'un esprit fertile en artifices et d'un caractère audacieux; mais il avait de mauvaises manières, parlait grossièrement, jouait des mains comme un vilain, et vagabondait. Alphonse m'emmena un jour chez un boulanger de la rue Dauphine, connu de lui, qui vendait des rognures d'hosties, dont il commanda pour un sou, que je payai, car c'était moi le riche. Nous en fîmes deux parts que nous emportâmes dans nos tabliers; et Alphonse, en chemin, les mangea toutes. Cette équipée m'attira des reproches sévères, et je dus rompre avec Alphonse. Tout contact avec Honoré Dumont me fut également interdit. Fils d'un conseiller d'État, Honoré était de bonne famille et beau comme le jour, mais cruel envers les animaux et doué d'instincts



pervers. Il n'était pas jusqu'à la famille Caumont, ruée en cuisine, et, père, mère, fils, fille, chien et chat, crevant de graisse en riant aux anges, qu'on ne m'empêchât de fréquenter depuis le jour où, ayant lavé à la pompe les encriers des Caumont somnolents, j'étais rentré à la maison trempé d'encre et d'eau depuis les pieds jusqu'à la tête. On me laissait au contraire toute liberté de rechercher la compagnie des époux Morin.

J'usais avec réserve de cette licence à l'égard de madame Morin qu'à, coiffée de grandes coques blanches comme la reine Marie-Amélie, la face longue et morne, plus jaune qu'un citron, exhalait la tristesse et la désolation. Si encore madame Morin eût inspiré à ceux qui l'approchaient une vaste tristesse, profonde et ténébreuse, une désolation d'une belle horreur, j'y eusse peut-être goûté l'espèce de plaisir que me procurait alors toute chose excessive et hors de l'ordre accoutumé. Mais la tristesse de madame Morin était égale, mesurée et monotone, médiocre. Elle me pénétrait comme une pluie fine, j'en étais transi. Madame Morin ne quittait guère sa loge, pratiquée au bord de la porte cochère, étroite, basse, humide et n'ayant de considérable que le lit, si bien garni de paillasses, de matelas, de couvertures, de courtepoin tes, de traversins, d'oreillers, d'édredons qu'il me semblait incroyable qu'on pût y coucher sans être aussitôt étouffé. Je supposai que monsieur et madame Morin, qui y dormaient toutes les nuits, devaient leur salut miraculeux au rameau de buis, qui, piqué sous la croix d'un bénitier de porcelaine, surmontait cette couche homicide. Une couronne de fleurs d'oranger, posée sous un globe, ornait la



commode de noyer. Sur la cheminée de marbre noir une pendule, pareillement sous globe, à la fois turque et gothique, servait de base à un groupe doré représentant, comme me l'apprit madame Morin, « Mathilde engageant sa foi à Malek-Adhel, au milieu de l'ouragan du désert. » Je n'en demandais pas davantage, non que je ne fusse un petit garçon questionneur et curieux, mais cette histoire inexpliquée me charmait par son mystère. Je ne l'ai pas beaucoup éclaircie depuis, et les noms de Malek-Adhel et de Mathilde demeurent associés dans ma mémoire à l'odeur de poireaux bouillis, d'oignon brûlé et de fumée de charbon qui régnait dans la loge de madame Morin. Cette personne respectable faisait mélancoliquement la cuisine dans un fourneau très bas dont le tuyau s'emmanchait dans la cheminée et qui fumait toujours. La plus vive distraction que je trouvasse auprès d'elle était de la voir écumer le pot-au-feu et éplucher les carottes avec un soin de n'en pas trop ôter, qui révélait une âme parcimonieuse. Au contraire, le commerce de Morin m'était très agréable.

Quand, armé de brosses, de plumeaux et de balais, il se préparait à mettre dans une salle cette propreté qu'il aimait, un rire d'allégresse fendait sa bouche jusqu'aux oreilles, ses yeux tout ronds s'illuminaient, sa large face s'éclairait; quelque chose de l'héroïsme domestique d'Hercule en Élide apparaissait en lui. Si j'avais la chance de le surprendre en un tel moment de sa journée, je me pendais à sa main rude et velue qui sentait le savon de Marseille, nous montions ensemble l'escalier, et nous entrions dans quelque appartement confié à ses soins en l'absence



des maîtres et des serviteurs. Il y en a deux dont j'ai gardé le souvenir.

Je vois encore le vaste salon de la comtesse Michaud, avec ses glaces pleines de fantômes, ses meubles ensevelis dans des housses blanches et le portrait d'un général en grand uniforme, dans la fumée et la mitraille. Morin m'apprit que cette peinture représentait le général comte Michaud, à Wagram, avec toutes ses décorations. Le troisième étage m'agréait mieux. Là était le pied-à-terre du comte Colonna Walewski. Il s'y voyait mille choses étranges et charmantes, des magots chinois, des écrans de soie, des paravents de laque, des narghilehs, des pipes turques, des panoplies, des œufs d'autruche, des guitares, des éventails espagnols, des portraits de femmes, des divans profonds, des rideaux épais. Et quand je m'émerveillais de toutes ces choses inconnues, Morin me disait, en se rengorgeant un peu, que le comte Walewski était un lion à tous crins. Il avait longtemps habité l'Angleterre et, de passage à Paris, se disposait à partir pour l'Italie où il était nommé ambassadeur. J'apprenais le monde avec Morin.

Or, un jour que je montais en sa compagnie l'escalier assez étroit de la comtesse Michaud, du comte Walewski et de quelques autres locataires dont les noms me sont échappés (la façade de la maison, que je regarde bien souvent, n'a pas changé; comment, pour quelle raison inconnue de moi-même, par quel instinct secret ne suis-je pas allé voir si l'escalier aussi est resté tel qu'il était dans mon enfance?) un jour, dis-je, me trouvant avec Morin, entre le premier et le second palier, nous vîmes



au-dessus de nous une jeune dame qui descendait les marches. Aussitôt Morin, qui était d'une politesse accomplie, et m'enseignait, en toute occurrence, la civilité puérile et honnête, me fit ranger à son côté contre le mur, m'avertit de tenir ma casquette à la main et souleva son bonnet grec.

Cette jeune dame portait une robe de velours carmélite et un châle de cachemire de l'Inde, à grandes palmes. Une capote, en forme de cabriolet, encadrait son visage mince et pâle. Elle descendait les degrés avec grâce. En passant, elle abaissa sur moi ses grands yeux ardents et noirs, puis de sa petite bouche, de sa très petite bouche, pareille à une grenade, sortit une voix grave et voilée, telle que je n'en entendis jamais une autre de ce timbre et de cette expression.

Elle disait :

— Morin, c'est à vous ce petit garçon?... Il est gentil.

Elle posa sur ma tête sa main gantée de blanc.

Morin lui ayant répondu que j'étais un voisin, elle reprit :

— Il est gentil. Mais que ses parents prennent garde : il a les pommettes rouges et il est bien pâle.

Ces yeux-là, qui me regardaient avec douceur, s'allumaient au théâtre de la « flamme noire » dont Phèdre est dévorée; cette main fine, affectueusement posée sur ma tête, commandait d'un signe, devant les spectateurs émus, l'assassinat de Pyrrhus. Rachel, atteinte du mal dont elle devait mourir, en épiait les signes sur le visage d'un pauvre enfant rencontré par hasard dans un escalier avec le portier. Trop jeune encore quand elle quitta le théâtre, je ne l'ai jamais entendue sur la scène; mais je sens encore sur ma tête sa petite main gantée.



## XVII

« Un frère est un ami donné par la nature »

**M**A tante Chausson habitait Angers où elle était née et s'était mariée. Devenue veuve, elle gérât avec une sévère économie son modique avoir et faisait un petit vin mousseux dont elle se montrait fière et avare. Quand elle venait à Paris, ce que l'on regardait alors comme un grand voyage, elle descendait chez mes parents. La nouvelle de son arrivée était accueillie sans joie par ma mère et par la vieille Mélanie, qui redoutait l'humeur acariâtre de la provinciale. Mon père disait d'elle :

— Il est étrange que ma sœur Renée, veuve après huit ans de mariage, réalise le type de la vieille fille dans sa funeste perfection.

Ma tante Chausson, de beaucoup l'aînée de son frère,



maigre et jaune, de mise étriquée et démodée, paraissait plus vieille qu'elle n'était, et je la croyais chargée d'ans, sans l'en vénérer davantage; j'en fais l'aveu qui me coûte peu. Le respect de la vieillesse n'est point naturel aux enfants : il leur vient de l'éducation et n'est jamais profond en eux. Je n'aimais pas ma tante Chausson; mais, n'ayant aucune envie de l'aimer, je me sentais très à l'aise avec elle. Sa venue me causait une vive joie, parce qu'elle apportait des changements dans la maison et que tout changement m'était délicieux. On roulait mon lit dans le petit cabinet des roses, et j'exultais.

Au troisième séjour qu'elle fit dans notre maison depuis ma naissance, elle m'observa avec plus d'attention que par le passé et cet examen ne me fut pas favorable. Elle me trouvait des défauts nombreux et contraires : une turbulence importune, qu'elle reprochait à ma mère de ne pas réprimer sévèrement, une tranquillité qui n'était point de mon âge et ne lui disait rien de bon, une paresse invincible, une activité effrénée, une intelligence attardée, un esprit trop précoce. A ces qualités mauvaises et diverses elle assignait une origine commune. Selon ma tante, tout le mal (et il était grand) venait de ce que j'étais un fils unique.

Quand ma chère maman s'inquiétait de me voir languissant et pâle :

— Il ne peut pas être gai et bien portant, lui disait ma tante, il n'a pas d'enfant avec qui jouer : il n'a pas de frère.

Si je ne savais pas ma table de multiplication, si je renversais mon encrier sur ma blouse de velours bleu, si je



mangeais avec excès des pistoles et des pommes tapées, si je me refusais obstinément à réciter à madame Caumont *Les Animaux malades de la peste*, si je me faisais en tombant une bosse au front, si Sultan Mahmoud me griffait, si je pleurais mon canari trouvé un matin, dans sa cage, immobile, les yeux clos, les pattes en l'air, s'il pleuvait, s'il ventait, c'était que je n'avais pas de frère. Un soir, à table, je m'avisai de mettre à la dérobée une pincée de poivre sur la part de tarte à la crème réservée à la vieille Mélanie qui raffolait de sucreries. Ma chère maman me prit sur le fait et me reprocha cette action qu'elle estimait de nature à ne faire honneur ni à mon esprit ni à mon cœur. Ma tante Chausson, qui renchérrissait sur ce jugement et voyait dans cette espièglerie la preuve d'une dépravation profonde, m'en excusa sur ce que je n'avais ni frère ni sœur.

— Il vit seul. La solitude est mauvaise; elle développe chez cet enfant les instincts pervers dont il porte en lui les germes. Il est insupportable. Non content de vouloir empoisonner cette vieille servante dans un gâteau, il me souffle dans le cou et me cache mes besicles. Si j'habitais longtemps chez vous, ma chère Antoinette, il me ferait tourner en bourrique.

Comme je me sentais innocent de toute tentative d'empoisonnement et que je ne me faisais aucun scrupule de faire tourner ma tante Chausson en bourrique, ces accusations me touchèrent peu. Loin de croire la vieille dame sur parole, j'étais disposé à prendre le contre-pied de ses opinions et il suffisait qu'elle souhaitât que j'eusse un frère ou une sœur pour que je ne le souhaitasse pas.



Aussi bien, je me passais aisément d'un compagnon de jeux. Sans trouver les heures aussi courtes qu'elles me semblent aujourd'hui, je m'ennuyais rarement, pour la raison que, dès lors, j'avais une vie intérieure très active, que je sentais et ressentais fortement les choses et absorbais tout ce qui, dans le monde extérieur, correspondait à ma faible intelligence. Je savais d'ailleurs que les frères viennent ordinairement tout menus, ne sachant point marcher, incapables de toute conversation et n'offrant aucune espèce d'utilité. Je n'étais pas sûr, quand le mien aurait grandi, d'en être aimé, ni de l'aimer. L'exemple auguste et familial de Caïn et d'Abel ne me rassurait pas. Il est vrai que je voyais de mes fenêtres les deux potirons jumeaux, Alfred et Clément Caumont, potironner côte à côte dans une paix profonde. Mais je voyais souvent dans la cour Jean, l'apprenti couvreur, battre comme plâtre son frère Alphonse qui lui tirait la langue et lui faisait des pieds de nez. De sorte qu'il me semblait difficile de s'instruire sur l'exemple. Enfin, mon état d'enfant unique offrait à mon avis de précieux avantages : ceux, entre autres, de n'être jamais contrarié, de ne partager avec personne l'amour de mes parents et de sauvegarder ce goût, ce besoin de m'entretenir avec moi-même, que j'eus dès ma plus tendre enfance. En même temps, je souhaitais un petit frère pour l'aimer. Car mon âme était pleine d'incertitudes et de contrariétés.

Un jour, je demandai à ma chère maman de me dire en confidence si elle ne pensait pas à me donner un petit frère. Elle me répondit en riant que non, qu'elle craindrait trop qu'il fût aussi mauvais garçon que moi. Cette réponse



ne me parut pas sérieuse. Ma tante Chausson retourna à Angers et je ne songeai plus à ce qui m'avait tant occupé durant son séjour parmi nous.

Mais quelques jours après son départ, quelques jours ou quelques mois (car ce qui me donne le plus de peine en ces récits, c'est la chronologie), un matin, mon parrain, M. Danquin, vint déjeuner à la maison. Le jour était radieux. Les moineaux piaillaient sur les toits. J'éprouvai subitement une irrésistible envie d'accomplir une action étonnante, et, autant que possible, merveilleuse, qui rompît la monotonie des choses. Mes moyens pour concevoir et exécuter une telle entreprise étaient très restreints. Pensant découvrir des ressources dans la cuisine, j'y pénétrai et la trouvai flambante, odorante et déserte. Au moment de servir, Mélanie, selon sa coutume constante, était allée chercher chez l'épicier ou le fruitier quelque herbe, quelque graine, quelque condiment oublié. Sur le fourneau, un civet de lièvre chantait dans la casserole. A cette vue, une inspiration soudaine s'empara de mes esprits. Pour y obéir, je retirai le civet du feu et l'allai cacher dans l'armoire aux balais. Cette opération s'effectua heureusement, à cela près que j'eus quatre doigts de la main droite, le coude gauche et les deux genoux brûlés, le visage échaudé, mon tablier, mes bas et mes souliers gâtés et que la sauce fut aux trois quarts renversée sur le carreau avec nombre de lardons et de petits oignons. Incontinent, je courus chercher l'arche de Noé que j'avais reçue pour mes étrennes et je versai tous les animaux qu'elle renfermait dans une belle casserole de cuivre que je mis sur le fourneau à la place du civet de lièvre. Cette



fricassée, dans mon esprit, rappelait, avec avantage, ce que j'avais ouï dire et vu sur une image coloriée du festin de Gargantua. Car, si le géant piquait avec sa fourchette à deux dents des bœufs entiers, je faisais un plat de tous les animaux de la création, depuis l'éléphant et la girafe jusqu'au papillon et à la sauterelle. Je jouissais par avance de l'émerveillement de Mélanie, quand cette simple créature, croyant trouver le lièvre, qu'elle avait apprêté, découvrirait, en son lieu, le lion et la lionne, l'âne et l'ânesse, l'éléphant et sa compagne, enfin toutes les bêtes échappées du déluge, sans compter Noé et sa famille que j'avais fricassés avec elles par mégarde. Mais l'événement trompa mes prévisions. Une puanteur insupportable qui venait de la cuisine ne tarda pas à se répandre dans tout l'appartement, imprévue de moi et surprenante pour tout autre. Ma mère, suffoquée, courut à la cuisine pour en chercher la cause et trouva la vieille Mélanie qui, tout essoufflée et son panier encore au bras, tirait du feu la casserole où fumaient horriblement les restes noircis des animaux de l'arche.

— Ma « castrole ! » ma belle « castrole ! » s'écria Mélanie avec l'accent du désespoir.

Venu jouir du succès de mon invention, je me sentis accablé de honte et de regrets. Et c'est d'une voix mal assurée qu'à la demande de Mélanie je révélai qu'on trouverait le civet dans l'armoire aux balais.

On ne me fit pas de reproches. Mon père, plus pâle que de coutume, affectait de ne pas me voir. Ma mère, les joues ardentes, m'observant à la dérobée, épiait sur mon visage le crime ou la folie. C'est mon parrain dont l'aspect



était le plus déplorable. Les coins de sa bouche, si joliment encadrée d'ordinaire par des joues rondes et un menton gras, tombaient tristement. Et, derrière ses lunettes d'or, ses yeux, naguère vifs, ne brillaient plus.

Quand Mélanie servit le civet, elle avait les yeux rouges et des larmes coulaient sur ses joues. Je n'y pus tenir, et, me levant de table, je me jetai sur ma vieille amie, l'embrassai de toutes mes forces et fondis en larmes.

Elle tira de la poche de son tablier son mouchoir à carreaux, m'essuya doucement les yeux de sa main noueuse qui sentait le persil, et me dit avec des sanglots :

— Ne pleurez pas, monsieur Pierre, ne pleurez pas.

Mon parrain se tournant vers ma mère :

— Pierrot n'a pas mauvais cœur, dit-il; mais c'est un enfant unique. Il est seul; il ne sait que faire. Mettez-le en pension : il sera soumis à une discipline salubre et pourra jouer avec ses petits camarades.

En entendant ces paroles, je me rappelai le conseil donné à maman par ma tante Chausson et je désirai un frère pour n'être pas mis en pension et aussi pour l'aimer et en être aimé.

Je savais qu'un frère était donné par la nature, et, sans connaître les conditions dans lesquelles ce don était fait aux familles aimées du ciel, j'étais certain que rien, pour le produire, ne peut suppléer à cette force qui fait germer les plantes et fleurir la vie sur la terre. J'avais un obscur et profond sentiment de cette puissance mystérieuse qui me nourrissait, après m'avoir mis au monde; et je distinguais parfaitement les travaux de cette Cybèle, que j'adorais sans la nommer, des ouvrages les plus merveilleux des hommes.



J'aurais cru très facilement qu'un magicien est capable de fabriquer un homme qui se meut, qui parle, qui mange, mais je n'aurais jamais admis que cet homme fût de la même substance qu'un homme naturel. Bref, je renonçai à l'idée d'avoir jamais un frère selon la chair et je résolus de demander à l'adoption ce que la nature me refusait.

Sans doute, je ne savais pas que l'empereur Adrien en adoptant Antonin le Pieux, Antonin en adoptant Marc-Aurèle avaient donné quarante-deux ans de félicité à l'univers. Je ne m'en doutais pas; mais l'adoption me semblait une pratique excellente. Je ne l'envisageais pas dans des conditions strictement juridiques, car du droit j'ignorais tout. Toutefois, je la concevais environnée de quelque solennité, ce qui n'était pas pour me déplaire, et je pensais vaguement que mes parents mettraient leurs vêtements de cérémonie pour adopter l'enfant que je leur présenterais. La difficulté était de le trouver. D'étroites limites fermaient le champ de mes recherches. Je voyais peu de monde, et, dans les familles que je fréquentais, on n'eût point cédé un fils sans une raison puissante, comme celle, par exemple, qui obligea la mère de Moïse à exposer son petit enfant sur le Nil. Certes, madame Caumont n'eût jamais consenti à se séparer de l'un de ses potirons. Je pensai qu'il serait moins difficile d'obtenir un petit pauvre, et j'en touchai un mot à mon ami Morin, qui se gratta l'oreille et me répondit qu'il était fort chanceux de mettre un enfant trouvé dans une famille, que d'ailleurs mes parents ne pouvaient pas adopter un enfant puisqu'ils en avaient déjà un. Cette raison, dont je méconnaissais la valeur juridique, ne me frappa point, et je continuai à chercher un frère



adoptif dans mes promenades au Luxembourg, aux Tuileries et au Jardin des Plantes, avec ma bonne Mélanie. Malgré la défense de la pauvre vieille, je m'accoutais avec les petits garçons que nous rencontrions. Timide et gauche, de chétive apparence, je recevais d'eux le plus souvent le mépris et l'injure. Ou, si je trouvais d'aventure un enfant aussi timide que moi, nous nous séparions muets, la tête basse et le cœur gros, sans avoir su témoigner l'un à l'autre la tendresse que nous éprouvions. J'ai acquis, en ce temps, la certitude que, sans être excellent, je vaux mieux que la plupart des autres hommes.

A quelque temps de là, un jour d'automne, me trouvant seul dans le salon, je vis sortir de la cheminée un petit Savoyard noir comme un diable; cette apparition me divertit sans trop m'effrayer.

Les petits Savoyards qui, comme celui-là, ramonaient les cheminées, n'étaient pas rares à Paris. Dans les vieilles maisons, telles que la nôtre, les tuyaux de cheminées pratiquées en l'épaisseur des murs étaient assez gros pour qu'un enfant pût s'y introduire. De petits Savoyards, le plus souvent, faisaient ce travail. On disait qu'ils avaient appris de leurs marmottes à grimper; mais ils s'aidaient d'une corde à nœuds. Celui-ci, tout barbouillé de suie, coiffé jusqu'aux oreilles d'un petit bonnet à la phrygienne noir comme lui, montrait, en souriant, des dents d'une blancheur éclatante et des lèvres rouges, qu'il léchait pour les nettoyer. Il portait sur son épaule des cordes et une truelle, et était tout menu dans sa veste et ses culottes courtes. Je le trouvai gentil et lui demandai son nom. Il me répondit d'une voix nasillarde et très douce qu'il se



nommait Adéodat, natif de Gervex, près de Bonneville.

Je m'approchai de lui et, dans un mouvement de sympathie, je lui dis :

— Voulez-vous être mon frère?

Il roula à travers son masque d'arlequin des prunelles étonnées, ouvrit la bouche jusqu'aux oreilles et me fit signe de la tête qu'oui.

Alors, saisi d'une sorte de délire fraternel, je l'avertis de m'attendre un moment, et courus dans la cuisine. Ayant fouillé le garde-manger, l'armoire et le buffet, je trouvai un fromage dont je m'emparai. C'était un de ces fromages de Neuchâtel, qui, en forme de ce bouchon de bois qu'on met à la bonde des tonneaux, en ont pris le nom de bondon. Il se trouvait à point, de petites taches rouges parsemaient sa peau bleuâtre et veloutée. Je l'apportai à mon frère qui n'avait pas plus bougé de place qu'une horloge et roulait des prunelles étonnées. Il ne refusa point, tira son couteau de sa poche et se mit à creuser le bondon et à porter à la pointe de la lame de gros morceaux dans sa bouche. Il mâchait avec une lenteur qui lui devait être habituelle, gravement, d'une âme recueillie et sans perdre une seconde pour souffler ou respirer. Ma mère survint. Il ne restait guère alors du bondon que la peau. Je crus devoir m'expliquer :

— Maman, c'est mon frère : je l'ai adopté.

— C'est très bien, fit ma mère en souriant. Mais il va s'étouffer. Donne-lui à boire.

Mélanie, que je trouvai à propos dans la cuisine, apporta un verre d'eau rougie à mon frère qui le but d'un trait, s'essuya la bouche sur sa manche et soupira d'aise.



Ma mère l'interrogea sur son pays, sa famille, son état, et, sans doute, il répondit convenablement, car, lorsqu'il fut parti, ma chère maman me dit :

— Il est très gentil, ton frère !

Elle décida qu'on demanderait à son patron, qui demeurait rue des Boulangers, de nous l'envoyer un dimanche.

Je dois en convenir, Adéodat, débarbouillé et dans ses beaux habits, me plut moins qu'avec son bonnet noir et son masque de suie. Il déjeuna dans la cuisine où nous allâmes le voir ma mère et moi, un peu gênés de notre curiosité. La vieille Mélanie nous faisait signe de ne pas trop l'approcher, de peur de la vermine. Il se montra bien poli, mais il refusa absolument de manger avant d'avoir remis sur sa tête son chapeau qu'on lui avait retiré. Ces façons nous parurent un peu rustiques. A y mieux regarder, elles étaient fort nobles, au contraire. Au <sup>xvii</sup><sup>e</sup> siècle un homme de qualité ne se serait pas mis à table tête nue. Et il était bienséant qu'il portât son chapeau sur sa tête pendant le repas, puisque la civilité l'obligeait à le tirer à tout moment, quand il recevait quelque bon office de son voisin ou qu'il faisait agréer ses services par sa voisine. Dans son nouveau *Traité de la Civilité qui se pratique en France*, publié en 1702, à Paris, M. de Courtin dit expressément, à l'article de la table : « Que si la personne de qualité vous porte la santé de quelqu'un ou même boit à la vôtre, il faut se tenir découvert, s'inclinant un peu sur la table jusqu'à ce qu'elle ait bu... Quand elle vous parle, il faut aussi se découvrir pour luy répondre et prendre garde de n'avoir pas la bouche pleine. Il faut observer la même civilité toutes les fois qu'elle vous parlera jusqu'à ce qu'elle



## LE PETIT PIERRE

vous l'ait défendu, après quoy il faut demeurer couvert, de peur de la fatiguer par trop de cérémonie. » Adéodat garda son chapeau pendant le repas comme un vieux gentilhomme de la cour de Louis XIV, mais, à vrai dire, il salua moins. Il mettait la chair sur son pain et portait les morceaux à sa bouche avec son couteau; et il était très grave. Après déjeuner, à la demande de ma mère, il nous chanta, d'une voix presque imperceptible, une chanson de son pays :

Escouto, Jeannetto,  
Veux-tu d'biaux habits?  
La ridetto.

Il répondit brièvement, avec beaucoup de sens, aux questions de ma chère maman. Nous apprîmes qu'il travaillait l'hiver à Paris, et, vers le printemps, retournait à pied dans son pays. Sa mère, trop pauvre pour acheter une vache, se louait dans les fromageries. Il travaillait avec elle ou cueillait dans la montagne, pour les confituriers de la ville, des maurels : c'est le nom qu'il donnait aux baies du myrtil. Ils vivaient de galette et n'en avaient pas leur saoul.

Je résolus de faire des économies pour acheter une vache à la mère d'Adéodat, mais ne tardai pas à oublier cette résolution. Le petit ramoneur partit pour son pays au printemps. Ma chère maman envoya des vêtements de laine et un peu d'argent à sa mère. Et, l'ayant trouvé sérieux et intelligent, elle écrivit au maître d'école du village qu'il lui apprît à lire, à écrire et à compter, qu'elle se chargeait des frais de son instruction. Adéodat lui écrivit en lettres moulées ses remerciements.



## LE PETIT PIERRE

Je demandai plusieurs fois des nouvelles de mon frère, j'en demandai encore à l'entrée de l'hiver.

— Ton frère est resté dans son pays, me répondit maman, qui craignait de m'affliger en m'en disant davantage.

Mon frère Adéodat ne devait plus revenir. Il dormait dans le petit cimetière de son village. Ma mère avait reçu du maître d'école de Gervex une lettre qu'elle ne m'avait pas montrée. Cette lettre lui annonçait que le petit Adéodat était mort d'une méningite sans s'en apercevoir, étonné seulement de sentir sa tête si pesante. Quelques heures avant sa mort, il avait parlé de la bonne dame Nozière et chanté sa chanson :

Escouto, Jeannetto...



## XVIII

### La Mère Cochelet

UN matin que j'avais accompagné la vieille Mélanie dans sa mansarde, j'examinai avec plus d'attention que de coutume la couverture en toile de Jouy qu'elle étendait sur le lit et qui représentait, ne l'ai-je point dit? le couronnement d'une rosière. La scène était imprimée en rouge et plusieurs fois répétée. Elle me semblait gracieuse, parlait à mon imagination et excitait ma curiosité. Mélanie me reprocha de m'amuser à des niaiseries.

— Qu'est-ce que tu peux trouver de beau à cette vieillerie, Pierrot? Elle est toute reprise. Défunte madame de Sainte-Lucie, chez qui j'étais en service, avait sur son lit de mort cette couverture toute propre, qui me revint



quand les messieurs de Sainte-Lucie partagèrent entre les femmes de service la garde-robe de leur mère.

Cependant, je m'écriais et j'interrogeais sans discontinuer :

— Qui est cette jolie demoiselle qu'un seigneur couronne de roses? Pourquoi ces tambours, ces trompettes? ces jeunes filles en cortège, ces paysans qui joignent les mains?

— Où vois-tu tout cela, mon petit monsieur? Ce n'est pas possible qu'il se trouve en cette place tout ce que tu dis. Il faut que je mette mes besicles pour le voir.

Elle s'aperçut que je n'inventais rien.

— C'est ma foi vrai! Il y a là, en peinture, des jeunes filles, des seigneurs, des villageois. Que sais-je encore? Eh! bien, depuis cinquante ans que cette couverture est sur mon lit, je ne m'étais pas avisée de cela. On m'aurait demandé seulement sa couleur que je n'aurais pas su la dire. Et pourtant, je l'ai reprise bien souvent.

Comme je sortais de la chambre avec Mélanie, j'entendis un bruit de béquilles et de pas qui résonnait dans la sombre profondeur du corridor et s'approchait lentement. Je m'arrêtai et fus saisi d'épouvante en voyant peu à peu sortir de l'ombre une affreuse vieille, pliée en deux, le dos à la place de la tête et portant sur la poitrine un visage terreux, l'œil droit bouché par une loupe énorme. Je saisis le tablier de Mélanie. Quand l'apparition fut passée, ma bonne me dit que c'était la mère Cochelet. Mélanie n'en pouvait rien dire, ne causant jamais avec elle, non plus qu'avec personne, assertion que répétait souvent ma vieille amie, et



qu'il ne fallait pas prendre au sens précis et littéral, mais comme un témoignage qu'elle se rendait elle-même de sa discrétion. La mère Cochelet habitait, au bout du corridor, un taudis infect. Pourtant, on ne la croyait pas dans le besoin, car elle avait trois chats à qui elle donnait chaque matin pour deux sous de mou. M. Bellaguet s'était offert plusieurs fois à la placer dans une maison de vieillards, mais elle s'y était refusée avec tant de force qu'il avait dû y renoncer.

— Elle est fière, ajouta Mélanie.

Puis baissant la voix :

— Elle est pour le roi (Mélanie prononçait *roué*). Et l'on dit qu'elle a, dans sa soupente, où tout est en pourriture, une magnifique courtepointe brodée de fleurs de lis.

C'est tout ce que j'appris de la mère Cochelet. Mais à quelque temps de là, comme nous nous promenions aux Tuileries, ma bonne Mélanie et moi, nous rencontrâmes la vieille femme qui, sur un banc, offrait une prise de tabac à un invalide. Elle portait un mauvais chapeau de paille noire par-dessus son bonnet tuyauté, à la mode de 1820, et s'enveloppait d'un châle jaune à palmes tout taché. Son menton appuyé sur sa béquille branlait, et la loupe qui lui bouchait l'œil tremblait.

L'invalide avait le nez et le menton en patte de homard. Ils causaient ensemble.

— Allons ailleurs, me dit Mélanie.

Et elle se leva. Mais, curieux d'entendre ce que disait



*LE PETIT PIERRE*

la mère Cochelet, je m'approchai du banc où elle était assise.

Elle ne parlait pas, elle chantait. Elle chantait ou plutôt elle fredonnait :

Que ne suis-je la fougère ?...





## XIX

### Madame Laroque et le Siège de Granville

**M**ADAME Laroque habitait avec sa fille Thérèse et son perroquet Navarin un appartement situé dans la même maison que nous, au fond de la cour. Je la voyais de ma chambre et parfois de mon lit, et son visage sain et ridé ainsi que les pommes conservées dans le cellier m'apparaissait à sa fenêtre encadrée de capucines, entre un pot d'œillets et la cage en pagode du perroquet, comme ces figures de bonnes ménagères peintes par les vieux maîtres flamands, dans une embrasure de pierre et de fleurs. Tous les samedis, après le dîner qui finissait alors



vers les six heures, ma mère mettait sa capeline pour traverser la cour et m'emmenait passer avec elle la soirée chez les dames Laroque. Elle emportait son ouvrage dans un sac, afin de coudre ou de broder avec ses voisines; les autres dames qui fréquentaient dans la même maison en faisaient autant; vieille coutume de l'ancien régime, et non point bourgeoise et particulière aux petites gens, comme on pourrait croire aujourd'hui, mais suivie, à l'époque de Louis XVI, par la société la plus aristocratique, qui n'était pourtant point austère. Sous Louis XVI, les femmes du plus haut rang parfilaient en compagnie. Madame Vigée-Lebrun conte dans ses mémoires que, pendant l'émigration, reçue à Vienne chez la comtesse de Thoun, elle prenait place à la grande table autour de laquelle des princesses et des dames de la cour faisaient de la tapisserie. Ce que j'en dis n'est pas pour qu'on croie que ma chère maman et moi allions une fois la semaine chez des princesses.

Madame Laroque était une bien simple vieille, mais grande de labeur, de patience, d'amour et d'une sagesse domestique à l'épreuve de la bonne et de la mauvaise fortune. Elle portait en elle presque un siècle de la vie française et deux régimes, l'ancien et le nouveau, réunis et fondus par le cœur et l'esprit des femmes ses pareilles qui, comme les Sabines de David, se jetèrent entre les combattants.

Riche et jolie paysanne de Normandie, fille de bleus, Marie Rauline était en âge de se marier lors de la guerre de Vendée. Quand je la connus, elle avait plus de quatre-vingts ans, et dans son fauteuil, en tricotant des bas, elle



contait des histoires de sa jeunesse que personne n'écoutait plus, parce qu'elle les contait tous les jours, et d'occurrence plusieurs fois par jour. Telle était l'histoire du prétendant qui, pas plus haut qu'une botte, avait été reconnu impropre au service lors de la grande réquisition, et dont Marie Rauline ne voulut point puisque la République n'en avait point voulu, histoire qu'elle terminait d'habitude en chantonnant le joli air :

Il était un petit homme  
Qui s'appelait Guilleri  
Carabi.

L'histoire que madame Laroque contait le plus volontiers, et que j'écoutais avec le plus de plaisir, était celle du siège de Granville.

Marie Rauline épousa en l'an IV un soldat de la République, Eugène Laroque, qui, devenu capitaine sous l'Empire, fit la guerre d'Espagne et, surpris par les guerillas de Julian Sanchez, périt assassiné. Veuve avec deux filles, madame Laroque vécut à Paris d'un petit commerce de mercerie. Sa fille aînée se fit religieuse et devint supérieure des Dames du Saint-Sang à Cergy; on l'appelait la mère Séraphine. L'autre fit une petite fortune dans les modes. Quand je les connus, elles étaient déjà vieilles toutes deux. La mère Séraphine, que je voyais rarement, m'imposait par sa noble simplicité; mademoiselle Thérèse, sa cadette, me plaisait par son humeur égale et riante; elle excellait à faire des *bêtises*. On appelait ainsi des bonbons au caramel qu'on servait dans une petite caisse de



papier, ce qui me paraissait un grand effet de l'art. Elle jouait aussi très bien du piano.

Nous étions sûrs de trouver chez les dames Laroque mademoiselle Julie qui croyait aux esprits, et dont je cultivais l'amitié, bien qu'elle fût sèche et rêche. Mais elle contait des histoires de revenants, des prophéties terribles et certaines, des prodiges. Et, dès l'âge de cinq ans, j'avais besoin d'être affermi dans ma croyance aux diableries.

Hélas! je trouvais chez les dames Laroque un serpent sous l'herbe. C'était mademoiselle Alphonsine Dusuel qui jadis me piquait les mollets en m'appelant « trésor ». Je me plaignais bien encore à ma mère des cruautés horribles d'Alphonsine; mais elle me faisait plus de peur que de mal et, pour dire toute la vérité, elle ne me faisait ni mal ni peur. Elle ne s'apercevait même pas de ma présence. Alphonsine devenait une grande demoiselle; ses perfidies, moins naïves, avaient désormais d'autres objets qu'un petit garçon comme moi. Je voyais bien qu'elle se plaisait maintenant à les exercer sur un neveu de mademoiselle Thérèse, Fulgence Rauline, qui jouait du violon et se préparait à entrer au Conservatoire, et, bien que je ne fusse point d'un naturel jaloux, bien qu'Alphonsine fût laide et tachée de son, j'eusse préféré qu'elle m'enfonçât encore des épingles dans les mollets. Non, je n'étais point jaloux, et, si je l'eusse été, ce n'eût point été d'un préféré d'Alphonsine. Mais, égoïste, avide de soins et d'amour, je voulais que l'univers entier s'occupât de moi, fût-ce pour me tourmenter; et, à l'âge de cinq ans, je n'avais pas encore dépouillé le vieil homme.



Quand les dames et les demoiselles, lasses de travailler, pliaient leur ouvrage, on jouait à l'oie ou au loto. Le loto ne me plaisait pas. Je ne dis point que mon intelligence en pénétrait la morne stupidité. Mais c'est un fait qu'il ne contentait pas mes jeunes esprits. Tout en chiffres, il ne parlait pas à mon imagination. Et il fallait bien que mes partenaires aussi le trouvassent trop abstrait, puisqu'ils s'efforçaient à l'envi de l'animer par de plaisantes fantaisies, non point tirées de leur cerveau, certes, mais reçues des aïeux, et en prêtant aux chiffres arabes des ressemblances avec quelque objet sensible : 7 la pioche, 8 la gourde, 11 les deux jambes, 22 les deux cocottes, 33 les deux bossus, ou bien en ajoutant à l'énoncé trop froid du nombre un ornement poétique, comme : 9, je tiens mon pied de bœuf. Il était enfin de très vieilles façons d'appeler les nombres et que madame Laroque demeurait seule à savoir, telles que : 1 cheveu sur la tête à Mathieu, et 2 testaments, l'ancien et le nouveau. Sans doute, ces agréments ôtaient au loto quelque chose de sa sécheresse, mais j'y trouvais encore trop d'abstractions pour mon goût. Au contraire, le noble jeu de l'oie renouvelé des Grecs me ravissait. Dans le jeu de l'oie, tout vit, tout parle, c'est la nature et la destinée : tout y est merveilleux et tout y est vrai, tout y est ordonné et tout y est hasardeux. Les oies fatidiques placées de 9 en 9 m'apparaissaient ainsi que des divinités, et comme j'étais porté alors à adorer les animaux, ces grands oiseaux blancs me remplissaient de respect et d'effroi. Ils représentaient dans ce jeu la part du mystère ; le reste était du domaine de la raison. Retenu à l'hôtellerie, j'y sentais l'odeur du rôti.



Je tombais dans le puits au bord duquel se tenait, pour mon salut ou ma perte, une jolie paysanne en corsage rouge et tablier blanc ; je m'égarais dans le labyrinthe où je n'étais pas surpris de trouver un kiosque chinois, vu mon ignorance de l'art crétois ; je tombais du haut du pont dans la rivière, j'étais mis en prison, j'échappais à la mort, je parvenais enfin au bosquet gardé par l'oie céleste, dispensatrice de toutes les félicités.

Quelquefois pourtant, rassasié d'aventures comme Sindbad le Marin, je ne tentais plus la fortune, je n'affrontais plus le puits, le pont, le labyrinthe, la prison. J'allais m'asseoir sur un petit tabouret rouge, aux pieds de madame Laroque, et là, loin de la table et de la lampe, je me faisais conter le siège de Granville.

Et madame Laroque, en tricotant un bas, me faisait le récit que je rapporte ici mot pour mot :

— En quittant Fougères, monsieur de la Rochejaquelein, qui commandait les brigands, voulait aller à Rennes, mais des émigrés habillés en paysans lui apportèrent d'Angleterre des lettres et de l'or dans des bâtons creux. Aussitôt monsieur Henri, comme ils l'appelaient entre eux, commanda aux brigands d'aller à Granville parce que les Anglais promettaient à ces Messieurs d'envoyer des navires de guerre pour attaquer la ville par mer tandis que les brigands l'attaqueraient par terre. Mais il ne faut point se fier aux promesses des Anglais. Cela je l'ai ouï dire plus tard par un homme de Bressuire. Voici ce que j'ai entendu de mes propres oreilles et vu de ma propre vue. Les brigands arrivèrent par milliers à Granville, si bien que,



de la promenade, on les voyait se répandre comme une fourmilière sur la grève. Le général qui commandait dans la ville marcha contre eux avec les volontaires de la Manche et les canonniers parisiens qui portaient dessiné en bleu sur le bras un bonnet phrygien avec ces mots : « La Liberté ou la Mort. » Mais le nombre des brigands augmentait sans cesse ; ils s'étendaient à perte de vue, et monsieur Henri, qui avait l'air d'une jeune fille, les commandait vaillamment. Alors le général vit qu'ils étaient trop nombreux. Il avait nom Peyre ; on en a dit blanc et noir, comme de tous les hommes qui tinrent la queue de la poêle en ce temps-là, mais il était honnête et avait des moyens. Voyant donc le nombre des brigands, il fit sonner la charge pour les effrayer et battit en retraite.

» Ce jour-là, ma mère étant alitée malade, j'allai porter à la commune notre vieux linge dont il était fait réquisition. Le canon grondait, une fumée épaisse couvrait les faubourgs. Des hommes criaient : « Nous sommes trahis ! Ils viennent : sauve qui peut ! » Les femmes poussaient des cris à réveiller les morts. Alors, le citoyen Desmaisons accourut sur la promenade avec son chapeau à plumes et son écharpe tricolore, et je le vis, tout proche de moi, buter comme un homme ivre, porter la main sur sa poitrine et s'abattre la tête la première. Il avait été tué d'une balle au cœur. Et, malgré ma frayeur, je fis réflexion que c'était vite fait de mourir. Mais on n'y prenait pas garde, en ce moment, et deux femmes venaient de tomber sur la promenade. J'arrivai en rasant les murs à la maison et trouvai à la porte un canonnier parisien qui venait nous



demander du bois pour rougir les boulets. « Il fait chaud, » me dit-il pour rire, car le vent soufflait en tempête et l'on sentait l'aigreur des premiers froids.

» Je lui dis : « Venez prendre du bois. » Mais voilà que la fille Chappedelaine accourt et me crie : « Ne lui donne » point de bois, Marie. Les faubourgs ne brûlent-ils déjà » point assez ? Et n'y a-t-il point assez de chrétiens grillés » comme des pourceaux ? On les sent d'ici ! Si tu donnes du » bois, tu en recevras ta digne récompense. Quand les Vendéens seront entrés, ils te feront mourir. » C'était la peur qui la faisait parler ainsi et l'intérêt, car il y avait des riches dans la ville qui payaient pour faire entrer les brigands. Je lui répondis : « Mathilde, sache bien que ces » Messieurs, s'ils prennent la ville, y rétabliront la dîme et » y mettront les Anglais. Si tu veux servir comme devant et » te tourner Anglaise, cela te regarde. Moi, je veux rester » libre et Française. Vive la République ! » Alors le Parisien voulut m'embrasser. Je lui donnai un soufflet par bienséance. Cependant on criait : « Voilà qu'ils montent à l'assaut ! » J'avais de la crainte et plus de curiosité que de crainte. Je me coulai jusqu'à la promenade et vis les Vendéens enfoncer leurs baïonnettes dans les murs pour s'en faire des échelons. Mais les bleus tiraient du haut des remparts et faisaient tomber les pauvres assaillants qui se brisaient sur les rochers. Enfin, voyant la mer démontée et n'attendant plus les Anglais, les brigands s'enfuirent en jetant leurs sabots. La grève était couverte de morts qui tenaient encore leur chapelet entre leurs doigts crispés. La fille Chappedelaine leur montrait le poing et disait qu'ils étaient morts trop doucement. Et tous ceux qui



*LE PETIT PIERRE*

tantôt voulaient leur livrer la ville les outrageaient, de peur d'être dénoncés comme traîtres à la République. »

Ainsi disait madame Laroque, et le récit d'un fait qui date aujourd'hui de plus de cent vingt ans, je l'ai entendu de la bouche d'un témoin.



## XX

### « AINSI BRUYAIENT LES DENTS DE CES MONSTRES INFAMES »

(RONSARD.)

C'E furent, à la maison, des temps sombres. Mon père était soucieux, ma mère agitée, la vieille Mélanie larmoyante. Des paroles brèves coupaient les froids silences des repas.

— Gomboust a-t-il pourvu à l'échéance?

— Gomboust n'a pas paru.

— As-tu vu l'huissier?

— Rampon a fait les fonds. Mais à quel taux!... Cet homme nous dévore.

On se taisait : les visages étaient mornes. Ayant besoin de joie comme les plantes de soleil, je m'étiolais dans cette tristesse.

Ce furent des temps sombres. Mon père, l'homme du



monde le moins propre aux affaires, était entré dans une affaire, je ne sais pourquoi, par une confiance aveugle en l'ami qui la lui avait proposée, par obligeance extrême, par espoir d'assurer à sa femme une existence aisée et facile et de pourvoir largement à l'éducation de son fils, par philanthropie, que sais-je? par distraction, peut-être, et sans s'en apercevoir. Il s'était associé à son ami Gomboust pour l'exploitation de l'eau de Saint-Firmin, qui fut analysée par d'éminents chimistes et reconnue par plusieurs membres de la Faculté de Médecine très efficace contre les maladies de l'estomac, du foie et des reins.

Cette affaire, qui devait produire des bénéfices énormes, aboutit à un prompt désastre. Il me serait bien impossible de dire quelle sorte de société fut constituée pour l'exploitation de cette eau minérale, ni la part qui y fut faite à mon père. C'est un sujet pour un Balzac, non pour Pierrot. Je me borne très volontiers à rappeler de cette affaire le peu que mon esprit d'enfant en a saisi.

Adélestan Gomboust, propriétaire des sources de Saint-Firmin, dans les Hautes-Pyrénées, était un grand corps paralytique, qui ne donnait, autant dire, nul signe de vie. Des paupières immobiles recouvraient ses yeux creux; ses lèvres desséchées laissaient voir deux dents blanches; toute sa face était morte; et de cette bouche de momie sortait une voix d'une fraîcheur délicieuse qui, comme une flûte d'argent, modulait des sons mélodieux. Conduit par un enfant, soutenu par des potences (pour parler comme ma vieille bonne), il apparaissait sinistre et glacial.

Mélanie, à sa vue, soupirait :



— Voilà le malheur qui entre dans la maison !

Et, soit qu'elle ne pût retenir son nom, soit plutôt qu'elle crût ce nom funeste, elle ne le prononçait pas et annonçait tout bas :

— Le monsieur qui a des yeux en peau.

Souvent dans le salon, je me trouvais seul avec ce corps inanimé qui me faisait peur et que j'osais à peine regarder. Mais, dès qu'il ouvrait la bouche, le charme opérait. Gomboust m'enseignait à gréer un bateau, à lancer un cerf-volant, à construire une fontaine de Héron, et l'agrément de sa parole, l'ordre de ses pensées, la pureté de ses expressions me ravissaient, si peu capable que je fusse de goûter l'art de dire. Cet homme sans regard, sans action, était la persuasion même. Je recherchais tout à l'heure pourquoi mon père, si sage et si désintéressé, était entré dans la société de l'eau de Saint-Firmin. La raison pourtant apparaît : c'est qu'il avait écouté Gomboust. La parole de Gomboust produisait le même effet sur mes parents que sur moi. En voici une preuve.

C'était un soir, un des soirs les plus noirs de ces tristes temps. M. Paulin, avoué, homme doux, M. Bourisse, avocat-conseil, plus doux que M. Paulin, M. Phélieux, huissier, plus doux que M. Bourisse, M. Rampon, qui prêtait à la petite semaine, plus doux que M. Phélieux, avaient doucement comblé d'effroi l'âme craintive et pure de mon père. Ma mère, qui voyait en Gomboust l'unique machinateur de notre ruine, avertie par Mélanie que l'homme « aux yeux en peau » demandait à la voir, le reçut sans bienveillance dans l'antichambre où j'étais caché sous une banquette dans l'imagination que c'était



la grotte de la nymphe Eucharis et que j'étais Télémaque. J'y demeurai coi, et j'entendis ma mère accabler de reproches l'inerte Gomboust. Je sentis un coup au cœur quand elle lui dit :

— Monsieur, vous nous avez trompés; vous n'êtes pas un honnête homme.

Après un long silence, Gomboust répondit d'une voix tremblante, que l'émotion rendait plus mélodieuse encore que de coutume. Je ne comprenais pas ce qu'il disait. Il parla longtemps. Ma mère l'écoutait sans l'interrompre, et j'observai de ma cachette son visage qui se calmait, son regard qui s'adoucissait. Elle subissait le charme. Le lendemain, à déjeuner, mon père lui tendit un papier qu'elle parcourut des yeux et lui rendit en s'écriant :

— C'est une nouvelle infamie de Gomboust.

Encore aujourd'hui, je ne sais pas grand'chose de la société des eaux de Saint-Firmin, n'ayant pas eu la curiosité de lire le dossier concernant cette affaire, que j'ai trouvé dans la succession de mon père et qui m'a été volé avec tous mes papiers de famille. Mais j'ai tout lieu de croire que ma mère ne faisait point tort à Gomboust en le jugeant avare, cupide et sans scrupules, enfin un mal-honnête homme, et c'est aujourd'hui pour moi un sujet de surprise que ce malheureux aux trois quarts aveugle, presque incapable de mouvement, retranché autant dire de la nature, à charge à autrui et à lui-même, cet homme qui vivait moins dans un corps animé que dans un cercueil de chair, aimât l'argent jusqu'à la trahison et la cruauté. Qu'en faisait-il, grands dieux, de son argent?

A certains indices, je soupçonne mes parents d'avoir,



par inexpérience et délicatesse, exagéré leur responsabilité dans la société des eaux de Saint-Firmin.

Ils furent la proie des hommes de loi et des hommes d'affaires. Rampon, l'obligeant Rampon, se fit un devoir de venir en aide à un médecin distingué, à un bon père de famille, et nous fûmes entièrement dépouillés. A vrai dire ce ne fut pas une grande catastrophe, mais il ne nous resta rien. Les pauvres bijoux de ma mère, légers d'or et peu fournis de diamants et de perles, la vieille argenterie de famille toute bossuée et dépareillée, le sucrier ayant pour anses des cygnes, la cafetière au chiffre de mon grand-père Saturnin Parmentier, la louche pesante, tout fut mis en gage et demeura aux gens de loi.

Un jour, en rentrant à la maison, mon père dit :

— C'est fait, le Mimeur est vendu.

Le Mimeur, petite ferme près de Chartres, était le seul bien patrimonial qui restât à ma mère. J'étais allé tout petit au Mimeur et il me souvenait seulement d'un papillon blanc sur une haie de ronces, d'un vol strident de libellules autour des roseaux agités par le vent, d'un mulot effrayé qui courait le long d'un mur et d'une petite fleur gris de lin, en forme de mufle, que me montra ma mère en me disant :

— Vois, Pierrot, comme elle est jolie<sup>1</sup>.

C'était là pour moi tout le Mimeur, et il me semblait étrange et cruel qu'on vendît cette haie, ces roseaux, ces fleurs d'un gris bleu, ce mulot, ce papillon et ces libellules. Je ne concevais pas bien comment une telle vente pouvait se faire. Mais mon père disait qu'elle était faite.

1. Probablement une fleur de linnaire, ou lin sauvage.



Et je méditais dans mon cœur ce mystère douloureux.

Le Mimeur alla comme le reste à Rampon qui ne l'a pas emporté dans l'autre monde. Tous les morts sont pauvres, Gomboust et Rampon comme les autres. Si je savais dans quel cimetière est la tombe de Gomboust, j'irais souffler ces mots dans les herbes qui la recouvrent : « Où est maintenant ton trésor ? »

Ainsi j'appris, dès ma plus tendre enfance, à connaître la race des hommes de loi et des hommes d'affaires, race immortelle : tout change autour d'eux et ils demeurent semblables à eux-mêmes. Ils sont tels aujourd'hui que Rabelais les a peints ; ils ont gardé leur bec, leurs griffes ; ils ont gardé jusqu'à leur affreux grimoire.

Cinq ans environ après ces mauvais jours, auxquels succédèrent pour nous des temps plus sereins, étant au collège, M. Triaire, notre professeur, nous donna à expliquer l'épisode des Harpies, dans l'*Énéide*. Ces oiseaux funestes, ces vautours à tête humaine qui, fondant sur la table du pieux Énée et de ses compagnons, enlevaient les viandes, souillaient les mets et répandaient une odeur infecte, plus expérimenté que mes condisciples, je les connaissais, je savais que c'étaient des gens d'affaires et des gens de loi, des Gomboust, des Rampon. Mais combien cette caverne des harpies, que Virgile nous montre empestée de fiente et de chairs dégouttantes, est propre et plaisante en comparaison du bureau et des cartons verts d'un huissier !

En haine de ces paperassiers homicides, je n'ai jamais voulu avoir de cartonniers, ni de cartons. Aussi ai-je toujours perdu tous mes papiers, tous mes innocents papiers.



## XXI

### Le Papegai

**L**A vieille Mélanie nous apprit en servant le café que le perroquet de la comtesse Michaud s'était envolé. On croyait le voir sur le toit de l'hôtel habité par M. Bellaguet. Je me levai de table et m'élançai à la fenêtre. Dans la cour un groupe formé du concierge et de quelques domestiques regardait en l'air et levait des bras indicateurs vers la gouttière. Mon parrain, sa tasse de café à la main, me rejoignit à la fenêtre et me demanda où était le papegai.

— Là, lui dis-je, en levant le bras comme les gens de la cour.

Mais mon parrain ne le voyait pas et je ne pouvais le lui montrer puisque je ne le voyais pas moi-



même et affirmais sa présence sur l'autorité d'autrui.

— Et vous, madame Nozière, voyez-vous le papegai? demanda mon parrain.

— Le papegai?

— Le papegai ou le papegaut.

— Le papegaut?

— Le papegai, répétait mon parrain en riant. Son rire qui sonnait comme un grelot lui secouait le ventre et faisait carillonner ses breloques sur son gilet de soie verte. Cette gaieté me gagna et je répétais en riant, sans savoir ce que je disais :

— Le papegai, le papegai.

Mais ma chère maman, dans sa prudence, ne consentit à sourire que lorsque mon père l'eut instruite que le perroquet s'appelait autrefois papegai ou papegaut. Ce que mon parrain illustra par cet exemple :

— Gai comme un papegai, dit Rabelais.

A ce nom de Rabelais, que j'entendais pour la première fois, je me mis à rire aux éclats par bêtise, sottise, niaiserie, baguenauderie et nullement par pressentiment, intuition et révélation de tout ce qu'il y a, sous ce nom, de sublime bouffonnerie, de joyeuse humeur et de folie plus sage que la sagesse. Il n'en est pas moins vrai que ce fut dignement saluer l'auteur du *Gargantua*. Ma chère maman me fit signe de me taire et demanda si l'on a bien sujet de dire que les perroquets sont gais.

— Madame Nozière, répondit mon parrain, papegai rime à gai; c'est déjà une raison pour le commun des hommes, qui considère plus le son des mots que leur sens. L'on peut croire aussi que le papegai prend plaisir à se



voir si bien habillé de vert. Ne nomme-t-on pas le vert de ses plumes vert gai?

Aux environs de ma cinquième année, j'avais eu avec Navarin, le perroquet de madame Laroque, des démêlés dont il me souvenait encore. Il m'avait mordu au doigt, j'avais médité de l'empoisonner. Nous nous étions réconciliés; mais je n'aimais pas les perroquets. Je connaissais leurs mœurs par un petit livre intitulé *la Volière d'Ernestine*, qu'on m'avait donné pour mes étrennes et qui traitait en quelques pages de tous les oiseaux. Le désir de briller dans la conversation me fit dire, sur l'autorité de mon livre, que les sauvages de l'Amérique se nourrissent de perroquets.

— La chair de cet oiseau, objecta mon parrain, doit être noire et coriace. Je n'ai pas ouï dire qu'elle fût comestible.

— Quoi! Danquin, fit mon père, ne vous souvient-il pas que la princesse de Joinville, nouvellement amenée de ses pampas aux Tuileries, se trouvant enrhumée, refusa un bouillon de poulet et demanda un bouillon de perroquet?

Mon père, hostile à la monarchie de Juillet et gardant encore après la révolution de 48 quelque animosité contre la famille de Louis-Philippe, jeta ce trait avec malice, en regardant ma mère, sujette à s'attendrir sur le sort des princesses exilées.

— Pauvres princesses! soupira-t-elle, elles payent bien cher les honneurs publics qu'on leur rend....

Tout à coup, découvrant le perroquet dans sa gouttière, j'en poussai un cri de triomphe si sauvage que ma mère s'en effraya d'abord et m'en réprimanda ensuite.

— Là! là! là, maman!



Et je m'emportais contre ceux qui ne le voyaient pas.

— Connaissez-vous *Vert-Vert*, madame Nozière? demanda mon parrain.

Ma mère fit signe que non.

— Quoi! vous ne connaissez pas *Vert-Vert*? Cela vous manque.

— On n'a pas le temps de lire, monsieur Danquin, quand on est la mère d'un enfant qui use ses culottes comme par enchantement. C'est un poème, n'est-ce pas?

— C'est un poème, madame Nozière, et charmant.

A Nevers, donc, chez les Visitandines  
Vivait naguère un perroquet fameux.  
Il était beau, brillant, leste et volage,  
Aimable et franc comme on l'est au bel âge.

Les religieuses l'aimaient à la folie. Il était

Plus mitonné qu'un perroquet de cour.

La nuit

Il reposait sur la boîte aux agnus.

*Vert-Vert* parlait comme un ange. Mais...

Mon parrain s'arrêta.

— Mais quoi? lui demandai-je.

Mon père fit très à propos cette réflexion que je ne parlais pas comme un ange.

— Mais, reprit mon parrain, ayant voyagé sur la Loire, en compagnie de bateliers et de mousquetaires, *Vert-Vert* prit un très mauvais ton.



— Tu vois, Pierre, conclut ma mère, le danger des mauvaises fréquentations.

— Parrain, est-ce qu'il est mort, Vert-Vert? demandai-je.

Mon parrain ouvrit une bouche de *de profundis* et annonça d'un ton lugubre :

— Il est mort d'avoir trop mangé de dragées. Que son sort serve d'exemple aux enfants gourmands!

Et mon parrain, regardant la cour que dorait le soleil, sourit avec mélancolie :

— Quel temps radieux! Les derniers beaux jours nous sont les plus chers.

— Ils nous semblent une faveur du ciel, fit ma mère. Bientôt viendront les temps froids et sombres. C'est cet après-midi que le père Debas viendra ramoner le tuyau du poêle de la salle à manger.

Et elle passa dans sa chambre.

J'ai retenu les moindres circonstances des événements mémorables qui marquèrent cette journée.

Ma mère reparut avec sa capote de velours à brides nouées sous le menton, son mantelet de soie puce et son ombrelle à manche pliant.

A son air calculateur et réfléchi, je devinai qu'elle allait faire des emplettes pour l'hiver et méditait un emploi avantageux de son argent, qui lui était cher non par lui-même, mais pour la peine qu'il coûtait à son mari. Elle approcha de mon front son cher visage que la capote enfermait comme un écrin de velours, me donna un baiser sur le front, me recommanda d'apprendre ma leçon, rappela à Mélanie de déboucher une bouteille de vin à l'intention de M. Debas et sortit. Mon



père et mon parrain quittèrent l'appartement presque aussitôt.

Demeuré seul, je n'étudiai point ma leçon, faute d'habitude, par la force de l'instinct et sous l'inspiration du puissant démon qui gouvernait mes pensées. Il me persuadait de ne point apprendre mes leçons et m'en ôtait tout loisir en m'imposant à toute heure des tâches ardues, d'une étonnante diversité.

Ce jour-là, il me suggéra impérieusement de me tenir à la fenêtre et d'épier le perroquet fugitif. Mais mon regard fouilla en vain toits, gouttières et cheminées : il ne se montra pas. Je commençais à bâiller d'ennui quand un assez grand bruit qui éclata derrière moi me fit tourner la tête et je vis M. Debas, une auge sur la tête, avec une échelle, une cruche, un grappin, des cordes et je ne sais quoi encore.

Il ne faut pas croire pour cela que M. Debas fût maçon ou fumiste. C'était un bouquiniste qui étalait ses livres dans des boîtes sur le parapet du quai Voltaire. Ma mère l'avait surnommé Simon de Nantua, du nom d'un marchand ambulant dont elle me faisait lire l'histoire, en un petit livre aujourd'hui tombé dans l'oubli. Simon de Nantua courait les foires avec un ballot de toile sur le dos et moralisait sans trêve. Il avait toujours raison. Son histoire m'ennuya cruellement et j'en garde un triste souvenir. J'y acquis pourtant la connaissance d'une grande vérité : c'est qu'il ne faut pas avoir toujours raison. M. Debas, comme Simon de Nantua, moralisait du matin au soir et faisait tout, excepté son métier. Serviabile aux voisins, travaillant pour tous, il montait et démontait les poêles,



raccommodait la vaisselle cassée, remettait des manches aux couteaux, posait des sonnettes, graissait les serrures, réglait les pendules, opérait les déménagements et les emménagements, donnait des soins aux noyés, mettait des bourrelets aux portes et aux fenêtres, faisait chez le marchand de vin de la propagande pour les candidats du parti de l'ordre et chantait, le dimanche, dans la chapelle des petites sœurs des pauvres. Ma mère le tenait pour un homme de bien que son caractère élevait au-dessus de sa condition, et elle le considérait. Pour moi, je n'eusse pas souffert aisément les préceptes sempiternels de bienséance et de civilité dont M. Debas m'assommait, s'il ne m'eût extrêmement amusé par une ardeur excessive au travail dont j'étais seul au monde à comprendre le comique. Je m'attendais toujours en le voyant à quelque agitation divertissante. Cette fois encore je ne fus pas déçu.

Le poêle de notre salle à manger était de faïence blanche, toute craquelée et fendue en plusieurs endroits. Il occupait dans un angle de la pièce une niche où s'élevait un tuyau pareillement de faïence surmonté d'une tête barbue, que je savais, pour l'avoir entendu dire à M. Dubois, être celle de Jupiter Trophonius. Et la barbe d'un si grand dieu me faisait impression. M. Debas ayant revêtu une blouse blanche monta à l'échelle et déjà Jupiter Trophonius gisait sur le plancher, détaché de sa colonne d'où s'échappaient des flots de suie, tandis que le poêle lui-même, disloqué, rompu, couvrait de ses débris la salle entière et que des nuages de cendre froide assombrissaient l'air. Les ténèbres furent accrues par une poudre subtile qui monta au plafond pour descendre ensuite lentement en



couche épaisse sur les meubles et les tapis. M. Debas gâchait du plâtre dans une auge débordante et dégouttante. Visiblement il se réjouissait de travailler à l'exemple du dieu qui tira l'univers des abîmes du chaos. A ce moment, la vieille Mélanie pénétra, son cabas sous le bras, dans la salle, promena de haut en bas et de long en large des regards désolés, poussa un long gémissement et demanda :

— Alors, comment que je ferai pour servir le dîner de mes maîtres?

Puis, sans espoir d'une réponse heureuse, elle s'en alla aux provisions.

Le chaos régnait encore quand de nouveau une grande rumeur monta de la cour. Le cocher de M. Bellaguet, le père Alexandre, concierge de notre maison, la bonne des Caumont, le jeune Alphonse criaient ensemble :

— Le voilà, le voilà!

Cette fois, je le vis distinctement sur le faite du toit, le papegai de la comtesse Michaud. Il était vert avec du rouge sur les ailes. Mais à peine s'était-il montré qu'il disparut.

Les gens de la cour disputèrent entre eux sur la direction qu'il avait prise. L'un croyait qu'il s'était envolé vers le jardin de M. Bellaguet qui lui rappelait, pensait-on, les forêts du Brésil où s'était écoulée son enfance. Un autre affirmait qu'il avait gagné le quai, prêt à se jeter dans la rivière. Le concierge l'avait vu s'élancer sur le clocher de Saint-Germain-des-Prés. Mais l'imagination de ce vieux Napoléonien, hantée par le souvenir de l'aigle aux couleurs nationales, l'égarait. Le perroquet de la comtesse Michaud ne volait pas de clocher en clocher. Le commis de M. Cau-



MAGGIE  
ALCEDO





mont conjecturait avec plus de vraisemblance que, pressé par la faim, l'oiseau fugitif gagnait le toit qui abritait sa mangeoire. Simon de Nantua, accoudé à la fenêtre, écoutait pensif. Je lui dis, pour montrer mon savoir, que ce perroquet n'était pas aussi beau que Vert-Vert.

— Qui appelles-tu Vert-Vert?

Je m'enorgueillis de lui apprendre que c'était le perroquet des Visitandines de Nevers, qui parlait comme un ange, mais qui avait pris un mauvais ton en voyageant sur la Loire avec des bateliers et des mousquetaires. Je connus aussitôt qu'on se fait du tort en montrant son savoir aux ignorants. Car Simon de Nantua, m'ayant regardé sévèrement de ses gros yeux aussi expressifs que deux globes de lampe, me reprocha de dire des futilités.

Cependant il roulait dans son esprit de profondes pensées.

Parmi les innombrables soins qu'il se donnait bénévolement pour le service du prochain, celui qu'il prenait peut-être le plus volontiers était de rattraper les oiseaux échappés. Il avait notamment rapporté plusieurs fois à madame Caumont ses serins domestiques. Il jugea que rendre à la comtesse Michaud son perroquet était pour lui un devoir impérieux, et il ne balança pas à l'accomplir. Ayant remplacé à la hâte sa blouse blanche par une vieille redingote verte qui jaunissait comme les feuilles d'automne, il m'annonça son intention et, laissant régner dans la salle à manger le chaos qu'il n'avait pas eu le loisir d'organiser, il sortit, la tête pleine de son dessein. Je me jetai dans l'escalier à sa suite; nous franchîmes d'un bond le court espace qui nous séparait de la maison,



bien connue de moi, la maison du concierge Morin, où habitait la comtesse Michaud ; nous dévorâmes les degrés jusqu'au palier du deuxième étage et pénétrâmes par la porte grande ouverte dans l'appartement où tout respirait la désolation. Nous vîmes dans la salle à manger le perchir abandonné. Mathilde, la femme de chambre de madame la Comtesse, nous exposa les circonstances qui avaient précédé et provoqué la fuite de Jacquot. La veille, à cinq heures du soir, un chat gris, à poil ras, un énorme matou, signalé depuis longtemps pour ses attentats, avait bondi dans la salle à manger. A son approche, Jacquot effrayé s'était enfui dans l'escalier et avait passé par la lucarne. Mathilde fit deux fois ce récit. Comme elle se disposait à le faire une troisième fois, je me coulai dans le salon et contemplai le portrait en pied du général comte Michaud qui occupait le plus grand panneau. Le général était représenté (je l'ai déjà dit) en grande tenue, culotte blanche et bottes vernies, à la bataille de Wagram. A ses pieds des morceaux d'obus, un boulet de canon, une grenade fumante ; au fond, des soldats, tout petits par l'effet de leur éloignement, chargeaient. Le général portait sur sa large poitrine le ruban de grand-aigle de la Légion d'Honneur et la croix de Saint-Louis. Je ne fis pas de difficulté à ce qu'il portât la croix de Saint-Louis à Wagram. J'en eusse fait quand je revis plus tard ce portrait chez un brocanteur, si l'on ne m'eût appris que le général comte Michaud, comblé de faveurs et d'honneurs par les Bourbons, avait fait ajouter, en 1816, cette croix à son portrait. Simon de Nantua me tira de ma contemplation et m'enseigna



qu'on n'entre dans un salon qu'après en avoir été prié et s'être essuyé les pieds. Sa réprimande fut courte, car le temps était cher.

— Allons! fit-il.

Et, muni d'une grosse corde, apparemment pour se suspendre dans le vide, il monta l'escalier. Je le suivis, portant un verre qu'il m'avait confié et qui contenait du pain trempé dans du vin, appât pour attirer Jacquot. Mon cœur battait avec violence à la pensée des dangers où cette expédition m'allait jeter. Jamais, dans leurs plus effroyables aventures de guerre ou de chasse, trappeurs de l'Arkansas, flibustiers de l'Amérique du Sud, boucaniers de Saint-Domingue ne sentirent mieux que moi l'ivresse du péril. Nous gravîmes jusqu'à ce que l'escalier nous abandonnât, puis, grimpâmes à une échelle de meunier des plus roides jusqu'à une lucarne par laquelle Simon de Nantua passa la moitié de son corps. Je ne voyais plus que ses jambes et son énorme derrière. Tantôt il appelait Jacquot d'une voix caressante, tantôt il imitait la grosse voix enrouée de Jacquot lui-même, pour le cas, je pense, où l'oiseau préférerait son propre organe à la parole humaine; par moment il sifflait, par moment il chantait à voix de sirène et interrompait de temps à autre ces incantations pour m'adresser, si j'ose dire, des préceptes qui allaient de la civilité à l'éthique et pour m'enseigner l'art de me moucher en compagnie et mes devoirs envers la divinité.

Les heures passaient, le soleil en s'abaissant allongeait sur les toits l'ombre des cheminées. Nous désespérions, quand Jacquot parut. Les présomptions du commis de



M. Caumont se vérifiaient. Je passai la tête par la lucarne et vis le papegai qui, d'une marche difficile, en balançant son gros corps, descendait lentement le pignon. C'était lui ! Il venait à nous. J'en tressaillis de joie. Il était tout proche. Je retenais mon souffle. Simon de Nantua lui jeta un appel sonore et, ayant pris le morceau de pain trempé de vin, le tendit à bout de bras, poing fermé. Jacquot s'arrêta, regarda de notre côté, d'un air de défiance, s'éloigna, battit des ailes et s'enfuit d'un vol d'abord difficile, mais qui, devenu peu à peu plus rapide et plus soutenu, le porta jusqu'au toit d'une maison voisine où il disparut à nos yeux. Notre déconvenue à l'un et à l'autre fut grande, mais Simon de Nantua ne se laissait point abattre par la mauvaise fortune : il tendit le bras vers l'océan des toits.

— Là ! fit-il.

Ce geste énergique, cette parole brève me transportèrent d'enthousiasme.

Je m'attachai à sa vieille redingote et, pour rapporter les faits tels que mon souvenir me les retrace, je fendis l'air avec lui et descendis du haut des nuées dans une enceinte inconnue où se dressaient des façades de pierre sculptée ; et je vis une multitude d'hommes nus, énormes, effrayants, suspendus dans un ciel sans lumière. Les uns y soutenaient le poids de leur puissante structure, les autres, par groupes, descendaient désespérément vers la rive sombre où des démons hideux les attendaient. Cette vision me remplit d'une sainte épouvante ; mes yeux se voilèrent, mes jambes fléchirent. Voilà les faits tels qu'ils frappèrent mes sens et mon esprit et tels qu'ils demeurent



imprimés dans ma mémoire : j'en porte un témoignage fidèle. Toutefois, s'il faut les soumettre aux règles d'une critique sévère, je dirai que vraisemblablement nous avons, Simon de Nantua et moi, avec une étourdissante rapidité, descendu l'escalier, suivi le quai, pris la rue Bonaparte et atteint l'École des Beaux-Arts où je vis, par une porte entr'ouverte, une copie du *Jugement dernier* de Michel-Ange peinte par Sigalon. Ce n'est qu'une hypothèse, mais elle est vraisemblable. Sans nous prononcer plus affirmativement sur ce point, poursuivons notre récit. Je ne contemplai qu'un instant les colosses flottants et me trouvai dans une cour spacieuse au côté de Simon de Nantua, qu'entouraient des gardiens coiffés d'un bicorné et de jeunes hommes aux longs cheveux ombragés d'un chapeau de feutre à la Rubens et portant un carton sous le bras. Les gardiens n'avaient vu l'oiseau de la comtesse Michaud. Les jeunes gens conseillaient en riant à Simon de Nantua de lui mettre, pour l'attraper, un grain de sel sur la queue ou plutôt de lui gratter la tête. Il n'y avait rien, affirmaient-ils, qui fût plus agréable aux perroquets.

Et les jeunes hommes nous saluèrent en nous priant de présenter leurs hommages à la comtesse Michaud.

— Malappris ! murmura Simon de Nantua.

Et il sortit indigné.

De retour chez la comtesse Michaud, nous trouvâmes dans la salle à manger... qui?... le papegai sur son perchoir. Il s'y tenait d'une assiette tranquille et accoutumée et semblait ne l'avoir jamais quitté. Quelques grains de chènevis répandus sur le parquet attestaient qu'il venait



de manger. A notre approche, il tourna vers nous un œil rond et fier comme une cocarde, se balança, se hérissa et ouvrit largement ce bec qui formait tout son visage. Une vieille dame, coiffée d'un bonnet de dentelle noire et dont les maigres joues s'encadraient de boucles blanches, la comtesse Michaud, sans doute, assise près de Jacquot, en nous voyant détourna la tête. La femme de chambre allait et venait sans desserrer les dents. Simon de Nantua passait son chapeau d'une main dans l'autre, affectait de sourire et restait stupide. Enfin Mathilde nous fit connaître, sans daigner nous regarder, que Jacquot venait d'entrer, seul et de son propre mouvement, par la lucarne, dans la mansarde où elle couchait, sous les combles, et que le cher animal connaissait bien, pour y être venu souvent sur l'épaule de sa Mathilde.

— Il serait rentré plus tôt, ajouta d'un ton amer la servante, si vous ne l'aviez pas effrayé.

On ne nous retint pas. Et, comme Simon de Nantua m'en fit, dans l'escalier, la remarque attristée, on ne nous offrit pas même un rafraîchissement.

Quand, à la tombée de la nuit, je rentrai au logis, je trouvai la maison consternée, ma mère agitée et fiévreuse, la vieille Mélanie en larmes, mon père gardant un calme affecté. On m'avait cru volé par des bohémiens ou des saltimbanques, écrasé par une voiture, arrêté devant quelque boutique dans une rafle de filous ou, pour le moins, perdu dans des rues lointaines. On m'avait cherché chez madame Caumont, chez les dames Laroque, chez madame Letort, la marchande d'estampes, et jusque chez M. Clérot le géographe, où m'attirait quelquefois le désir



de contempler sur une sphère la figure de ce monde où je croyais tenir une place considérable. On parlait, quand je sonnai à la porte, d'aller à la préfecture et d'y demander qu'on fît des recherches. Ma mère m'examina attentivement, me toucha le front qui était moite, passa la main dans mes cheveux emmêlés et pleins de toiles d'araignées, et me demanda :

— D'où viens-tu, fait comme tu es, sans chapeau, ton pantalon déchiré au genou ?

Je contai mon aventure et comment j'avais suivi Simon de Nantua à la recherche du papegai.

Elle s'écria :

— Je n'aurais jamais cru monsieur Debas capable d'emmener cet enfant toute une après-midi, sans m'en demander la permission et sans avertir personne.

— Quand l'éducation n'y est pas !... ajouta, en secouant la tête, la vieille Mélanie, bonne créature, mais qui, humble et petite, se montrait sévère aux humbles et aux petits.

On dîna dans le salon, la salle à manger étant impraticable.

— Pierre, me dit mon père, quand j'eus pris mon potage, comment n'as-tu pas pensé que ta disparition prolongée jetterait ta mère dans une mortelle inquiétude ?

J'essayai encore quelques reproches, mais visiblement c'était sur Simon de Nantua que tombait la réprobation.

Ma mère m'interrogeait touchant mes escalades, et paraissait troublée encore des dangers que j'avais courus.

Je l'assurai que je n'avais couru aucun danger. Je cherchais à la tranquilliser, mais, en même temps, je voulais



montrer ma force et mon courage, et, tout en lui répétant que je m'étais tenu loin de tout péril, je me dépeignais montant à des échelles suspendues dans le vide, escaladant des murailles, grimpant sur des toits aigus, courant dans des gouttières. En m'écoutant, elle laissa paraître tout d'abord un léger tremblement des lèvres qui trahissait son trouble. Puis, peu à peu rassurée, elle hocha la tête et finit par me rire au nez. J'avais passé la mesure. Et, quand je contai que j'avais vu une multitude d'hommes nus, énormes, suspendus dans l'air, on cria holà ! et l'on m'envoya coucher.

L'aventure du perroquet resta fameuse dans ma famille et parmi nos amis. Ma chère maman racontait, peut-être avec quelque orgueil maternel, ma course dans les gouttières en compagnie de M. Debas auquel elle ne pardonna jamais. Mon parrain m'appelait ironiquement chasseur de papegauts. M. Dubois<sup>1</sup> lui-même, tout grave qu'il était, souriait presque en entendant conter une si étrange aventure et faisait cette remarque qu'avec son habit vert, sa grosse tête, son cou épais et court, sa vaste poitrine, ses formes trapues, son air rébarbatif, le perroquet amazone sur son perchoir offre assez le profil de Napoléon à bord du *Northumberland*. A ce récit enfin M. Marc Ribert, romantique chevelu, tout de velours habillé et qui ronsardisait, se prenait à murmurer :

Quand le printemps poussait l'herbe nouvelle  
 Qui de couleurs se faisait aussi belle  
 Qu'est la couleur d'un gaillard papegai,  
 Bleu, pers, gris, jaune, incarnat et vert gai...

1. Il sera parlé amplement de M. Dubois et quelque peu de M. Marc Ribert dans un volume de Souvenirs qui fera suite à celui-ci.



## XXII

### L'Oncle Hyacinthe

**J**E fus fort surpris, ce jour-là, en entrant dans le salon, d'y trouver ma mère conversant avec un vieillard d'un air respectable que je voyais pour la première fois. Son crâne dénudé, ceint d'une couronne de cheveux blancs, se colorait de rose. Son teint était clair, ses yeux bleus, sa bouche souriante. Rasé de frais, deux pattes de lièvre encadraient ses joues rondes. Il portait un bouquet de violettes à la boutonnière de sa redingote.

— C'est ton petit bonhomme, Antoinette? demanda-t-il, en me voyant. On dirait une fille, tant il est doux et timide. Il faut lui faire manger de la soupe pour qu'il devienne un homme.



M'ayant fait signe d'approcher, il me posa la main sur l'épaule :

— Mon petit, tu es dans l'âge où l'on croit que la vie n'a que des sourires et des caresses. On s'aperçoit un jour qu'elle est souvent dure et parfois injuste et cruelle. Je te souhaite de ne pas en faire l'expérience dans des conditions trop pénibles. Mais sache bien et n'oublie jamais qu'avec du courage et de la probité on surmonte toutes les épreuves.

Son visage exprimait la franchise et la bonté. Sa voix allait au cœur. On ne pouvait soutenir sans émotion le regard de ses yeux qui se mouillaient.

— Mon enfant, la fortune t'a donné d'excellents parents qui te guideront, à l'heure voulue, dans le choix difficile d'une carrière. N'as-tu pas envie de devenir soldat?

Ma mère répondit pour moi qu'elle ne le croyait pas.

— C'est pourtant un beau métier, repartit le vieillard. Le soldat, aujourd'hui sans pain et sans gîte, couche comme un gueux sur la paille; le lendemain, il soupe dans un palais où les plus grandes dames tiennent à honneur de le servir. Il connaît toutes les vicissitudes, vit toutes les vies. Mais, si tu as un jour l'honneur de porter l'uniforme, souviens-toi, mon enfant, que le devoir d'un soldat est de protéger la veuve et l'orphelin et d'épargner l'ennemi vaincu. Celui qui te parle a servi sous Napoléon le Grand. Hélas! voilà déjà plus de trente ans que le dieu des batailles a quitté la terre; et personne après lui n'est capable de conduire nos aigles à la conquête du monde. Enfant, ne te fais pas soldat!



Il me repoussa doucement et, se tournant vers ma mère, reprit la conversation interrompue.

— Oui, une installation modeste. Quelque chose comme le logis d'un garde-chasse... C'est donc une affaire décidée, et je puis, grâce à toi, ma chère Antoinette, réaliser mes vœux les plus chers. Au terme d'une vie agitée et pleine de traverses, je goûterai le repos. Il me faut si peu pour vivre ! J'ai toujours souhaité de finir mes jours dans la paix des champs.

Il se leva, baisa galamment la main de ma mère, m'adressa un signe de tête affectueux et sortit. Son port était noble et sa démarche assurée.

J'éprouvai une grande surprise en apprenant que cet aimable vieillard était l'oncle Hyacinthe dont je n'avais entendu parler qu'avec effroi et réprobation, qui portait partout la ruine et le désespoir, l'oncle Hyacinthe enfin, la terreur et l'opprobre de la famille. Mes parents lui avaient fermé leur porte. Mais Hyacinthe, après dix ans de silence, venait d'annoncer à ma mère, par une lettre touchante, sa résolution de se retirer dans un hameau de son pays natal, si elle pourvoyait aux frais du voyage et d'une modeste installation. Il se faisait fort d'y subsister en administrant les propriétés d'un frère de lait avec lequel il restait en excellents termes. Et ma mère, trop crédule, sourde aux conseils de mon père, consentit le prêt.

A quelque temps de là, elle apprit que l'oncle Hyacinthe, ayant dissipé dans la débauche l'argent reçu pour un autre usage, tenait l'emploi de comptable chez un marchand d'hommes de la rue Saint-Honoré. Ainsi nommait-on ceux qui fournissaient, moyennant salaire, des remplaçants aux



jeunes gens riches, peu désireux d'être soldats. Les marchands d'hommes étaient fort achalandés, mais tenus en médiocre estime et leurs secrétaires ne pouvaient aspirer à beaucoup de considération. Ces marchands d'hommes habitaient, pour la plupart, une grande maison de la rue Saint-Honoré, qui faisait le coin de la rue du Coq, et que couvraient du haut en bas des enseignes ornées de croix d'honneur et de drapeaux tricolores. Au rez-de-chaussée s'ouvraient un magasin de vieux galons et d'épaulettes et une brasserie fréquentée par les soldats qui, ayant fourni le service de sept ans exigé par l'État, désiraient se rengager. Il y pendait, pour enseigne, une peinture sur tôle représentant deux grenadiers attablés sous une tonnelle et débouchant tous deux en même temps leur cannette de bière d'une main libérale et assez heureuse pour que chaque jet de la liqueur mousseuse, échappée de la bouteille d'un soldat, après avoir décrit une courbe hardie, allât retomber dans le verre du camarade. C'était là, je le crains, derrière des rideaux sales, que l'oncle Hyacinthe exerçait ses fonctions nouvelles, qui consistaient à faire jouer et boire les militaires libérés jusqu'à les rendre faciles sur le prix de leur rengagement. Et peut-être, quand je passais devant cette maison de la rue Saint-Honoré, la gaieté de l'enseigne m'aidait-elle à supporter la vue du cabaret où se consommait le déshonneur de ma famille.

Hyacinthe, sans instruction, mais bon calculateur et chiffrant bien, possédait ce qu'on appelait alors une belle main; c'est-à-dire qu'il était calligraphe. On citait de lui la proclamation de Bonaparte à l'armée d'Italie, tracée en



caractères microscopiques et formant, par la disposition des lignes, un portrait du premier consul. Consécrété en 1813, élevé au grade d'adjudant l'année suivante, pendant la campagne de France, il se vantait d'avoir eu une conversation avec l'Empereur, la nuit, au bivouac, près de Craonne :

— Sire, lui dit Hyacinthe, nous verserons notre sang jusqu'à la dernière goutte sous vos aigles, parce que vous incarnez la Patrie et la Liberté!

— Hyacinthe, vous m'avez compris, répondit l'Empereur.

Nous ne connaissons cet entretien, je me hâte de le dire, que par le témoignage d'Hyacinthe, qui, le lendemain, de son propre aveu, se couvrit de gloire à Craonne. Et comme les plus belles actions produisent parfois les pires effets, Hyacinthe, devenu en quelques instants un héros, se tint quitte pour le reste de sa vie de toutes les obligations auxquelles se soumet le vulgaire et n'eut plus ni foi ni loi. Il avait dépensé toute sa vertu en une seule journée. On doute s'il était à Waterloo et ce point ne sera probablement jamais éclairci. Déjà il fréquentait les cabarets et aimait mieux conter ses exploits que de les renouveler. Il accomplissait ses vingt-deux ans quand il fut licencié en 1815. Beau, vigoureux, gaillard, la coqueluche des femmes, le bourreau des cœurs, il fut aimé d'une tante de ma mère, paysanne riche, qu'il consentit à épouser et dont il fit danser les écus. En la trahissant, en la maltraitant, en la délaissant, il lui donnait des occasions nombreuses de montrer la ferveur de son idolâtrie et la folie de son amour. Après l'avoir accablée d'offenses, il pardonnait et



elle le trouvait alors plus aimable que s'il eût été toujours fidèle. Parcimonieuse et même avare, elle se montrait pour lui follement prodigue. On le voyait, à cette époque, entre Paris et Pontoise, coiffé d'un chapeau gris à boucle d'acier, largement évasé par le haut, portant une redingote verte, à boutons d'or, une culotte nankin et des bottes vernies, conduire une charrette anglaise à deux roues, digne sujet d'un crayon de Carle Vernet. Fréquentant avec des Cydalises le *Bœuf à la Mode* et le *Rocher de Cancale* et passant les nuits dans les tripots, il dévora en quelques années les champs, les prés, les bois et le moulin de sa femme. Ayant mis la pauvre amoureuse sur la paille, il la quitta pour mener une vie d'aventures, en compagnie d'un ancien maître de postes nommé Huguet, mince, bref, bancal, mal peigné, dont il faisait, selon le besoin, son domestique, son associé ou même son patron quand on y courait des risques. Huguet, qui était un fripon et avait dupé tout le monde, se montrait, à l'égard d'Hyacinthe, le plus fidèle, le plus généreux, le plus noble des amis. Huguet, royaliste, un peu chauffeur, disait-on, et qui avait porté la Terreur Blanche dans l'Aveyron, dont il était originaire, se fit bonapartiste par dévouement à son cher Hyacinthe, qui était bonapartiste par profession. Hyacinthe en portait le costume : longue redingote boutonnée sous le menton, bouquet de violettes à la boutonnière, gourdin à la main. Sur le boulevard de Gand, entouré de quelques frères d'armes, et suivi d'Huguet comme d'un barbet, il faisait un opprobre à l'Angleterre de la captivité de Napoléon et, au sortir de l'estaminet, se tournant vers le Nord-Ouest, il dénonçait d'un doigt vengeur la perfide



Albion ; ses lèvres formaient des vœux pour qu'advînt le règne du fils de l'homme. S'il rencontrait quelque fidèle sujet décoré par le roi d'un lys d'argent, il grognait imperceptiblement et disait : « Encore un compagnon d'Ulysse ! » S'il pouvait attraper un chien sans être vu, il lui attachait à la queue une cocarde blanche. Mais il ne se mêlait ni de complots ni de conspirations et même évitait les duels. L'oncle Hyacinthe, comme Panurge, craignait naturellement les coups. Huguet était brave pour lui et toujours prêt à en découdre. Réduit à vivre des ressources de son esprit, Hyacinthe s'étant fait professeur d'écriture et de tenue de livres, rue Montmartre, Huguet lavait les planchers et faisait griller des saucisses, tandis qu'en attendant les élèves Hyacinthe taillait magistralement ses plumes d'oie et en posait la pointe sur l'ongle du pouce gauche pour porter avec décision le coup de canif magistral qui ouvrait le bec. Mais en vain il taillait les plumes d'oie, en vain un tableau en ronde, anglaise, gothique et bâtarde, accroché à la porte de la rue, énumérait les titres du calligraphe expert et comptable diplômé. Nul élève ne se présenta. Il se fit courtier d'assurances sur la vie. Sa belle prestance et sa parole persuasive lui eussent procuré de nombreux abonnements. Mais le vin et l'amour consommèrent ses premiers gains et l'empêchèrent d'en réaliser de nouveaux, malgré le zèle d'Huguet qui faisait le courtage pour son ami, mais n'y réussissait pas, parce qu'il louchait horriblement, puait le vin, était bègue, et que la persuasion n'habitait pas ses lèvres. Les deux compères ouvrirent, après cette déconvenue, à Montrouge, dans l'atelier d'un mouleur, une salle d'armes où Hyacinthe, maître



d'escrime, avait Huguet pour prévôt. Comme le mouleur continuait à travailler, à ses heures, dans la salle, le plâtre qui remplissait les fentes du plancher s'élevait, à chaque assaut, sur les pas des escrimeurs et les enveloppait d'une âcre nue qui leur tirait sous le masque des larmes et des éternuements. Ce furent encore le vin et l'amour qui mirent fin à cette noble profession des armes. Après quelques essais tombés dans l'oubli, Hyacinthe imagina d'exploiter l'*Élixir du Vieux de la Montagne*, selon la formule du docteur Gibet. Huguet distillait la liqueur et Hyacinthe la plaçait chez les épiciers et les pharmaciens. Mais cette association fut courte et menaça de finir mal, la justice ayant soupçonné le sieur Gibet d'usurper le titre de docteur en médecine; on croit même que le distillateur Huguet ne s'en tira pas sans quelques mois de prison. Hyacinthe mit alors ses facultés au service de l'État et occupa une place d'inspecteur aux Halles. Il exerçait la nuit ses fonctions, mais on le trouvait plus souvent dans les cabarets que sur le carreau et, bien que son ami Huguet s'étudiât à le seconder, il fut plusieurs fois réprimandé et finalement révoqué. Cette sanction extraordinaire passa pour une mesure politique. On poursuivait en Hyacinthe un vieux soldat de Napoléon. Cette persécution lui assura l'aide de quelques libéraux qui lui procurèrent un emploi de copiste et il s'enorgueillit de copier *les Plaideurs sans procès*, comédie en trois actes et en vers, de M. Étienne, de M. Étienne, « moins grand, disait Hyacinthe, pour être entré à l'Institut par son mérite que pour en avoir été chassé par un roi. » On sait qu'Étienne fut exclu en 1816 de l'Institut réorganisé. Cependant, à l'ins-



tigation d'Hyacinthe, Huguet fit le commerce des vins et frauda l'octroi, ce qui lui valut cinq mille francs environ de bénéfice et six mois de prison. « Ce n'est pas la plus mauvaise affaire que j'aie faite, » disait Huguet après réflexion. Ce cynisme révoltait le héros de Craonne qui avait des principes, professait la morale du vicaire savoyard agrandie du sentiment de l'honneur, et enseignait à Huguet, quand ils buvaient ensemble, les règles du devoir et l'autorité des lois. Suivre la droite voie ou la reprendre après l'avoir quittée; innocence ou repentir, telle était la devise du vieux soldat. Huguet, en l'écoutant, le regardait avec admiration et pleurait dans son verre. Le voyant ainsi réhabilité par le repentir, Hyacinthe fonda avec lui une Société pour la distribution des imprimés dans la ville de Paris, qui ne réussit pas. C'est peu après, je crois, la déconfiture de cette Société que l'oncle Hyacinthe vint trouver ma mère, comme je l'ai rapporté, et devint secrétaire d'un marchand d'hommes.

Ses entreprises avaient cela de bon qu'elles ne duraient guère. Il ne resta pas longtemps occupé à acheter des hommes sous l'enseigne des deux grenadiers. On ne saurait dire les métiers qu'il fit ensuite. Le dernier seul fut connu de sa famille. Hyacinthe, devenu très vieux, établi, dans l'arrière-boutique d'un cabaretier de la rue Rambuteau, un cabinet d'affaires. Attablé devant une bouteille de vin blanc et un sac de marrons rôtis, il donnait des consultations aux petits marchands du quartier sur les moyens d'éluder une dette ou d'éviter des poursuites. Ai-je dit que l'oncle Hyacinthe avait le génie de la chicane? Ce trait achève son portrait. Rusé, madré, retors en fait de pro-



cédure, il eût rendu des points à Chicaneau. Le papier timbré faisait ses délices. Dans son arrière-boutique, il servait aussi de secrétaire aux servantes du quartier. Son ami Huguet, tout menu, tout clochant et vif encore, ne l'avait pas abandonné. Ils logeaient dans une soupente, au fond du cabaret. Huguet s'ingéniait pour garnir de tabac la pipe de son ami. Une nuit d'hiver, il fut frappé d'un coup de couteau entre les deux épaules, dans une rixe avec des rôdeurs, et porté à l'hôpital. Hyacinthe l'alla voir. Huguet lui sourit et mourut. Hyacinthe se remit à rédiger des baux et à faire pour les boutiquiers en détresse et les maritornes amoureuses office d'avocat et de parfait secrétaire. Mais sa belle main commençait à trembler, son regard se voilait, sa tête s'appesantissait; il demeurait de longues heures somnolent et sans pensée. Six semaines après la mort d'Huguet, il tomba frappé d'apoplexie. On le porta dans la chambre de la rue du Sabot où logeait sa pauvre femme qui ne l'avait pas vu depuis quarante ans et l'aimait comme au jour de ses noces. Elle l'entoura des soins les plus tendres. Paralysé du bras gauche et traînant la jambe, il bougeait à peine et ne parlait plus. Chaque matin, elle le portait de son lit à la fenêtre où il passait la journée, regardant du côté du soleil. Elle lui bourrait sa pipe et ne le quittait pas des yeux. Au bout de six mois, frappé d'une seconde attaque, il vécut six jours sans mouvement. Sa langue embarrassée ne laissait passer que des sons indistincts; mais on crut l'entendre appeler Huguet au moment de sa mort.

Mon père ne prononçait jamais le nom de l'oncle Hyacinthe. Ma mère évitait de parler de lui. Pourtant, elle



conta plusieurs fois l'anecdote que voici et qui pour elle résumait le caractère de cet homme, frivole et trompeur.

Hyacinthe, lors de la révolution de 1830, ayant passé la quarantaine, mais resté galant, s'ennuyait au logis. Pendant les Trois Glorieuses, il se tint coi, faisant des vœux pour le peuple. Le 30 juillet, après la défection des troupes royales, alors que le feu avait partout cessé et que le drapeau tricolore flottait sur les Tuileries, notre homme mit le nez dehors et désira se rendre, pour une raison à lui connue, au coin de la Bastille et du faubourg Saint-Antoine. Il habitait aux environs, alors rustiques et déserts, de la barrière de l'Étoile. Pour contenter son désir, il lui fallait cheminer, sous un soleil ardent, par les rues dépa-vées et franchir plus de trente barricades gardées par le peuple, ou faire de longs détours à travers des quartiers peu sûrs. Pour résoudre cette difficulté, Hyacinthe imagina un artifice ingénieux. Il se rendit chez un sien voisin, marchand de vin traiteur, s'enveloppa le front d'un linge trempé dans le sang d'un lapin et se fit porter par le gargon et son garçon devant la première barricade, qui était toute proche sur le faubourg du Roule. Comme il l'avait prévu, les défenseurs de la barricade, le prenant pour un blessé, le reçurent des mains des porteurs et lui firent passer l'obstacle avec toutes sortes de précautions; puis, lui ayant fait boire un verre de vin, désignèrent deux d'entre eux pour le porter sur un brancard. Un cortège se forma et grossit chemin faisant; un élève de l'École Polytechnique, épée au clair, en prit la tête. Des hommes du peuple, en bras de chemise, les manches retroussées, des



rameaux verts au canon de leur fusil, se tenaient aux côtés du brancard et criaient :

— Honneur au brave !

Des apprentis typographes, reconnaissables à leur bonnet de papier, des mitrons, tout de blanc vêtus, des écoliers portant les épaulettes et les buffleteries de la garde, un enfant de dix ans, coiffé d'un shako qui lui descendait sur les épaules, suivaient en répétant :

— Honneur au brave !

Des femmes, sur leur passage, s'agenouillaient. D'autres jetaient des fleurs à la victime héroïque et déposaient sur le brancard des rubans tricolores et des branches de laurier. Au coin de la rue Saint-Florentin, un épicier libéral le harangua et lui décerna une médaille de bronze à l'effigie de La Fayette. Les défenseurs des barricades, à l'approche du cortège, écartaient pavés, tonneaux, voitures, pour ouvrir, à travers les obstacles, un passage au blessé. Sur tout le parcours, les postes d'insurgés présentaient les armes, les tambours battaient aux champs, les clairons sonnaient. Les cris de : « Vive le défenseur du peuple ! vive le soutien de la Charte ! vive le héros de la Liberté ! » s'élevaient dans un poudroient de lumière, vers un ciel torride. De tous les cabarets les verres remplis d'une liqueur vermeille volaient aux lèvres de l'inconnu couché sur son lit de gloire et les bouteilles pleines allaient abreuver les porteurs fumants comme des cassolettes.

Et l'oncle Hyacinthe fut déposé avec honneur dans la boutique de madame Constance, blanchisseuse, au coin de la place de la Bastille et du faubourg Saint-Antoine.



## XXIII

### Bara

**E**T ce qui me déplait, dit ma mère, après avoir conté ce trait d'une mauvaise vie, c'est qu'Hyacinthe, par cette feinte, usurpait les droits du malheur et contrefaisait une victime.

— Il y risquait gros, dit mon parrain. L'enthousiasme populaire qu'il avait soulevé se serait, sa ruse découverte, changé subitement en fureur; il aurait été traité avec ignominie par ceux qui lui rendaient des honneurs civiques et peut-être déchiré par les mégères qui lui versaient à boire. Une foule en armes est capable de toutes les violences. Cependant il faut reconnaître que le peuple de Paris, pendant les Trois Glorieuses, se montra débonnaire et n'abusa pas de sa victoire. La riche bourgeoisie et les corps savants



combattirent avec les ouvriers; les élèves de l'École Polytechnique, sur bien des points, décidèrent du succès. Ils se signalèrent, pour la plupart, par des actes d'héroïsme et d'humanité.

» L'un d'eux, qui pénétra dans le château à la tête d'une troupe populaire, somma les gardes royales de se rendre. Elles levèrent la crosse en l'air, mais le vieux capitaine qui les commandait s'élança furieux l'épée au poing sur l'élève de l'École. Celui-ci, quand déjà l'épée était sur sa poitrine, la détourna et parvint à s'en saisir, puis il la remit à l'officier en disant : « Monsieur, reprenez cette épée que vous » avez portée avec honneur sur les champs de bataille et » dont vous ne vous servirez plus contre le peuple. » Le capitaine, ému d'admiration et de reconnaissance, détacha de sa tunique sa croix de la Légion d'Honneur et la tendit à son jeune adversaire en lui disant : « La Patrie, sans » doute, vous donnera un jour cette décoration. Permettez- » moi de vous en offrir les insignes. » Dans cette lutte civile, le sentiment de l'honneur et celui de la Patrie rapprochaient les combattants.

Mon parrain avait à peine terminé son récit que M. Marc Ribert en commença un autre :

— Le 28 juillet, dit-il, alors que, sur la place de l'Hôtel-de-Ville, les troupes parisiennes fléchissaient sous un feu nourri, un jeune homme qui portait un drapeau tricolore au bout d'une pique s'élança à dix pas de la garde royale en s'écriant : « Citoyens, voyez comme il est doux de mourir pour la Liberté! » Et il tomba criblé de balles.

Ma mère, touchée de ces actes d'héroïsme, demanda com-



ment de si nobles actions n'étaient pas plus connues et célébrées.

Mon parrain en donna plusieurs raisons :

— Les guerres de la Monarchie, de la Révolution et de l'Empire ont saturé d'actes héroïques l'Histoire de France : il n'en peut plus entrer de nouveaux. Et puis la gloire des vainqueurs de Juillet est étouffée par la petitesse de leur succès : ils n'ont fait triompher qu'un régime médiocre, et la royauté, issue de leur dévouement, ne se plaisait pas à rappeler ses origines. Enfin les héros aussi ont leur destin.

— Peut-être, dit ma mère, mais c'est grand dommage que le souvenir d'une belle action se perde.

A cette parole, le vieux M. Dubois qui, durant la conversation, n'avait pas cessé de jouer avec sa tabatière, tourna vers ma mère son grand visage calme.

— Ne vous hâtez point d'accuser le sort d'injustice, madame Nozière. Tous ces beaux traits, tous ces grands mots ne sont que fables et vaines rumeurs. Quand on ne saurait rapporter exactement ce qui a été dit et fait dans une assemblée attentive et tranquille, y a-t-il apparence, chère madame, qu'on puisse recueillir un geste ou une parole dans le tumulte d'un combat? Que vos deux historiettes, messieurs, soient imaginaires et ne reposent sur rien de réel, peu m'importe, mais elles sont conçues sans naturel et sans art, sans la belle simplicité qui, seule, traverse les âges. C'est pourquoi il faut les laisser dans les almanachs où elles moisissent. La vérité historique n'a rien à voir dans ces beaux exemples d'héroïsme qui volent de siècle en siècle sur les lèvres des hommes : ils relèvent uniquement de l'art et de la poésie. Je ne sais si le jeune



Bara, à qui les Chouans promirent la vie sauve à la condition qu'il criât : « Vive le roi ! », cria : « Vive la République ! » et tomba percé de vingt coups de baïonnette. Je ne le sais ni ne pourrai jamais le savoir. Mais je sais que l'image de cet enfant, qui fait à la liberté le don de sa vie encore dans sa fleur, met des larmes dans les yeux et des flammes dans les cœurs, et qu'on ne peut imaginer un plus parfait symbole du sacrifice. Je sais aussi, je sais surtout que, lorsque le sculpteur David me montre cet enfant, dans sa nudité charmante et pure, s'abandonnant à la mort avec la sérénité de l'amazone blessée du Vatican, sa cocarde pressée sur son cœur et, dans sa main glacée, une baguette du tambour sur lequel il battait la charge, le miracle est accompli, le jeune héros est créé, Bara vit, Bara est immortel.





## XXIV

### Mélanie

VERS cette époque, j'éprouvai un cruel chagrin. Mélanie se faisait vieille. Jusque-là, je n'avais considéré les âges des hommes que dans leur amusante diversité. La vieillesse me plaisait par son aspect pittoresque, parfois un peu falot et volontiers risible : il me fallut m'apercevoir qu'elle était importune et triste. Mélanie se faisait vieille ; son panier pesait à son bras et, quand elle revenait du marché, son souffle s'entendait du pied de l'escalier jusqu'au fond de l'appartement. Sa vue, plus trouble que les verres perpétuellement troubles de ses besicles, baissait ;



ses mauvais yeux lui faisaient faire des méprises, dont je riais d'abord, et qui me troublèrent bientôt par leur nombre et leur grandeur. Elle prenait de la cire à parquet pour une croûte de pain et son torchon sale pour le poulet qu'elle venait de plumer. Croyant une fois s'asseoir sur son tabouret, elle s'assit sur un théâtre de marionnettes que mon parrain m'avait donné et qu'elle brisa avec un grand fracas, sans s'excuser, dans sa frayeur mortelle. Elle perdait la mémoire, brouillait les époques, parlait comme d'événements récents du bal champêtre donné pour le couronnement de l'Empereur, et où elle avait dansé avec le maire du village, et du baiser que, lors de l'invasion, elle avait refusé, non sans péril, à un Cosaque logé à la ferme. Elle contait souvent les mêmes histoires et revenait sempiternellement sur le froid qu'il faisait le 15 décembre 1840, quand l'Empereur fut ramené à Paris. On avait posé sur son cercueil son petit chapeau et son épée. Elle les avait vus et pourtant elle ne croyait point qu'il fût mort. Son esprit se troublait; elle ne pouvait quitter un moment sa cuisine sans craindre d'avoir oublié de fermer le robinet des eaux, et sa peur d'une inondation empoisonnait nos promenades, autrefois riantes et tranquilles.

Cet état de ma vieille bonne me surprenait sans m'inquiéter, ne songeant pas qu'il dût empirer. Mais, un soir, j'entendis mon père et ma mère qui se disaient à voix basse :

- Mon ami, Mélanie baisse de jour en jour.
- C'est une lampe qui n'a plus d'huile.
- Est-il bien prudent de laisser sortir Pierrot avec elle?
- Ah! ma chère Antoinette, elle aime trop l'enfant pour



ne pas trouver encore dans son vieux cœur la force et l'intelligence de le protéger.

Cette parole m'ouvrit l'esprit; je compris et je pleurai. L'idée que la vie s'écoule et fuit comme l'eau entrant pour la première fois dans mon esprit.

Depuis lors je m'attachais ardemment aux bras nouveaux, aux mains tordues de ma bonne Mélanie; je l'embrassais, mais je l'avais déjà perdue.

Pendant l'été, qui fut très beau, elle reprit ses forces et recouvra la mémoire; elle refleurissait dans son fourneau et ses casseroles; et je recommençais à la taquiner. Comme autrefois, elle allait tous les jours au marché et en revenait sans trop souffler, et sans que son panier pesât trop à son bras. Mais, dans la saison pluvieuse, elle se plaignit d'étourdissements. « Je suis comme une femme saoule, » disait-elle. Un matin qu'elle était sortie comme de coutume, on sonna à notre porte. C'était M. Ménage qui avait trouvé au pied de l'escalier Mélanie évanouie et nous la ramenait dans ses bras. Elle reprit bientôt connaissance et mon père nous dit qu'elle était sauvée pour cette fois. J'observai M. Ménage avec une vive curiosité et plus d'attention que n'en comportait mon âge, car j'avais fait plus de progrès dans la connaissance que dans la conduite. M. Ménage portait à la vérité une barbe rouge et fourchue, un chapeau de feutre à la Rubens, et des pantalons à la hussarde. Mais il ne ressemblait point à un homme qui boit du punch enflammé dans une tête de mort. Ayant étendu Mélanie sur un canapé, il lui soutenait la tête et faisait au naturel le bon Samaritain. Il avait l'air intelligent et doux. Ses beaux yeux un peu fatigués, tristes et



tendres, regardaient amicalement les choses et je crus les voir sourire en s'arrêtant sur les beaux cheveux de ma mère. Il me considéra avec autant de bienveillance que pouvait lui en inspirer un enfant sans beauté et recommanda à mes parents de laisser agir librement en moi la nature, source de toute énergie.

M. Ménage fut chaudement félicité et remercié. Ma mère se montra touchée de ce qu'il eût songé à rapporter le panier. Mélanie, seule, ne fut point reconnaissante au peintre de l'avoir secourue. Il l'avait jadis grièvement offensée en dessinant sur sa porte un Amour qui demandait l'hospitalité, et elle ne lui pardonnait pas cette insolence, tant est fort le sentiment de l'honneur chez une femme de bien.

Conformément au pronostic du docteur, notre vieille bonne se releva; mais il apparaissait qu'il n'était que temps qu'elle prît sa retraite.

On se cachait de moi. On chuchotait, on étouffait des soupirs, on essuyait des larmes, on faisait des paquets. On parlait à mots couverts de la nièce de Mélanie qui avait épousé un cultivateur nommé Denizot, et gérait avec lui une ferme à Jouy-en-Josas.

Un matin, cette nièce apparut, humble et terrible. C'était une grande femme, noire et sèche, qui avait des dents démesurées, mais en petit nombre. Elle venait chercher sa tante Mélanie pour l'emmener à Jouy, sous son toit. Je sentis que toute résistance était impossible, je fondis en larmes. On s'embrassa : ma mère, pour me consoler, me promit de me mener bientôt à Jouy. Ma vieille Mélanie était plus morte que vive; mais une chose profonde et



subtile me frappa en elle. Je vis qu'en dénouant son tablier, elle avait défait les liens qui l'attachaient à la vie bourgeoise et qu'elle redevenait désormais une autre personne à laquelle je ne me rattachais plus en rien, une paysanne. Je compris que je l'avais irréparablement perdue, ma bonne Mélanie.

Nous la reconduisîmes jusqu'à la charrette qui l'emportait au côté de sa nièce. Le fouet effleura les oreilles de la jument. Ils partirent. Je vis s'éloigner le fond blanc et rond comme un fromage de son bonnet rustique. Ce fut ma première douleur. Je la sens encore.

En perdant Mélanie, je perdais plus que je ne croyais : je perdais la douceur et la joie de ma première enfance. Ma mère, qui estimait Mélanie, eut la générosité de n'être pas jalouse de l'amour que je donnais à ma vieille bonne et, si cet amour n'était pas aussi grand, aussi auguste que celui que je gardais à ma mère, il était plus tendre peut-être, et certes plus intime.

Mélanie avait un cœur aussi simple que le mien et nous étions tout près l'un de l'autre par la brièveté de la pensée. Mélanie, déjà vieille quand je naquis, n'était pas gaie : elle ne pouvait l'être, ayant vécu une dure vie ; mais sa radieuse innocence lui tenait lieu de jeunesse et de gaieté.

Autant et plus que ma mère elle-même, Mélanie forma mon langage. Je n'ai pas à le regretter ; tout ignorante qu'elle était, elle parlait bien.

Elle parlait bien puisqu'elle disait les mots qui persuadent et les mots qui consolent. Quand, en tombant sur le sable, je m'étais écorché les genoux ou le bout du nez,



elle prononçait les paroles qui guérissent. Si je lui faisais un petit mensonge, si devant elle je montrais un sentiment égoïste, si je me mettais en colère, elle prononçait les paroles qui redressent, fortifient, apaisent les cœurs. Je lui dois le fondement de mes idées morales; et ce que j'y ai ajouté par la suite est moins solide que ce vieux fonds.

J'ai reçu des lèvres de ma vieille servante le bon langage français. Mélanie parlait peuple et paysan. Elle disait *castrole*, *ormoire* et *colidor*<sup>1</sup>. A cela près, elle aurait pu donner des leçons de bien-dire à plus d'un professeur et à plus d'un académicien. On retrouvait sur ses lèvres la diction fluide et légère des aïeux. Ne sachant point lire, elle prononçait les mots comme elle les avait ouïs dans son enfance, et ceux de qui elle les avait entendus étaient des ignorants qui avaient puisé le langage à ses sources natu-

1. Quand on dit comme nous, gens instruits, *le lierre* pour *l'ierre* et *le lendemain* pour *l'en demain*, on ne devrait pas faire les dégoûtés en entendant le parler populaire. Mélanie disait une *légume* et *caneçon* pour *caleçon*; mais, doucement! Une *légume* est dans La Bruyère et *caneçon* est dans l'*État de la France pour 1692*. Il me souvient d'une histoire que Mélanie m'a contée et que je ne puis me retenir de mettre ici. Un jour de ce bel été qui fut le dernier que nous passâmes ensemble, comme elle était assise sur un banc du Luxembourg, je mangeais de baisers ses joues ridées. Feignant la peur, la bonne créature s'écria :

— Tu veux me dévorer, mon petit monsieur! As-tu donc été changé à loup-garou?

Je lui demandai ce que c'était qu'un loup-garou. Elle ne répondit pas à ma question, mais voici ce qu'elle me conta :

— Au temps de ma jeunesse, il était au pays un gars à qui des garnements, au cabaret, jurèrent qu'il était loup et qu'il devait manger sa mère. Le gars, qui était simple, les crut. Rentré, la nuit, dans sa maison, il s'approcha de sa mère, qui était couchée au lit, et lui dit :

» — Ma mère, ma pauvre mère, il faut que je vous mange. Donnez-moi votre bénédiction : je vais vous dévorer...

A cet endroit Mélanie s'arrêta. J'eus beau la presser; elle n'en dit pas davantage. Ce qu'il y avait d'excellent dans les histoires de Mélanie, c'est qu'elles n'étaient pas finies.



relles. Aussi Mélanie parlait-elle naturellement et comme il faut. Elle trouvait sans effort des termes colorés et savoureux comme les fruits de nos vergers : elle abondait en plaisants dictons, en sages proverbes, en images populaires et rustiques.



## XXV

### Radégonde

**M**ON ami, dit ma mère au docteur Nozière, c'est une bonne, une petite Tourangelle que madame Caumont nous recommande. Je ne suis pas fâchée que tu la voies. Elle n'a encore servi que chez une vieille demoiselle, dans un faubourg de Tours. On m'assure qu'elle est honnête.

Il était temps, pour la bonne économie de la maison, qu'il nous vînt enfin une domestique honnête. Depuis plus d'un an, depuis le départ de la vieille Mélanie, nous avions eu une douzaine de servantes dont les meilleures quittaient la place dès qu'elles voyaient qu'on n'y faisait pas une grande dépense. Nous avions eu Sycorax, qui portait de la barbe au menton et nous servait une cuisine de sorcière; nous avions eu une fille de dix-huit ans, très jolie,



ignorant tout du ménage et que ma mère pensait former, mais qui disparut au bout de trois jours, emportant six couverts d'argent; nous avons eu une échappée de la Salpêtrière, qui se disait fille de Louis-Philippe et portait à son cou des bouchons de carafe; et mon cher papa avait été, comme médecin, le dernier à s'apercevoir qu'elle était folle; nous avons eu la Chouette, qui dormait toute la journée à notre service et, la nuit, quand on la croyait dans sa mansarde, tenait au fond d'une cour, rue Mouffetard, un cabaret où elle servait à des malfaiteurs le vin de notre cave, au reste rôti-seuse experte et grand cordon bleu, au dire de mon parrain qui s'y connaissait; Hortense Percepied, la dernière, qui, comme Pénélope, attendant son époux, parti avec Cabet pour l'Icarie, attirait, comme Pénélope, un grand nombre de prétendants qui venaient manger dans la cuisine.

Les bourgeois d'alors faisaient les mêmes plaintes que ceux d'aujourd'hui : « On ne peut plus se faire servir. Ce n'est pas comme autrefois où l'on trouvait facilement de fidèles domestiques. Tout est changé! » Certaines personnes en accusaient la Révolution qui avait éveillé les convoitises populaires. Mais les convoitises dormirent-elles jamais? La vérité est que, de tout temps, les bons maîtres et les bons serviteurs furent rares. On trouve de par le monde peu d'Épictètes et peu de Marc-Aurèles.

Ma chère maman attendait la nouvelle venue, non pas avec une aveugle confiance, qui n'était plus permise, mais non sans un pressentiment favorable, qu'elle laissait voir. D'où lui venait-il? De ce qu'on disait la jeune fille sage, élevée par d'honnêtes paysans, formée au service par une



vieille demoiselle d'une famille provinciale de militaires et de magistrats. Et puis ma mère tenait de l'abbé Moïnier, son confesseur, que c'est un gros péché que de désespérer.

— Comment se nomme-t-elle? demanda mon père.

— Elle se nommera comme tu voudras, mon ami. Son nom de baptême est Radégonde.

— Je n'aime pas beaucoup, répliqua mon père, changer, comme c'est l'usage, le nom des serviteurs. Il me semble qu'ôter son nom à un être humain et social, c'est lui ôter quelque chose de sa personne. Mais je conviens que le vocable de Radégonde est rude.

Quand la jeune fille fut annoncée, ma mère ne me renvoya pas, soit distraction (car, par une singularité charmante, elle mêlait quelque étourderie à la prudence la plus vigilante), soit qu'elle jugeât que je pouvais assister sans inconvénient à un entretien innocent et domestique.

Radégonde avança à grands pas sonores et se planta au milieu du salon, droite, immobile, muette, les mains jointes sur son tablier, d'un air qui tenait ensemble du timide et du hardi. Très jeune, presque une enfant, forte en couleur, ni brune ni blonde, ni belle ni laide, d'apparence niaise et finaude, ce qui faisait un contraste amusant, elle était vêtue comme la moindre paysanne de son pays et toutefois avec une sorte de splendeur; les cheveux relevés sous le bavolet d'un bonnet de dentelle à grand fond plat, les épaules couvertes d'un fichu écarlate à fleurs. Très grave et très comique, elle me plut tout de suite, et je m'aperçus qu'elle ne déplaisait pas à mes parents.



Ma mère lui demanda si elle savait coudre. Elle répondit : « — Oui, madame. — Faire la cuisine? — Oui, madame. — Repasser? — Oui, madame. — Faire une pièce à fond? — Oui, madame. — Raccorder le linge? — Oui, madame. »

Ma bonne mère lui aurait demandé si elle savait fonder des canons, construire des cathédrales, composer des poèmes, gouverner des peuples, elle aurait encore répondu : « Oui, madame, » car, visiblement, elle disait « oui » sans nul égard au sens des interrogations qu'on lui posait, par civilité pure, par bonne éducation et bel usage du monde, ayant appris de ses parents qu'il est malhonnête de dire « non » aux personnes considérables.

Or d'aller lui dire non,  
Sans quelque valable excuse,  
Ce n'est pas comme on en use  
Avec des divinités.

Ainsi s'exprime La Fontaine qui n'aurait pas su dire non à mademoiselle de Sillery.

Mais ma mère ne s'enquit pas davantage du savoir de la jeune villageoise. Elle lui dit avec douceur et fermeté qu'elle exigeait une bonne tenue, une conduite irréprochable, promit de lui écrire aussitôt qu'on aurait pris une décision à son égard, et la congédia avec un imperceptible sourire.

En se retirant, la jeune Radégonde prit, je ne sais comment, la poche de son tablier dans le bouton de la porte. Cet incident ne fut remarqué que de moi; j'en observai toutes les circonstances, et j'admirai le regard de surprise



et de reproche que Radégonde adressa au bouton ravisseur, comme si c'eût été un esprit qui voulût la retenir, ainsi qu'on voit dans les contes de fées.

— Comment la trouves-tu, François? demanda ma mère.

— Elle est bien jeune, répondit le docteur, et puis...

Peut-être eut-il alors une vague et fugitive intuition du génie de Radégonde. Mais elle se dissipa avant d'être exprimée. Il n'acheva pas. Pour moi, petit comme j'étais et de plain-pied avec les petites choses, déjà j'en avais assez vu pour me faire l'idée que cette jeune paysanne changerait notre tranquille demeure en une maison hantée.

— Cette petite a l'air honnête, dit ma mère; peut-être parviendrai-je à la former. Si tu veux, mon ami, nous l'appellerons Justine.



## XXVI

### Caire

NÉS le même jour, à la même heure, nous avions grandi ensemble. Répondant d'abord au nom de Puck, que mon père lui avait donné, il s'était ensuite appelé Caire et ce changement de nom n'était pas à son honneur, si l'on place l'honneur dans la probité. Le voyant habile à tromper, ingénieux à dérober, fécond en friponneries, et forcé que l'on était d'admirer l'esprit et l'adresse avec lesquels il jouait ses mauvais tours, on le surnomma Robert Macaire, du nom de ce bandit exquis que Frédérick Lemaître avait créé sur la scène, une quinzaine d'années auparavant, et dont le puissant crayon d'Honoré Daumier avait fait tour à tour, dans les journaux satiriques, un financier, un député, un pair de



France, un ministre. Ce nom de Robert Macaire ayant été trouvé trop long, on le réduisit à Caire. C'était un petit chien jaune, sans race et de beaucoup d'esprit. Il avait de qui tenir : Finette, sa mère, faisait son marché elle-même, payait comptant le tripier et portait sa viande à madame Mathias pour qu'elle la fît cuire.

L'intelligence de Caire s'était développée beaucoup plus vite que la mienne, et il pratiquait depuis longtemps les arts nécessaires à la vie, quand j'étais encore sans aucune connaissance du monde et de moi-même. Tant qu'on me porta dans les bras, il fut jaloux de moi. Il ne cherchait jamais à me mordre, soit qu'il y vît du danger, soit que je lui inspirasse plus de mépris que de haine; mais il regardait ma mère et ma vieille bonne, qui me donnaient leurs soins, de cet air sombre et misérable qui exprime l'envie. Par un reste de sagesse que lui laissait cette malheureuse passion, il les fuyait autant qu'on peut fuir ceux avec lesquels on vit. Il se réfugiait auprès de mon père et passait ses jours sous la table du docteur, en boule sur une affreuse peau de mouton. Dès mes premiers pas, ses sentiments pour moi changèrent. Il me témoigna de la sympathie et prit plaisir à jouer avec ce petit être incertain et débile. Quand j'eus atteint l'âge de comprendre, je l'admirai; je le reconnaissais supérieur à moi par son intelligence profonde de la nature, mais, sur beaucoup de points, je l'avais rattrapé.

Si Descartes a voulu, contre toute apparence, que les animaux fussent des machines, il faut l'en excuser, puisque sa philosophie l'y obligeait et qu'un philosophe soumettra toujours la nature qui lui est étrangère à son système qui



est sorti de lui. Il n'y a plus de cartésiens; peut-être y a-t-il encore des gens pour dire que les animaux ont de l'instinct et que l'homme a de l'intelligence. Dans mon enfance, cela se professait couramment. C'est une bêtise. Les animaux ont une intelligence de même nature que la nôtre, différente seulement de la nôtre en raison de la différence de leurs organes, et qui, comme la nôtre, contient le monde. Nous avons comme eux ce génie secret, cette sagesse inconsciente, l'instinct, beaucoup plus précieux que l'intelligence, car, sans lui, ni le ciron ni l'homme ne pourraient subsister un moment.

Je crois avec La Fontaine, meilleur philosophe que Descartes, que les animaux, surtout à l'état de nature, sont ingénieux et pleins d'art. En les domestiquant, nous apétissons, nous dépravons leur cœur et leur esprit. Quelle pensée subsisterait dans des hommes réduits à l'état où nous réduisons les chiens, les chevaux, sans parler des bêtes de la basse-cour? « Lorsque Zeus fait tomber un homme en esclavage, il lui ôte la moitié de sa vertu. »

Enfin, domestiques ou sauvages, les animaux du ciel, de la terre et des eaux unissent, comme nous, dans leur âme profonde, à l'instinct qui est sûr, l'intelligence qui égare. Ainsi que les hommes, ils sont sujets à l'erreur. Caire se trompait quelquefois.

Il aimait tendrement Zerbin, le caniche de M. Caumont le libraire. Et Zerbin, né honnête et bon, aimait Caire avec encore plus de tendresse. Ils étaient tout l'un pour l'autre; le mauvais renom de Caire avait rejailli sur Zerbin, que l'on n'appelait plus Zerbin, mais Bertrand, du nom du compagnon de Robert Macaire. Caire débaucha Zerbin et



en fit en peu de temps un mauvais sujet. Quand ils pouvaient s'échapper, ils couraient ensemble, Dieu sait où, et revenaient crottés, boiteux, fourbus, parfois l'oreille déchirée, l'œil émerillonné, ravis.

M. Caumont défendait à son caniche de fréquenter notre chien. Mélanie, pour éviter les humiliations et les reproches, tenait la main à ce que Caire ne recherchât pas un voisin de meilleure naissance et de meilleure mine que lui. Mais l'amitié est ingénieuse et se rit des obstacles. En dépit de la surveillance et des verrous, ils trouvaient mille moyens de se joindre. Posté sur le rebord de la fenêtre de la salle à manger qui donnait sur la cour, Caire épiait le moment où son ami sortirait de la librairie. Bertrand se montrait dans la cour et levait des yeux pleins de douceur vers la fenêtre d'où Caire le regardait affectueusement.

Quelques soins qu'on prît, au bout de cinq minutes ils étaient réunis. Et c'étaient des jeux sans fin et des promenades mystérieuses. Mais, un jour, Bertrand, à son heure accoutumée, parut dans la cour travesti en une espèce de petit lion très ridicule. Il avait été apprêté par un de ces tondeurs qui, dans les beaux jours d'été, tondent les chiens sur la berge de la Seine, aux environs du Pont-Neuf. Sa toison ménagée sur les épaules lui faisait comme une crinière; sa croupe, son ventre, rasés, misérablement nus, montraient une peau mince, d'un rose sale, truffée de bleu sombre; les pattes gardaient des poils frissotants, en façon de manchettes, et la queue s'ornait d'une houppette tristement bouffonne. Caire l'observa quelque temps avec attention et détourna la tête : il ne le reconnaissait pas. En vain, Bertrand l'appelait, le priait, le suppliait, atta-



chait sur lui le regard de ses beaux yeux larmoyants. Caire ne le regardait plus et l'attendait toujours.

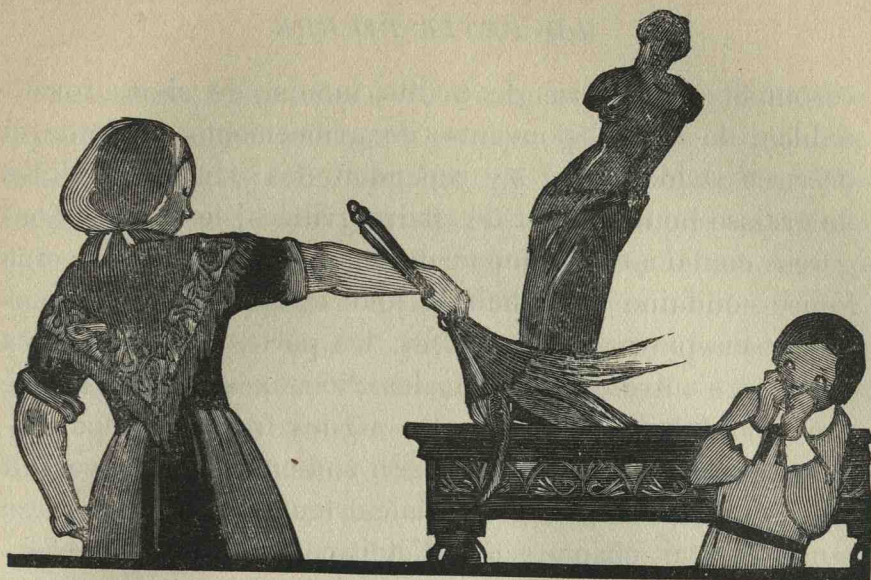
On dit que les chiens ne rient point. J'ai vu notre Caire rire et d'un rire mauvais. Il riait en silence, mais la tension de ses lèvres et un certain pli de sa joue exprimaient le rire et le sarcasme. Un matin, j'étais allé aux provisions avec ma vieille bonne. Mouton, le chien de M. Courcelles l'épicier, Mouton, un terre-neuve qui n'aurait fait de Caire qu'une bouchée, le beau Mouton, étendu devant la porte de son maître, tenait nonchalamment entre ses pattes un os de gigot. Caire l'observa longtemps sans l'aborder d'aucune manière, ce qui dénote, chez un chien, peu de savoir-vivre. Mais Caire ne se piquait pas de politesse. Mouton, voyant venir un cheval de sa connaissance qui voiturait, selon sa coutume, des fromages de Hollande, laissa son os, et se leva pour donner le bonjour à son ami le cheval. Aussitôt Caire mit sournoisement l'os dans sa gueule, et, prenant garde d'être vu, courut le cacher dans la boutique de Simonneau, le fruitier de la rue des Beaux-Arts, chez qui il fréquentait. Puis, d'un air indifférent, il retourna vers Mouton, l'observa et, voyant qu'il cherchait son os, se mit à rire.

Caire et moi, nous nous aimions sans le savoir, ce qui est une commode et sûre manière d'aimer. Il y avait huit ans que nous étions tous deux sur cette planète sans savoir exactement, ni l'un ni l'autre, ce que nous y étions venus faire, quand mon pauvre contemporain, qui se faisait gras et poussif, fut atteint d'une maladie cruelle, la pierre. Il souffrait sans se plaindre, son poil devenait terne et sec, il était triste et ne mangeait plus. Le vétérinaire lui fit



une opération qui ne réussit pas; le soir, le malade cessa de souffrir. Couché dans son panier, il tourna vers moi ses yeux aimables qui s'obscurcissaient, se souleva, remua encore une fois la queue et retomba. Il n'était plus. Et il m'apparut alors combien il avait été; combien il avait agi, pensé, aimé, haï, tenu de place dans notre maison et dans notre pensée. Je pleurai des larmes amères et m'endormis. Le lendemain matin, je demandai si la mort de Caire était dans le journal comme celle du maréchal Soult.





## XXVII

### La Jeune Héritière des Troglodytes

**J'**AVAIS vu juste : Radégonde, ou plutôt Justine, car ma chère maman l'avait transférée délibérément du patronage de la noble thuringienne en celui d'une sainte dont le nom coule plus doucement sur les lèvres, Justine donc changea, pour sa bienvenue, notre maison paisible en une demeure féerique. Vous m'entendez bien : je ne veux pas dire par là que cette simple paysanne eût reçu d'une marraine fée le don de revêtir de porphyre, d'or et de pierreries les murs des appartements qu'elle nettoyait. Non, mais, depuis son entrée en charge, notre logis



résonnait sans cesse de bruits inouïs, de chocs formidables, de cris d'épouvante, de grincements de dents et de rires stridents; il s'y répandait des odeurs horribles de graisse bouillante et de chairs grillées; les eaux ménagères coulaient inopinément dans les chambres, une fumée soudaine y cachait le jour et oppressait les poitrines, les parquets craquaient, les portes claquaient, les fenêtres s'entre-choquaient, les rideaux se gonflaient, le vent soufflait en tempête, des signes funestes apparaissaient qui troublaient mon père : son encrier se renversait sur sa table, ses plumes perdaient leur bec, le verre de sa lampe éclatait chaque soir. N'était-ce pas proprement féerie? Ma mère disait que Justine n'était pas une mauvaise fille et qu'avec du temps et de la patience on la formerait; mais qu'en attendant elle cassait un peu trop. Cependant Justine n'était pas maladroite. Souvent, au contraire, elle surprenait mes parents par sa dextérité. Mais elle était sauvage, violente et prompte au combat, et, comme, dans son âme primitive, la matière inerte s'animait, prenait les sentiments et les passions des hommes, cette fille des troglodytes de la Loire entraînait en lutte avec les ustensiles de cuisine et de ménage comme avec des esprits ennemis.

Elle s'attaquait aux métaux les plus durs. Les espagnolettes des fenêtres et les robinets des fontaines lui restaient dans la main. Enfin l'âme de ses lointains aïeux, remontée en elle, la vouait au plus sauvage fétichisme. Mais qui de nous ne s'est jamais irrité contre une chose non pensante dont il éprouvait de la douleur ou seulement de la résistance, une pierre, une épine, une branche?



Je suivais Justine dans ses travaux quotidiens avec une curiosité qui ne se lassait jamais. Ma chère maman me reprochait ce qu'elle appelait ma sotte musardise. Elle n'en jugeait pas bien : Justine m'intéressait par ses façons guerrières et parce que toutes ses entreprises domestiques prenaient le caractère d'une lutte incertaine et terrible. Lorsque, armée de son balai et de son plumeau, elle disait avec force : « Faut que j'aille faire le salon, » je l'accompagnais attentif.

Le salon était meublé d'un canapé et de vastes fauteuils d'acajou, destinés à recevoir sur leurs vieux sièges de velours rouge les clients du docteur. Tendus de papier vert à ramages, les murs portaient deux gravures : la *Danse des Heures* et le *Songe de Napoléon*, ainsi que deux toiles crevées en maint endroit, deux portraits de famille, un grand-oncle à moi très brun, avec son col d'habit très montant, sa cravate blanche qui lui cachait le menton et des boutons de chemise à chaînette d'or ; une grand'tante coiffée en coques et sévèrement enfermée, quant au buste, dans une robe noire, représentés tous deux, m'a-t-on dit, sous le règne de Charles X, peu de temps avant leur fin prématurée, figures du passé qui m'inspiraient une tristesse profonde. Mais ce qui faisait la principale richesse de ce salon, c'étaient les statuettes de bronze offertes par des malades guéris et reconnaissants. Chacune de ces œuvres d'art témoignait de l'âme du donateur. Il y en avait de gracieuses, il y en avait d'austères. Elles ne s'accordaient ensemble ni par la taille, ni par le caractère. D'un côté de la porte, une Vénus de Milo, réduite et coulée dans un métal chocolat, s'élevait sur une petite



table façon Boule. De l'autre côté, une Flore en bronze de commerce répandait en souriant des fleurs de zinc doré. Entre deux fenêtres siégeait, barbu et cornu, le Moïse de Michel-Ange. Et çà et là, sur les tables, on voyait un jeune pêcheur napolitain tenant un crabe par une patte, un ange gardien portant au ciel un petit enfant, Mignon regrettant son pays, Méphistophélès s'enveloppant de ses ailes de chauve-souris et Jeanne d'Arc en prière. Enfin, un Spartacus, ayant brisé ses fers, se dressait farouche, serrant les poings, sur la pendule-borne de la cheminée.

Pour les nettoyer, Justine frappait violemment d'un maigre plumeau les tableaux et les bronzes. Cette fustigation n'endommageait pas sensiblement mon grand-oncle ni ma grand'tante déjà tant éprouvés; elle n'avait point de prise sur les formes simples et pleines de la Vénus et du Moïse. Mais la sculpture moderne en souffrait. Des plumes arrachées violemment à l'époussetoir se logeaient sous les ailes de l'ange gardien, entre les pattes du crabe, sous l'épée de Jeanne d'Arc, dans les cheveux de Mignon, dans la guirlande de Flore, dans les chaînes de Spartacus. Justine n'aimait pas ces guignols, comme elle les appelait, et surtout elle détestait le Spartacus. C'est lui qu'elle frappait le plus rudement; elle le faisait chanceler sur sa base. Il s'ébranlait, il penchait terriblement, il menaçait de tomber sur l'insolente et de l'écraser dans sa chute. Alors, les sourcils froncés, les veines du front gonflées, elle lui criait : « Holà! Ho! », comme aux bêtes que naguère elle ramenait le soir à l'étable, et, d'un coup bien asséné, le rencognait sur sa borne.



Dans ces combats de chaque jour, le plumeau eut bientôt perdu toutes ses plumes. C'était avec la manchette de cuir et le bois dénudé que Justine époussetait désormais. A ce traitement, l'ange gardien perdit ses ailes, Jeanne d'Arc son épée, le jeune pêcheur son crabe, Mignon une boucle de ses cheveux, et Flore ne jeta plus de fleurs. Justine n'en était point troublée, mais parfois, à la vue de ces ruines, la jeune Tourangelle, les mains jointes sur le manche de son plumeau, demeurait songeuse et murmurait avec un sourire triste :

— Tout de même, ces guignols, ce que c'est craintif!



## XXVIII

### Vivre plusieurs Vies

**J**E me plaisais dans la fréquentation de Justine ; et ma mère jugeait même que je m'y plaisais trop. Si je recherche les causes de ce plaisir, j'en trouve plusieurs qui prouvent mon innocence et ma simplicité. La confiance du jeune âge, un besoin d'amitié, une humeur riante et joueuse, de la bonté me portaient vers elle ; mais la fille des troglodytes m'attirait aussi pour des raisons moins louables. Je la jugeais un peu niaise, et, comme disait Mélanie, un peu nice, d'esprit épais et de toute façon moins intelligente que moi. Aussi, mon amour-propre trouvait-il dans sa compagnie de vives satisfactions. Je goûtais le plaisir de la reprendre et de l'instruire ; et peut-être même n'y mettais-je pas beaucoup d'indulgence.



J'étais moqueur et elle me fournissait de faciles occasions de moquerie. Avide de gloire, enfin, j'étais devant elle ma supériorité et lui offrais un sujet d'admiration.

Je m'efforçai de briller devant elle jusqu'au jour où je m'aperçus que, loin de m'admirer, elle me jugeait fort sot, sans jugement et sans esprit, et ni beau ni fort d'aucune manière. Or, comment m'avisai-je de ces sentiments si contraires à ceux que je lui prêtais? Eh! mon Dieu! parce qu'elle me les exprima elle-même. Justine était d'une rude franchise. Elle sut se faire comprendre et il me fallut reconnaître qu'elle ne m'admirait pas du tout. Je dois dire à ma louange que je ne m'en fâchai pas et n'en aimai guère moins Justine. Je cherchai avec application les causes d'un jugement si surprenant et je parvins à les découvrir, car, quoi qu'en pensât la fille des troglodytes, j'étais intelligent. Je vais les dire telles que je les trouvai. D'abord, elle me voyait mince, chétif, pâle, moins beau et moins fort de moitié que son frère Symphorien d'un an moins âgé que moi, et plus avancé. Or, elle trouvait que l'esprit d'un garçon est d'être ferme et bien découplé, fort et gaillard. Et n'allez pas croire que je lui donne tort. Ensuite, bien que ce jugement puisse d'abord surprendre de la part d'une fille qui ne savait pas lire, elle me trouvait ignorant. Elle s'étonnait sans me le dire, mais je le voyais, bien que j'ignorasse, à mon âge, les mœurs des animaux et des choses de la nature que son frère Symphorien connaissait depuis longtemps; mon innocence sur certains sujets lui semblait ridicule, car, tout honnête fille qu'elle était, elle n'était pas naïve, et n'estimait pas la naïveté. Enfin, bien qu'il lui arrivât par-



fois de rire à se décrocher la rate, comme elle disait, elle jugeait qu'il fallait avoir peu d'entendement pour rire à tout bout de champ comme je faisais. C'était, selon elle, mal connaître la vie qui n'est pas risible, et c'était manquer de cœur. Voilà, bien déduites, les raisons pour lesquelles Justine me refusait toute intelligence. Et, vraiment, elles ne sont pas mauvaises, bien qu'en définitive je fusse un petit garçon capable de comprendre beaucoup de choses. Mais j'agissais parfois d'une manière vraiment déconcertante.

J'en pourrais citer beaucoup d'exemples. En voici un qui remonte, si je ne me trompe, aux premiers temps de Justine dans notre maison.

Il y avait dans le cabinet aux boutons de roses, sur une étagère, de petits volumes reliés en vert et ornés de gravures, que ma chère maman me donnait quelquefois à lire. C'était *l'Ami des Enfants*. Les récits de Berquin me transportaient dans l'ancienne France et me faisaient connaître des mœurs bien différentes des nôtres. J'y trouvais, par exemple, l'histoire d'un gentilhomme de dix ans qui portait l'épée et la tirait trop volontiers sur de petits villageois avec lesquels il se prenait de querelle. Mais un jour, au lieu de lame, il dégaina une plume de paon que son sage gouverneur y avait substituée. Jugez de sa honte et de sa confusion. La leçon lui profita. Il ne fut plus orgueilleux ni colère. Ces vieilles histoires avaient pour moi de la fraîcheur et me touchaient aux larmes. Et il me souvient qu'un matin, je lus l'histoire de deux gendarmes qui m'attendrissaient par leur bienfaisance et leur dévouement. Ils apportèrent, je ne sais plus comment, la



joie à de pauvres paysans qui leur offrirent à souper. Et comme il n'y avait point d'assiettes dans la chaumière, les bons gendarmes mangèrent leur fricot sur leur pain. En cela, ils me parurent si beaux, que je résolus de les imiter à déjeuner. Et, malgré les justes représentations de ma mère, je m'obstinai à manger du haricot de mouton sur mon pain. Je me couvris de sauce, ma mère me gronda et Justine me regarda avec compassion.

Ce fait est petit. Il m'en rappelle un autre qui y ressemble et n'est pas plus considérable, et que je vais rapporter tout de même, car ce n'est pas la grandeur qui importe en mon sujet, mais la vérité.

Je lisais Berquin, je lisais aussi Bouilly. Bouilly, moins ancien que Berquin, n'était pas moins touchant. Il me fit connaître la jeune Lise qui envoyait à madame Helvétius, par son moineau familier, des messages pour la solliciter en faveur d'une famille malheureuse. La jeune Lise m'inspira une amitié vive et même agitée. Je demandai à ma chère maman si elle était encore en vie. Ma mère me répondit qu'elle serait bien vieille à présent. Je m'engouai ensuite d'un petit orphelin que M. Bouilly représente sous les traits les plus charmants. Il était bien malheureux, sans gîte et demi-nu. Un vieux savant le recueillit et le fit travailler dans sa bibliothèque; il lui donnait ses vieux habits bien chauds, qu'on rajustait un peu. Voilà le trait qui me frappa le plus! Je ne souhaitai rien tant que d'être vêtu, comme le petit orphelin de Bouilly, de vieux habits d'homme. J'en demandai à mon père, j'en demandai à mon parrain, mais ils se moquaient de moi. Un jour, étant seul dans l'appartement, j'avisai,



au fond d'une armoire, une redingote qui me parut assez vieille. Je la passai et m'allai voir dans la glace. Elle traînait à terre et les manches me couvraient les mains. Jusque-là, le mal n'était pas grand. Mais je crois que, pour me conformer à l'histoire, je fis quelques retouches à la redingote avec des ciseaux. Ces retouches me mirent sur les bras une bien mauvaise affaire. Ma tante Chausson me prêta gratuitement à cette occasion des instincts pervers. Ma chère maman me reprocha ce qu'elle appelait improprement mes singeries malfaisantes. On ne me comprenait pas. Je voulais me faire tour à tour gendarme selon Berquin, orphelin selon Bouilly, me transformer en des personnages divers, vivre plusieurs vies. Je cédaï à un désir ardent de sortir de moi-même, d'être un autre, plusieurs autres, tous les autres, s'il eût été possible, toute l'humanité et toute la nature. Il m'en est resté la faculté assez rare d'entrer facilement dans l'esprit d'autrui, de comprendre très bien et parfois trop bien les sentiments et les raisons qu'on m'oppose.

Ce dernier trait fixa dans l'esprit de Justine l'idée que j'étais idiot. La jeune Tourangelle ne tarda pas à me regarder comme un idiot dangereux.

Quand j'appris l'histoire des croisades, les hauts faits des barons chrétiens m'enflammèrent d'enthousiasme. Il est louable de vouloir imiter ce qu'on admire. Pour ressembler autant que possible à Godefroy de Bouillon, je me fis une armure et un casque avec du papier sur lequel j'avais collé de ces feuilles métalliques dont on enveloppe le chocolat. Et, si l'on m'objecte qu'un tel habit ressemblait moins aux cottes de maille des XII<sup>e</sup> et XIII<sup>e</sup> siècles



qu'aux armures polies du xv<sup>e</sup>, je répondrai délibérément que d'illustres peintres ont pris sur cet article de plus grandes licences. Au reste, l'essentiel de mon armement, comme on ne le verra que trop tout à l'heure, consistait en une hache à deux tranchants découpée dans du carton et fixée au bout d'un vieux manche d'ombrelle. En cet équipage, je pris d'assaut la cuisine qui me représentait Jérusalem et frappai de ma hache à coups redoublés Justine qui, allumant le fourneau, figurait contre son gré un infidèle. La foi qui m'embrasait fortifiait mon bras. Justine, peu douillette et même dure, comme elle disait elle-même, eût tranquillement supporté l'attaque, si la hache d'armes à deux tranchants n'eût pas accroché le bonnet de la jeune paysanne. Or ce bonnet était pour elle quelque chose d'infiniment précieux, non pas seulement pour sa forme agréable et pour sa riche dentelle, mais pour des raisons mystérieuses et profondes, peut-être comme emblème du village, comme symbole de la patrie, comme insigne des filles d'une terre adorée. Elle le tenait pour auguste; elle le tenait pour sacré. Et voilà qu'il lui est indignement arraché! Elle l'entend craquer. Et, du même coup, j'avais fait pis encore : j'avais dérangé le chignon de Justine. Or, Justine tenait pour intangible l'ordre de sa coiffure. Elle veillait avec une farouche pudeur à ce que rien, pas même la main d'une mère ou les souffles de l'air, n'altérât la symétrie, fort laide d'ailleurs, de ses bandeaux tirés et de ses nattes étriquées. Jamais, dans aucune circonstance, on ne l'avait surprise décoiffée, ni pendant une maladie qui l'avait retenue six semaines au lit, dans sa chambre où ma



mère venait tous les jours la soigner, ni dans cette nuit d'effroi où l'on cria au feu, et pendant laquelle, sous la lune, aux yeux du concierge, elle courut en chemise et nu-pieds dans la cour, sa coiffure parfaitement ordonnée. A conserver cette immuable ordonnance elle mettait son honneur, sa gloire et sa vertu. Un seul cheveu dérangé, c'était la honte. Sous le coup assené à son bonnet et à sa chevelure, Justine frémit et porta les deux mains à sa tête. Elle voulut d'abord douter de son malheur. Il lui fallut tâter par trois fois sa nuque pour se convaincre que le bonnet était endommagé, la coiffure profanée. Force lui fut enfin de se rendre à l'évidence. Il y avait dans la dentelle un trou par lequel on pouvait passer le doigt, et une mèche s'échappait du chignon, longue et grosse comme une queue de rat. Alors, une morne douleur envahit l'âme de Justine. La malheureuse s'écria :

— Je m'en vas !

Sans demander de réparation pour un irréparable outrage, et sans me faire de reproches inutiles, sans daigner jeter un regard sur moi, elle sortit de la cuisine.

Ma mère eut toutes les peines du monde à la faire revenir sur sa résolution. Sans doute, la fille des troglodytes n'eût point repris son tablier si, à la réflexion, elle n'eût jugé son jeune maître plus bête que méchant.





## XXIX

### Mademoiselle Mérelle

**I**L régnait, en ce temps-là, si je ne me trompe, sur le beau quai Malaquais, une douceur de vivre, une familiarité des êtres et des choses, une grâce intime qui n'existent plus aujourd'hui. Il me semble qu'alors les gens étaient plus près les uns des autres; ou bien ma sympathie enfantine les réunissait. Quoi qu'il en soit, on voyait, le matin, dans la cour de ma maison natale, le propriétaire, M. Bellaguet, en bonnet grec et robe de chambre à carreaux s'entretenir paisiblement avec M. Morin, concierge de la maison voisine et employé à la Chambre des députés. Et qui ne les a pas vus



a perdu un beau spectacle : car ils représentaient à eux deux tout le régime inauguré par les Trois Glorieuses. Mais le mal est réparable : on trouvera cent fois ces deux personnages dans les lithographies de Daumier. Enfin, tout le monde se connaissait et ma mère, quand, à trois heures de l'après-midi, elle cousait à sa fenêtre, derrière un pot de réséda, disait en regardant le perron vitré :

— Voilà mademoiselle Mérelle qui va donner sa leçon de grammaire à la petite fille de monsieur Bellaguet. Elle est charmante, mademoiselle Mérelle, et elle a d'excellentes manières.

C'était l'avis commun que mademoiselle Mérelle avait bon ton et était toujours bien mise. Si je n'y prenais garde, en décrivant sa toilette, je peindrais les robes d'aujourd'hui. Je crois que nous sommes tous ainsi : à mesure que le temps passe, nous rhabillons, dans notre souvenir, à la mode nouvelle les jeunes femmes que nous avons vues autrefois. Et c'est aussi ce qu'on fait au théâtre pour les pièces sur lesquelles dix, quinze ou vingt ans ont passé : à chaque reprise, on ramène au goût du jour la toilette de l'héroïne. Mais j'ai le sens historique et le goût du passé. Je me garderai bien de ces rajeunissements qui altèrent la physionomie d'une époque et je dirai que mademoiselle Mérelle, âgée alors de vingt-six ou vingt-sept ans, portait des manches à gigot, et que sa jupe, au rebours de celles d'aujourd'hui, allait en s'évasant vers le bas. Elle serrait contre sa poitrine une écharpe de cachemire; et elle avait, comme on disait, une taille de guêpe. J'oubliais de dire que de longues anglaises encadraient ses joues de leurs spirales d'or et qu'elle était coiffée d'une



capote de velours ou de paille d'Italie, selon la saison, qui s'appelait, je crois, un cabriolet et qui avançait de manière à lui cacher entièrement le profil. Enfin, elle se mettait à la mode.

Or, en ce temps-là, j'avais huit ans. Mon savoir était petit, mais heureusement acquis; c'était ma mère qui me l'avait donné. Il comprenait la lecture, l'écriture et le calcul. Je mettais, disait-on, assez bien l'orthographe pour mon âge, hors ce qui concernait les participes. Ma mère avait conçu, dans son enfance, une terreur des participes dont elle ne s'était jamais remise, et elle se gardait bien de me conduire dans ces sentiers de la grammaire où elle craignait de s'égarer. Seule cette chère maman, en sa bienveillance, m'accordait de l'esprit; aux yeux de toutes les autres personnes, y compris mon père et ma bonne, je passais pour un enfant assez borné, bien que j'eusse une certaine intelligence, mais qui différait de celle des autres enfants. Elle était plus spéculative et, s'attachant à des objets plus divers et plus variés, semblait moins sûre et moins ramassée. Mes parents me trouvaient un peu jeune et trop délicat de santé pour m'envoyer en pension, et ils jugeaient avec raison les petites écoles du quartier malpropres et désordonnées. Mon père était revenu très mal édifié notamment de ce qu'il avait vu dans une institution de la rue des Marais-Saint-Germain, où, au fond d'une salle noire d'encre et de poussière, sordide et puante, un magister apoplectique, étouffant de graisse et de fureur, tenait agenouillés au pied de sa chaire une douzaine d'enfants, coiffés du bonnet d'âne, et menaçait de ses verges le reste de la classe, trente petits polissons qui, riant, pleurant, hur-



lant tous à la fois, se jetaient à la tête leurs encriers, leurs paniers et leurs livres.

En ces conjonctures, ma mère forma le projet de me donner pour institutrice mademoiselle Mérelle, mademoiselle Pauline Mérelle elle-même. L'entreprise était grande et difficile. Mademoiselle Mérelle ne donnait des leçons que chez les princes ou les bourgeois cousus d'or; elle ne fréquentait que dans les familles riches ou nobles. Elle était la protégée de ce vieux Bellaguet, notre propriétaire, ce riche financier qui avait marié ses filles à des Villeragues et à des Monsaïgle, et l'on doutait qu'elle consentît à instruire l'enfant d'un très petit médecin de quartier. Car mon père était pauvre, et la répugnance qu'il éprouvait à recevoir des honoraires n'était pas pour l'enrichir. Sans compter que, méditatif et contemplatif de son naturel, il passait à réfléchir sur la destinée de l'homme un temps qu'avec moins de génie il eût employé au soin de sa fortune. Enfin le docteur Nozière n'était riche que d'idées et de sentiments. Ma mère, qui néanmoins voulait me procurer les leçons de mademoiselle Mérelle, lui fit parler par madame Montet, caissière au Petit-Saint-Thomas, à laquelle mon père donnait ses soins et qui passait pour une amie intime de madame Mérelle mère. Celle-ci, veuve pieuse, portait un éternel cabas de crin et avait l'air d'être la bonne de sa fille. J'en parle par ouï-dire, ne l'ayant jamais vue. Sollicitée par madame Montet, la jeune institutrice consentit à s'occuper de moi, tous les jours de une heure à deux.

— Pierre, mademoiselle Mérelle te donnera demain ta première leçon, me dit ma mère avec une joie contenue, où perçait quelque orgueil.



Sur cette nouvelle, je me couchai dans une telle agitation que je fus au moins dix minutes à m'endormir et que je crois que j'en rêvai.

Le lendemain, ma mère me fit faire ma toilette avec plus de soin que de coutume, me coiffa et me pommada, et, de moi-même, je me remis de la pommade. Je me serais relavé les mains si je n'avais su par expérience que c'était inutile et que les mains de petits garçons, quelques soins qu'on se donne, sont toujours sales.

Mademoiselle Mérelle vint à l'heure annoncée. Elle vint, et l'appartement fut tout embaumé d'héliotrope. Ma mère nous conduisit tous deux dans le petit cabinet tapissé de boutons de roses, qui touchait à sa chambre. Elle nous installa devant un guéridon d'acajou et, nous ayant donné l'assurance que personne ne viendrait nous déranger, se retira.

Aussitôt mademoiselle Mérelle ouvrit un mignon portefeuille de cuir de Russie, en tira du papier à lettres et un porte-plume fait d'un piquant de hérisson terminé par une boule d'argent, et se mit à écrire. Elle écrivait très vite, et s'interrompait seulement de temps en temps pour regarder le plafond en souriant et pour me recommander la lecture des fables de La Fontaine qui se trouvaient d'aventure sur la table. Ainsi se passa la première leçon et, quand ma mère me demanda si mademoiselle Mérelle m'avait bien fait travailler, je répondis qu'oui, sans concevoir clairement que je mentais.

Le lendemain, ayant repris place contre le guéridon, mon institutrice me conseilla de nouveau d'étudier une fable et se remit à écrire avec une sorte de ravissement; parfois, elle s'arrêtait comme pour attendre l'inspiration, et, quand



d'aventure ses beaux yeux se posaient sur moi, son visage exprimait une paisible et douce indifférence. La troisième leçon se passa de la même manière, ainsi que toutes celles qui suivirent. Je la dévorais des yeux; pendant les trois quarts d'heure que durait la leçon, je buvais le jour de ses prunelles. Elles me semblaient, ces prunelles, une étonnante merveille. Et aujourd'hui encore, après tant d'années, je crois que c'en était une. Elles semblaient faites d'une violette de Parme; de longs cils y donnaient de l'ombre. Je n'ai rien oublié de ce joli visage : mademoiselle Mérelle avait les narines un peu ouvertes, roses en dedans comme le nez de minette; les coins de sa bouche se retroussaient légèrement et il y avait sur sa lèvre un fin duvet dont mes yeux d'enfant, grossissants comme une loupe, distinguaient les poils imperceptibles. Les loisirs que me laissait mon institutrice, je les employais, non à lire les fables de La Fontaine, comme elle me le conseillait, mais à la contempler et à rechercher quelles sortes de lettres elle pouvait bien écrire; et je me persuadai que c'étaient des lettres d'amour. Je ne me trompais pas, à cela près que nous ne nous faisons pas alors, mademoiselle Mérelle et moi, la même idée de l'amour. M'étant demandé ensuite à quelles sortes de personnes elle écrivait, je me figurai que c'était aux anges du paradis, non que ce fût très vraisemblable, même à mes propres yeux; mais cette idée m'épargnait les tourments de la jalousie.

Jamais mademoiselle Mérelle ne m'adressait la parole. J'entendais le son de sa voix, quand elle relisait, tantôt avec une douce mélancolie, tantôt avec une gaieté brillante, quelques phrases qu'elle venait d'écrire. Je n'en pouvais



suivre le sens ; il me souvient pourtant qu'elle y parlait de fleurs et d'oiseaux, des étoiles et du lierre qui meurt où il s'attache. Les cordes de sa voix remuaient harmonieusement les fibres de mon cœur.

Ma chère maman, qui avait sur les participes des idées vraiment superstitieuses, me demandait de temps en temps si j'en étais parvenu avec mon institutrice à cet endroit de la grammaire qui était de tous, selon elle, le plus embarrassant et le plus difficile, surtout en ce qui concerne la distinction de l'adjectif verbal et du participe présent. Je lui répondais évasivement et d'une manière qui l'affligeait en la faisant douter de mon intelligence. Mais pouvais-je lui dire que tout ce que m'apprenait mademoiselle Mérelle, c'était ses yeux, ses lèvres, ses cheveux blonds, son parfum, son souffle, le bruit léger de sa robe et le murmure de sa plume courant sur le papier ?

Je ne me lassais pas de contempler mon institutrice. Je l'admirais surtout quand, s'arrêtant d'écrire, pensive, elle posait sur sa lèvre la boule d'argent de son porte-plume. Plus tard, en voyant au musée de Naples cette peinture de Pompéi qui représente en médaillon une poétesse, une muse tenant de la même manière son stylet sur sa bouche, je tressaillis au souvenir des délices de mon enfance<sup>1</sup>.

Oui, j'aimais mademoiselle Mérelle, et ce qui me la rendait adorable presque autant que sa beauté, c'était son indifférence. Cette indifférence était infinie et divine. Mon institutrice ne m'adressait jamais la parole, ne me souriait

1. Une muse, sans doute. Mais on voit, dans le même musée, une autre peinture de Pompéi représentant la femme du boulanger Proculus, tenant de la même manière son stylet et son livre de ménage.



jamais; en aucun moment je ne reçus d'elle une louange ou un blâme. Peut-être que, si elle m'avait donné le moindre signe de bienveillance, le charme aurait été rompu. Mais, pendant dix mois que durèrent les leçons, elle ne me témoigna ombre d'intérêt. Parfois, avec la candide audace de mon âge, je voulais l'embrasser; je passais la main sur sa robe mordorée et lustrée comme un plumage, je tentais de m'asseoir sur ses genoux; elle m'écartait comme on écarte un petit chien, sans daigner m'adresser un reproche ni me faire une défense. Aussi, la sentant inaccessible, je me livrais rarement à de tels élans. Presque tout le temps que je passais près d'elle, j'étais à peu près idiot et plongé dans un abêtissement délicieux. J'éprouvai à l'âge de huit ans que bienheureux est celui qui, cessant de penser et de comprendre, s'abîme dans la contemplation de la beauté; et il me fut révélé que le désir infini, sans crainte et sans espoir, et qui s'ignore, apporte à l'âme et aux sens une joie parfaite, car il est à lui-même son entier contentement et sa pleine satisfaction. Mais cela, je l'avais bien oublié à dix-huit ans; et, depuis, je n'ai jamais pu le rapprendre complètement. Je demeurais donc devant elle immobile, les poings dans les joues et les yeux tout grands ouverts. Et quand, enfin, je sortais de mon extase (car tout de même j'en sortais), je manifestais ce réveil de l'esprit et du corps en donnant des coups de pied dans la table et en faisant des pâtés d'encre sur les fables de La Fontaine. Un regard de mademoiselle Méréelle me replongeait aussitôt dans une bienheureuse ataraxie. Ce regard sans haine et sans amour suffisait à m'anéantir.



Après son départ, je me mettais à genoux sur le plancher devant sa chaise. C'était une petite chaise en palissandre de style Louis-Philippe et qui voulait être gothique; le dossier était ogival et le siège de tapisserie au petit point représentait un épagneul sur un coussin rouge, et cette chaise me paraissait la plus précieuse chose du monde, quand mademoiselle Mérelle s'y était assise. Mais, à dire vrai, mes contemplations duraient peu et je sortais de la chambre aux boutons de roses par sauts et par bonds et en criant à tue-tête. Ma mère m'a dit que je n'avais jamais été aussi tapageur qu'en ce temps-là, et c'est une tradition de famille, que je rivalisais en catastrophes avec Justine. Tandis que la petite bonne rompait dans la cuisine les cataractes des eaux potables, je mettais le feu à l'abat-jour vert, orné de Chinois, si cher à mon père et qu'on pensait éternel dans la maison. Parfois, nous étions associés, Justine et moi, dans un même cataclysme, comme le jour où nous roulâmes tous deux ensemble, une bouteille à la main, du haut en bas de l'escalier de la cave, et cette matinée tragique où, en arrosant de concert les fleurs, sur le rebord de la fenêtre, nous laissâmes tomber l'arrosoir sur la tête de M. Bellaguet. Ce fut à cette époque aussi que je rangeai en bataille avec le plus d'ardeur des armées de soldats de plomb sur la table de la salle à manger, et que j'y livrai les plus terribles combats, malgré les objurgations de Justine, pressée de mettre le couvert et qui, sur mon refus prolongé de ranger mes militaires dans leurs boîtes, ramassait, en dépit de mes cris, vainqueurs et vaincus pêle-mêle dans son tablier. Par représailles, je cachais la boîte à ouvrage de Justine dans le



four de la cuisine et je m'étudiais à faire « endêver » cette simple créature. Enfin, j'étais un enfant très enfant, un petit garçon garçonnant, un petit animal vif et joyeux. Et il est vrai aussi que mademoiselle Mérelle exerçait sur moi une puissance irrésistible et que je subissais à sa vue un enchantement tel qu'on en voit dans les contes arabes.

Or, un jour, après dix mois d'ensorcellement, ma mère, à dîner, m'apprit que mon institutrice ne reviendrait plus.

— Mademoiselle Mérelle, ajouta ma mère, m'a avertie aujourd'hui que tu avais fait des progrès suffisants et que tu pourrais entrer au collège à la rentrée.

Chose étrange! j'entendis cette nouvelle sans étonnement, sans désespoir, presque sans regret; elle ne me surprenait pas. Il me semblait au contraire naturel que l'apparition s'évanouît. C'est ainsi du moins que je m'explique cette tranquillité d'âme où je demeurai. Mademoiselle Mérelle était déjà si lointaine quand elle était près de moi, que je pouvais supporter l'idée de son éloignement. Et puis on n'a pas à huit ans une grande faculté de souffrir et de regretter.

— Grâce aux leçons de ton institutrice, poursuivit ma mère, tu sais assez de grammaire française pour être mis tout de suite au latin. Je suis bien reconnaissante à cette charmante demoiselle de t'avoir appris les règles des participes; c'est ce qu'il y a de plus embarrassant dans notre langue, et je n'ai jamais pu, malheureusement, surmonter cette difficulté faute d'avoir été bien commencée.

Ma chère maman s'abusait : non ! mademoiselle Mérelle ne m'apprit pas la règle des participes, mais elle me révéla des vérités plus précieuses et des secrets plus



utiles ; elle m'initia au culte de la grâce et de la vénusté ; elle m'enseigna, par son indifférence, à goûter la beauté, même insensible et lointaine, à l'aimer avec désintéressement, et c'est un art parfois nécessaire dans la vie.

Je devrais finir là l'histoire de mademoiselle Mérelle. Je ne sais quel mauvais génie me pousse à la gâter en la terminant. Du moins, le ferai-je en peu de mots. Mademoiselle Mérelle ne resta pas institutrice. Elle alla vivre sur le lac de Côme avec le jeune Villeragues qui ne l'épousa point ; il la fit épouser à son oncle Monsaigle, en sorte que sa destinée ressemble par ce côté à celle de lady Hamilton. Mais elle s'écoula plus obscure et plus tranquille. J'eus plusieurs occasions de la revoir, que j'évitai soigneusement.





XXX

### Fureur sacrée

ENVIRON cette époque, à la tombée d'un beau jour d'été, je feuilletais, près de la fenêtre, une Bible en images, très antique, toute dépenaillée, et dont les estampes, d'un style pompeux et dur, excitaient parfois ma surprise, mais ne me charmaient pas, car elles manquaient de cette douceur sans laquelle rien ne m'a jamais souri. Une seule me plaisait, qui représentait une dame portant une très petite coiffe, les cheveux aplatis sur le haut de la tête et bouffant sur les oreilles, le chignon en boule, très bien attifée à la mode du temps de Louis XIII, avec un col



de dentelle, et qui, debout sur une terrasse à l'italienne, présentait à Jésus-Christ un verre à pied rempli d'eau. Je contemplais cette dame qui me semblait belle, je méditais cette scène mystérieuse et surtout j'admirais le verre pour sa forme élégante et les pointes de diamant qui en ornaient le pied. Et j'étais plein du désir d'un tel verre quand ma bonne mère m'appela et me dit :

— Pierre, nous irons demain voir Mélanie... Tu es content, je pense ?

Oui, j'étais content. Il y avait plus de deux ans déjà que Mélanie nous avait quittés pour se retirer chez sa nièce qui était fermière à Jouy-en-Josas. J'avais d'abord désiré avec ferveur de revoir ma vieille bonne. Je suppliais ma chère maman de me mener auprès d'elle. Avec le temps, ce désir s'attédisait ; maintenant, j'étais accoutumé à ne plus la voir et son souvenir, déjà lointain, s'effaçait peu à peu de mon cœur. Oui, j'étais content, mais, à vrai dire, c'était surtout l'idée du voyage qui me réjouissait. Ma vieille Bible ouverte sur les genoux, je pensais à Mélanie, et, me reprochant mon ingratitude, je m'évertuais à l'aimer comme autrefois. Je tirai son souvenir du fond de mon cœur où il était enfoui, je le frottai, le fis reluire et parvins à lui donner l'aspect d'une chose un peu usée, sans doute, mais propre.

A dîner, voyant ma mère boire dans un verre assez commun, je lui dis :

— Maman, quand je serai grand, je te donnerai un beau verre à pied, long comme un cornet à fleurs, pareil à celui que j'ai vu dans une ancienne gravure qui représente une dame donnant à boire à Jésus-Christ.



— Je t'en remercie d'avance, Pierre, répondit ma mère, mais il faut penser à apporter un gâteau à cette pauvre vieille Mélanie, qui aime beaucoup la pâtisserie.

Nous allâmes par le chemin de fer à Versailles. Au débarcadère, une carriole nous attendait, attelée d'un cheval boiteux et que conduisait un garçon à jambe de bois, qui nous mena à Jouy, à travers une vallée où coulaient des ruisseaux dans les prés et les vergers, et que des bois sombres couronnaient.

— Cette route est jolie, dit ma mère. Sans doute elle était encore plus jolie au printemps, quand les pommiers, les cerisiers, les pêcheurs formaient des bouquets d'une blancheur avivée de rose. Mais il n'y avait alors dans l'herbe que des fleurettes timides et pâles, telles que les bassinets, les marguerites des prés. Vois : les fleurs d'été sont plus hardies et portent au soleil, comme ces nielles, ces bleuets, ces pieds-d'alouette, ces coquelicots, des couleurs éclatantes.

J'étais ravi de tout ce que je voyais. Nous arrivâmes à la ferme et trouvâmes madame Denizot dans la cour, près d'un tas de fumier, une fourche à la main.

Elle nous conduisit dans la salle enfumée où Mélanie, au coin de la cheminée, dans un haut fauteuil de bois blanc grossièrement paillé, tricotait de la laine bleue. Un essaim de mouches bourdonnait autour d'elle. Une marmite chantonnait dans l'âtre. A notre venue, Mélanie fit effort pour se soulever de son siège. Ma mère l'y retint d'un geste affectueux. Nous l'embrassâmes. Ma bouche enfonçait dans ses joues molles. Elle remuait les lèvres, mais il n'en sortait pas de son.



— La pauvre vieille, dit madame Denizot, a perdu l'habitude de parler. Ce n'est pas surprenant : elle en a si peu l'occasion ici !

Mélanie essuya d'un coin de son tablier ses yeux brouillés. Elle nous sourit et sa langue se délia :

— C'est-il Dieu possible que vous voilà, madame Nozière ? Vous n'avez pas changé. Comme votre petit Pierre a grandi ! Il ne se ressemble plus... Le cher enfant, il nous pousse dans l'autre monde.

Elle s'enquit de mon père qui était bien bel homme et pitoyable au pauvre monde ; de ma tante Chausson qui ramassait les épingles qu'elle trouvait à terre, louable en cela, car il ne faut rien laisser perdre ; de la bonne madame Laroque, qui me taillait des tartines de confitures, et de son perroquet Navarin qui m'avait, un jour, mordu le doigt jusqu'au sang. Elle demanda si M. Danquin, mon parrain, aimait toujours autant les truites au bleu, et si madame Caumont avait marié sa fille aînée. Tout en questionnant ainsi, sans attendre les réponses, la bonne Mélanie avait repris son ouvrage.

— Qu'est-ce que vous faites là, Mélanie ? demanda ma mère.

— Un jupon de laine pour ma nièce.

La nièce dit tout haut, en haussant les épaules :

— Elle laisse tomber des mailles qu'elle ne relève pas. Son lé va s'apetissant. C'est de la laine perdue.

M. Denizot, ayant déposé ses sabots, entra et salua la compagnie.

— Madame Nozière, dit-il, vous pouvez vous assurer que la vieille ne manque de rien.



— Elle nous coûte assez cher, ajouta madame Denizot. Je la regardais tricoter son jupon, un peu contristé pour elle que ce fût de la laine perdue. Elle n'avait qu'un verre à ses lunettes; encore était-il brisé en trois morceaux, ce dont elle ne semblait prendre aucun souci.

Nous causâmes comme de bons amis, mais nous n'avions pas grand'chose à nous dire. Elle abondait en maximes et m'enseignait qu'on doit respecter ses père et mère, ne jamais perdre un morceau de pain et acquérir du savoir pour remplir ensuite son état. Cela m'ennuyait. Donnant un autre tour à la conversation, je lui appris que l'éléphant était mort, et qu'il était venu un rhinocéros au Jardin des Plantes.

Alors, elle se mit à rire et me dit :

— Je ris en pensant à madame de Sainte-Lucie, chez qui, sur mon jeune âge, j'étais en condition. Un jour, elle alla voir le rhinocéros à la foire et demanda à un gros homme habillé en Turc, si c'était lui le rhinocéros. — Non, madame, répondit le gros homme, mais c'est moi qui le montre.

Elle parla ensuite, je ne sais à quel propos, des Cosaques qui étaient venus en France en 1815. Et elle me conta ce qu'elle m'avait conté maintes fois, jadis, dans nos promenades.

— Un de ces vilains Cosaques voulut m'embrasser. Je m'y refusai, et rien au monde ne m'y aurait fait consentir. Ma sœur Célestine me disait de prendre garde que nous n'étions point nos maîtres et que, si je rebutais ainsi les Cosaques, ils pourraient mettre, de dépit, le feu au village. Et, dans le fait, ils étaient vindicatifs. Mais je ne me laissai point embrasser.



— Mélanie, est-ce que tu aurais rebuté le Cosaque, si tu avais été sûre qu'il brûlerait le village pour cela?

— Je l'aurais rebuté, dussent mes père et mère, oncles, tantes, neveux, nièces, frères et sœurs, et monsieur le maire, monsieur le curé et tous les habitants être grillés dans leurs maisons avec les bêtes et les denrées.

— Ils étaient bien laids, n'est-ce pas, Mélanie, les Cosaques?

— Oh! oui. Ils avaient le nez écrasé, les yeux bridés et des barbes de bouc. Mais grands et forts. Et celui qui voulut m'embrasser était bel homme en ce qu'il était, et bien découplé. C'était un chef.

— Et très méchants, les Cosaques?

— Oh! oui. S'il arrivait malheur à un quelqu'un des leurs, ils mettaient le pays à feu et à sang. On allait se cacher dans les bois. Ils disaient à tout propos *capout* et faisaient signe de nous couper la tête. Quand ils avaient bu de l'eau-de-vie, il ne fallait pas les contrarier; car alors ils devenaient furieux et frappaient tout autour d'eux, sans regarder à l'âge ni au sexe. A jeun, bien souvent, ils pleuraient du regret d'avoir quitté leur pays et certains d'entre eux jouaient sur une petite guitare des airs si tristes que le cœur se fendait à les entendre. Mon cousin Niclausse en tua un et le jeta dans un puits. Mais personne n'en sut rien... Nous en logions une douzaine à la ferme. Ils puisaient de l'eau, portaient du bois et gardaient les enfants.

J'avais entendu bien des fois ces histoires; elles m'intéressaient toujours.

Pendant que nous étions seuls avec Mélanie, ma mère



lui glissa une petite pièce d'or dans la main, et je vis la pauvre vieille la saisir en tremblant et la cacher sous son tablier, avec une expression de crainte et d'avidité qui me fit de la peine. Était-ce donc là cette Mélanie qui jadis, à l'insu de ma mère, tirait tous les jours des sous de sa poche pour m'acheter des friandises?...

Cependant, la bonne créature, redevenue confiante et parlante comme autrefois, rappelait en souriant mes espiègleries; disait combien je la faisais endêver soit en cachant ses balais, soit en mettant des poids très lourds dans son panier quand elle s'apprêtait pour aller au marché. Elle était gaie et comme rajeunie. Alors, il me passa par la tête de lui dire :

— Et tes *castroles*, Mélanie, tes belles *castroles* qui reluisaient et que tu aimais tant?

A ce souvenir, Mélanie soupira et de grosses larmes coulèrent sur ses joues ridées.

Notre couvert, à ma mère et à moi, était mis dans la chambre à coucher qui sentait la lessive. Les murs étaient blanchis à la chaux et l'on voyait, contre la glace de la cheminée, les portraits au daguerréotype de monsieur et de madame Denizot et un vieux diplôme de maître d'armes tout fleuri de drapeaux tricolores. Je demandai qu'on fit déjeuner ma vieille bonne avec nous. Mais la fermière objecta que sa tante n'avait plus de dents, mangeait lentement, qu'elle avait l'habitude de prendre ses repas seule dans la salle et que, si nous la placions à table à nos côtés, elle se sentirait gênée.

Je déjeunai fort bien d'une omelette aux fines herbes, d'une aile de poulet au gros sel et d'un morceau de fro-



mage; je bus un doigt de vin bleu, et ma mère me conseilla d'aller faire une promenade autour de la ferme.

Le soleil, qui commençait à descendre, brisait ses flèches de feu contre les feuilles tranquilles des arbres. De légers nuages blancs se tenaient immobiles dans le ciel. Des alouettes chantaient au ras des champs. Une joie inconnue s'empara de mon âme. La nature pénétrait en moi par tous les sens et m'embrasait d'une ardeur délicate. Je criai, je bondis dans la futaie, ivre, en proie à ce délire que j'ai reconnu plus tard dans les poètes grecs qui célèbrent les danses des Ménades. Et, comme elles, j'agitais en dansant un thyrses arraché à un jeune coudrier. Foulant l'herbe et les fleurs, étourdi d'air et de parfums, flagellé par les branches flexibles, je fuyais éperdument.

Ma mère m'appela, m'attira sur son cœur :

— Pierrot, me dit-elle un peu inquiète, tu es tout en nage. Comme ton front est brûlant et comme ton cœur bat fort!



## XXXI

### Première Rencontre avec la Louve romaine

**I**L ne peut pourtant pas toujours rester à muser du matin au soir avec Justine, dit ma mère.

— Et à lire tous les livres qui lui tombent sous la main, dit mon père. Hier, je l'ai trouvé plongé dans un traité d'obstétrique.

L'on résolut de me mettre en pension.

Après de longues recherches, mon père trouva ce qui me convenait : une maison d'éducation tenue par des prêtres et fréquentée par des enfants de bonne famille, deux points essentiels pour mes parents qui avaient des sentiments religieux et des penchants aristocratiques. Ne voulant point se séparer de leur enfant unique, ils ne firent pas de moi un pensionnaire, ce dont je leur garde



une reconnaissance qui ne finira qu'avec ma vie. Quant à m'envoyer comme externe deux heures le matin, deux heures le soir, ils ne le jugèrent ni possible, ni désirable. Ma mère souffrait en ce temps-là d'une maladie de cœur et Justine, occupée de la cuisine et du ménage, n'avait pas le temps, en vérité, de me conduire deux fois le jour au lieu lointain de mes études et de m'y aller chercher deux fois. On craignait d'ailleurs que, dans la maison paternelle, je ne fisse pas exactement, faute de surveillance, les travaux prescrits. Crainte bien fondée, car je ne me serais pas facilement livré aux bonnes études, pendant que Justine préparait dans sa cuisine l'inondation et l'incendie, ou luttait dans le salon avec Moïse et Spartacus. Pour ne me point exiler loin des miens, et cependant me soumettre à une exacte discipline, on me constitua demi-pensionnaire. Justine eut la charge de me conduire à l'institution Saint-Joseph le matin à huit heures, et d'aller m'y chercher l'après-midi à quatre heures.

Cette institution Saint-Joseph occupait un vieil hôtel de la rue Bonaparte, qui avait grand air.

Je ne dis pas que j'en goûtais le style, ni que j'estimais à son prix le noble escalier de pierre, avec sa rampe en fer forgé, et les grands salons blancs, verdis par le reflet des arbres, où M. Grépinet nous faisait la classe. Mon goût mal poli me portait plutôt à admirer la chapelle avec sa Vierge peinte, ses fleurs en papier dans des vases sous des globes, et sa lampe d'or qui pendait d'un ciel bleu, semé d'étoiles.

L'institution Saint-Joseph servant d'école préparatoire



au collège X..., les petits n'y étaient pas, ainsi que dans les lycées, en proie aux grands, comme les goujons aux brochets dans les rivières et les étangs. D'un âge tendre, égaux en faiblesse, encore peu avancés en méchanceté, nous ne nous opprimions pas trop les uns les autres. Les maîtres montraient de la douceur; la puérilité des surveillants les rapprochait de nous. Enfin, sans me plaire beaucoup dans cette maison, je n'y éprouvai pas ces tristesses qui devaient plus tard assombrir ma vie scolaire.

Jugeant que mademoiselle Mérelle m'avait suffisamment appris le français, on me mit au latin et je fus classé, je n'ai jamais su pour quelle raison, parmi les élèves sachant un peu de grammaire et ayant expliqué l'*Epi-tome*. Mais est-il toujours si facile de découvrir une raison aux actes des administrations publiques ou privées? Au temps où l'on me mit dans la classe de M. Grépinet, un penseur à l'œil doux et portant des moustaches gauloises, nommé Victor Considérant, que je vis maintes fois pêchant à la ligne sous le pont Royal, annonçait, sur la foi de Fourier, son maître, que les hommes jouiront d'une bonne administration quand ils se trouveront en harmonie, c'est-à-dire dans un état exactement réglé par Victor Considérant lui-même. Alors un petit animal aussi ignorant que j'étais n'entrera pas dans la classe de M. Grépinet, et la condition humaine s'améliorera sur beaucoup d'autres points. Nous ne ferons que ce qu'il nous plaira; nous aurons comme les babouins une queue pour nous pendre aux arbres et un œil au bout de cette queue. C'est ainsi du moins que mon parrain exposait la doctrine phalanstérienne.



En attendant, les choses continuent à marcher du même train que dans mon enfance, et le sort des écoliers d'aujourd'hui n'est, à tout prendre, ni meilleur ni pire que celui du petit Pierre. Mon professeur donc s'appelait Grépinet. Je le vois comme s'il était assis devant moi. Doué d'un gros nez et d'une lippe disgracieuse, il ressemblait à Laurent de Médicis, non par la libéralité de ses mœurs, mais par la laideur de son visage. C'est ce dont je me suis avisé quand j'ai vu des médailles du Magnifique. Si l'on avait des médailles de M. Grépinet, on ne les distinguerait de celles de Laurent que par la facture : les deux profils seraient semblables. M. Grépinet était très bon homme, ou je me trompe fort, et faisait très bien sa classe. Il n'y a point de sa faute si je profitai mal de ses leçons. La première m'enchantait. A la voix de M. Grépinet, je vis sortir comme par une opération magique, d'un livre plus indéchiffrable pour moi que le plus indéchiffrable grimoire, le *De Viris*, des scènes ravissantes. Un berger trouve dans les roseaux du Tibre deux enfants nouveau-nés qu'une louve nourrit de son lait ; il les porte dans sa cabane, où sa femme en prend soin, et les élève comme des pâtres, ne sachant pas que ces jumeaux sont du sang des rois et des dieux. Je les voyais à mesure que la voix du maître les tirait des ténèbres du texte, les héros d'une si merveilleuse histoire, Numitor et Amulius, rois d'Albe la Longue, Rhea Silvia, Faustulus, Acca Laurentia, Remus et Romulus. Leurs aventures occupaient toutes les facultés de mon âme ; la beauté de leurs noms me les faisait paraître beaux. Quand Justine me ramena à la maison, je lui décrivis les deux jumeaux et la louve qui



les nourrissait, et lui contai enfin toute l'histoire que je venais d'apprendre et qu'elle eût mieux écoutée, si ses esprits eussent été moins émus d'une pièce fausse de deux francs, que le charbonnier lui avait subrepticement passée ce jour même.

Le *De Viris* me causa encore quelques joies. J'aimai la nymphe Égérie qui inspirait à Numa, dans une grotte, au bord d'une fontaine, des lois sages. Mais bientôt, les Sabins, les Étrusques, les Latins, les Volsques me tombèrent sur les bras et m'assommèrent. Et puis, si je savais mal le français, je ne savais pas du tout le latin. Un jour, M. Grépinet me demanda d'expliquer un endroit de cet obscur *De Viris* où il s'agissait des Samnites. Je m'en montrai tout à fait incapable et reçus un blâme public. J'en pris le *De Viris* et les Samnites en dégoût. Mais mon âme se troublait au souvenir de Rhea Silvia, à qui un dieu donna deux enfants qui lui furent ôtés et qu'une louve nourrit dans les roseaux du Tibre.

Le supérieur, M. l'abbé Meyer, plaisait par sa douceur et sa distinction. Il me reste encore aujourd'hui l'idée que c'était un homme prudent, affectueux, maternel.

Il dînait à onze heures au réfectoire au milieu de nous et portait la salade à sa bouche avec ses doigts. Ce que j'en dis n'est pas pour nuire à sa mémoire. En sa jeunesse, ç'avait été le bel usage : ma tante Chausson m'a affirmé que mon oncle Chausson ne mangeait pas autrement la romaine.

M. le Directeur venait souvent nous voir pendant que M. Grépinet faisait la classe. Il nous faisait signe en



entrant de rester assis et, passant devant les bancs, examinait le travail de chacun. Je n'ai pas remarqué qu'il s'occupât moins de moi que de mes condisciples plus riches ou de haute naissance. Il nous parlait à tous avec une aménité qui était surtout sensible dans les reproches qu'il nous faisait, et qui ne décourageaient point; il ne grossissait point nos fautes, ne noircissait point nos intentions; ses blâmes étaient innocents et légers comme nos crimes. M. le Directeur me dit un jour que j'écrivais comme un chat, et cette comparaison, neuve pour moi, me donna un fou rire, qui s'affola encore de ce que M. le directeur, pour me montrer comment on forme les lettres, prit ma plume, qui n'avait qu'un bec, et écrivit comme un chat et demi.

Depuis lors M. le Directeur ne passa pas une seule fois devant mon pupitre sans me recommander de ménager mes plumes, de ne les point plonger brutalement jusqu'au fond de l'encrier, et de les essuyer après m'en être servi.

— Une plume doit faire un long usage, ajouta-t-il un jour. Je connais un savant qui a écrit avec une seule plume un livre entier, grand comme...

Et M. le Directeur, parcourant du regard la salle nue, désigna de ses deux bras ouverts la vaste cheminée de marbre rouge.

J'admirai.

A peu de temps de là, comme je passais avec Justine par la rue du Vieux-Colombier, apercevant dans une cour, devant un magasin d'antiquités, un saint de pierre si gigantesque que sa tête touchait aux fenêtres du premier étage, et qui écrivait dans un livre grand comme une



cheminée, d'une plume à l'avenant, je le donnai pour l'ami de M. le Directeur à ma bonne, qui n'y vit pas de difficulté.

A défaut de bonheur, j'avais quelquefois des ivresses. Il me souvient de m'être enivré de mouvement et de bruit dans la cour de l'institution pendant une des récréations qui suivaient le déjeuner. En plaisirs comme en travaux, la règle m'importunait. Je n'aimais pas ces jeux géométriques tels que les barres, où tout était ramené à des combinaisons simples. Leur exactitude m'ennuyait; ils ne me donnaient pas l'image de la vie. J'aimais les jeux abhorrés des mères et que les surveillants interdisent tôt ou tard, pour le désordre qui s'y mêle, les jeux sans règle ni frein, les jeux violents, forcenés, pleins d'horreur.

Or, ce jour-là, dès que sur le signal accoutumé nous nous répandîmes dans la cour, notre camarade Hangard, qui nous dominait tous de sa haute taille, de sa voix forte et de son caractère impérieux, monta sur un banc de pierre et nous harangua.

Hangard était bègue mais éloquent; c'était un orateur, un tribun; il y avait en lui du Camille Desmoulins.

— Moucherons, nous dit-il, est-ce que vous n'en avez pas assez de jouer au chat perché et au cheval fondu? Changeons de jeu. Jouons à l'attaque de la diligence. Je vais vous montrer comment on s'y prend. Ce sera très amusant; vous verrez.

Il dit. Nous lui répondons par des cris de joie et des acclamations. Aussitôt, faisant succéder l'action à la parole, Hangard organise le jeu. Son génie pourvoit à



tout. En un instant, les chevaux sont attelés, les postillons font claquer leur fouet, les brigands s'arment de couteaux et de tromblons, les voyageurs bouclent leurs bagages et remplissent d'or leurs sacs et leurs poches. Les cailloux de la cour et les lilas qui bordaient le jardin de M. le Directeur nous avaient fourni le nécessaire. On partit. J'étais un voyageur et l'un des plus humbles; mais mon âme s'exaltait à la beauté du paysage et aux dangers de la route. Les brigands nous attendaient dans les gorges d'une montagne affreuse formée par le perron vitré qui conduisait au parloir. L'attaque fut surprenante et terrible. Les postillons tombèrent. Je fus renversé, foulé aux pieds des chevaux, criblé de coups, enseveli sous une foule de morts. Se dressant sur cette montagne humaine, Hangard en faisait une forteresse redoutable que les brigands escaladèrent vingt fois, et dont ils furent vingt fois rejetés. J'étais moulu, j'avais les coudes et les genoux écorchés, le bout du nez incrusté d'une multitude de petites pierres aiguës, les lèvres fendues, les oreilles en feu; jamais je n'avais senti tant de plaisir. La cloche qui sonna me déchira l'âme en m'arrachant à mon rêve. Pendant la classe de M. Grépinet, je demeurai stupide et privé de sentiment. La cuisson de mon nez et la brûlure de mes genoux m'étaient agréables en me rappelant cette heure où j'avais si ardemment vécu. M. Grépinet me fit plusieurs questions auxquelles je ne pus répondre, et il me traita d'âne, ce qui me fut d'autant plus pénible que, n'ayant pas lu la *Métamorphose*, je ne savais pas encore qu'il me suffisait de manger des roses pour redevenir homme. L'ayant appris à la fleur de mes ans, j'ai promené indo-



*LE PETIT PIERRE*

lemment mon ânerie dans les jardins de la Sagesse, et l'ai nourrie des roses de la science et de la méditation. Elle en a dévoré des buissons entiers avec leurs parfums et leurs épines; mais sur sa tête humanisée il a toujours percé un petit bout d'oreille pointue.





## XXXII

### Les Ailes de Papillon

CHACQUE fois que je passe dans le parc de Neuilly, il me souvient de Clément Sibille comme de l'âme la plus douce que j'aie jamais vue effleurer cette terre. Il achevait, je crois, sa dixième année quand je le connus. Plus vieux d'un an, l'âge me donnait sur lui une supériorité que mes fautes me firent perdre. Le sort ne me le laissa voir qu'un moment; et, après tant d'années écoulées, je crois le voir encore dans le feuillage, à travers une grille, quand je passe dans le parc de Neuilly.

Monsieur et madame Sibille y avaient une demeure où,



dans la belle saison, j'allais avec mes parents passer quelquefois l'après-midi du dimanche. Madame Sibille, qui se nommait Hermance, blanche, menue, souple, les yeux verts, les pommettes pointues, le menton court, représentait assez bien la chatte métamorphosée en femme et gardant quelques traits de sa première nature. Isidore Sibille, son mari, long et triste, tenait de l'échassier. C'est ainsi que ce couple apparaissait à mon père qui cherchait volontiers, à l'exemple de Lavater, sur les figures humaines, une ressemblance animale, et en tirait des indices de caractère et de tempérament, mais d'une façon si vague et si hasardeuse que je serais fort en peine de dire ce qu'il inférait au juste de ces apparences échassière et féline. Tout ce que je sais de M. Sibille, c'est qu'il dirigeait une grande fabrique de cachemires français. J'ai entendu dire à ma mère que l'impératrice Eugénie portait quelquefois de ces cachemires pour encourager l'industrie nationale, et que c'était là une des obligations les plus pénibles qui pussent incomber à une souveraine, tant les couleurs de ces cachemires blessaient la vue. On remarquait qu'Hermance ne portait jamais de ces châles français.

La maison Sibille, dans le parc de Neuilly, était blanche, flanquée d'une tourelle et précédée d'un perron qui dominait une belle pelouse au milieu de laquelle un jet d'eau s'élevait sur un bassin de pierre. C'est là que m'apparaissait, sur le sable des allées, frêle et toujours près de s'envoler, Clément Sibille. Il avait des yeux bleus limpides, un teint d'une blancheur éclatante, des traits d'une extrême finesse. Ses cheveux blonds, très courts, frisaient



sur sa tête ronde; mais ses oreilles, loin de se rabattre sur l'os temporal, y étaient perpendiculaires et déployaient largement des deux côtés de la tête leurs pavillons d'une grandeur extraordinaire et découpés par un jeu singulier de la nature en ailes de papillon. Transparentes, elles se coloraient, à la lumière, de rose et d'incarnat et brillaient de lueurs éclatantes. On ne s'apercevait pas que ce fussent de grandes oreilles, et l'on croyait voir de petites ailes. Du moins c'est l'image que me trace ma mémoire. Clément était très joli, mais étrange.

Je disais :

— Clément a des ailes de papillon.

Et ma mère me répondait :

— Les peintres et les sculpteurs représentent de même Psyché avec des ailes de papillon; et Psyché fut épousée par l'Amour et admise dans l'assemblée des dieux et des déesses.

Un plus savant que moi en mythologie figurée aurait pu objecter à ma chère maman que Psyché ne portait pas ses ailes des deux côtés de la tête, à la place d'oreilles.

Clément était d'essence aérienne. Il ne savait pas marcher; il avançait par petits bonds, en se jetant de côté, et semblait le jouet des vents. L'ingénuité de ses amusements, la puérilité de ses manières et la maladresse enfantine de ses gestes offraient un contraste attendrissant avec sa bonté qui semblait d'un âge plus mûr, tant elle montrait de force et de mâle constance. Son âme était transparente et pure comme son teint, sereine comme son regard. Il parlait peu et toujours affectueusement. Il ne se plai-



gnait jamais quoiqu'il eût de perpétuels sujets de plaintes. Les maladies prenaient volontiers pour séjour sa chétive personne et s'y succédaient sans intervalle, fièvre scarlatine, fièvre muqueuse, fièvre typhoïde, rougeole, coqueluche. Et peut-être, un mal dont on ignorait alors la nature, la tuberculose, avait-elle envahi sa poitrine étroite. Et, quand la maladie lui donnait congé, il n'en était pas quitte envers le sort. Il lui arrivait des accidents si extraordinaires et si fréquents qu'il semblait qu'une puissance invisible s'appliquât à le persécuter. Mais toutes ces disgrâces tournaient à son avantage par l'occasion qu'elles lui donnaient de montrer sa douceur inaltérable. Communément, il glissait, butait, bronchait, trébuchait de toutes les manières concevables et inconcevables, se cognait contre tous les murs, se pinçait le doigt à toutes portes, et c'était un perpétuel renouvellement de ses ongles; il se faisait des coupures aux mains en taillant son crayon; il se logeait en travers du gosier une arête de chaque poisson que les lacs, les étangs, les ruisseaux, les rivières, les fleuves et les mers lui destinaient et qu'accommodait Malvina, la cuisinière des Sibille. Un saignement de nez le prenait au moment d'aller voir Robert-Houdin ou de faire une promenade à âne, dans le bois de Boulogne, et, en dépit de la clef qu'on lui mettait sur le dos, il tachait son gilet neuf et son beau pantalon blanc. Un jour, sous mes yeux, comme il voltigeait à son habitude sur la pelouse, il tomba dans le bassin. De peur d'un rhume, d'une maladie de poitrine, on prit de grands soins pour le réchauffer. Je le vis dans son lit, sous un monstrueux édredon, coiffé d'un béguin à fleurs, riant aux anges. Il



s'excusa, en me voyant, de m'avoir laissé seul, sans distraction.

Je n'avais ni frère, ni compagnon avec qui je pusse me comparer. En voyant Clément, je découvrais que la nature m'avait donné une âme agitée, pleine de trouble et d'ardeur, gonflée de vains désirs et de folles douleurs. Rien n'altérerait le calme de son âme. Il ne tenait qu'à moi d'apprendre de lui que notre bonheur ou notre malheur dépend moins des circonstances que de nous-mêmes. Mais j'étais sourd aux leçons de la sagesse. Heureux encore si je n'eusse opposé à l'exemple du bon petit Clément celui d'un enfant violent dans ses jeux, insensé et malfaisant. Je fus cet enfant-là, je le fus au jugement du monde. Dois-je alléguer, pour me justifier, la nécessité, maîtresse des hommes et des dieux, qui me conduisit comme elle conduit l'univers? Dois-je alléguer l'amour de la beauté qui m'inspira cette fois comme il inspira ma vie entière, dont il fut le tourment et la joie? A quoi bon? Jugea-t-on jamais personne selon les principes de la philosophie naturelle et les lois de l'esthétique? Mais exposons les faits.

Un après-midi d'automne, nous fûmes autorisés, Clément et moi, à nous promener seuls sur le boulevard qui passe devant la maison Sibille. Ce boulevard n'était pas tel alors qu'il est aujourd'hui, bordé par les grilles uniformes qui défendent les jardins. Plus rustique, plus mystérieux et plus beau, il longeait sur une grande étendue le parc royal, clos de murs. Les feuilles mortes tombaient des grands arbres dans un poudrolement de lumière et jonchaient d'or le sol où nous marchions. Clément, qui sautillait, me devança de quelques pas et je vis que sa casquette de drap



noir, toute garnie de gros galons grenat, triste de couleur et laide de forme, cachait les jolies petites boucles de ses cheveux blonds et opprimait les pavillons merveilleux de ses oreilles. Cette casquette me déplut. J'eus le tort de n'en pas détourner mes regards et elle me causa un malaise croissant. Enfin, ne pouvant la souffrir, je demandai à mon compagnon de l'ôter. Cette demande, à laquelle il ne trouvait sans doute aucune raison, ne lui parut pas mériter de réponse. Il continua ses petites envolées avec sérénité. Je le pressai une deuxième fois et sans grâce d'ôter sa casquette.

Surpris de mon insistance :

— Pourquoi? demanda-t-il doucement.

— Parce qu'elle est laide.

Il crut que je plaisantais et se tint néanmoins sur ses gardes et, quand j'essayai de la lui arracher, il repoussa ma tentative et raffermir sa casquette sur sa tête d'une main prudente et soigneuse, car il aimait sa casquette et la trouvait belle. Je tentai deux fois encore de m'emparer de l'odieuse coiffure. A chaque fois, il l'enfonçait plus profondément sur sa tête et la rendait plus odieuse encore. Dépit, j'interrompis mes attaques, non sans arrière-pensée. Son joli visage, empreint d'une surprise douloureuse, reprit vite son air naturel de paisible innocence. Que n'ai-je été touché par la pureté de son regard confiant? Mais un esprit de violence était en moi. J'observai attentivement mon ami et soudain, d'un geste rapide, je saisis la casquette et la lançai par-dessus le mur dans le parc de Louis-Philippe.

Clément ne prononça pas une parole, ne poussa pas un



cri. Il me regarda d'un air de surprise et de reproche qui me fendit le cœur ; et ses yeux brillaient de larmes. Je demeurais stupide, ne pouvant croire que j'avais accompli un acte si criminel, et je cherchais encore sur la tête ailée et bouclée de Clément la casquette fatale. Elle n'y était plus, elle n'y pouvait revenir. Le mur était très haut, le parc vaste et solitaire. Le soleil descendait à l'horizon. De peur que Clément ne prît froid ou plutôt dans le trouble que me causait la vue de sa tête nue, je le couvris de mon chapeau tyrolien qui lui cachait les yeux et lui rabattait tristement les oreilles. Et nous regagnâmes en silence la maison Sibille. On devine comment j'y fus accueilli.

Mes parents ne me ramenèrent plus chez leurs amis de Neuilly. Je ne revis plus Clément. Le pauvre petit disparut bientôt de ce monde. Ses ailes de papillon grandirent et, quand elles furent assez fortes pour le porter, il s'envola. Sa mère désolée essaya, en vain, de le suivre. Métamorphosée en chatte par la faveur du ciel, elle le guette en miaulant sur les toits.



## XXXIII

### Divagation

**A** PRÈS avoir barbouillé déjà beaucoup de papier avec mes souvenirs d'enfance, je retrouve dans un coin de ma mémoire un jugement que ma mère porta sur moi, quand j'étais petit. Un jour qu'elle devait m'emmener à la promenade, elle mit à s'habiller un temps qui me parut long. Et, lorsque enfin elle se montra, riante et parée, je lui jetai un regard sombre (dit-on) et lui déclarai que je renonçais à cette promenade, à toutes les promenades, à tous les plaisirs, à tous les biens de ce monde, dès ce jour et pour la vie.

— Comme cet enfant est violent ! soupira ma mère.

Ce jugement ne me paraît pas juste malgré les faits qui l'ont motivé. Il est vrai qu'en me comparant à mon gentil



ami que les dieux changèrent en papillon, je m'aperçus spontanément que je n'étais ni doux, ni placide comme lui. Et, pour ne rien cacher, mes désirs, plus ardents que ceux de la plupart des enfants, cédaient plus promptement que les leurs à la nécessité. Dès mon âge le plus tendre, la raison exerça sur moi un puissant empire. C'est dire que j'étais un être singulier, car tel n'est pas le cas de la plupart des individus de mon espèce. De toutes les définitions de l'homme, la plus mauvaise me paraît celle qui en fait un animal raisonnable. Je ne me vante pas excessivement en me donnant pour doué de plus de raison que la plupart de ceux de mes semblables que j'ai vus de près ou dont j'ai connu l'histoire. La raison habite rarement les âmes communes et bien plus rarement encore les grands esprits. Je dis la raison et, si vous me demandez comment je prends le terme, je vous répondrai que je le prends dans le sens vulgaire. Si j'y attachais une acception métaphysique, je ne le comprendrais plus. J'entends le mot comme l'entendait la vieille Mélanie qui « oncques lettres ne lut. » J'appelle raisonnable celui qui accorde sa raison particulière avec la raison universelle, de manière à n'être jamais trop surpris de ce qui arrive et à s'y accommoder tant bien que mal; j'appelle raisonnable celui qui, observant le désordre de la nature et la folie humaine, ne s'obstine point à y voir de l'ordre et de la sagesse; j'appelle raisonnable enfin celui qui ne s'efforce pas de l'être.

Je pense que je fus celui-là. Mais de bonne foi, en y songeant, je ne le sais pas et ne me soucie pas de le savoir. Incrédule à l'oracle de Delphes, loin de chercher à me



connaître moi-même, je me suis toujours efforcé de m'ignorer. Je tiens la connaissance de soi comme une source de soucis, d'inquiétude et de tourments. Je me suis fréquenté le moins possible. Il m'a paru que la sagesse était de se détourner de soi-même, de s'oublier soi-même, ou de s'imaginer autre qu'on n'est et par la nature et par la fortune. Ignore-toi toi-même, c'est le premier précepte de la sagesse.

S'il est vrai que Montaigne composa ses *Essais* pour étudier son propre individu, cette recherche lui dut être plus cruelle que les pierres qui lui déchiraient les reins. Mais je crois qu'il fit son livre tout au contraire pour se distraire et s'amuser, pour se divertir et non pour s'avertir.

Et que l'on ne dise pas que ce sermon sur l'éloignement de soi-même est étrangement placé dans un livre où l'on ne se quitte pas un moment. Je suis une autre personne que l'enfant dont je parle. Nous n'avons plus en commun, lui et moi, un atome de substance ni de pensée. Maintenant qu'il m'est devenu tout à fait étranger, je puis en sa compagnie me distraire de la mienne. Je l'aime, moi qui ne m'aime ni ne me hais. Il m'est doux de vivre en pensée les jours qu'il vivait et je souffre de respirer l'air du temps où nous sommes.



## XXXIV

### Collégien

C'ÉTAIT le jour de la rentrée. J'étais admis, cette année-là, comme externe au collège, après avoir fréquenté quelque temps cette institution Saint-Joseph où j'expliquais l'*Épitome* au chant des moineaux.

Devenu collégien, je sentais cet honneur avec quelque inquiétude et craignais qu'il ne fût lourd. Je n'avais nulle envie de briller sur ces bancs tachés d'encre, car, à dix ans, j'étais sans ambition. Je n'en avais d'ailleurs nul espoir. A l'école préparatoire, je m'étais fait remarquer surtout par une expression perpétuelle de surprise, qui ne passe pas, à tort ou à raison, pour une marque de grande intelligence et me faisait juger un peu simple : jugement injuste. J'étais aussi intelligent que la plupart



de mes camarades, mais je l'étais autrement. Leur intelligence leur servait dans les circonstances ordinaires de la vie. La mienne ne me venait en aide que dans les rencontres les plus rares et les plus inattendues. Elle se manifestait inopinément dans des promenades lointaines ou dans des lectures étranges. J'étais résigné à n'être pas un élève brillant et je me disposais, dès mon entrée au collège, à chercher ce qui pouvait, dans ma nouvelle existence, me donner quelque distraction. Tels étaient mon naturel et mon génie, et je n'ai jamais changé. J'ai toujours su me distraire; ce fut tout mon art de vivre. Petit et grand, jeune et vieux, j'ai constamment vécu le plus loin possible de moi-même et hors de la triste réalité. J'éprouvais, en ce jour de rentrée, un désir d'autant plus vif d'échapper aux circonstances environnantes, que ces circonstances me semblaient particulièrement disgracieuses. Le collège était laid, sale, mal odorant; mes camarades brutaux; les maîtres tristes. Notre professeur nous regardait sans joie et sans amour, et il n'était ni assez exquis ni assez pervers pour affecter les dehors d'une tendresse qu'il n'éprouvait pas. Il ne nous fit pas de discours et, nous ayant observés un moment, il nous demanda nos noms qu'il inscrivait, à mesure que nous les prononcions, dans un grand registre ouvert sur son pupitre. Je le trouvais vieux et machinal. Sans doute n'était-il pas aussi âgé qu'il me semblait. Quand il eut recueilli nos noms, il les mâcha quelque temps en silence, pour s'en pénétrer. Et je crois qu'aussitôt il les posséda tous. Son expérience lui avait enseigné qu'un maître ne tient ses élèves qu'autant qu'il tient leur nom et leur figure.



— Je vais, nous dit-il ensuite, vous dicter la liste des livres que vous devrez vous procurer le plus tôt possible.

Et il nous dénombrâ d'une voix lente et monotone des titres rébarbatifs tels que lexiques et rudiments (ne les pouvait-on nommer avec plus de douceur à de très jeunes enfants?), les fables de Phèdre, une arithmétique, une géographie, le *Selectæ e profanis...*, que sais-je encore? Et il termina sa liste par cette mention, nouvelle pour moi : *Esther et Athalie*.

Aussitôt je vis devant moi, dans un vague délicieux, deux femmes gracieuses, vêtues comme sur les images, qui se tenaient par la taille et qui se disaient des choses que je n'entendais pas, mais que je devinais touchantes et jolies. La chaire et le professeur, le tableau noir, les murs gris avaient disparu. Les deux femmes marchaient lentement dans un étroit sentier entre des champs de blé, fleuris de bleuets et de coquelicots, et leurs noms chantaient à mes oreilles : Esther et Athalie.

Je savais déjà qu'Esther était l'aînée. Elle était bonne. Athalie, plus petite, avait des nattes blondes, autant que je pouvais le discerner. Elles habitaient la campagne. Je devinais un hameau, des chaumières qui fumaient, un berger, des villageois dansant; mais tous les traits de ce tableau restaient incertains, et j'étais avide de connaître les aventures d'Esther et d'Athalie. Le professeur, en m'appelant par mon nom, me tira de ma rêverie.

— Dormez-vous? Vous êtes dans la lune. Allons! Allons! soyez attentif et écrivez.

Le maître nous dictait les devoirs et les leçons pour le



lendemain : un thème latin à faire, une fable de Fénelon à réciter.

Rentré à la maison, je remis à mon père la liste des livres qu'il fallait se procurer le plus tôt possible. Mon père parcourut cette liste d'un regard paisible et me dit qu'il fallait demander ces ouvrages à l'économe du collège.

— Ainsi, me dit-il, tu auras de chaque livre l'édition adoptée par ton professeur et possédée par la plupart de tes condisciples : même texte, mêmes notes. Cela vaudra beaucoup mieux.

Et il me rendit ma liste.

— Mais, lui dis-je, *Esther et Athalie*?

— Eh bien, mon enfant, l'économe te remettra *Esther* et *Athalie* avec les autres livres.

J'étais déçu. J'aurais voulu avoir tout de suite *Esther et Athalie*. J'en attendais une grande joie. Je tournais autour de la table où mon père était occupé à écrire.

— Papa, *Esther et Athalie*?...

— Ne musarde pas : va travailler et laisse-moi tranquille!

Je fis mon thème latin assis sur un talon, sans goût et mal.

Pendant le dîner, ma mère m'adressa diverses questions sur mes professeurs, sur mes condisciples, sur les classes.

Je répondis que mon professeur était vieux, sale, se mouchait en trompette, se montrait toujours sévère, quelquefois injuste. Quant à mes camarades, je vantai les uns à l'excès, je dépréciai les autres sans mesure. Je ne possédais pas le sentiment des nuances et ne me résignais pas



encore à reconnaître l'universelle médiocrité des hommes et des choses.

Je demandai soudain à ma mère :

— *Esther et Athalie*, c'est joli, n'est-ce pas?

— Sans doute, mon enfant, mais ce sont deux pièces.

J'accueillis ces paroles d'un air si stupide que mon excellente mère jugea utile de me donner des explications très claires.

— Ce sont deux pièces de théâtre, mon enfant, deux tragédies. *Esther* est une pièce, *Athalie* en est une autre.

Alors, gravement, tranquillement, résolûment, je répondis :

— Non.

Ma mère, stupéfaite, me demanda comment je pouvais nier ainsi sans raison ni civilité.

Je répétais que non, que ce n'étaient pas deux pièces. Qu'*Esther et Athalie*, c'était une histoire; que je la savais, qu'*Esther* était une bergère.

— Eh! bien, dit ma mère, c'est une *Esther et Athalie* que je ne connais pas. Tu me montreras le livre dans lequel tu as lu cette histoire.

Je gardai quelques instants un sombre silence, puis je repris, l'âme toute brouillée d'amertume et de mélancolie :

— Je te dis qu'*Esther et Athalie*, c'est pas deux pièces de théâtre.

Ma mère essayait de me persuader, quand mon père la pria vivement de me laisser dans mon outrecuidance et ma stupidité.

— Il est idiot, ajouta-t-il.

Et ma mère soupira. Je vis, je vois encore, se soulever



et s'abaisser sa poitrine dans son corsage de taffetas noir, fermé au col par une petite broche d'or en forme de nœud, avec deux glands qui tremblaient.

Le lendemain, à huit heures, Justine, ma bonne, me conduisit au collège. J'avais quelque sujet d'être soucieux. Mon thème latin ne me contentait pas et me semblait de nature à ne contenter personne. Son seul aspect révélait un ouvrage imparfait et fautif. L'écriture, assez appliquée et fine au commencement, s'altérait et grossissait par un progrès rapide, jusqu'à devenir informe aux dernières lignes. Mais je renfonçais ce souci dans les obscures profondeurs de mon âme; je le noyais. A dix ans, j'étais déjà sage au moins sur un point : je concevais qu'il ne faut rien regretter de ce qui est irréparable, qu'en un mal sans remède, comme dit Malherbe, il n'en faut pas chercher et que se repentir d'une faute, c'est ajouter proprement à un mal un mal pire encore. Il faut se pardonner beaucoup à soi-même pour s'habituer à pardonner beaucoup à autrui. Je me pardonnai mon thème. En passant devant la boutique de l'épicier, je vis des fruits confits qui brillaient dans leur boîte, comme des bijoux dans un écrin de velours blanc. Les cerises faisaient des rubis, l'angélique des émeraudes, les prunes de grosses topazes, et comme, de tous les sens, c'est la vue qui me procure les impressions les plus fortes et les plus profondes, je fus séduit et je déplorai que mes moyens ne me permissent pas d'acheter une de ces boîtes. Mais je n'avais pas assez d'argent. Les plus petites valaient un franc vingt-cinq. Si le regret n'eut point d'empire sur moi, le désir a conduit ma vie entière. Je puis dire que mon existence ne fut qu'un



long désir. J'aime désirer; du désir j'aime les joies et les souffrances. Désirer avec force, c'est presque posséder. Que dis-je? c'est posséder sans dégoût et sans satiété. Après cela, suis-je bien sûr qu'à dix ans je professais cette philosophie du désir, et que mon cerveau la contenait toute formée? Je n'en mettrais pas ma main au feu. Je ne jurerais pas non plus que, beaucoup plus tard, la cuisson du désir ne m'a pas été quelquefois trop vive pour ne m'être pas douloureuse. Heureux encore si je n'avais jamais désiré que des boîtes de fruits confits!

Je vivais en grande intimité avec Justine. J'étais tendre, elle était vive : je l'aimais sans m'en sentir aimé, ce qui, s'il faut le dire, n'était guère dans mon caractère.

Ce matin-là, nous marchions tous deux sur la voie du collège, tenant chacun par un côté la courroie de ma gibecière et tirant par à-coups très secs, au risque de nous faire trébucher; mais nous étions solides. D'habitude, je retournais à Justine tout ce que mes professeurs m'avaient dit de pénible ou même d'injurieux dans la journée. Je l'interrogeais sur des sujets difficiles, comme j'avais été moi-même interrogé. Elle ne répondait pas ou répondait mal, et je lui disais ce qu'on m'avait dit : « Vous êtes un âne. Vous aurez un mauvais point. N'avez-vous pas honte de votre paresse? » Ce matin-là, donc, je lui demandai si elle connaissait *Esther et Athalie*.

— Mon petit monsieur, me répondit-elle, Esther et Natalie, c'est des noms.

— Justine, cette réponse mérite une punition.

— C'est des noms, mon petit maître. Natalie, c'est le nom de ma sœur de lait.



— C'est possible, mais tu n'as pas lu dans le livre l'histoire d'Esther et d'Athalie. Non, tu ne l'as pas lue. Eh! bien, je vais te la conter.

Et je la lui contai.

— Esther était fermière à Jouy-en-Josas. Un jour qu'elle se promenait dans la campagne, elle rencontra une petite fille évanouie de fatigue, au bord d'un chemin. Elle la fit revenir à elle, lui donna du pain, du lait, lui demanda son nom.

Je contai ainsi jusqu'à la porte du collège. Et j'étais sûr que cette histoire était vraie, et que je la trouverais toute semblable dans mon livre. Comment me l'étais-je persuadé? Je n'en sais rien. Mais j'en étais sûr.

Cette journée ne fut point mémorable. Mon thème passa inaperçu et disparut obscurément comme la multitude des actions humaines qui coulent dans la nuit sans mémoire. Le lendemain, je me sentis soulevé d'un enthousiasme héroïque pour Binet. Binet était petit, maigre, les yeux creux, la bouche grande, la voix aigre. Il avait des bottes, de petites bottes noires, vernies, piquées de blanc. Il m'éblouit. L'univers disparut à mes yeux, je ne voyais que Binet. Je ne puis découvrir aujourd'hui aucune raison à mon enthousiasme, sinon ces bottes, qui rappelaient tant de gloires et d'élégances passées. Et, si vous trouvez que c'est peu, vous ne comprendrez jamais un mot à l'histoire universelle. Les Grecs ne sont-ils pas essentiellement les Grecs aux belles knémides? Le jour suivant était un mercredi, jour de congé. L'économe ne nous remit nos livres que le jeudi. Il nous fit signer un reçu, ce qui nous donna une haute idée de nos personnes



civiles. Nous respirâmes nos livres avec plaisir : ils sentaient la colle et le papier. Ils étaient tout frais. Nous inscrivîmes nos noms sur le titre. Certains d'entre nous firent un pâté sur la couverture de quelque grammaire ou dictionnaire, et ils en gémirent. Et pourtant, ces bouquins étaient destinés à recevoir plus de taches d'encre que les vitres de l'épicier de la rue des Saints-Pères ne reçoivent de taches de boue en hiver. Mais la première macule désespère : les autres vont de soi. Ces considérations, pour peu qu'on les poussât, nous mèneraient loin des grammaires et des dictionnaires. Quant à moi, je cherchai tout de suite dans mon paquet de livres *Esther et Athalie*. Par un coup du sort, qui me fut cruel, cet ouvrage manquait; l'économe, auquel je le réclamai, me dit que je l'aurais en temps utile et que je n'avais pas à m'inquiéter.

Ce fut seulement quinze jours plus tard, le jour des Morts, que je reçus *Esther et Athalie*. Un petit volume cartonné à dos de toile bleue, qui portait sur le plat ce titre en papier gris : « Racine, *Esther et Athalie*, tragédies tirées de l'Écriture sainte, édition à l'usage des classes. » Ce titre ne m'annonçait rien de bon. J'ouvris le livre : c'était pis qu'on n'eût pu craindre. *Esther et Athalie* étaient en vers. On sait que tout ce qui est écrit en vers se comprend mal et n'intéresse pas. *Esther et Athalie* formaient deux pièces distinctes et tout en vers. En grands vers. Ma mère avait cruellement raison. Alors *Esther* n'était pas fermière, *Athalie* n'était pas une petite mendicante, *Esther* n'avait pas rencontré *Athalie* au bord du chemin. Alors j'avais rêvé ! Rêve charmant ! Que la réalité était triste et



## LE PETIT PIERRE

ennuyeuse auprès de mon songe ! Je fermai le livre et me promis bien de ne jamais le rouvrir. Je ne me suis pas tenu parole.

O doux et grand Racine ! le meilleur, le plus cher des poètes ! telle fut ma première rencontre avec vous. Vous êtes maintenant mon amour et ma joie, tout mon contentement et mes plus chères délices. C'est peu à peu, en avançant dans la vie, en faisant l'expérience des hommes et des choses, que j'ai appris à vous connaître et à vous aimer. Corneille n'est près de vous qu'un habile déclamateur, et je ne sais si Molière lui-même est aussi vrai que vous, ô maître souverain, en qui réside toute vérité et toute beauté ! Dans ma jeunesse, gâté par les leçons et les exemples de ces barbares romantiques, je n'ai pas compris tout de suite que vous étiez le plus profond comme le plus pur des tragiques ; mes regards manquaient de force pour contempler votre splendeur. Je n'ai pas toujours parlé de vous avec assez d'admiration ; je n'ai jamais dit que vous avez créé les caractères les plus vrais qui aient été mis au jour par un poète ; je n'ai jamais dit que vous étiez la vie même et la nature même. Vous avez seul offert en spectacle de véritables femmes. Que sont les femmes de Sophocle et de Shakespeare auprès de celles que vous avez animées ? Des poupées ! Les vôtres ont seules des sens et cette chaleur intime que nous appelons l'âme. Les vôtres seules aiment et désirent ; les autres parlent ; je ne veux pas mourir sans avoir écrit quelques lignes au pied de votre monument, ô Jean Racine, en témoignage de mon amour et de ma piété. Et si je n'ai pas le temps d'accomplir ce devoir



sacré, que ces lignes négligées, mais sincères, me servent de testament.

Mais je n'ai pas dit qu'ayant refusé d'apprendre la prière d'Esther : *O mon souverain roi* (et ce sont là les plus beaux vers de la langue française), mon professeur de huitième me fit copier cinquante fois le verbe : *Je n'ai pas appris ma leçon*. Mon professeur de huitième était un mortel profane. Ce n'est pas ainsi qu'on venge la gloire d'un poète. Aujourd'hui, je sais Racine par cœur, et il m'est toujours nouveau. Quant à toi, vieux Richou (c'était le nom de mon professeur de huitième), je déteste ta mémoire. Tu profanais les vers de Racine en les faisant passer par ta bouche épaisse et noire. Tu n'avais pas le sens de l'harmonie. Tu méritais le sort de Marsyas. Et je m'approuve d'avoir refusé d'apprendre *Esther*, tant que tu fus mon régent. Mais vous, Maria Favart, vous, Sarah, vous, Bartet, vous, Weber, soyez bénies pour avoir fait couler de vos lèvres divines, comme le miel et l'ambroisie, les vers d'*Esther*, de *Phèdre* et d'*Iphigénie*.



## XXXV

### Ma Chambre

**M**. BELLAGUET jouit jusqu'à la dernière heure de la considération réservée à l'improbité prospère. Sa famille reconnaissante lui fit des funérailles solennelles. Des personnages de finance tenaient les cordons du poêle. Derrière le char, le maître des cérémonies portait sur un coussin les honneurs, croix, cordons, plaques et crachats.

Sur le passage du cortège, les femmes se signaient, les hommes du peuple se découvraient et murmuraient les mots de filou, d'escroc et de vieux gredin, accordant ainsi le respect de la mort avec le sentiment de la justice.

Mis en possession des biens du défunt, les héritiers firent opérer divers changements dans la maison, et ma mère



obtint que notre appartement fût remanié et rafraîchi. Par une meilleure distribution et en supprimant des cabinets noirs et des placards, on constitua une petite pièce de plus, qui devint ma chambre. Jusque-là, je couchais, soit dans un cabinet attenant au salon et trop étroit pour qu'on pût en tenir la porte fermée pendant la nuit, soit dans le cabinet des robes déjà encombré de meubles, et je travaillais sur la table de la salle à manger. Justine interrompait sans respect mes travaux pour mettre le couvert, et la substitution des plats, des assiettes et de l'argenterie aux livres, aux cahiers et à l'encrier ne s'opérait jamais sans trouble. Dès que j'eus une chambre, je ne me reconnus plus. D'enfant que j'étais la veille, je devins un jeune homme. Mes idées, mes goûts s'étaient formés en un moment. J'avais une manière d'être, une existence propre.

De ma chambre, la vue n'était ni belle ni étendue ; elle donnait sur une cour de service. Le papier de tenture offrait aux yeux un semis de bouquets bleus sur fond crème. Un lit, deux chaises et une table la meublaient. Le lit de fonte mérite d'être décrit. Il était peint d'une couleur dont le choix ne se concevait pas tant qu'on n'avait pas saisi qu'elle imitait le palissandre. Ce lit, historié en toutes ses parties dans le style Renaissance, tel qu'on le traitait sous Louis-Philippe, présentait notamment, à son devant, un médaillon orné de perles, d'où sortait une tête de femme coiffée d'une feronnière. Des oiseaux dans des feuillages ornaient la tête et le pied. Il ne faut pas perdre de vue que ces têtes, ces oiseaux, ces feuillages étaient de fonte de fer imitant le bois de violette. Comment ma pauvre



maman avait-elle acheté une semblable chose? c'est un mystère cruel que je n'ai pas le courage d'éclaircir. Une carpette étendue au pied de ce lit offrait aux regards de jeunes enfants jouant avec un chien. Sur les murs étaient pendues des aquarelles, représentant des Suissesses en costume national. Le mobilier se composait encore d'une étagère où je mettais mes livres, d'une armoire de noyer et d'une petite table Louis XVI en bois de rose, que j'eusse volontiers échangée contre le grand bureau d'acajou à cylindre de mon parrain, qui m'eût acquis, à mon sens, plus de considération.

Dès que j'eus une chambre à moi, j'eus une vie intérieure. Je fus capable de réflexion, de recueillement. Cette chambre, je ne la trouvais pas belle; je ne pensai pas un moment qu'elle dût l'être; je ne la trouvais pas laide; je la trouvais unique, incomparable. Elle me séparait de l'univers, et j'y retrouvais l'univers.

C'est là que mon esprit se forma, s'élargit et commença à se peupler de fantômes. Pauvre chambre d'enfant, c'est entre tes quatre murs que vinrent peu à peu me hanter les ombres colorées de la science, les illusions qui m'ont caché la nature et qui s'amassaient davantage entre elle et moi à mesure que je cherchais à la découvrir; c'est entre tes quatre murs étroits, semés de fleurs bleues, que m'apparurent, d'abord vagues et lointains, les simulacres effrayants de l'amour et de la beauté.

**LA VIE EN FLEUR**



## PRÉFACE

**C**E livre fait suite au *Petit Pierre*, publié il y a deux ans. La Vie en fleur conduit mon ami jusqu'à son entrée dans le monde. Ces deux tomes, auxquels on peut joindre le Livre de mon Ami et Pierre Nozière, contiennent, sous des noms empruntés et avec quelques circonstances feintes, les souvenirs de mes premières années. Je dirai à la fin de ce volume comment j'ai été amené à user de dissimulation pour publier ces souvenirs fidèles<sup>1</sup>. Je pris plaisir à les mettre sur le papier quand l'enfant que j'avais été me fut devenu tout à fait étranger et que je pus, en sa compagnie, me distraire de la mienne. Je me souvins sans ordre ni

1. Voir la postface.

## PRÉFACE

*suite. Ma mémoire est capricieuse. Madame de Caylus, déjà vieille et accablée de soucis, se plaignit, un jour, de n'avoir pas l'esprit assez libre pour dicter ses Mémoires : « Eh bien, lui dit son fils, tout prêt à tenir la plume pour elle, nous intitulerons cela Souvenirs, et vous ne serez assujettie à aucun ordre de dates, à aucune liaison. » Hélas! on ne retrouvera dans les souvenirs du Petit Pierre ni Racine, Saint-Cyr et la cour de Louis XIV, ni le bon style de la nièce de madame de Maintenon. De son temps, la langue était dans toute sa pureté; elle s'est bien gâtée depuis. Mais le mieux est de parler comme tout le monde. Ces pages sont remplies de petites choses peintes avec une grande exactitude. Et l'on m'assure que ces bagatelles, sorties d'un cœur vrai, peuvent plaire.*

A. F.



I

On ne donne pas assez

CE jour-là, Fontanet et moi, tous deux élèves de cinquième sous M. Brard, ayant quitté le collège à quatre heures et demie, au son de la cloche, selon la coutume, nous descendions la rue du Cherche-Midi, suivis de madame Tourtour, attachée à la famille Fontanet, et de Justine, que mon père avait surnommée la Catastrophe parce qu'elle déchaînait ordinairement autour d'elle les fureurs du feu, de l'air et des eaux, et que tous les objets qu'elle tenait dans ses mains lui échappaient soudain pour prendre des directions imprévues. Nous regagnions la maison paternelle et nous avions un assez long chemin à faire ensemble. Fontanet habitait au bas de la rue des Saint-Pères. C'était un soir de décembre. Il faisait déjà

noir, le trottoir était humide et les becs de gaz brûlaient dans une brume rousse. La route s'égayait des mille bruits de la ville, que coupaient à chaque instant les cris aigus et les rires sonores de Justine, accrochée aux passants par les mailles de son fichu de laine ou les poches de son tablier.

— On ne donne pas assez, dis-je tout à coup à Fontanet.

J'exprimai cette pensée avec l'accent d'une conviction sincère et comme le résultat de mûres réflexions. Je croyais puiser une vérité si rare dans les profondeurs de ma conscience et je la communiquais comme telle à Fontanet. Il est toutefois plus probable que je répétais une phrase que j'avais entendue ou lue quelque part. J'étais disposé, en ce temps-là, à prendre pour miennes les idées d'autrui. Je me suis corrigé depuis, et je sais maintenant combien je dois à mes semblables, aux anciens comme aux modernes, à mes concitoyens ainsi qu'aux peuples étrangers, et notamment aux Grecs à qui je dois tout, à qui je voudrais devoir davantage, car ce que nous savons de raisonnable sur l'univers et l'homme nous vient d'eux. Mais ce n'est pas la question.

En m'entendant énoncer cette maxime, qu'on ne donne pas assez, Fontanet, qui était très petit pour son âge, leva obliquement vers moi sa fine tête de renard et m'interrogea des yeux. Fontanet était toujours prêt à examiner toutes les idées pour en tirer profit. L'avantage de celle-ci ne lui apparaissait pas tout d'abord; il attendait des éclaircissements.

Je repris avec une gravité plus marquée :



— On ne donne pas assez !

Et je m'expliquai :

— On ne fait pas suffisamment l'aumône. On a tort ; il faudrait que chacun donnât son superflu aux pauvres.

— C'est possible, répondit Fontanet après quelques instants de réflexion.

Encouragé par cette seule parole, je proposai à mon cher condisciple de former tous les deux une association charitable. Je lui connaissais un caractère entreprenant, un esprit inventif, et j'étais sûr qu'à nous deux nous ferions de grandes choses.

Après une courte discussion, nous tombâmes d'accord.

— Combien as-tu d'argent à donner aux pauvres ? me demanda Fontanet.

Je répondis que j'avais quarante-neuf sous à mettre dans l'œuvre et que, si Fontanet en apportait autant, nous pourrions commencer tout de suite à faire l'aumône.

Il se trouva que Fontanet, qui était l'unique enfant d'une très riche veuve, et qui avait reçu un poney tout sellé pour ses étrennes, ne pouvait disposer que de huit sous pour le moment. Mais, comme il le fit observer justement, il n'était pas nécessaire que, dès le commencement, chacun de nous apportât la même somme. Il donnerait plus tard davantage.

A la réflexion, je m'apercevais que l'inconvénient de notre entreprise était sa facilité même. Il n'était que trop aisé de remettre nos cinquante-sept sous au premier aveugle que nous rencontrerions. Et pour ma part, s'il faut l'avouer, je ne me jugeais pas assez payé de ma générosité par le regard du caniche, assis sur son derrière, sa sébile

dans la gueule. Je voulais un autre loyer de ma bienfaisance. A douze ans, j'étais un peu pharisien. Qu'on me le pardonne. Je ne me suis que trop amendé depuis.

Ayant laissé Fontanet à sa porte, je me pendis au bras de Justine, que j'aimais, et, tout plein de mes desseins charitables, je lui demandai :

— Est-ce que tu trouves qu'on donne assez, toi? dis.

A son silence, je m'aperçus qu'elle ne comprenait pas, et je n'en fus pas surpris; elle ne m'écoutait jamais, et me comprenait rarement. A cela près, nous nous entendions à merveille. Je m'expliquai. Secouant de toutes mes forces son bras frais et ferme, pour retenir son attention fugitive, je lui criai :

— Justine, est-ce que tu trouves que l'on fait assez l'aumône aux pauvres? Moi, je ne trouve pas.

— On donne toujours trop aux mendiants, répondit-elle; ce sont des fainéants, mais il y a les pauvres honteux, et ceux-là sont à plaindre. Il y en a partout; ils se cachent. Et ils souffrent plutôt que de demander.

J'avais compris; j'étais décidé. Je me vouerais avec Fontanet à la recherche des pauvres honteux.

Le soir même, par un coup inattendu de la fortune, je reçus de mon grand-père, qui était pauvre et généreux, une pièce de cent sous. Et le lendemain matin, à la classe de M. Brard, j'informai, par signes, Fontanet que nous disposions désormais d'une somme de sept francs quatre-vingt-cinq centimes pour les pauvres honteux. M. Brard observa mes gestes, les qualifia de dissipation et me donna une mauvaise note de conduite. Oh! quel amer sourire plissa mes lèvres, de quel regard dédaigneux



j'observai ce maître inepte, tandis qu'il me notait d'inconduite sur le registre déjà noir de mes fautes. Car, à quoi bon le cacher? j'avais des torts innombrables au jugement de M. Brard.

A la récréation de midi, Fontanet fit claquer ses doigts en signe de joie et me fit pressentir qu'un jour ou l'autre sa tante, qui était très riche, lui donnerait le double ou le triple de ce que j'apportais et qu'en attendant je devais lui remettre les sept francs quatre-vingt-cinq. Ce dépôt était nécessaire, selon lui, pour la comptabilité de l'œuvre.

Et nous résolûmes de chercher dès le soir même, au sortir du collège, un pauvre honteux. Les circonstances favorisaient cette recherche. La Tourtour, atteinte d'une fluxion, gardait la chambre, et Justine, ma Justine, ramenait seule au foyer domestique Fontanet et moi. Et Justine, dont les joues écarlates semblaient toujours sur le point d'éclater, Justine, qui avait assez à faire de lutter contre les catastrophes qui fondaient incessamment sur elle, nous apparaissait comme incapable de surveillance et dénuée de toute autorité. Et ce n'était pas trop de tous nos moyens pour découvrir dans la foule des citadins un de ces pauvres honteux dont l'unique caractère est de souffrir en silence. Nous crûmes bien, pourtant, avoir mis la main sur l'un d'eux. Vêtu d'une cotte sordide, il se traînait en boitant.

Nous étions tout yeux pour le contempler.

— C'en est un, murmurai-je à l'oreille de Fontanet.

— Pour sûr, répondit-il.

Mais, au coin de la rue Vavin, l'homme entra dans un cabaret qui avait une grille peinte et des pampres en fer



forgé. Nous le vîmes saisir et boire un verre de vin sur le comptoir de zinc qui étincelait à la lumière.

— Je crois, dis-je, que c'est un ivrogne.

— Pardi! c'était bien facile à voir, répliqua Fontanet, qui me força d'admirer sa perspicacité.

Un échec n'était pas pour nous décourager; nous continuâmes notre recherche, accompagnés par Justine qui s'essoufflait à nous suivre à travers les mille détours de notre course curieuse. Sur le carrefour de la Croix-Rouge, nous avisâmes une jeune paysanne qui, son panier sous le bras, épelait les écriteaux et semblait dans une grande détresse. Je pensai avoir trouvé en elle ce que nous cherchions, je m'approchai d'elle très poliment, et, tirant mon chapeau :

— Puis-je vous être utile en quelque chose?

Elle ne me répondit que par un regard irrité. Je renouvelai mes offres. Vraiment, on l'avait trop avertie dans son pays des dangers qu'une fille court à Paris et on lui avait donné une idée exagérée de la précocité du vice dans les villes. J'étais assez grand pour mon âge, pourtant je n'avais pas l'air bien terrible. Il fallut que la peur troublât sa vue jusqu'à me prêter des moustaches : elle m'appela insolent et me donna un soufflet. Mon innocence m'empêcha de sentir sur le coup ce que ce soufflet avait de flatteur. Fontanet, qui observait la scène avec curiosité, en poussa un gloussement de joie. Justine intervint. Elle appela la jeune paysanne femelle ou même fumelle et la menaça de la battre. Puis, s'adressant à moi :

— Cela vous apprendra, monsieur Pierre, à tracasser les



filles. Vous êtes bien mal gesté, vous êtes un mauvais garnement.

— Ce ne serait pas arrivé, me dit Fontanet, si tu m'avais laissé parler à cette paysanne. Mais tu veux toujours tout faire par toi-même sans demander conseil à personne.

Ce reproche était immérité. J'en atteste tous les témoins de ma vie.

Nous convînmes que la recherche d'un pauvre honteux était difficile, ardue, chanceuse; nous ne nous y livrâmes qu'avec plus d'ardeur. Nous entrions dans la rue des Saints-Pères, et il n'y avait plus de temps à perdre. Là nous suivîmes un homme évidemment malheureux : courbé sous le poids des soucis, son pantalon pointu au genou, son chapeau crasseux, son nez qui lui descendait jusque sur la bouche, tout nous révélait un pauvre honteux. Nous allions l'aborder quand Fontanet me tira brusquement par le bras.

— Méfie-toi. Il est décoré.

En effet, un ruban rouge était noué à la boutonnière de sa redingote. Nous reconnûmes à ce signe que, loin d'être un pauvre, ce monsieur comptait parmi les personnages les plus considérables de la société. Nous exagérons peut-être, mais nous étions nourris dans le respect des honneurs.

Quelques pas plus loin, Fontanet, qui ne se lassait pas, s'écria :

— Le voilà! le voilà! en me montrant un vieillard négligemment vêtu qui, tout en marchant, fouillait dans ses poches et n'y trouvait pas ce qu'il cherchait, car il ne cessait pas ses fouilles. Qu'y cherchait-il? Des pièces de

monnaie, du tabac? On ne pouvait savoir, mais c'était là, pour Fontanet, le signe certain, l'indice révélateur du pauvre honteux. Il ne peut se résigner à mendier et s'obstine à chercher dans ses poches vides les biens qui n'y sont plus.

— Parle-lui, me dit Fontanet.

— Parle-lui, toi, répliquai-je. Tu viens de me dire que je ne savais pas m'exprimer. D'ailleurs, c'est toi qui as l'argent, c'est à toi de l'offrir.

Cette raison décida Fontanet qui, se jetant devant l'homme qui fouillait ses poches, l'arrêta sur le trottoir étroit et, levant sa casquette, lui dit :

— Monsieur...

Après ce début, Fontanet, qui était pourtant, de son naturel, hardi et même effronté, resta coi. Le vieillard, de près, avait l'air cossu; on lui voyait une épingle d'or et une chaîne d'or. Je me portai au secours de Fontanet, et, tirant aussi ma casquette :

— Monsieur... dis-je poliment d'une voix faible.

Et, le courage me manquant, je n'en dis pas davantage.

Voyant notre embarras, cet homme nous appela ses petits amis et nous demanda en quoi il pouvait nous être utile.

Fontanet avait dans l'esprit des ressources extraordinaires.

— Monsieur, dit-il hypocritement, voulez-vous nous indiquer la rue de Tournon?

— La rue de Tournon... Vous y tournez le dos, mes petits amis. Prenez la première rue à gauche, puis la seconde encore à gauche, puis la troisième...



Il hésitait et, à chaque indication qu'il cherchait, il fouillait dans les goussets de son gilet comme pour y trouver les endroits difficiles de son itinéraire. Fontanet le regardait avec le mauvais sérieux de son museau de renard; je me mordais les lèvres; tout à coup j'éclatai de rire, mon camarade en fit autant, et nous nous enfuîmes de toutes nos jambes, non pas toutefois assez vite pour ne pas entendre le vieillard interdit nous traiter de drôles et de polissons.

Justine, ne comprenant rien à notre fuite précipitée, et craignant de nous voir lui échapper, peut-être pour toujours, se demandant déjà comment elle oserait paraître sans moi devant ma mère, prit sa course dans la rue encombrée et sombre et nous poursuivit à travers tous les obstacles, se heurtant sur son passage aux êtres et aux choses et tombant sous une voiture à bras.

Elle nous retrouva devant la poêle de l'Auvergnat au coin de la rue de l'Université. Fontanet achetait pour deux sous de marrons sur la caisse des pauvres honteux. Justine nous reprocha notre conduite. Nous lui offrîmes un marron. La chair est faible; elle le mangea en murmurant.

Nous arrivâmes à la maison, en retard et en désordre, Justine indécemment crottée.

— Comme vous êtes faite, ma fille! lui dit ma mère.

Justine courut à la cuisine, et, pour rattraper le temps perdu, elle versa un boisseau de charbon dans le fourneau. Elle pleurait. Les reflets du brasier empourpraient son visage et enflammaient ses larmes comme celles que

versait, dans Troie incendiée, la fille de Priam, trop aimée d'Apollon :

*Ad coelum tendens ardentia lumina, frustra.*

Je désespérais de trouver un pauvre honteux. Mais, à quelques jours de là, Fontanet, pendant la récréation de midi, conta à La Chesnais nos projets et nos mécomptes avec un art accompli d'en rejeter tout le ridicule sur moi, et il demanda si La Chesnais connaissait un pauvre honteux, un pauvre qui ne mendie pas. La Chesnais jouissait parmi nous de la plus haute estime.

Il répondit que sa mère avait secouru un pauvre de cette espèce.

— Il est mort, mais il a laissé une veuve et deux enfants. Maman leur donne mes vieux vêtements. La veuve Bargouiller, ajouta La Chesnais, habite passage du Dragon.

Et il indiqua le numéro, que j'ai oublié. Nous résolûmes, Fontanet et moi, de porter à la veuve Bargouiller la somme consacrée à l'infortune cachée, ou du moins ce qui restait de cette somme, car, à l'instigation de Fontanet, j'en tirais chaque jour quelque chose pour acheter des gâteaux et des tablettes de chocolat. Fontanet m'engageait d'autant plus vivement à faire ces dépenses qu'il apporterait bientôt lui-même des sommes énormes à la caisse commune.

Le mercredi, jour de congé, ma mère me laissait sortir l'après-midi seul avec Fontanet qui lui inspirait une entière confiance. A un certain égard, elle n'avait pas tort : Fontanet ne faisait jamais de sottises, mais, volontiers, il en faisait faire aux autres. Ma mère ne pouvait pas pénétrer le caractère de Fontanet, qui se montrait toujours à son







avantage devant elle et déployait ce qu'il faut d'hypocrisie pour obtenir l'estime du monde. Nous profitâmes de cette confiance pour aller visiter la veuve Bargouiller. La rue de Rennes n'était pas encore percée et l'on pénétrait dans la cour du Dragon par une rue étroite, sous une voûte où se tordait un effroyable dragon. Il existe encore; c'est un morceau d'un très bon style Louis XV. On l'a peint en vert. Il serait plus beau dans le gris de la pierre<sup>1</sup>. Au temps lointain dont je parle, il était peint d'un rouge vif qui en augmentait l'horreur. Et il semblait que sa gueule enflammée fît un vacarme épouvantable, car, en s'en approchant, on entendait un bruit auprès duquel celui des moulins à foulon, qui effraya tant Sancho Pança, passerait pour un doux murmure. Ce tapage étourdissant était produit, à la vérité, par des centaines de marteaux qui battaient le fer ensemble. Ce passage, habité par des cyclopes, est hérissé de grilles peintes en rouge comme le dragon de la voûte. Nous cheminions à travers ce fer retentissant. L'aventure promettait d'être assez merveilleuse. Enfin, vers le bout du passage, au numéro indiqué par La Chesnais, nous poussons une porte et nous pénétrons dans des ténèbres gluantes, nous respirons une odeur de moisissure et nous nous heurtons à de vieux fûts, à des échelles, à des planches pourries. Le bruit des marteaux sans nombre, qui nous étourdissait tout à l'heure, nous parvient assourdi et nous rassure. Après quelques instants, nos yeux, s'accoutumant à l'obscurité, découvrent un escalier tournant très rapide,

1. Mais voici qu'un Parisien curieux des antiquités et illustrations de sa ville me dit qu'il ne faut pas rêver sur ce dragon, qu'il est en plâtre et moins ancien qu'il n'a l'air.



où pend, pour soutien, une grosse corde grasse. Après avoir monté à tâtons une vingtaine de marches, nos mains touchent une porte ; ne trouvant pas de sonnette, je gratte doucement. Fontanet frappe plus fort.

— Qui frappe ? demande une voix rude.

— Nous.

— Que demandez-vous ?

— Madame Bargouiller.

Des pas approchent lentement, la serrure grince, la porte s'ouvre. Madame Bargouiller paraît rougeoyante, coiffée en nid de vipères, la poitrine mal contenue par une camisole à fleurs.

La chambre carrelée servait de cuisine et de chambre à coucher ; un grand lit, un petit, un buffet de bois, quelques chaises de paille en composaient l'ameublement. Une de ces chaises n'avait que trois pieds. Des ustensiles de cuisine et des images de sainteté étaient pendus aux murs. Des bouteilles et des verres sales garnissaient la cheminée.

La veuve nous demanda d'une voix adoucie ce que nous voulions.

— Vous êtes pauvre, n'est-ce pas, madame ? lui demanda Fontanet.

— Hélas, oui ! soupira la veuve.

Elle nous fit asseoir. Fontanet, bien plus petit que moi, lui parut le plus considérable, car elle le fit asseoir dans un siège garni de coussins troués et me tendit la chaise qui n'avait que trois pieds. Elle nous conta, en gémissant, ses malheurs : ils venaient de son veuvage. Son mari occupait un poste de confiance à Bercy. Mais il était mort après une longue maladie et l'on avait tout vendu. Elle-

même était matelassière, mais avait perdu toute sa clientèle. Elle parla abondamment de ses deux enfants, Alice et Firmin, bien mignons et donnant bien de la peine à élever. Sans ouvrage, pour l'heure, ils étaient allés en chercher.

Avec une grâce et une aisance que j'admire, Fontanet lui remit le secours pécuniaire, sans spécifier la part que j'y avais, car il connaissait ma modestie. Elle l'appela Monsieur le Vicomte et le remercia avec des larmes en louant le bon Dieu qui lui avait envoyé un ange pour la secourir.

Elle nous demanda si par hasard nous n'aurions pas du vieux linge et de vieux souliers, car elle en manquait. Elle nous demanda de lui donner tout ce qui était hors d'usage : elle tirerait parti de tout.

Elle s'enquit de la personne qui nous avait envoyés, et, quand elle sut que nous avions son adresse par le fils de madame de La Chesnais, elle garda le silence, ce qui me donna l'impression qu'elle n'était pas restée en très bons termes avec cette bienfaitrice.

Elle s'informa soigneusement de nos noms et de la condition de nos parents et nous fit répéter plusieurs fois l'indication de nos domiciles, comme pour l'apprendre par cœur. Nous nous levâmes et prîmes congé.

Elle nous rappela sur le pas de la porte le besoin où elle était d'habits et de linge, tant pour elle que pour Alice et Firmin, nous invita de la façon la plus pressante à revenir la voir, nous promit de nous recommander au bon Dieu, dans ses prières, et nous avertit de ne pas tomber dans l'escalier qui était un peu noir.



Je sortis de ce misérable logis le cœur sec et sans aucune pitié de la veuve Bargouiller. Mais le visage de Fontanet exprimait, au contraire, si profondément un zèle pieux, les joies austères de la bienfaisance, l'ardeur d'une âme charitable, que, me comparant à lui, je fus honteux de moi-même.

— On ne donne pas assez ! soupira mon ami. De quel plaisir on se prive !

Et son museau pointu reluisait d'une sainte allégresse.

Cette pensée, cette attitude, cet air pénétré firent impression sur moi, et je m'efforçai d'éprouver d'aussi beaux sentiments que Fontanet.

— Qu'est-ce que tu sens donc, Pierre ? me demanda ma mère.

Sa finesse d'odorat lui faisait découvrir d'ordinaire en quelles compagnies les êtres qu'elle aimait étaient allés en son absence. Mais sa confiance en Fontanet lui ôtait toute inquiétude. Elle n'insista pas.

Sans tendresse pour la veuve Bargouiller, je résolus cependant de lui continuer mes bienfaits. Ce n'était pas facile. Je n'avais pu économiser en toute une semaine que vingt-cinq centimes, maigre ressource pour une mère et ses deux enfants. Fontanet n'avait encore rien reçu de sa tante. Tourmenté du désir égoïste de donner, et me rappelant que la veuve Bargouiller demandait instamment du vieux linge, je jetai les yeux sur l'armoire où ma mère rangeait mes caleçons et mes chemises et je fus tenté d'en prendre quelques-uns pour satisfaire mon appétit de bienfaisance. Quand l'ordre des temps ramena le mercredi, cette tentation devint irrésistible. Je ne me faisais pas



d'illusions sur la légitimité de cette action hardie. J'avais alors sur la propriété des idées plus sévères que je n'en ai aujourd'hui, des idées traditionnelles. J'estimais que mon linge de corps n'était pas à moi puisque je ne l'avais pas payé. Je trouve aujourd'hui la question moins simple. Je conçois l'origine et la nature de la propriété tout autrement que la foule de mes contemporains. Dans le temps lointain où ce récit me reporte, j'étais aussi peu prou-  
dhonien que possible et je distinguais le bien d'autrui du mien avec une parfaite clarté. Or, selon mon sentiment, conformément à mes principes, d'après ma propre morale enfin, je ne pouvais disposer de mes nippes. Ma conscience me l'interdisait absolument. Je n'écoutai point ma conscience, je me coulai dans ma chambre, j'ouvris précipitamment l'armoire (c'était, il m'en souvient, une petite armoire anglaise, très simple, en acajou, que je trouvais affreuse et qui devait être charmante; mais nul alors ne s'avisait de la trouver belle). J'en tirai sans choix, presque au hasard, un petit paquet de hardes que je coulai sous mon pardessus, et je m'esquivai aussitôt en compagnie de Fontanet. Si l'on veut le savoir, j'emportai, autant qu'il m'en souvienne, deux ou trois chemises de nuit, un gilet de laine, ou peut-être de coton, et une demi-douzaine de bonnets de nuit, de ces bonnets de nuit, vraiment hideux, qu'on nommait casques à mèche, couvre-chefs emblématiques du bourgeois tranquille. Sans doute, j'avais fait ce choix avec précipitation, mais quand je dis que je l'avais fait au hasard, je farde la vérité. Les bonnets de coton m'étaient en horreur; dépenser les miens en aumônes me causaient une double joie, et c'est avec une intention



bien nette que j'en mis le plus grand nombre possible dans mon butin.

Aujourd'hui encore le bonnet de coton me paraîtrait quelque chose d'abominable si je ne songeais que Jean-neton, dit-on, en couronna le petit roi d'Yvetot. Mais cela n'est point dans mon sujet. Fontanet, qui huit jours auparavant avait si bien exprimé les délices de la bienfaisance, ne s'intéressait plus à la veuve Bargouiller. Il refusait de m'accompagner chez elle. Son intention était d'aller tirer à la carabine dans une baraque nouvellement établie sur le boulevard de l'Observatoire. Je lui représentai que je tenais sous mon pardessus du vieux linge, destiné aux deux enfants de la pauvre veuve. Il me conseilla de rapporter le paquet à la maison, ou plus simplement de le jeter dans quelque bouche d'égout. Tout ce que je pus obtenir de lui, ce fut qu'il m'attendît devant le passage du Dragon pendant que j'accomplissais, en vêtant ceux qui sont nus, une des sept œuvres de la miséricorde. Je trouvai madame Bargouiller plus rouge et plus enflammée que la première fois et le nid de vipères plus agité sur sa tête. Elle me demanda des nouvelles du petit vicomte (c'est ainsi qu'elle appelait Fontanet) et, quand elle apprit qu'il ne viendrait point, elle parut vivement contrariée.

— Il est si mignon, dit-elle. Et puis on voit qu'il est « de la haute ».

Alice et Firmin étaient encore sortis pour chercher de l'ouvrage. Leur mère reçut avec une reconnaissance qui me parut médiocre les vêtements que j'apportais pour eux. Elle m'invita avec des prières et même des menaces à ne pas dire dans ma famille à qui j'avais remis ce linge; elle

m'avertit que les plus grands malheurs foudraient sur moi si je révélais ce secret. Comme je ne lui promettais rien, elle changea de manière, gémit, pleura, prit Dieu à témoin de ses malheurs et de ses vertus; puis, ayant versé un peu de liqueur rouge dans un petit verre, elle me l'offrit.

— C'est du noyau, me dit-elle, cela vous fera du bien, mon mignon.

Je refusai, elle insista. Toutes les vipères de sa chevelure se tordaient sur sa tête. Épouvanté, je bus. Elle me demanda si je ne pourrais pas lui donner quelque argent pour payer le boulanger. Je lui répondis avec confusion que je n'en avais pas. Comme dit le poète tragique, « je respirais une retraite prompte. »

Au bout du passage, je retrouvai Fontanet, qui, sous le Dragon rouge, au bruit des marteaux, achevait de manger une tarte aux prunes qu'il venait d'acheter chez le pâtissier du coin. Il écouta à peine le récit que je lui fis de mon entretien avec la veuve Bargouiller et me déclara qu'il désapprouvait ma conduite et se refusait à rien savoir de cette sottie histoire. Nous allâmes tirer au pistolet. Il me persuada qu'il tirait bien. Mais il n'y parvint que par la force de la parole et contrairement au témoignage de mes sens.

J'étais soucieux; en montant l'escalier domestique, mon inquiétude croissait à chaque degré. Je me jugeais sévèrement et m'attendais, non sans raison, à ce que mes fautes fussent découvertes. Justine m'ouvrit la porte. Ses yeux bleus avaient cuit dans les larmes; ses joues écarlates étaient près d'éclater. Elle me regarda, en silence, avec terreur.



Je trouvais ma mère très calme :

— Tu sens l'eau-de-vie, me dit-elle. D'où viens-tu ? A qui as-tu donné le linge que tu as emporté ?

— A une pauvre veuve, qui habite la cour du Dragon, madame Bargouiller.

— Je la connais, fit ma mère.

Et, se tournant vers mon père :

— C'est cette matelassière qui m'a volé la laine de mes matelas et s'est fait chasser de partout pour son ivrognerie.

Irrité d'avoir été dupe, je protestai aigrement que c'était une très honnête femme, et pieuse.

J'ajoutai que madame Bargouiller avait deux enfants à élever.

— Sans doute, me répondit mon père, et ils sont fort à plaindre. Mais, dis-moi, Pierre, pourquoi n'as-tu pas consulté tes parents avant de faire l'aumône ? Il n'y a rien de plus difficile que de donner. Et j'avoue que cette question de la charité privée me trouble beaucoup. C'est bien de la témérité de ta part, Pierre, d'avoir cru, à ton âge, pouvoir faire seul, sans conseils, ce qui exige beaucoup d'expérience et de réflexion. Mon ami, monsieur Amédée Hennequin, condamne la charité privée et la charité publique, et pourtant c'est une âme tendre. Il est communiste et assure qu'on n'arrivera à rien en fait d'assistance sans une révolution sociale. Je suis tenté de croire qu'une révolution sociale ne suffirait pas et qu'il faudrait une révolution morale...

Ma mère interrompit ce discours qui, visiblement, lui semblait déplacé et hors de propos.



— Pierre, me dit-elle, pourquoi ne m'as-tu pas demandé la permission d'emporter ce linge?... Tu ne me l'as pas demandée parce que tu prévoyais que je ne te la donnerais pas. Ce linge n'était pas à toi. Les idées de monsieur Amédée Hennequin et de monsieur Proudhon ne sont pas encore réalisées. Tu as disposé d'un bien qui ne t'appartenait pas. Je consens à t'excuser sur l'intention, bien que tu aies agi beaucoup plus par orgueil que par pitié, et surtout avec légèreté. Ce n'est pas Fontanet qui aurait fait une pareille sottise. Je suis bien sûre qu'il ne t'a pas accompagné chez cette femme, quand tu y as porté tes chemises et tes bonnets de nuit.

Je ne pus m'empêcher de murmurer de ces louanges que je ne jugeais pas méritées. Je savais que Fontanet ne valait pas mieux que moi, et si je ne le sais plus aujourd'hui, c'est que j'ai appris à douter de tout.

— Écoute-moi, mon enfant, poursuivit ma mère avec plus de fermeté qu'elle n'en avait encore mis dans sa réprimande. Je vais te faire connaître une des conséquences de ton étourderie. C'est Justine qui a découvert, quelques instants après ton départ, le pillage de ton armoire. Justine est une très honnête fille; mais sa condition lui fait toujours craindre d'être soupçonnée. La peur d'être accusée du vol de ce linge lui a donné une affreuse crise de nerfs. Elle perdit la raison. Je m'efforçais de la rassurer et de lui dire que je ne la soupçonnais pas. Elle criait que les gendarmes viendraient la prendre et qu'on la mettrait en prison pour une faute qu'elle n'avait pas commise.

Ces paroles de ma mère me firent grande impression.



J'avais assisté, au théâtre Comte, à la représentation de *la Pie voleuse ou la Servante de Palaiseau*. Je comprenais les affres qui avaient déchiré le cœur de ma chère Justine.

Je courus à la cuisine où je la trouvai plongée encore dans un sombre désespoir. Je l'embrassai avec effusion et lui demandai pardon des angoisses que je lui avais causées bien involontairement par mon étourderie.

— Ah! monsieur Pierre! s'écria-t-elle à travers ses sanglots, si vous aviez été plus intelligent, vous n'auriez pas fait une chose pareille.

Justine avait raison. Je n'aurais pas fait une pareille chose, si j'avais été plus intelligent.

## II

### Les Malheurs de la Fille des Troglodytes.

**J**E ne retrouvais plus en Justine cette ardeur destructive qui s'était exercée, dans les premiers temps de sa condition, sur la vaisselle confiée à ses soins et les bronzes offerts au docteur Nozière par ses malades guéris et reconnaissants. La cuisine retentissait moins souvent du bruit des assiettes écroulées et des cris frénétiques de la jeune servante hachant le bout de ses doigts avec le bœuf bouilli. Les feux de cheminée et les inondations devenaient plus rares; les lustres ne tombaient plus d'eux-mêmes et spontanément sur les planchers, et, si mon père la disait encore féconde en catastrophes, s'il dénonçait le génie sivaïte de cette simple créature, s'il l'accusait de troubler sans cesse le repos nécessaire à l'homme d'études, c'était qu'in-



capable, ainsi que la plupart des hommes, de réformer ses jugements sur de nouvelles expériences, il s'en tenait aux opinions acquises et aux idées préconçues. Ma mère, plus juste et mieux avisée, reconnaissait qu'au chaos des premiers jours succédaient, en cette intelligence servile, les premiers linéaments de l'ordre et les premiers accords de l'harmonie.

Justine avait fait la paix avec le Spartacus de la pendule. Elle ne le frappait plus de la hampe de son plumeau dépenaillé et le héros ne menaçait plus de l'écraser de son poids. Mais elle se refusait obstinément à croire qu'il s'appelât Spartacus. En vain, je m'efforçais de le lui prouver, histoire et dictionnaire en main, avec le pédantisme niais et taquin d'un humaniste de treize ans. Elle opposait à mes démonstrations un sourire tranquille et répondait invariablement :

— Non ! non ! mon petit maître, il ne s'appelle pas du nom que vous dites. Oh ! non certes.

— Pourquoi cela ?

— Vous seriez trop content si je vous le disais.

— Mais, Justine, comment s'appelle-t-il, s'il ne s'appelle pas Spartacus ?

— Il s'appelle rien : c'est vous qui avez donné à ce guignol un vilain nom.

— Justine, apprenez que Spartacus à la tête d'une troupe d'esclaves défit quatre armées prétoriennes, trois armées consulaires, et qu'enfin, le Sénat ayant envoyé contre lui les légions de Crassus et de Pompée, forcé d'accepter la bataille, il tua son cheval...

Justine m'interrompt :



— Il faut que j'aille remuer mes lentilles qui sont sur le feu, car il n'y a rien de traître comme les lentilles pour s'attacher.

Je la retins par son tablier.

— Justine, cette statue de Spartacus est le chef-d'œuvre de monsieur Foyatier, un ami de papa, maintenant très vieux. Il était berger dans son enfance et, en gardant les troupeaux, il sculptait de petits animaux dans du bois, avec son couteau...

— C'est comme mon frère Phorien, dit Justine. Pas plus haut qu'une botte, en paissant les bêtes, il faisait des pièges à prendre les oiseaux et toutes sortes d'engins. Il se montrait déjà très capable. Mais il faut que j'aille remuer mes lentilles.

Et Justine courut vers la cuisine d'où s'échappait une âcre odeur de brûlé.

Ce *Spartacus* du doux Foyatier, dont l'original, dans le jardin des Tuileries, tournait jadis contre le château ses regards irrités et ses poings menaçants, je l'ai pris en grippe pour l'avoir trop vu dans mon enfance, et parce que c'est un morceau insipide. M. Ménage en disait : « Ce bonhomme est baudruchard. » Mon père l'aimait. Je ne crois pas, entre nous, qu'il l'ait jamais vu, ce qu'on appelle vu. Il ne regardait rien de ce qui ne touchait pas à sa profession, excepté les aspects de la nature, quand ils étaient riants ou sublimes. Ce qu'il admirait dans le *Spartacus* de son cher Foyatier, c'était l'idée, le symbole. Il considérait en cette figure le libérateur des opprimés, spectacle agréable à ses yeux, car il aimait la justice et détestait la tyrannie.



— Si j'étais républicain, disait-il, je pourrais à la rigueur admettre l'oppression au nom d'un principe fondamental ou d'un intérêt supérieur; mais je suis royaliste, et la première raison d'être d'un roi, je dirai même son unique raison d'être, c'est de garantir la liberté des peuples. Une royauté oppressive est un non-sens.

A quoi mon parrain répondait :

— Malheureusement, le souverain, d'ordinaire, retire au peuple les libertés nécessaires pour lui garantir les autres.

— C'est ce qui arrive quand le peuple est souverain.

— Faut-il qu'un homme possède notre bien pour nous le garder, et ne pouvons-nous le garder nous-mêmes?

— En possédant tout, le roi, qui n'est qu'un homme, ne possède rien que par fiction et le peuple jouit de tout. Au contraire, dans une démocratie, les partis qui gouvernent et forment une multitude possèdent réellement le bien commun : ils frustrant le peuple qui ne jouit de rien.

— La liberté est le plus précieux des biens.

— A condition de le perdre. On aliène sa liberté chaque fois qu'on en use.

— Un républicain n'en aliène jamais le principe. Voilà la différence !

Ainsi ces deux excellents hommes, nés sitôt après l'orage qui bouleversa la société jusque dans ses fondements, disputaient ensemble sans jamais se persuader l'un l'autre et sans s'apercevoir jamais de l'évidente inutilité de leurs paroles. Ils étaient Français et aimaient l'éloquence.

Cependant Justine avait un amoureux et elle l'aimait. Je m'en étais aperçu. A quels signes? Était-ce à l'impac-

tience anxieuse avec laquelle elle épiait le facteur? A la joie qui brillait dans ses yeux et embellissait son visage quand elle recevait une lettre, et à sa façon de la glisser dans son corsage? Au rayonnement de toute sa personne? A son humeur bizarre et changeante? Aux brusques éclats de ses joies, au jaillissement soudain de ses larmes très douces? Je ne saurais le dire. Mais, pour moi, tout en elle trahissait ses sentiments.

Tout à coup son humeur s'assombrit. Elle perdit ses couleurs. Ses yeux se cernèrent de noir. Elle maigrit. On ne pouvait lui arracher une parole. Ses lèvres amincies et serrées semblaient arrêter au passage des plaintes et des reproches. Le soir, elle étalait des cartes crasseuses sur la table de la cuisine, les consultait comme des oracles, puis les brouillait avec colère. Insensiblement, elle tomba dans un abattement profond. Elle ne regardait plus ses casseroles; elle oubliait de boire et de manger. Ses mouvements devenaient difficiles et lents, et, si elle brisait encore quelque vaisselle, ce n'était plus, comme autrefois, dans une sorte de fureur sauvage, mais par l'effet d'une langueur qui lui coupait les bras et lui amollissait les doigts. Je ne doutai point que l'amour causât ces douleurs et que Justine eût perdu son amoureux. Et il n'y avait pas à en douter. J'avais vu dans le magasin de madame Letort une gravure représentant « l'Abandonnée, » une jeune femme en robe de velours noir, assise sur un banc de pierre, dans une forêt dépouillée par l'automne. Justine, dans la cuisine, immobile sur sa chaise de paille, ressemblait à l'abandonnée, bien que moins jolie de beau-coup. Même expression douloureuse et sombre, mêmes



regards perdus dans l'espace, même lassitude des bras tombés inertes sur les genoux. Son état m'inspirait un extrême intérêt. Connaissant la cause de son chagrin, je souhaitais qu'elle me la confiât et me permît de la consoler, mais je ne l'espérais pas. Je savais bien qu'elle ne me dirait point son mal, parce qu'il est embarrassant de parler de ces choses à un garçon, et aussi parce qu'elle me jugeait incapable de rien comprendre; son opinion était faite à mon égard. Je la plaignais en silence.

Un matin, elle resta très longtemps, plus d'une heure, seule avec ma mère, dans la chambre aux boutons de rose. Je l'en vis sortir en larmes mais avec un air rasséréné, et je ne doutai pas, alors, qu'elle n'eût confié son chagrin à sa maîtresse et qu'elle n'en eût reçu des consolations. Ne craignant plus d'être indiscret, je dis à ma mère :

— Justine a été abandonnée par son fiancé. C'est bien triste.

Ma mère me regarda avec surprise.

— Elle te l'a dit?

— Non, maman, mais je le sais.

Et je lui expliquai comment j'avais surpris, par la seule finesse de mon esprit, le secret de Justine et n'en avais rien révélé par discrétion.

— C'est fort bien d'être discret, me répondit ma chère maman, mais tu l'aurais été davantage en ne cherchant pas à surprendre des secrets qu'à tous égards tu ne devais pas connaître.

Elle parlait sévèrement, mais il me parut qu'elle admirait malgré elle ma perspicacité.





### III

## L'École buissonnière

J'EN atteste la tête innocente de l'aimable enfant que j'étais alors, la vie scolaire de M. Crottu n'était qu'un tissu d'injustices. Cet homme filait l'iniquité comme l'araignée sa toile. Et, sans me flatter, des trente jeunes enfants qu'il enseignait, c'était moi qui éprouvais les plus grands et les plus nombreux effets de sa mauvaise foi. Je ne lui en aurais pas gardé de ressentiment, étant accoutumé dès l'enfance à trouver les hommes injurieux et durs. Mais je ne lui pardonnai pas son inélégance. Il faut croire que, dans un âge si tendre, je pressentais les hautes vérités



morales auxquelles je me suis élevé par la suite, et qu'un démon familier me soufflait dès lors que les seuls crimes irrémissibles sont les crimes contre la beauté. Je pris contre M. Crottu le parti des Muses et des Charites, qu'il offensait grièvement en toute sa personne. Le malheureux ! un cuir épais recouvrait ses grosses mains courtes qui froissaient toutes les choses délicates sur lesquelles elles s'appesantissaient et ne le pouvaient réjouir d'aucun contact agréable. Ses regards défiants ne savaient pas se reposer sur de belles images. Sa face était morne ; la seule expression de plaisir qu'il laissât paraître était de tirer hors de la bouche une langue humide en inscrivant sur un registre sordide des punitions iniques. Comme le rustre dont parle, je ne sais où, Népomucène Lemer cier, il crachait en éventail et se mouchait en trompette. Tels étaient mes griefs à son endroit. Je le haïssais bien moins pour ce qu'il faisait que pour ce qu'il était ; haine constante, vouée, non pas aux actes qui varient, mais au naturel qui ne change pas ; et peut-être cette haine si forte et si bien nourrie ne se serait jamais révélée, peut-être mon cœur l'eût toujours tenue renfermée et secrète si une circonstance, amenée par M. Crottu lui-même, ne l'eût fait éclater.

Il nous conta, un jour, à je ne sais quel propos, l'histoire du satyre Marsyas qui, osant lutter avec sa flûte contre Apollon, fut vaincu et écorché vif par le dieu de la lyre.

— Marsyas, nous dit M. Crottu, avait la face bestiale, le nez camus, la chevelure inculte, des cornes au front, les oreilles longues et velues, une queue de cheval et des pieds de bouc.



Le satyre ainsi dépeint, c'était M. Crottu lui-même, M. Crottu tout craché, aux cornes près, aux pieds de bouc et à la queue de cheval, que rien ne nous permettait de supposer chez un universitaire. Mais tout le reste s'y trouvait, notamment les oreilles vastes et broussailleuses. Les rires étouffés, les chuchotements, les exclamations qui accueillaient le portrait de Marsyas firent assez connaître que cette ressemblance apparaissait à toute la classe. Que je me sois écrié avec les autres, que j'aie fait ma partie dans le concert des rires, c'est croyable; mais je m'abîmai tout aussitôt dans une méditation profonde. Bien que porté à donner tort à Marsyas, je ne pouvais me résoudre à approuver entièrement la conduite d'Apollon à l'égard de son rival; et, pour tout dire, je la trouvais cruelle. Toutefois, appliquée à un être que j'identifiais à M. Crottu, j'y découvris peu à peu une haute raison et une justice supérieure. J'esquissai sur mon cahier un portrait où ma main inhabile s'efforçait de fondre les traits du satyre et ceux du cuistre. Cette figure commençait à prendre de l'expression et devenait assez horrible quand M. Crottu l'aperçut, s'en saisit, la lacéra et paya mon art de je ne sais quel châtiment saugrenu. C'en était fait! Je le traitai en ennemi et répondis à son attentat par un rire méprisant. Une sagesse tardive m'enseigne que j'eus tort de déclarer trop généreusement ma haine.

Dès lors j'affectai en sa présence un mépris hautain dont je m'exagérais l'effet. Je lui prodiguai toutes les marques d'aversion et de dégoût que me suggérait ma jeune imagination. A vrai dire, il en remarqua quelque chose et sa malveillance pour moi s'en accrut. Son humeur



acerbe s'exerça avec une ardeur nouvelle sur mes erreurs et mes fautes; mais c'était surtout ce que je faisais de bien qu'il ne me pardonnait pas. Mes mérites étaient petits et ne se montraient guère; encore n'étais-je pas entièrement dénué d'intelligence, et il m'arrivait parfois d'en donner quelques signes. C'est ce qui exaspérait M. Crottu. Lui faisais-je une réponse exacte, trouvait-il dans mes devoirs une bonne expression; aussitôt son visage trahissait une vive contrariété et ses lèvres tremblaient de colère. Je succombais sous le poids inique des punitions. Par un juste ressentiment, j'entrepris de soulever la classe contre l'oppresseur. Pendant les récréations, je chargeais son nom d'invectives et d'exécutions. Je rappelais à mes condisciples ses vexations, ses difformités, les broussailles de ses oreilles pointues. Ils ne me contredisaient point, aucune voix ne s'élevait pour le défendre, mais la peur du maître pesait sur leur langue : ils se taisaient. A la maison, pendant les repas, j'essayais parfois de dévoiler M. Crottu à ma mère. Hélas ! il n'y avait pas de personne au monde moins préparée à recevoir une semblable révélation. Sa belle âme, nourrie du *Télémaque*, se représentait mes maîtres comme des sages de la Grèce, et M. Crottu lui apparaissait sous les traits de Mentor. Pour substituer, dans son esprit, à cette vénérable image une figure bestiale et cornue, l'habileté la plus consommée aurait à peine suffi; et je m'y prenais tout de travers, laissant voir ma partialité, accumulant les exagérations et les invraisemblances et affirmant, sans preuve, que le pantalon cannelle de M. Crottu cachait dans son vaste fond une queue de cheval. Quant à mon père, rien n'eût



pu ébranler le respect que lui inspirait la hiérarchie ni cette confiance absolue qu'il donnait aux gens qui la méritaient le moins. Je ne réussissais pas mieux à dévoiler M. Crottu à ma bonne Justine. Peu disposée d'ordinaire à me croire, quand je lui rapportais les iniquités de mon professeur, elle me disait :

— Mon petit maître, si vous appreniez bien vos leçons et si vous ne faisiez pas endêver ce pauvre monsieur, vous n'auriez point à vous plaindre de lui; vous n'auriez qu'à vous en louer.

Et elle me citait l'exemple de son frère Symphorien qui était un bon sujet. Aussi le maître d'école l'avait nommé moniteur et monsieur le Curé lui faisait servir la messe.

— Tandis que vous, vous ferez damner votre bon maître et vous en répondrez devant Dieu.

En vain je produisais les faits les plus probants. Justine ne voulait rien croire, pas même qu'il s'appelât Crottu : elle disait que ce n'était pas un nom.

Un jour, j'allai porter mes griefs à madame Laroque<sup>1</sup> qui, dans son fauteuil de tapisserie, les pieds sur sa chauffe-ferette, m'écoutait en tricotant des bas bleus. Elle entendait mes plaintes avec bienveillance. Mais la pauvre dame se faisait vieille; elle brouillait le passé et le présent, radotait un peu et mêlait étrangement M. Crottu avec un ancien oratorien, professeur à Granville, qui donnait, en 1793, la fêrûle à Florimond Chappedelaine pour n'avoir point crié : vive la nation! Mon ressentiment, que je ne pouvais répandre au dehors, m'étouffait.

1. Voir le *Petit Pierre*, p. 145.



Je ne me tenais pas pour vaincu. Cependant il est inutile de dire que, dans cette lutte, M. Crottu était le plus fort.

Un matin de printemps, je m'éveillai au chant des oiseaux; des flèches de lumière, dardées par les fentes des volets, criblaient mon lit; j'adorai la lumière du jour et la pensée de M. Crottu me fut plus amère que la mort. Ce matin-là, ma chère maman veilla, selon son habitude, à ce que mon cou et mes oreilles fussent débarbouillés et mes leçons repassées. J'affectai une contenance tranquille : ma résolution était prise. Après avoir déjeuné de pain et de lait, à sept heures trente-cinq, comme de coutume, portant sous le bras ma serviette de molesquine, que j'avais pris soin de ne point trop bourrer de livres, je descendis l'escalier, suivis la Seine argentée et pris la rue qui conduisait au collège. Puis brusquement je tournai à droite et m'engageai dans une rue où, jusqu'à cette heure, je n'avais pas pénétré bien avant, mais que je savais longue et qui permettait de me conduire dans des régions inconnues et délicieuses. Ma joie était vive et si expansive, que je la criai à un petit âne arrêté avec sa charrette de légumes. En vain la sagesse m'avait représenté la gravité de ma faute et les dangers auxquels je m'exposais si elle était connue, ce qui ne pouvait guère manquer, puisque les absences, au collège, étaient relevées et signalées. Je comptais, pour me tirer d'affaire, sur des hasards amis, sur cet heureux désordre qui, régissant les choses humaines, y tempère les rigueurs de la justice.

Et puis, je n'aurais jamais cru payer trop cher un si grand et rare plaisir. Enfin j'étais résolu à faire l'école

buissonnière. Cette manœuvre ne me délivrait de Crottu que pour un jour; mais il y a des jours que l'on croit éternels, et non sans apparence, puisqu'ils nous font oublier le passé et l'avenir. Tout dans cette vieille rue, qui s'éveillait au soleil, m'était sourire et divertissement. Sans doute les choses, autour de moi, ne faisaient que refléter et me renvoyer la joie de mon cœur. Pourtant, on peut le dire sans crainte d'être accusé de louer le temps passé au détriment du présent, Paris était alors plus aimable qu'il n'est aujourd'hui. Les maisons y étaient moins hautes, les jardins plus fréquents. A chaque pas on voyait des arbres pencher sur de vieux murs leur cime bocagère. Les maisons, très diverses, se montraient chacune avec l'air de son âge et de sa condition. Plusieurs, qui avaient été belles au temps jadis, gardaient une grâce mélancolique. Dans les quartiers populeux, des chevaux de toute robe et de toute encolure, traînant fiacres, haquets, tapissières, cabriolets, égayaient la chaussée où les moineaux s'abattaient en troupes pour picorer le crottin. Et, à longs intervalles, un omnibus jaune, attelé de percherons pommelés, roulait avec fracas sur le pavé bossu. L'enceinte de la ville n'était pas encore élargie jusqu'aux fortifications; Paris n'était pas encore la ville unique au monde; un grand préfet commençait seulement ces larges percées par lesquelles entrèrent abondamment la monotonie, la médiocrité, la laideur et l'ennui. Je croirais volontiers, à considérer seulement les quartiers du centre, que, depuis la régence d'Anne d'Autriche jusque vers le milieu du Second Empire, en deux siècles, Paris, qui cependant vit tant de révolutions, a moins changé



que dans les soixante années qui nous séparent du temps que je m'amuse à rappeler ici.

Moi qui vous parle, j'ai connu, peu s'en faut, les bruits et les embarras de Paris, tels que Boileau les décrivait, vers 1660, dans son grenier du Palais. J'ai entendu comme lui le chant du coq déchirer, en pleine ville, l'aube matinale. J'ai senti dans le faubourg Saint-Germain une odeur d'étable; j'ai vu des quartiers qui gardaient un air agreste et les charmes du passé. Et ce serait une erreur de croire qu'un enfant de douze ans ne sentait pas l'agrément de sa ville. Il le respirait avec l'air natal et le goûtait tout naturellement. Prétendre qu'il prisait les belles proportions des hôtels qui dressaient leurs ordres classiques, leurs portiques et leurs frontons entre cour et jardin, ce serait trop dire; mais il en prenait au passage, selon ses forces et ses besoins, comme de son propre bien; et ce qu'il ne comprenait pas, il se savait prédestiné à le comprendre un jour. Faut-il être bien avancé en âge pour rêver d'un jardin défendu qui laisse apercevoir par une petite porte entre-bâillée quelques branches et des fleurs? Faut-il être sorti de l'enfance pour s'émouvoir à la vue d'un vieux mur? L'amour du passé est inné chez l'homme. Le passé émeut à l'envi le petit enfant et l'aïeule; il n'en faut pour preuve que les contes de ma mère l'Oie, les contes du temps que Berthe filait, les fables du temps que les bêtes parlaient. Et si l'on cherche pourquoi toutes les imaginations humaines, fraîches ou flétries, tristes ou joyeuses, se tournent vers le passé, curieuses d'y pénétrer, on trouvera sans doute que le passé c'est notre seule promenade et le seul lieu où nous puissions échapper à nos



ennuis quotidiens, à nos misères, à nous-mêmes. Le présent est aride et trouble, l'avenir est caché. Toute la richesse, toute la splendeur, toute la grâce du monde est dans le passé. Et cela, les enfants le savent aussi bien que les vieillards. Voilà pourquoi sans doute, dès ma plus tendre jeunesse, j'entendais avec émotion les pierres de ma ville parler du temps jadis. Hélas ! les vieilles pierres ont fait place à des pierres neuves qui seront vieilles à leur tour. Et, sans doute, elles paraîtront touchantes alors aux âmes rêveuses.

A mesure que j'avais dans cette longue rue, les maisons devenaient plus humbles et plus rustiques ; j'y observais des métiers et des mœurs inconnus dans les beaux quartiers où s'écoulait mon enfance. C'est là que je vis pour la première fois des maraîchers en grand chapeau de paille arroser leur jardin, des filles hâlées traire les vaches, des marchands de bois dresser dans les chantiers les bûches en arcs de triomphe, et le maréchal, sur le seuil de sa forge, dans une âcre odeur de corne brûlée, ferrer un cheval maintenu, un pied relevé, par un compagnon. Le maréchal horrifiait son visage d'une terrible patte de lièvre et de moustaches martiales. La manche retroussée de sa chemise découvrait au bras gauche une croix d'honneur, tatouée en bleu, avec cette inscription : *Honneur et Patrie*. Je le retrouvai bientôt devant le comptoir d'un marchand de vin du voisinage s'essuyant les moustaches d'un revers de main et frappant joyeusement des coups sonores sur l'épaule d'un vieux charretier.

La vue de ces artisans me communiqua en quelques instants plus de connaissances utiles que je n'en recuei-



lais en trois mois au collège, et peut-être est-ce en ce jour que fut déposé en moi le germe de cet amour fécond que je gardai toute ma vie pour les arts manuels et ceux qui les pratiquent.

Je me promettais bien, en ce jour, qui me semblait infini, d'épuiser les amusements de la vie et les délices des bois. Je rencontrai au bord de la Seine, près d'un pont, une vieille femme assise sur un pliant, à côté d'une petite table chargée de gâteaux de Nanterre et d'une carafe de coco bouchée d'un citron. Ce mets et cette boisson me fournirent un déjeuner délicieux. Plein d'une force nouvelle, j'avais hâte de me promener dans le bois de Boulogne. J'y entrai par Auteuil, qui était encore à cette époque un village et dont les jolies maisons gardaient, sous l'ombre mouvante du feuillage, des souvenirs illustres et charmants qu'en ce temps-là je n'étais pas en état de goûter.

Ces maisons commençaient à tomber sous la pioche du démolisseur, et sur les jardins rasés s'élevaient de hautes bâtisses. Le bois de Boulogne aussi se transformait. Gâté par des perspectives et des cascades, il avait perdu son naturel et sa fraîcheur. L'on ne trouvait plus sous son ombre l'horreur sacrée. La profondeur des bois m'inspirait dès ma plus tendre enfance un plaisir mélancolique. Toutefois la vérité m'oblige à dire que, m'étant enfoncé dans les fourrés où la lumière tombait à travers la feuillée en disques d'or, je m'éloignai à la hâte, de peur des rôdeurs qui troublaient ma solitude. Je ne ralentis le pas que sur une pelouse où, près de la Muette, des enfants jouaient sur l'herbe, tandis que les mères, les grandes sœurs et les nourrices enrubannées se tenaient à l'ombre

des marronniers sur des bancs, des chaises ou des pliants. Une place sur un banc s'offrit à moi à côté d'un enfant qui me parut un jeune homme, car il semblait à peu près de mon âge, très beau, habillé comme j'aurais aimé à l'être, avec une élégance négligée. Sa cravate bleue, à pois blancs, flottait au vent. Sa montre tenait à son gilet par une chaîne d'or. Ses cheveux courts se tordaient en boucles fauves ou dorées, ses yeux clairs luisaient, son visage pâle d'une fraîcheur charmante se colorait aux pommettes. Il tenait d'une main inquiète un crayon et un carnet; mais il n'écrivait pas. J'éprouvai pour lui une soudaine sympathie, et, bien que timide, je lui adressai le premier la parole. Il me répondit sans empressement mais de bonne grâce, et la conversation s'engagea. Il m'apprit qu'il était orphelin et malade, qu'il habitait une maison sur le Ranelagh, avec sa grand'mère, d'une très vieille famille irlandaise, depuis longtemps établie en France, et alliée par son mari, qu'elle avait perdu, aux plus beaux noms de la noblesse impériale.

Il aurait voulu aller au lycée, travailler et jouer avec des camarades, faire des parties de barre et de ballon, remporter des prix au concours général. Il étudiait sous un petit abbé, dont il parlait sans haine et sans amour, ne blâmant décidément en lui qu'un bosselar de soie d'une hauteur démesurée, que l'abbé portait préférablement au chapeau ecclésiastique. Ce jour, l'abbé l'avait conduit au bois, comme d'ordinaire. Il était surpris, mais non contrarié, qu'on le laissât si longtemps seul contre la coutume. Il me parla avec exaltation des victoires de Crimée. Il avait vu, d'une fenêtre de la place Vendôme, passer les



troupes revenue d'Orient, et portant leurs habits de campagne usés et troués. Les blessés marchaient à la tête des régiments; les femmes leur jetaient des fleurs; on acclamait les drapeaux et les aigles. Le souvenir seul lui en donnait des battements de cœur. Il me décrit, comme s'il y avait assisté lui-même, les dîners et les bals des Tuileries, auxquels était souvent invitée sa cousine Claire, qui avait épousé un écuyer de l'Impératrice. Les spectacles, les expositions, les fêtes excitaient étrangement sa curiosité.

Il eût bien voulu assister à l'assaut d'armes donné dans la salle Saint-Barthélemy par Grizier et Gâtechair. Il se promettait de fréquenter assidûment, dès qu'il en aurait l'âge, la Comédie-Française, le Théâtre Lyrique et l'Opéra. En attendant, il savait par son oncle Gérard tout ce qui se passait dans ces trois grands théâtres, et il lisait les feuilletons dramatiques. Il m'apprit que madame Miolan-Carvalho avait fait, au Théâtre Lyrique, des débuts très remarqués et me demanda si j'aimais Madeleine Brohan? Et, tirant de la poche de son veston une photographie représentant une très jolie femme blonde, accoudée, les bras nus, au dossier d'une causeuse :

— La voilà, me dit-il, regardez comme elle est belle!

J'admirai qu'il connût si bien les choses du théâtre, dont j'étais curieux et que j'ignorais. Que ne savait-il pas du monde élégant, des arts et des lettres? Il avait vu Ponsard, il avait causé avec lui de l'Académie française. Il savait la véritable histoire et même le vrai nom de la Dame aux Camélias. Il connaissait intimement le prédicateur qui avait prêché le carême aux Tuileries.



Il me faisait des questions dont il n'attendait pas la réponse.

— Que pensez-vous des tables tournantes? J'ai vu tourner un guéridon. Ne voudriez-vous pas être Chaix d'Est-Ange? Moi, je le voudrais. Je voudrais devenir un grand orateur. Mais j'ai été trop malade pour faire des études régulières. Les médecins disent que j'ai encore besoin de beaucoup de ménagements. Ils m'envoient passer l'hiver à Nice.

Après quelques instants de silence, il ouvrit son cahier et traça maladroitement sur une page blanche une figure qui voulait être un triangle isocèle, et qu'il me montra en souriant.

— Vous voyez cela?

— Oui, c'est un triangle.

— C'est un triangle, et c'est ma vie.

Lentement et comme à regret, il traça en partant de la base, entre les deux côtés égaux de ce triangle, des lignes parallèles à cette base, qui devenaient nécessairement de plus en plus courtes à mesure qu'elles se rapprochaient du sommet, et en les traçant il murmurait :

— Cinq ans... dix ans... douze, treize, quatorze, quinze, seize ans...

— Vous voyez, fit-il, comme cela diminue et comme cela finit.

Après un moment d'hésitation il toucha de la pointe de son crayon le sommet du triangle.

— Dix-sept ans! on étouffe et c'est la fin.

Puis il ferma brusquement son carnet, releva la tête et dit avec force :



— Mais je guérirai. Je suis sûr de guérir. Les médecins croyaient que c'était la poitrine qui était prise. Ils se trompaient ; c'était le cœur. J'ai des palpitations. C'est le cœur.

Après un court silence il me demanda si je n'aimerais pas être officier de marine ?

— C'est ce que j'aurais voulu être, ajouta-t-il en promenant au loin un regard rêveur.

Une vieille dame en robe feuille morte à volants, que gonflait une crinoline majestueuse, s'approcha de nous.

— Ma grand'mère, murmura-t-il.

Elle s'assit près de lui, tira ses gants, lui prit les mains, lui tâta les joues.

— Cyrille, tu as les mains chaudes, le front moite, je suis sûre que tu t'es fatigué à parler.

Et, baissant la voix, mais non pas assez pour que je n'entendisse pas :

— Cyrille, il ne faut pas causer avec un enfant que tu ne connais pas ; surtout quand il n'est pas accompagné.

Je me sentais déjà l'ami de Cyrille. Aussi me fut-il cruel de me voir écarté de lui avec ce dédain. Il ne m'échappa point qu'il se taisait et évitait de regarder de mon côté. Je me levai, m'éloignai, le cœur serré, sans tourner la tête.

Après avoir cheminé assez longtemps en songeant à Cyrille et en regrettant cette amitié si vite formée et si tôt perdue, je vis, assis dans l'herbe au bord d'un sentier désert, une grande fille et un petit gars qui se ressemblaient comme frère et sœur, tenant à la fois du faubourg et des champs, tous deux les yeux en trou de vrille, que des sourcils en pointe coiffaient drôlement, le visage

criblé de taches de rousseur, la bouche fendue jusqu'aux oreilles, l'air effronté, et si réjouis qu'on ne pouvait les voir sans sourire. La fille était habillée de petite indienne à fleurs, le garçon d'une blouse bleue toute neuve. Ils mordaient à pleine bouche dans une tartine de raisiné et buvaient à la régálade à même une grande bouteille.

Comme je les regardais avec curiosité, le jeune gars, se passant la main sur l'estomac et me tendant la bouteille, me cria :

— C'est bon ! En voulez-vous goûter ?

Moins par morgue que par gaucherie, je m'éloignai sans répondre et ne songeai pas que je marquais la distance du couple sylvain au petit bourgeois que j'étais, d'une façon plus insolente encore que la vieille dame en crinoline n'avait marqué la distance de son petit-fils à un enfant errant et inconnu.

Cependant je sentis la faim et vis avec émoi s'allonger les ombres des arbres. Je tirai ma montre et m'aperçus qu'il ne me restait plus que trente-cinq minutes pour arriver à la maison à l'heure coutumière. En y rentrant avec quelque retard, tout essoufflé et sentant bon l'herbe, j'y trouvai ma tante Chausson qui me demanda si je travaillais bien et ce que j'avais fait dans la journée.

Elle venait à propos et m'interrogeait à point. Car j'aurais eu scrupule de mentir à ma mère et j'estimais que c'était œuvre pie que de tromper ma tante Chausson. Je répondis donc que j'avais appris plus de choses en ce jour que je n'avais fait depuis six mois et n'avais pas perdu mon temps.

Ma tante Chausson se récria sur ma bonne mine et me



fit remarquer judicieusement que l'étude ne nuisait pas à la santé.

J'avais compté que, grâce au désordre qui régnait dans le collège où j'étais, mon absence ne serait pas remarquée. C'est ce qui arriva. Parmi tous les heureux effets de ces vacances coupables et délicieuses, j'en dois signaler un fort singulier.

Je revis M. Crottu sans déplaisir : je ne le haïssais plus.

#### IV

### Madame Laroque

**C**OMME j'achevais de m'habiller, ma mère me dit :  
— Madame Laroque est bien malade. Elle va mourir. Ses filles t'ont fait demander ce matin. Tu les trouveras toutes deux à son chevet. Dépêche-toi, mon enfant.

J'étais surpris. On avait parlé d'un rhume, et je n'y avais pas fait attention.

— La nuit a été terrible, ajouta ma mère. A quatre-vingt-treize ans, elle lutte avec une force inouïe contre le mal. Ce matin, elle est calme.

Je courus. A la porte de la chambre une barre invisible me frappa la poitrine et m'arrêta. Le grand silence n'était coupé que par le râle de la mourante. L'aînée des deux



filles, la mère Séraphine, en costume religieux, le visage jaune comme une ancienne figure de cire, debout près du lit, tournait dans un verre une petite cuiller d'argent, grave et simple, bien au-dessus du commun et rendant d'humbles soins avec un calme ascétique, qui convenait à cette scène familière et solennelle. Thérèse, la cadette, bouffie d'insomnie et de larmes, ses cheveux blancs ébouriffés, les coudes sur les genoux, les poings dans les joues, affaissée, hébétée et douce, regardait sa mère. Je ne reconnaissais pas la chambre et rien pourtant n'y était changé, à cela près que des bouteilles, des fioles, des verres encombraient la table de nuit et le marbre de la cheminée. A gauche, le lit dont le haut bateau me cachait la mourante. Au-dessus, le bénitier dont la coquille était portée par deux anges de porcelaine coloriée, un crucifix et le portrait au pastel de Thérèse jeune et mince, coiffée de grandes coques brunes, en robe cannelle, à manches à gigot, qui lui faisait une « taille de sylphide. » Au fond, la fenêtre garnie de vieux rideaux de cotonnade rouge. A droite, la commode d'acajou, qui portait un service à café blanc avec de larges filets d'or; au-dessus, un daguer-réotype de madame Laroque et une tête de Romulus dessinée au crayon noir, d'après David, par la mère Séraphine encore enfant. Et ces quatre murs si vulgaires se revêtaient de majesté.

— Entre donc, Pierre, me dit la religieuse.

J'approchai du lit. Le visage de madame Laroque n'était pas changé. Le ventre météorisé soulevait les couvertures. Les mains terreuses grattaient les draps. La mourante tenait les yeux mi-clos et ne reconnaissait personne. Elle







éprouvait sans doute une pénible impression de faim, car elle réclama plusieurs fois à manger et demanda d'une voix rude si elle était à l'auberge pour faire si maigre chère. Elle continuait de râler, mais demeurait parfaitement tranquille. Il y avait une demi-heure que j'étais près d'elle quand elle donna des signes d'agitation. Son visage était en feu, ses rares cheveux gris, échappés de sa coiffe, collaient sur ses tempes visqueuses.

Elle prononçait des paroles entrecoupées mais distinctes.

— Eh! là!... Jeannette. Eh! là... Espérez un peu, ma mère; faut que je ramène la vache à l'étable... On ne voit plus clair... Ma mère, je leur ai donné de la soupe aux pois et une omelette... Des braconniers, des braconniers!...

Elle se voyait enfant, dans son village.

— Ma mère, il fait noir. On n'y voit goutte. Je vas allumer la vue.

Elle prononçait la *veue*, nommant ainsi la petite lampe de forme antique pendue au foyer normand.

— Ma mère, je vas faire des crêpes de sarrasin pour le petit Pierre qui en est friand.

En l'entendant parler ainsi, ses deux filles firent un mouvement brusque. Pour moi, j'éprouvai une impression étrange et terrible à m'entendre ainsi mêlé à des êtres et des choses d'un autre âge.

Thérèse restait abîmée dans sa chaise trop basse. La mère Séraphine me reconduisit dans l'antichambre et me dit d'une voix tranquille :

— Elle avait toute sa connaissance quand elle a reçu

les sacrements. Elle a été administrée par l'abbé Moinier. Le médecin ne nous avait laissé, dès le début, aucun espoir, et le grand âge de notre mère ne permettait de se faire aucune illusion. Elle a été atteinte vendredi d'une pneumonie sénile. La paralysie des intestins s'est produite presque aussitôt. Thérèse, qui supporte mal l'insomnie, est très fatiguée.

Et la mère Séraphine, les mains dans ses manches, me fit un imperceptible signe de tête. Son esprit était grave et sans ornements, comme son habit; sa tristesse s'embellissait de paix. On entendait à travers la porte de la cuisine le perroquet Navarin qui disait :

J'ai du bon tabac  
Dans ma ta...  
Et de quoi? Et de quoi?

Quand je revins, le soir, les rideaux étaient tirés. Il n'y avait plus de verres, de fioles ni de bouteilles sur la table de nuit; deux bougies y brûlaient; une branche de buis trempait dans une soucoupe d'eau bénite. Madame Laroque, les mains jointes sur un crucifix, dormait paisiblement, toute blanche.

— Donne-lui un baiser d'adieu, Pierre, me dit la religieuse, elle t'aimait comme son enfant. Dans les derniers moments où elle garda sa raison, elle pensa à toi. Elle nous dit : « Vous donnerez à Pierre une montre en or, en mémoire de moi. Et vous ferez graver sur le boîtier la date de... » Elle n'acheva pas. Et, depuis ce moment-là, elle ne reconnut plus personne.



## Monsieur Dubois

J'AVAIS eu, cette semaine-là, des notes déplorables. Ma conduite était mauvaise, mon travail nul. Ma pauvre mère, accablée d'affliction, implora M. Dubois<sup>1</sup>.

— Puisque vous voulez bien vous intéresser à cet enfant, lui dit-elle, grondez-le. Il vous écoutera mieux que moi. Faites-lui comprendre le tort qu'il se fait en négligeant ses études.

— Comment lui faire concevoir ce tort, chère madame, répondit M. Dubois, si je ne le conçois pas moi-même?

Et, tirant un volume de sa poche, il lut ces lignes :

« Homère ne passa point dix ans dans le fond d'un col-

<sup>1</sup>. Voir *le Petit Pierre*, p. 178.

lège à recevoir le fouet pour apprendre quelques mots qu'il eût pu, chez lui, savoir mieux en cinq ou six mois. »

» Et savez-vous qui a dit cela, madame Nozière? un rustre, un ignorant, un ennemi des bonnes études? non, mais un gentil esprit, un homme très docte, le meilleur écrivain de son temps qui était le temps de Chateaubriand, un pamphlétaire plein de sel, un amateur de grec, le délicieux traducteur de la pastorale de *Daphnis et Chloé*, l'homme qui écrivait les plus jolies lettres du monde, Paul-Louis Courier.

Ma mère regarda M. Dubois, surprise et désolée. Et le vieillard, me tirant doucement l'oreille :

— Mon ami, ce n'est pas tout que d'être sourd à ces cuistres, ennemis de la nature; il faut écouter la nature qui seule peut t'expliquer Virgile et t'enseigner les lois des nombres. Ne perds pas un moment pour rattraper, quand tu es libre, le temps que tu perds au collège.

M. Dubois était alors un grand vieillard de soixante-dix à soixante-douze ans qui portait haut la tête, saluait avec grâce et se montrait à la fois affable et distant. Une coiffure en coup de vent et de courtes pattes de lièvre, à la mode de sa jeunesse, rehaussaient son long visage glabre. Sa face était sévère, son sourire charmant. Il portait d'ordinaire une longue redingote vert bouteille, prisait dans une boîte d'écaille à médaillon et se mouchait dans un vaste foulard rouge.

Il s'était trouvé en relation avec ma famille par sa sœur dont mon père avait été le médecin et l'ami. Après la mort de cette sœur, M. Dubois ne cessa pas de fréquenter notre maison. Il y était très assidu. Si je n'avais pas entendu



M. Dubois causer avec mon père, dont il ne partageait les opinions sur aucun sujet, si je ne l'avais pas vu rendre ses devoirs à ma mère, qui était trop simple et trop timide pour encourager les belles manières, je n'aurais pas l'idée du point de perfection auquel un galant homme peut porter le bon ton, la réserve et la politesse. Issu de gros bourgeois de Paris, avocats, magistrats sous l'ancien régime, M. Dubois tenait par son éducation à la vieille société française. On le disait égoïste et parcimonieux. Je crois qu'en effet pour lui la grande affaire était de vivre, et que, menant un train des plus réduits, il ne recherchait pas les occasions de faire des largesses. C'était un homme d'habitudes, qui aimait la simplicité, la pratiquait, s'en faisait à la fois un agrément et une vertu. Il habitait seul avec sa vieille gouvernante Clorinde, qui lui était dévouée. Mais « elle buvait, » ce qui la rendait incommode, et peut-être, M. Dubois, en recherchant notre maison, fuyait-il la sienne.

M. Dubois me témoignait une bienveillance d'autant plus précieuse qu'elle venait d'un vieillard qui n'aimait pas les jeunes gens. Je la gagnai, à ce que je pense, en l'écoutant avec attention; car il se plaisait à conter, et tout enfant que j'étais, ce qu'il disait m'intéressait presque toujours. Vers mes quatorze ans, je fus tout à fait dans ses bonnes grâces. Sans me flatter, il causait avec moi plus volontiers qu'avec mon père. Après si longtemps qu'elle s'est tue, j'ai encore sa voix dans l'oreille. Elle était sans beaucoup de force et ne s'élevait jamais. Sa prononciation, ainsi que celle de ses contemporains, différait de celle des hommes d'aujourd'hui; elle était plus facile et



plus douce. M. Dubois disait *mame* pour *madame*, *Sèves* pour *Sèvres*, *Luciennes* pour *Louveciennes*. Il disait *segret* pour *secret*, ne faisait jamais sonner les lettres doubles, prononçait *commentaire* comme nous prononçons *comment*, et ne faisait pas entendre les consonnes finales dans les mots *fil*s, *ours*, *dot*, *legs*, *lacs*.

De sa vie, je savais peu de chose et ne me souciais pas d'en savoir davantage; je n'avais pas alors, comme aujourd'hui, la curiosité du passé. A vingt ans, au déclin de l'Empire, il était entré dans l'armée et avait fait, comme aide de camp du général D..., la campagne de 1812. Il avait eu les oreilles gelées à Smolensk. M. Dubois n'aimait pas Napoléon à qui il reprochait avec une égale amertume d'avoir fait périr cinq cent mille hommes en Russie et de s'être coiffé, pendant la campagne, d'un bonnet polonais à créneaux, fort séant, sans doute, aux magnats, mais qui lui donnait l'air d'une vieille femme.

— Et dans le fait, curieux et bavard, ajoutait M. Dubois, c'était une véritable commère. Quand je l'ai vu, il était gras et jaune. Il ne faut pas s'en faire une idée d'après ses bustes et ses portraits. Ses artistes, sur son ordre, corrigeaient son visage d'après l'antique. Il était commun dans ses manières, impoli avec les femmes, se barbouillait de tabac et mangeait avec ses doigts.

Mon parrain, M. Danquin, qui adorait l'Empereur, bondissait à de tels propos.

— Moi aussi, je l'ai vu! s'écriait-il. En 1815, âgé de huit ans, j'étais à cheval sur les épaules de mon père. Il entra à Lyon; sa tête était d'une beauté souveraine. Tel je le voyais, tel le voyait un peuple immense, pétrifié par



ce grand visage, comme par la tête de Méduse. Nul ne pouvait soutenir son regard. Ses mains, qui ont pétri le monde, étaient petites comme des mains de femme et d'une forme parfaite.

En ce temps-là, Napoléon vivait fortement dans les esprits. Deux générations n'avaient pas encore passé sur sa gloire. Il n'y avait pas vingt ans qu'il était venu, sur son char, dormir au bord de la Seine. Deux de ses sœurs, trois de ses frères, son fils, ses maréchaux, s'échelonnant dans la tombe, avaient éveillé tour à tour, à leur départ, un écho de son nom. Un de ses frères, plusieurs de ses généraux, une multitude de ses soldats et de ses collaborateurs vivaient encore. Quelques vieillards simples d'esprit, comme ma bonne Mélanie, le croyaient lui-même toujours vivant.

Toutes les conversations dont il était le sujet s'enflammaient.

— Ce fut le plus grand des capitaines, disait M. Danquin.

— Je le crois, répliquait M. Dubois, si l'on mesure sa grandeur sur ses défaites.

Et la dispute engagée se développait toujours dans les mêmes termes.

M. DANQUIN

Il avait le génie de la guerre, comme il avait toutes les sortes de génies. Son œil d'aigle voyait tout à la fois. Il possédait la présence d'esprit, la mémoire, la connaissance des hommes, le sens des foules, une puissance de travail unique; il pénétrait dans les moindres détails et les subordonnait à l'ensemble. Il passa dans l'action les limites assignées jusque-là aux forces humaines.

## LA VIE EN FLEUR

M. DUBOIS

Il connaissait les hommes, mais il haïssait les supériorités. Il ne souffrait auprès de lui que des médiocres, ne voulait que des lieutenants et des commis. Et quand, à l'heure de l'épreuve, il eut besoin d'hommes, il n'en trouva pas autour de lui. Sans doute, il était intelligent; son regard était lucide quand l'ambition ne le troublait pas. Mais il avait un esprit terre à terre. Il voyait les hommes et les choses non pas en philosophe, mais en administrateur. Indifférent aux théories, étranger à toute philosophie, ce qui ne sert pas ses projets lui est indifférent. Même dans la mécanique, où il est sur son terrain, il rejette ce qu'il ne juge pas d'un profit immédiat, comme les bateaux et les voitures à vapeur. Chez lui, jamais une idée désintéressée, une spéculation pure. Il ne soupçonna jamais le génie d'un Lavoisier, d'un Bichat, d'un Laplace. Il avait la pensée en horreur.

M. DANQUIN

C'est-à-dire que sa nature répugnait à l'idéologie et aux idées creuses. Il avait le génie de l'action.

M. DUBOIS

Il n'avait pas le sentiment de la mesure. On trouve en lui des contrastes qui étonnent. Il est tout action, et il tombe dans le romantisme. Il y a en lui du grand homme et il y a de l'enfant. Voyez-le dans ces croquis où Girodet le surprit au théâtre de Saint-Cloud : sa tête poupine est d'un enfant, d'un enfant de Titan, si vous voulez, mais



d'un enfant. Au moral, il garde de l'enfant la puissance d'illusion, le goût de l'énorme, de l'excessif et du merveilleux, l'impossibilité de résister à ses désirs, une légèreté d'esprit qu'il porte jusque dans les situations les plus graves, et cette faculté d'oublier que la plupart des hommes perdent au sortir de l'enfance et qui subsista chez lui dans la maturité de l'âge.

M. DANQUIN

Il fallait bien qu'il détendît parfois son esprit tendu à se rompre : il y avait mis le monde entier.

M. DUBOIS

Ce fut un joueur et, comme tous les joueurs, il finit misérablement. Il a dit une fois : « On n'agirait jamais si, pour agir, on attendait d'avoir toutes les chances pour soi. » Ce mot révèle le joueur. Les joueurs veulent des émotions fortes. L'incertitude est nécessaire à leur volupté. Ils n'auraient plus de plaisir s'ils jouaient à coup sûr. A la paix, il préférerait la guerre, parce que la guerre offre plus de risques et plus de chances. Et, quand il avait perdu au jeu des armes, c'est au même jeu qu'il demandait de réparer ses pertes.

Et qu'a-t-il laissé, votre héros? Quelle est son œuvre? Il s'est jugé lui-même à Munich, en 1805, ou en 1809, le jour où, trouvant dans la chambre qu'on lui avait préparée un portrait de Charles XII, il dit avec un impérieux dédain : « Qu'on ôte ce portrait! C'est un homme sans résultat. » Ce jour-là, il dicta sa propre condamnation

au tribunal de l'Histoire, lui qui devait être entre tous les grands hommes l'homme sans résultat.

M. DANQUIN

Sans résultat!... Il a sauvé la France de l'anarchie, il a consolidé les conquêtes de la Révolution, fondu dans la fournaise de son génie l'ancienne société et la nouvelle et obtenu ainsi un alliage d'une force, d'une richesse, d'une beauté uniques, à l'épreuve du fer et du feu, des torches de la guerre civile comme des canons de l'étranger! Il a créé la France nouvelle et donné à la patrie ce qui lui est plus précieux que l'or, plus nécessaire que le pain, la Gloire.

Et les breloques de M. Danquin sonnaient la charge sur son ventre tandis que M. Dubois tournait entre ses doigts sa boîte comme pour en associer les formes géométriques à celles de sa pensée. Et cela faisait un groupe digne de figurer dans *l'École d'Athènes* de Raphaël.

Mon parrain avait le goût des batailles, qu'il n'avait vues qu'en peinture; M. Dubois, qui avait passé la Bérésina, en avait rapporté l'horreur de la guerre. Ayant donné sa démission, en 1814, il ne reprit pas de service sous la Restauration, qu'il n'aimait pas plus que l'Empire. Il regrettait Marc-Aurèle.





## VI

### La Bifurcation

CETTE année-là, huit jours avant la rentrée des classes, je vis Fontanet, qui revenait d'Étretat, le visage bruni par les embruns et la voix plus grave qu'il ne l'avait auparavant. Il restait petit de corps et remédiait à la brièveté de sa taille par la hauteur de sa pensée. M'ayant conté ses jeux, ses bains, ses navigations, ses périls, il fronça le sourcil et me dit d'un ton sévère :

— Nozière, nous allons entrer dans les classes supérieures ; c'est l'année de la bifurcation. Tu as une grande détermination à prendre ; y as-tu pensé ?

Je lui répondis que non, mais que je choisirais certainement les lettres.

— Et toi? lui demandai-je.

A cette question, il rassembla des nuages sur son front et répondit que c'était grave, qu'on ne pouvait se décider à la légère.

Et il me laissa troublé, humilié et jaloux de sa sagesse.

Pour comprendre les paroles échangées par Fontanet et moi, il faut savoir qu'en ce temps-là, les élèves de l'Université de France, mis en demeure, au sortir des classes de grammaire, d'opter, sur le seuil de la classe de troisième, pour les lettres ou les sciences, et obligés, à quatorze ou quinze ans, de bifurquer, comme on disait, se décidaient, d'après leurs lumières et celles de leurs parents, pour l'une ou l'autre branche de la fourche pédagogique, sans trop s'émouvoir de l'obligation où on les mettait de choisir entre l'éloquence et l'algèbre, et de ne plus suivre le chœur entier des Muses, que M. Fortoul avait désuni.

Cependant, quelque parti que nous prissions, notre esprit en devait souffrir un grand dommage; car les sciences, séparées des lettres, demeurent machinales et brutes, et les lettres, privées des sciences, sont creuses, car la science est la substance des lettres. Ces considérations, je dois le dire, n'entraient pas dans ma mince cervelle.

Ce qui peut surprendre, c'est que mes parents ne touchassent jamais ce point en causant avec moi. S'il faut trouver des raisons à leur silence, j'en distingue quelques-unes, telles que la timidité de mon père, qui n'osait



jamais mettre ses idées en avant, et l'agitation de ma mère, qui ne laissait pas les siennes se former. Mais leur principal motif de s'abstenir était que ma mère ne doutait pas que, quelque voie que je prisse, je ne fisse éclater mon génie, parfois obscurci, mais toujours ardent, tandis que mon père estimait qu'en lettres comme en sciences, je ne ferais jamais rien de bon. Mon père avait, pour sa part, un motif encore de se taire, devant moi, sur cette mesure qui, sortie, après le coup d'État, d'un décret de M. Hippolyte Fortoul, grand maître de l'Université en 1852, touchait aux questions les plus brûlantes de la politique. Zélé catholique, mon père approuvait une réforme qui semblait favoriser l'Église aux dépens de l'Université, mais, opposé à l'Empire, il regardait avec défiance les présents d'un ennemi, et ne savait plus que penser. Sa réserve m'empêchait de former mon idée par le moyen ordinaire, qui était de prendre le contre-pied de la sienne. Mais j'étais pour les lettres qui me semblaient faciles, élégantes et amies, et je ne feignais d'avoir à résoudre une grande difficulté que pour me donner de l'importance et ne pas paraître moins sérieux que Fontanet. Je dormis fort paisiblement. Le lendemain matin, trouvant Justine qui balayait la salle à manger, j'affectai un air sombre et lui dis d'une voix grave :

— Justine, cette année, j'entre dans les classes supérieures. C'est l'année de la bifurcation. J'ai une grande résolution à prendre qui décidera de toute mon existence. Pense donc, Justine : la bifurcation.

En entendant ces mots, la fille des Troglodytes s'appuya sur son balai comme la Minerve au Décret sur sa lance,



demeura pensive et, jetant sur moi un regard consterné, elle s'écria :

— C'est-il, Dieu, vrai?

Elle entendait pour la première fois ce mot de bifurcation, qu'elle ne pouvait pas comprendre; et pourtant elle ne demandait pas ce qu'il voulait dire, y ayant d'elle-même tout d'abord attaché un sens, et c'était assurément un sens funeste. Je conjecture qu'elle croyait reconnaître dans la bifurcation un de ces fléaux envoyés par le gouvernement, comme la conscription, les prestations, les contributions, et, bien que peu sensible d'ordinaire, elle me plaignait d'en être frappé.

Le soleil du matin illuminait les yeux bleus et les joues roses de la fille des Troglodytes; elle avait retroussé ses manches, et ses bras blancs, rayés d'égratignures vermeilles, me parurent beaux pour la première fois. Par une réminiscence de mes lectures poétiques, je faisais d'elle une prêtresse d'Apollon radieuse de jeunesse et de majesté et me transformais en un jeune pâtre d'Orchomène qui venait à Delphes demander au dieu quelle voie de la Connaissance il fallait choisir. La salle à manger du docteur représentait mal la sainte Pytho; mais le poêle de faïence, que surmontait le buste de Jupiter Trophœus, me figurait suffisamment un autel vénéré, et mon imagination, qui en ce temps-là suppléait à tout, m'offrait un paysage du Poussin.

— Il faut bifurquer, dis-je avec gravité, et choisir entre les lettres et les sciences.

La prêtresse d'Apollon secoua trois fois la tête et dit :



— Mon frère Symphorien est fort dans les sciences : il a mérité le prix de calcul et le prix de catéchisme.

Puis, s'éloignant en poussant son balai :

— Il faut que je fasse mon travail.

Je la pressai de me dire si je devais choisir les sciences.

— Pour sûr que non, mon petit maître, me répondit-elle dans toute la sincérité de son cœur, vous n'êtes pas assez intelligent.

Et elle ajouta pour ma consolation :

— L'intelligence n'est pas donnée à tout le monde. C'est un don de Dieu.

Je ne tenais pas pour absolument incroyable que je fusse aussi bête que le pensait la fille des Troglodytes, mais n'en étais pas assuré et, sur ce point, comme sur tant d'autres, je demeurais dans l'incertitude. Je ne songeais point à nourrir mon esprit et à former mon intelligence. Dans cette affaire de bifurcation, je ne cherchais que mon repos et mon agrément et préférais, je l'ai déjà dit, suivre les lettres comme plus flottantes et légères. La vue d'une figure de géométrie, loin d'éveiller ma curiosité, m'engourdissait de tristesse et offensait ma sensualité puérile. Un cercle, passe encore ; mais un angle, mais un cône ! Fréquenter ce monde triste, sec, anguleux, hérissé, tandis qu'il y a du moins, dans les classes de lettres, des formes et des couleurs, et qu'on y devine, par moment, des faunes, des nymphes, des bergers, qu'on y entrevoit les arbres chers aux poètes et l'ombre qui, le soir, tombe des montagnes, comment montrer un si farouche courage ?

Aujourd'hui, ce stupide mépris de la géométrie, je



l'abjure humblement à vos pieds, vieux Thalès, Pythagore, roi fabuleux des nombres, Hipparque, vous qui le premier tentâtes de mesurer les mondes, Viète, Galilée, vous qui, trop sage pour aimer la souffrance, avez néanmoins souffert pour la vérité, Fermat, Huyghens, curieux Leibnitz, Euler, Monge, et vous, Henri Poincaré, dont j'ai contemplé le visage muet, lourd de génie, ô les plus grands des hommes, héros, demi-dieux, devant vos autels j'apporte mes vaines louanges à Vénus Uranie qui vous combla de ses dons les plus précieux.

Mais en ces heures lointaines, pauvre petit ânon que j'étais, j'avais hâte de crier sans discernement ni connaissance : « J'opte pour les lettres. »

Je crois même que je brayais des blasphèmes contre la géométrie et l'algèbre, quand mon parrain Danquin s'apparut à moi, rose et fleuri. Il venait me chercher pour me faire partager un de ses divertissement favoris.

— Pierrot, me dit-il, tu dois t'ennuyer depuis six semaines que tu traînes tes vacances : viens entendre avec moi la conférence de monsieur Vernier sur la direction des ballons.

Encore dans la fleur de la jeunesse, M. Joseph Vernier s'était signalé par plusieurs ascensions audacieuses. Son zèle et son intrépidité enflammaient le cœur de mon parrain, qui s'intéressait passionnément aux progrès de l'aérostation.

En chemin, sur l'impériale de l'omnibus, mon excellent parrain m'exposa avec enthousiasme les destinées de la navigation aérienne. Ne doutant pas que le problème du ballon dirigeable ne fût bientôt résolu, il me prédit que je



verrais le jour où les routes de l'air seraient fréquentées par d'innombrables voyageurs.

— Alors, disait-il, il n'y aura plus de frontières. Tous les peuples ne formeront qu'un peuple. La paix régnera sur le monde.

M. Joseph Vernier devait faire sa conférence dans une des salles d'une vaste usine de Grenelle. On y pénétrait par un hangar où l'on voyait le ballon qu'avait monté le jeune aéronaute, en une ascension terrible. Il gisait là, dégonflé, semblable au corps sans vie d'un monstre fabuleux, et la grande blessure, dont il était déchiré, attirait les regards. Près du ballon, on remarquait l'hélice qui avait, disait-on, pendant quelques instants, imprimé une direction à l'aérostat. Introduits dans la salle voisine, nous vîmes plusieurs rangées de chaises déjà occupées par une assistance où brillaient des chapeaux de femmes et d'où montait un bourdonnement de voix. A une extrémité de la salle, s'élevait une estrade portant une table et des fauteuils vides qui faisaient face aux chaises. Je regardais avidement. Après une attente d'une dizaine de minutes, nous vîmes le jeune aéronaute monter les trois degrés de l'estrade, au bruit des applaudissements, dans un cortège illustre. Le teint mat, imberbe, maigre, pâle, grave comme Bonaparte, son visage affectait l'immobilité d'un masque historique. Deux vieux membres de l'Institut prirent place à ses côtés, tous deux d'une laideur surnaturelle et pareils à ces deux cynocéphales que les anciens Égyptiens, dans leurs rituels, mettaient à la droite et à la gauche du mort, pendant son jugement. Derrière l'orateur se rangèrent quelques personnes considérables, sur les-



quelles se détachait une dame très belle, grande, en robe verte, ressemblant à la femme qui figure l'art chrétien sur la fresque peinte par Paul Delaroche dans l'hémicycle des Beaux-Arts. Mon cœur battait. Joseph Vernier parla d'une voix sourde et monotone qui s'accordait avec l'immobilité de son visage. Il énonça immédiatement son principe.

— Il faut, dit-il, pour naviguer dans l'air, une machine à vapeur mettant en mouvement une hélice motrice, établie sur des calculs mathématiques, analogues à ceux qui ont permis de faire les vannes de la turbine et les ventilateurs de l'hélice maritime.

Il s'étendit ensuite très longuement sur la forme du ballon qui devait être aussi allongé que possible dans le sens de la direction.

L'un des cynocéphales approuvait et donnait le signal des applaudissements, l'autre demeurait impassible.

L'orateur fit ensuite le récit de ses ascensions périlleuses et conta un atterrissage pendant lequel, l'ancre s'étant rompue, le ballon, animé d'une vitesse extrême, rasant la terre, brisait les arbres, les haies, les barrières sur son passage, et faisait bondir, parmi les débris, la nacelle avec l'équipage. Il nous fit frémir en nous disant avec simplicité qu'une autre fois, la soupape n'ayant pas fonctionné, le ballon s'éleva à des hauteurs où l'on ne respire plus, si gonflé qu'il allait éclater quand Vernier fendit l'étoffe. Mais, la déchirure s'étant étendue jusqu'au sommet, la chute devint d'une effroyable rapidité et les aéronautes se fussent broyés sur le sol si la nacelle ne fût tombée dans un étang. En manière de conclusion, il annonça qu'il ouvrait une souscription afin de



construire des appareils nécessaires à la navigation aérienne.

Il fut très applaudi. Les deux cynocéphales lui serrèrent la main. La dame verte lui offrit une gerbe de fleurs. Et moi, le cœur battant, les yeux gros de larmes généreuses, je m'écriai au dedans de moi :

— Moi aussi, je serai aéronaute!

Je ne pus dormir de la nuit, agité par les exploits de Joseph Vernier et ressentant une fierté anticipée des navigations aériennes auxquelles je me destinais. Il m'apparaissait que, pour construire, conduire, diriger des ballons, il fallait acquérir de fortes connaissances techniques. Je résolus d'opter pour les sciences.

Dès le matin, je fis part à Justine de ma résolution et des raisons qui l'inspiraient. Elle me dit que son frère Symphorien fabriquait des ballons de papier et qu'il les faisait partir en l'air après les avoir tenus sur un brasier. Mais ce n'était qu'un jeu. Elle n'approuvait pas qu'on montât tout vif au ciel, et condamnait les voyages à la lune, parce que Caïn y était prisonnier. Par une nuit claire, on le lui avait montré, portant sur son dos un fagot d'épines.

Je demeurai trois jours ferme dans mon propos. Mais, dès la quatrième journée, les myrtes de Virgile et les secrets sentiers de la forêt des ombres me tentèrent de nouveau. Je renonçai à la gloire de conquérir les airs et suivis nonchalamment la branche de la fourche qui conduisait à la classe de M. Lerond. J'en conçus quelque orgueil et dédaignai mes camarades qui avaient pris l'autre branche. Tel était l'effet ordinaire de la bifurcation.



Comme il devait arriver, comme le voulait l'esprit de corps si répandu, et qui est l'esprit de ceux qui n'en ont pas, les élèves de lettres et les élèves de sciences se méprisaient réciproquement. Élève de lettres, j'épousai le préjugé de ma classe et me plus à railler l'esprit lourd et mal orné des scientifiques. Peut-être manquaient-ils d'élégance et d'humanités. Mais quelles figures de sots nous faisions, nous les littéraires!

Je ne puis juger par ma propre expérience des effets de la bifurcation, étant de mon naturel incapable de tirer profit d'un enseignement donné en commun. Dans les classes de sciences, comme dans les classes de lettres, j'aurais apporté une intelligence fermée et un esprit rebelle. Le peu que j'ai appris, je l'ai appris seul.

Je crois que la bifurcation précipita le déclin des études classiques, qui ne répondaient plus aux besoins d'une société bourgeoise tout entière entraînée vers l'industrie et la finance. On a dit que le ministre de l'Instruction publique de 1852 mettait son étude et ses soins à dénaturer l'enseignement universitaire, tenu en haut lieu pour un danger public. Il en retranchait les parties les plus nobles et il osait dire : « Les discussions historiques et philosophiques conviennent peu à des enfants et ces recherches intempestives ne produisent que vanité et que doute. » Certes, ce n'est pas là comme parle un éducateur jaloux d'éveiller les jeunes intelligences. Fortoul se flattait de former des générations paisibles et se proposait de donner aux fils des bourgeois grandis sous la royauté libérale une instruction convenable à la vie d'affaires à laquelle ils étaient destinés. A cette



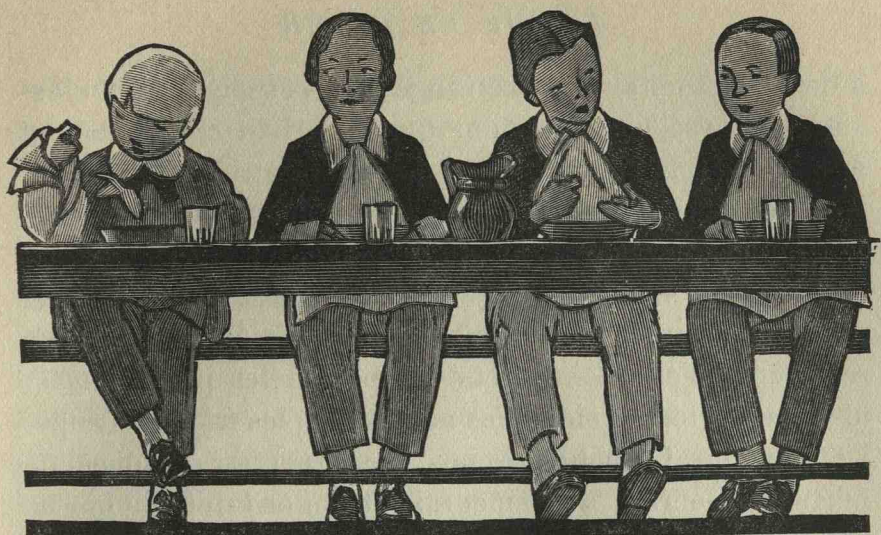
époque, un universitaire d'esprit bourgeois et resté fidèle à la monarchie de Juillet a suffisamment exprimé ces intentions dans les lignes que voici : « Nos fils ne sont pas destinés à être des savants. Nous ne voulons pas en faire des poètes, des hommes de lettres ; la poésie et la littérature sont des métiers trop chanceux ; nous ne voulons pas qu'ils soient avocats, il y en a assez ; nous voulons qu'ils soient bons commerçants, bons agriculteurs. Or, pour ces états, qui forment le corps de la société, à quoi servent à nos fils le grec et le latin que vous leur enseignez et qu'ils oublient vite ? Tout le monde ne peut pas écrire, plaider, enseigner. Le plus grand nombre est hors du cercle des professions savantes. Que font vos collègues pour ce grand nombre ? Rien ou rien de bien. »

Il n'est pas de cœur un peu fier que ces paroles basses et grossières ne soulèvent de dégoût. Je les rappelle parce que l'état d'esprit qui les a inspirées subsiste encore. L'enseignement secondaire n'a fait que déchoir depuis un demi-siècle. Il est condamné. Il ne convient plus à notre société que l'enfant du peuple aille à l'école primaire et qu'à l'enfant riche soit réservé le lycée où d'ailleurs il n'apprend rien. Après cette guerre monstrueuse, qui en cinq ans a rendu caduques toutes les institutions, il faut reconstruire l'édifice de l'instruction publique sur un plan nouveau, d'une majestueuse simplicité. Même enseignement pour les enfants riches et pauvres. Tous iront à l'école primaire. Ceux d'entre eux qui y montreront le plus d'aptitude aux études seront admis à

recevoir l'enseignement secondaire qui, gratuitement donné, réunira sur les mêmes bancs l'élite de la jeunesse bourgeoise et l'élite de la jeunesse prolétarienne. Et cette élite versera son élite dans les grandes écoles de science et d'art. Ainsi la démocratie sera administrée par les meilleurs.

Pour revenir aux âges fabuleux de mon enfance, disons que l'instinct qui me portait aux études littéraires ne me trompait pas tout à fait. Dans ces salles sordides, la Grèce et Rome m'apparurent, la Grèce qui enseigna aux hommes la science et la beauté, Rome qui pacifia le monde.





## VII

### Mouron pour-les-petits-oiseaux

**D**u temps que j'étais écolier, chaque année, le 28 janvier, jour de la Saint-Charlemagne, un banquet réunissait les élèves qui avaient obtenu la première place en quelque matière. Élève de troisième, j'avais peu d'espoir de m'asseoir jamais à ce banquet des princes. J'étais trop loin de tenir la tête de ma classe, heureux d'en occuper le centre obscur. Ce n'est pas que je fusse paresseux ; je travaillais au contraire tout autant qu'un autre, et parfois davantage. Mais plus je travaillais, plus je m'éloignais des premiers rangs. La cause en était que je m'appliquais

à des études entièrement étrangères à l'enseignement classique et avec une attention qui absorbait complètement mes facultés. D'ardentes curiosités m'attiraient tour à tour sur quelque sujet et m'y retenaient corps et âme. C'est ainsi que, cette année-là, pendant les trois semaines qui suivirent la rentrée des classes, je fus captivé par la reine Nitocris. Je ne pensais qu'à elle, je ne voyais, je ne respirais qu'elle. Les sujets composant les programmes, les thèmes, les versions, les narrations, les fables d'Ésope, les vies de Cornélius Népos, les guerres puniques ne m'étaient de rien. Je demeurais étranger à tout ce qui ne touchait pas à la reine Nitocris. Jamais amour ne fut plus exclusif. Au déclin de ce sentiment (car rien ne dure) ma mère un jour m'ayant donné une branche de gui, en me disant que c'était la plante sacrée des druides, je ne vis plus, durant des semaines, que forêts profondes, blanches prêtresses, faucilles d'or et corbeilles de gui. Puis ce furent les abeilles d'Aristée qui me possédèrent, et les pommes d'or du jardin des Hespérides. Ces occupations de mon esprit m'ôtaient toute apparence d'intelligence, et l'on conçoit qu'en cet état je ne pouvais inspirer beaucoup d'estime à M. Beaussier mon professeur, homme juste, d'un caractère grave et même un peu morose, d'une intelligence droite, sans grande étendue, autant que je peux croire, si je m'en rapporte à mes souvenirs. Il se montrait à mon égard d'une sévérité que ne tempérerait nulle pitié, car, en son âme et conscience, il me considérait comme un esprit mauvais et pervers. Or, en dépit de mon humeur contemplative, j'avais une inclination, que j'ai bien perdue depuis : j'aimais la gloire. Oui, malgré les



difformités de mon intelligence, qui me vouaient au mépris de M. Beaussier et me retranchaient à jamais de l'élite scolaire, j'aurais voulu briller sur les bancs de la classe et recueillir les lauriers comme un héros antique. Oui, j'aimais la gloire. L'éducation universitaire, qui avait tout de même pénétré en moi, me faisait confondre en une même admiration les vainqueurs de Salamine et les héros du Palmarès. J'aimais la gloire. La discipline napoléonienne à laquelle j'étais assujetti me faisait soupirer après la couronne de papier vert, comme elle m'eût inspiré ensuite le désir des croix, des cordons et des habits brodés, si je n'eusse mal tourné. J'aimais la gloire; j'enviais nos illustres.

Ils étaient trois surtout, graves, sérieux, imposants, un peu lourds peut-être, mais solides, mais fermes, qui moissonnaient tous les lauriers et occupaient les premiers rangs, Radel, Laperlière et Maurisset. Tous trois pensionnaires, l'internat imprimait à leurs mœurs un caractère quasi militaire, et ils méprisaient comme des civils les externes tels que moi, qui n'étaient pas, autant dire, de la maison. Ils avaient l'esprit de corps qui me manquait tout à fait et que, pour mon malheur, je ne devais jamais acquérir. Ils dominaient dans les récréations ainsi que dans les classes et montraient, au cheval fondu et dans les parties de barres, la maîtrise que nous leur reconnaissons en thème grec et en discours latin. Tant de grandeur m'étonnait plus qu'elle ne me charmait et j'éprouvais pour eux plus d'admiration que de sympathie.

Chaque semaine, le samedi soir, lorsqu'il annonçait les



places de la composition, thème, version, discours latin ou narration, M. Beaussier avouait qu'en examinant avec une attention soutenue les copies de ces trois excellents élèves, il avait eu la plus grande peine à découvrir la supériorité de l'une de ces copies sur les deux autres. Selon lui Radel, Laperlière et Maurisset s'égalaien; à peine pouvait-on dire que Radel était plus exact, Laperlière plus élégant, Maurisset plus concis. La concision, au jugement de M. Beaussier, était peut-être le principal mérite de Maurisset. Étranger à tout ce qui se disait et se faisait dans la classe, négligeant les préceptes les plus utiles, ignorant les règles les plus nécessaires, je produisais des thèmes et des versions bien éloignés de cette exactitude, de cette élégance et de cette concision. Tout ce qui sortait de ma plume abondait en solécismes et en barbarismes, en faux sens et en contre-sens. A la vue de ma copie, le visage de M. Beaussier exprimait tout à coup une tristesse décente, une sombre réprobation. Un pli douloureux contractait les lèvres minces et sinueuses du maître, qui me reprochait amèrement les incorrections dont fourmillaient mes devoirs et le mauvais goût qui achevait de les déparer à ses yeux; ce mauvais goût désolait M. Beaussier et le grief qu'il m'en faisait m'accablait d'autant plus que je n'entrevois pas le moyen de m'en décharger en améliorant mon goût. Aujourd'hui, après tant d'années, je ne sais pas encore en quoi M. Beaussier trouvait mon goût si mauvais. Mais son antipathie pour ce goût était bien vive, à en juger par la manière dont il tournait ma copie du doigt avec un ricanement sinistre. Je souffrais de ces dédains. Je sentais bien qu'il fallait



renoncer pour toujours à la gloire, heureux encore si je pouvais me réfugier dans une obscure médiocrité!

Une circonstance à cet égard me rassurait en quelque manière. Je ne descendais jamais aux trois dernières places. Ce n'était pas possible. Ce rang était à jamais assuré à Morlot, Laboriette et Chazal. Quelle que fût l'épreuve, en quelque matière qu'il fallût composer, sciences ou lettres, langues vivantes ou classiques, Morlot, Laboriette et Chazal étaient toujours les derniers. Le phénomène se reproduisait chaque semaine, avec la constance de ces lois, qui règlent le mouvement des astres, et le retour des saisons. Il y avait des variations sur le pénultième qui était tantôt Laboriette et tantôt Morlot. Quant au dernier, c'était Chazal invariablement et l'on admirait l'inébranlable fermeté avec laquelle il se maintenait à la dernière place. M. Beaussier ne faisait aucune objection à un fait d'une exactitude si satisfaisante et si nécessaire. Il s'inclinait devant la nécessité, maîtresse des hommes et des dieux, et il terminait la lecture du classement par les noms de Morlot, Laboriette et Chazal, sans commentaire inutile. Donc, en cas de défaite, Morlot, Laboriette et Chazal, si j'ose dire, assuraient mes derrières. Cette garantie n'était pas superflue et me devenait de jour en jour plus nécessaire. Je tendais à descendre, une secrète et maligne influence m'inclinait vers les rangs inférieurs. Comment me le dissimuler, quand M. Beaussier le constatait avec l'âpre joie d'une âme droite qui applaudit aux rigueurs de la justice; quand ma mère, humiliée dans son plus cher orgueil, s'en plaignait durant les repas, que ses reproches me rendaient amers; quand mon père



gardait un silence réprobateur; quand la bonne Justine, elle-même, perdant tout respect pour son petit maître, lui opposait l'exemple de son frère Symphorien, qui, pas plus haut qu'une botte, remportait tous les prix, chez les frères? Je m'affligeais de cet abaissement progressif; et j'en cherchais vainement la cause, ne songeant pas à l'attribuer à ce que je ne prenais nulle connaissance de ce qui se disait et se faisait dans la classe. Et je ne cessais de décliner. Un certain samedi de décembre, je me trouvai classé en thème grec (muses immortelles, ô chastes sœurs, ô Mnémosyne, dérobez à la mémoire ce souvenir humiliant), je me trouvai classé immédiatement au-dessus de Morlot, Laboriette et Chazal, intercalé entre Morlot, que je surmontais par la force des choses, et Mouron, que je ne pouvais souffrir et qui me surmontait par une fatalité dont j'étais étonné. Je méprisais profondément Mouron, Jacques Mouron, le petit Mouron, que nous appelions Mouron pour-les-petits-oiseaux, car nous avions de l'esprit. Je le croyais bête, et la suite de ce récit fera savoir si j'avais raison. Je le jugeais plus borné encore que Morlot, Laboriette et Chazal. Chazal était rustique et étonnait quelquefois par la naïveté joyeuse de ses réparties; Laboriette, louche, hagard, hurlant, avait l'air d'un fou; Morlot, qui dormait sans cesse, avait de longs cils soyeux et ressemblait à un prince enchanté des contes arabes. Ils avaient chacun quelque chose qui intéressait. Mouron me semblait sans aucun intérêt, et je crois que mes camarades n'en jugeaient pas autrement que moi. Petit, mince, malingre, toujours souffrant, il avait manqué beaucoup de classes, et ses nombreuses maladies avaient creusé des



tranchées profondes d'ignorance dans son savoir classique. Il avait l'intelligence lente, la mémoire rebelle et son ingénuité laissait voir toutes grandes les disgrâces de son esprit. Enfin, nous le jugions laid parce qu'il était faible, stupide parce qu'il était timide, méprisables parce qu'il était inoffensif. Il y avait pourtant en Mouron je ne sais quoi de secret, de mystérieux, de profond qui aurait dû nous donner à réfléchir et suspendre notre jugement. Mais la promptitude de notre sottise nous emportait et la coutume s'était établie de railler et de tourmenter Mouron. Moi aussi je me moquais de Mouron. Car alors je respectais aveuglément la coutume. Si j'avais continué, je me déplairais beaucoup, mais j'aurais réussi dans le monde. Je méprisais Mouron, je me forçais à le déprécier et à le contemner, plus coupable et plus sot en cela que personne, si vraiment il n'existait pas entre Mouron et moi l'antipathie naturelle qui le séparait de ses autres condisciples et de ses maîtres. Du moins j'étais sincère. De bonne foi, je tenais Mouron pour un être bien inférieur à moi, absolument inférieur, d'une infériorité dégradante, et je lui témoignais autant de dédain, je l'accablais d'autant d'ironies que ma douceur naturelle et ma perpétuelle étourderie en laissaient à ma disposition.

M. Beaussier, je le proclame, et ses actions le crient plus haut que moi, M. Beaussier était un homme juste. Sa Thémis pouvait être sans lumière et sans grâce, mais elle tenait égaux les plateaux de ses balances. La circonstance singulière que je vais rapporter prouve que M. Beaussier jugeait sans haine et sans amour et que parfois son verdict lui coûtait de grandes douleurs. Voici le



fait : un samedi, un étrange samedi, M. Beaussier annonça que j'étais premier en version latine. Il l'annonça d'un ton grave, avec tristesse, dans un profond abattement. Il donna à entendre que c'était fâcheux, que c'était regrettable, que c'était immoral. Mais enfin, il l'annonça, il le proclama, et cette place enfin qu'il s'affligeait de voir occupée par moi, c'est lui qui me l'avait décernée. La version, paraît-il, était difficile. Les plus habiles s'étaient égarés en maint endroit. Ils avaient cherché et n'avaient pas trouvé. Mon étourderie m'avait servi. Je n'avais, à mon habitude, songé à rien. Et, ne m'apercevant pas des difficultés, je les avais surmontées. Telle était, du moins, l'explication que hasardait M. Beaussier de ce fait inexplicable. Quoi qu'il en fût, j'étais premier, j'avais vaincu Radel, Laperlière et Maurisset.

J'étais premier. J'aimais la gloire, mais je n'étais pas fait pour elle. Je supportai mal la mienne. Son premier rayon qui me frappait d'une façon si inattendue m'échauffa la tête. Je devins fat; par une aberration monstrueuse de ma raison, je trouvai naturel d'être le premier de ma classe, quand, en réalité, c'était hors de toute règle et de toute prévision. Soudain une pensée me vint, qui m'inonda de joie et me gonfla d'orgueil. Je songeai que je serais convié au banquet de la Saint-Charlemagne et que j'y siégerais parmi les grands et les forts au milieu des têtes des classes depuis cette troisième à laquelle j'appartenais, jusqu'à la rhétorique et aux mathématiques spéciales. Quel triomphe! Quelle ivresse! le banquet de la Saint-Charlemagne n'était pas seulement illustre; il était délicieux. Un ancien me l'avait conté; on y servait des



crèmes et des glaces ; on y buvait le vin de Champagne dans des coupes de cristal.

J'affectai des airs de supériorité fort ridicules et qui me mettaient bien au-dessous moralement de Morlot, Laboriette et Chazal. Et quand Mouron, le petit Mouron, s'arrêtant de dessiner des rosaces sur son cahier, se tourna vers moi et, de ses lèvres pâles qui découvraient des dents jaunes, me sourit d'un air à la fois moqueur et bienveillant, j'affectai de ne pas voir un si petit personnage. Et je murmurai à l'oreille de mon voisin Noufflard :

— Quel cancre, ce Mouron !

Quand la cloche sonna, j'imitai, en sortant de la salle, la démarche lourde, l'allure bovine de mes rivaux, un moment vaincus, mais toujours altiers et menaçants, Radel, Laperlière et Maurisset.

Hélas ! je ne devais plus retrouver la victoire. La semaine suivante, M. Beaussier, avec une satisfaction visible, proclama mon abaissement. L'incorrection de mon thème, les solécismes et les barbarismes dont il était grevé me replongeaient soudain dans le dernier tiers de la classe, non loin de Morlot, Laboriette et Chazal. Ils possédaient, ceux-là, les attributs divins, la permanence et la stabilité. A tout prendre et pour mon malheur, ce premier rang, une seule fois occupé, ne faisait qu'imprimer à ma médiocrité un caractère de déchéance. Mais il m'assurait un siège au banquet de la Saint-Charlemagne.

Je me faisais de ce banquet une idée sans cesse grandissante. Je ne dis pas que je me le représentais comme le festin des dieux que Raphaël a peint sur un plafond de



la Farnésine, et cela pour bien des raisons qu'il est inutile d'exposer. Du moins, je le chargeais dans mon esprit de toutes les pompes et de toutes les magnificences que pouvait concevoir mon imagination jeune et débile, mais déjà ornée. C'était le sujet le plus fréquent de mes méditations. Ce l'eût été de tous mes entretiens; pourtant je n'osais en parler à mon père dont je craignais la froide raison, ni à ma mère qui m'eût dit sûrement que je ne méritais pas les honneurs de cette table, car être premier une seule fois, c'est l'être par hasard. J'en causais à la cuisine avec Justine, et ne m'avisai-je pas de lui dire, un jour, tandis qu'elle faisait frire à grand bruit les pommes de terre, qu'à la Saint-Charlemagne on servait des paons avec leur queue déployée, un cerf avec ses andouillers et des marcassins dans leur robe de soies. Ce n'était point un mensonge : j'avais trouvé ces splendeurs culinaires dans un livre de contes du vieux temps et je me persuadais qu'elles seraient renouvelées et agrandies dans le banquet du 28 janvier. Mais Justine ne m'écoutait pas et remuait le charbon avec un bruit si terrible qu'il faisait tressaillir mon père sur son fauteuil, à l'autre bout de l'appartement.

Cependant Mouron, le petit Mouron, doux et modeste, toujours timide, toujours un peu lent de pensée, s'élevait chaque semaine; un jour même, il se plaça entre Laperlière et Maurisset, à l'étonnement des élèves et de M. Beaussier lui-même. Ce succès était le présage d'un succès plus grand et plus haut. Dans la seconde semaine de janvier, Mouron fut premier en thème grec. Il avait surpassé en expérience de l'*iota souscrit* Laperlière et Radel et mieux connu les verbes en *mi* que Maurisset lui-



même. La classe entière accueillit le succès de Mouron en imitant joyeusement le chant des petits oiseaux, en faveur de celui qui portait le nom de leur plante favorite, et ces voix bocagères célébrant le héros des verbes en *mi* firent sourire M. Beaussier lui-même qui, les lèvres retroussées, prit un moment l'aspect d'un vieux faune. On dit même, on dit que, dans les arbres chargés de neige, les moineaux joignirent leur chant à celui de leurs imitateurs. Pour moi, je l'avoue à ma honte, songeant que Mouron serait convié au banquet de la Saint-Charlemagne, j'en éprouvais une vive contrariété. Une gloire partagée avec Mouron me déplut et je cessai de me promettre honneur et joie d'une table où je serais assis à côté de lui. Je confesse ces sentiments et pourtant je demande, comme Jean-Jacques Rousseau, s'il est un lecteur qui se croira meilleur que moi. En cette journée, où je montrai une âme si faible et si vaine, mon humiliation fut grande. M. Beaussier publia qu'à l'endroit de l'*aoriste* j'étais d'une ignorance crasse et que, dans mon thème, j'avais commis un nombre de fautes qui n'était dépassé que par Morlot, Laboriette et Chazal.

Je rentrai fort maussade à la maison et courus rejoindre Justine à la cuisine où elle épluchait des carottes avec un couteau redoutable. Ses bras nus étaient zébrés jusqu'à la saignée d'égratignures, de coupures, de déchirures et de toutes sortes d'estafilades. La rougeur de ses joues égalait l'éclat de la braise. Je lui annonçai que la Saint-Charlemagne n'était qu'un repas de cancres, d'oisons et de types inférieurs, et qu'on n'y servirait ni paons, ni cerfs, ni sangliers, mais de la morue et des haricots.



J'entrepris de lui démontrer que Mouron pour-les-petits-oiseaux était bête comme un pot. Tandis que je parlais, elle souleva le couvercle de la marmite; puis, le visage aveuglé d'une vapeur ardente, saisit sur la cheminée une poignée de sel, renversa une bouteille d'huile sur sa tête, heurta la table, fit tomber la lampe et s'étala de tout son long sur le carreau sonore. De telles mésaventures survenaient trop fréquemment pour qu'elle y prît garde. Mais il était difficile d'avoir une conversation suivie avec une personne si accidentée.

Le jour de la Saint-Charlemagne se leva humide et sombre. Le banquet se célébrait dans le réfectoire du collège, où je n'avais jamais pénétré, mais dont l'odeur fade et grasse, quand je passais devant les portes, me soulevait le cœur. Justine disait que j'avais le cœur délicat. La grande salle, garnie de longues tables de marbre noir, était ornée de guirlandes de papier dans le goût vif et simple des décorations de caserne et de sacristie. Il n'y avait pas de nappes; mais les serviettes étaient pliées sur les assiettes en forme d'oiseau et ces blancs simulacres me charmèrent comme si les colombes d'Aphrodite eussent déjà volé dans mes rêves. Je fus placé entre Laperlière, dont je tenais la gauche, et Mouron, qui occupait à ma droite le bout de la table, au pied de l'estrade où M. le directeur, l'abbé Delalobe, brillait, vénérable et souriant, dans une noire couronne de professeurs. Je méprisais Mouron : Laperlière me méprisait. Nous n'échangions tous trois aucune parole. Laperlière avait la ressource de causer avec Radel son voisin de droite, tandis que nous étions assujettis, Mouron et moi,



à un mutuel silence. On ne servit ni paons, ni cerfs, ni sangliers. Mais des radis et des ronds de saucisson, après une longue attente, passèrent. Je contemplais la couronne universitaire. M. Beaussier y fleurissait. Je reconnaissais ses lèvres sinueuses, ses gros favoris poivre et sel, son menton rasé de frais. Il avait l'air moins assuré que dans sa classe. Il mit sa serviette sous son menton et porta de la nourriture à sa bouche. J'en fus surpris. Je n'avais pas songé qu'il mangeât. Il était pourtant facile de l'imaginer, mais nous ne songeons pas à toutes les fonctions de la vie en voyant toutes sortes de personnes et cette faculté d'abstraction importe grandement à la dignité humaine. Les plats se succédaient lentement. Le bruit des voix égayait la salle. J'entendais mon voisin de gauche Laperlière expliquer à Radel le mécanisme des revolvers et des carabines qu'il avait reçus pour ses étrennes, car ces princes des études étaient héroïques jusque dans leurs jeux. Je distinguais moins bien les paroles de Radel qui traitait de l'équitation et même de la vénerie. Il était pour moi, fils d'un petit médecin de quartier, tout à fait impossible de prendre part à de telles conversations dont au reste j'étais formellement exclu. Mouron, au contraire, me faisait de temps en temps quelques avances discrètes; mais je les dédaignais avec affectation et je lui montrais la même morgue que Radel et Laperlière me montraient. Observant à la dérobée ce pauvre petit visage doux et fin, je m'entretenais dans la volonté de ne point communiquer avec un être inférieur. Pourtant, je ne sais quoi de mystérieux et de profond, qui agissait au dedans de moi, m'avertissait que ces sentiments allaient bientôt



s'éteindre et que d'autres, tout différents, s'allumeraient à leur place. Je résistais à ces avis secrets qu'un ancien aurait pris pour un avertissement des dieux. Après le rôti et quand nous eûmes, comme dit Homère, apaisé l'inexorable faim, le bruit des voix et des rires devint assourdissant. Je vis alors du coin de l'œil Mouron rouler sa serviette autour de son bras droit, sous son poing fermé auquel il donna quelque aspect de visage en passant le bout de son pouce entre l'index et le doigt du milieu, je le vis contempler cette poupée vivante avec une tristesse apprêtée et pourtant véritable, et je l'entendis qui lui disait :

— Comment te portes-tu, mon pauvre petit Mouron? Tu n'as personne à qui parler. C'est triste, mais console-toi. Nous allons causer ensemble et cela va bien nous amuser; je vais te conter une aventure extraordinaire qui est arrivée à l'élève Pierre Nozière. L'élève Pierre Nozière est venu au banquet de la Saint-Charlemagne sans son âme, car, s'il y était venu avec son âme, il parlerait. Mais il ne dit rien, parce que son âme n'est pas dans son corps. Où est-elle? Dans quel pays? Sur la terre ou dans la lune? Je n'en sais rien. Et pendant qu'elle se promène, Dieu sait où, tu fais un bien triste déjeuner, mon pauvre petit Mouron, à côté d'un corps sans âme, d'une statue de cire qui ne parle ni qui ne rit, puisque c'est une statue. Qu'est-ce que tu dis de cela, pauvre petit Mouron, pauvre petit Mouron pour-les-petits-oiseaux?

Au début de cette minuscule comédie, je m'étais armé de dédain pour mieux résister aux avances de mon



voisin, mais la grâce de sa voix et de sa pensée, le charme de son âme, douloureuse et douce, opérèrent sur mon cœur qui fut retourné. Je sentis soudain que Mouron l'emportait sur moi par les dons les plus rares et les plus précieux de l'esprit et du caractère et je me sentis enflammé pour lui d'une tendresse ardente. Je ne pus trouver une parole; mais il lut en moi et je vis son fin visage s'éclairer d'un sourire de joie. En une seconde, nous étions devenus des amis intimes. Nous nous étions tout dit. Je connaissais Mouron comme si je ne l'avais pas quitté d'un jour.

Mouron pour-les-petits-oiseaux, Jacques Mouron, mon cher Mouron, vivait avec sa mère et sa sœur dans un joli petit appartement de la rue de Seine, où les meubles étaient de peluche bleue et rose. Son père, Philippe Mouron, professeur de chimie à l'École normale, était mort jeune au moment où il faisait d'importantes découvertes. Jacques Mouron aurait voulu aussi faire des sciences.

— Il y en a, me dit-il, qui sont très jolies, je t'assure. Mais je ne crois pas que je réussirai à les apprendre. Ma santé n'est pas assez forte. J'ai été très malade, encore, cette année.

— Ce n'est pas grave, lui dis-je.

— Non, ce n'est pas grave, répondit-il avec un sourire de ses lèvres blanches. Ma sœur aussi a été malade. Elle a manqué trois mois de cours. Elle a manqué en grammaire les participes, et en histoire la féodalité. Crois-tu?

— Moi, dis-je, j'aime l'histoire surtout quand elle est extraordinaire.

— Moi aussi, je l'aime. Mais je me sens perdu dans les

empires et les monarchies. C'est peut-être parce que je suis tout petit.

— Tu n'es pas tout petit.

— Je le deviens. C'est vrai; je diminue. Je deviendrai bientôt petit, petit.

Le repas était vraiment très beau. Il y eut des œufs à la neige servis dans de grands saladiers et l'on versa le vin de Champagne. Nous devînmes très gais. Laperlière lui-même consentit à trinquer avec moi et je choquai vingt fois mon verre contre celui de mon cher Mouron. Je lui contai l'histoire de la portière qui jette un seau d'eau au visage de son propriétaire en croyant le jeter aux polissons qui sonnaient à la porte. Il me dit avec un rire, que coupait par intervalles une petite toux sèche, l'aventure du marchand de marrons qui voit partir sa poêle attachée par une ficelle à la roue d'un fiacre. Puis nous célébrâmes Spartacus, Épaminondas et le général Hoche. Quant à Charlemagne, il nous paraissait un peu risible à cause de sa grande barbe.

— Tu sais, me dit Mouron, il est allé combattre les Normands avec vingt mille francs.

Je crois que nous étions un peu ivres. Et c'est un fait certain que je quittai le banquet emportant, par mégarde, ma serviette dans ma poche. J'accompagnai Mouron jusqu'à sa porte. Et là, serrant dans ma main sa petite main chaude, je lui jurai une amitié éternelle.

Je la lui gardai tant qu'il vécut. Il mourut à vingt ans.



## VIII

### Romantisme

UN des hommes les plus bizarres qui fréquentaient chez nous, alors que j'accomplissais ma douzième année, était M. Marc Ribert, petit homme noir de cinquante à cinquante-cinq ans environ, hérissé, le front bossué, les joues creuses et qui réussissait assez à se donner l'air fatal et désespéré. Il est vrai que ses affaires y contribuaient; car on disait qu'elles se trouvaient, par sa faute, en très mauvais état. Fils d'un gros marchand de vins de Bercy, il avait, dans sa jeunesse, assidûment fréquenté le monde des Jeunes-France, des lorettes et des théâtres des boulevards, donné des fêtes magnifiques, fait bâtir un castel gothique à Clamart et dissipé en toutes sortes de prodigalités l'héritage paternel. Sa femme, morte jeune,

du mal qu'on appelait encore à cette époque la consommation, lui avait laissé une fille qu'on disait d'une exquise beauté et d'une santé délicate. Il avait trop tardé à réduire son train, et on le croyait à bout de ressources. Les raisons d'inquiétude et d'affliction ne lui manquaient donc pas; mais ceux qui, comme mon père, le connaissaient bien, le jugeaient léger, frivole, oublieux, et pensaient que, insensible à ses infortunes trop réelles, il était désespéré par goût et par inclination. C'était un romantique cuit et recuit. On n'en rencontrait plus guère alors de cette espèce. Aussi M. Marc Ribert m'inspirait-il une grande admiration. Sa parole, ses regards, ses gestes exhalaient son génie et ses rêves. Il m'apparaissait environné de sylphes, de gnomes, de lutins, d'anges, de démons, de fées. Il fallait l'entendre réciter quelque lied nébuleux ou quelque ballade fantastique. Il prétendait que le laid est le beau et que le beau est le laid et je n'hésitais pas à le croire. Aujourd'hui j'y fais plus de difficultés. M. Marc Ribert m'enseignait que Racine était une perruque et une vieille savate. J'embrassai cette opinion aveuglément parce qu'elle était contraire à celle de M. Bonhomme, mon professeur. C'était pour moi une raison décisive. Oh! avec quel feu le vieux romantique me conviait à jeter l'épouvante sur les épiciers et les philistins et à terrasser l'hydre du perruquisme et de quelle ardeur je brûlais de le suivre et de proclamer la liberté de l'art sur le corps de M. Bonhomme terrassé.

Ma chère maman déplorait l'ascendant que M. Ribert prenait sur mon esprit. Parfois elle soupirait : « Il va rendre Pierre aussi fou que lui!... » Et elle comptait sur



M. Danquin, mon parrain, pour combattre cette mauvaise influence. Mais il y avait peu de chance que M. Danquin exerçât quelque action sur moi : il était raisonnable. Cet excellent homme tenait M. Ribert pour fou, fou à lier. Entre nous, il croyait, avec M. Duvergier de Hauranne, que le romantisme est une maladie comme le somnambulisme ou l'épilepsie, et il rendait grâce au ciel de ce que le mal fût en pleine décroissance.

De son côté, l'antipathie que mon parrain inspirait à M. Marc Ribert était invincible parce qu'elle était naturelle. Aux yeux de Marc Ribert, mon parrain était un bourgeois. Un « bourgeois », c'était tout dire ! Pour se distinguer de cette caste infâme, Marc Ribert s'habillait d'une sorte de pourpoint de velours noir et de larges chausses d'une forme inusitée. Il portait une longue chevelure qui, rejetée en arrière, formait une pointe diabolique sur son front et il taillait sa barbe comme celle de Méphistophélès. Ainsi fait, il raillait amèrement mon parrain qui, court et ventru, vêtu d'une longue redingote, le nez chaussé de lunettes d'or ainsi que M. Joseph Prudhomme, s'ornait ainsi que lui d'un col dont les deux pointes lui montaient au-dessus des joues et d'une cravate de taffetas noir qui faisait trois fois le tour de son cou ; et, comme ses joues étaient du plus beau vermillon, Marc Ribert comparait le visage de mon parrain, dans son vaste faux col, à un bouquet de roses dans du papier blanc. Comparaison qui me frappait par son exactitude et qui, me revenant à l'esprit chaque fois que je voyais mon parrain, me donnait le fou rire.

Mon parrain, soupçonneux, haussait les épaules, m'ap-



pelait grand imbécile et me conseillait d'aller étudier mes leçons plutôt que de faire le dadaïs. M. Marc Ribert, au rebours, me dissuadait d'écouter mes professeurs.

— Ce sont des momies, me disait-il, des Fontanes.

Et, jouant sur les mots, très agréablement à mon sens :

— Fontanes! ajoutait-il, Fontanes, *faciunt asinos!*

Maintes fois, j'ai entendu dans le petit salon paternel des disputes entre mon parrain et M. Ribert. Mon parrain y jouait au naturel le personnage de Jérôme Paturot. Je n'étais pas capable de suivre ces disputes et encore moins de juger les raisons apportées de part et d'autre, si tant est qu'on apportât des raisons. Je n'étais qu'un petit sot; aussi étais-je très tranchant. Je donnais toujours tort à mon parrain. Le fait est qu'il n'employait pas des termes éblouissants comme son adversaire. Celui-ci vous jetait pêle-mêle hauberts, écharpes, cimiers, géants, dragons, écuyers, nains, châtelaines, pages, chapelles, ermites. A sa voix, au petit salon de madame Nozière faisait place un monde enchanté, et dans cette féerie éclataient les malédictions, les sarcasmes, le rire guttural du vieux romantique.

Qu'elle était grêle alors la crécelle de mon parrain qui répondait par *le Roi d'Yvetot* et *le Meunier Sans-Souci*, en agitant ses breloques sur son ventre rebondi!

Je serais bien incapable de rapporter leurs conversations avec fidélité. Et c'est sans doute l'essentiel qui m'a échappé. Si je fais effort pour retrouver quelques-uns de leurs propos, il me semble que M. Danquin pouvait n'avoir pas toujours tort, comme je croyais. Il se plaignait que bien des nuances du langage, autrefois discernées et



reconnues, fussent maintenant confondues et qu'on écrivît moins bien et moins clairement qu'autrefois. Il regrettait aussi que la raison eût perdu son empire sur les esprits. Mais M. Marc Ribert avait pour lui l'incalculable avantage d'exprimer des pensées difficiles à comprendre. Leur obscurité me les rendait belles. On n'admire guère ce qui est clair. L'admiration ne va point sans surprise. Aussi j'étais transporté d'enthousiasme en entendant définir l'œuvre romantique.

— C'est, disait Marc Ribert, l'œuvre de révolte et de douleur; c'est le deuil amer mêlé à la fiévreuse recherche de l'infini; c'est le désespoir caché sous l'ironie la plus mordante.

Que sais-je encore? J'en frissonnais d'épouvante et d'admiration.

Les discussions politiques, entre ces deux hommes si différents d'esprit et de nature, étaient tout aussi violentes que les discussions littéraires, mais beaucoup plus courtes. En politique, mon parrain ne connaissait que Napoléon, M. Ribert regrettait Louis le Hutin. C'est sous le règne de Louis le Hutin qu'il eût voulu vivre : il en jurait tous les saints. Mon parrain croyait qu'il plaisantait; c'était une grande erreur. Marc Ribert ne plaisantait jamais et ce sérieux qu'il gardait dans la folie lui donnait une grande autorité sur l'esprit d'un enfant comme moi. Cette idée qu'il eût fait bon vivre sous le règne de Louis le Hutin m'entra si fort dans l'esprit que je l'exprimais à tout moment à ma mère, à ma bonne Justine et à mes camarades de classe.

Un jour, pendant la récréation de midi, je la confiai à



Fontanet, qui, d'un esprit plus judicieux et plus élevé, me répondit qu'il aurait voulu vivre sous le règne de saint Louis.

Je n'étais jamais allé chez M. Marc Ribert, que je connaissais déjà depuis longtemps, quand, un matin, mon père qui s'y rendait, soit comme médecin, soit comme ami, m'emmena avec lui. Marc Ribert habitait sur la rive droite, près de la Madeleine, rue Duphot. Cette rue n'offrait rien de romantique, la maison non plus. Elle datait non de Louis le Hutin mais de Louis-Philippe. L'escalier, avec son tapis beige et sa rampe de fonte peinte en blanc, ne répondait en rien aux goûts de M. Ribert; l'antichambre, garnie d'un porte-parapluie et d'un porte-manteau, n'y correspondait pas davantage. Mais patience! Mon père se glissa seul dans un couloir qui conduisait sans doute à la chambre de M. Ribert et la servante qui nous avait reçus, fort grasse de toutes manières, m'introduisit dans un petit salon meublé de divans sur lesquels étaient des coussins brodés et des tapis d'Orient. Il y avait contre le mur de ce salon un très grand tableau qui me fit éprouver soudain tous les charmes de la douleur. La douleur touche mieux les cœurs généreux quand elle est belle. Je fus ému profondément à la vue de cette peinture représentant Ophélie, blonde et charmante, qui se noyait en souriant. Elle s'abandonnait à l'eau et flottait, mollement soutenue par sa robe. Sa tête couronnée d'herbes et de fleurs reposait sur l'onde comme sur un oreiller. Le ruisseau et les arbres du bord offraient une teinte pâle et verdâtre que reflétait le visage de la jeune fille. Ses yeux exprimaient l'étonnement ingénu de



la folie. Tandis que je contemplais ce tableau de tant de grâce et de pitié, j'entendis une voix fraîche qui chantait avec d'étranges distractions et des interruptions soudaines : *Adieu, mon beau navire!*... Cette romance, qui en tout autre moment ne m'aurait peut-être pas touché, me déchira les nerfs et me fit éclater en sanglots. Le chant cessa. Je frissonnais encore. Le bruit d'une porte qu'on ouvrait me fit tourner la tête, et j'aperçus, dans l'embrasement de cette porte, une jeune fille, vêtue de blanc comme Ophélie, blonde comme elle et comme elle portant des fleurs dans ses bras. A ma vue, elle poussa un léger cri et s'enfuit.

Pendant des jours dont je ne sais point le compte, je revis Ophélie et cette jeune fille qui lui ressemblait. Je relus, jusqu'à le savoir par cœur, le récit de la reine dans la pièce de Shakespeare : « Il est au bord du ruisseau un saule dont le cristal de l'eau réfléchit le pâle feuillage; elle en cueillait une branche pour en faire de bizarres guirlandes avec des renoncules, des orties, des marguerites et ces fleurs rougeâtres... que nos jeunes filles appellent des doigts de morts. Comme elle se penchait pour suspendre sa guirlande aux rameaux pendants, une malheureuse branche se rompit, elle tombe avec sa moisson dans le triste ruisseau, ses vêtements s'enflent et s'étalent et la soutiennent un moment comme une fée des eaux. Pendant ce temps elle chantait des bribes de vieilles balades, sans conscience du danger. »

Quelques jours, peut-être quelques semaines après être allé dans cette maison de la rue Duphot, où j'avais ressenti une profonde émotion, j'appris de mes parents,

parmi divers propos de table, que M. Marc Ribert avait quitté définitivement Paris où il ne pouvait plus vivre et s'était retiré dans un petit village au bord de la Gironde, chez des parents qui cultivaient la vigne, et qu'il avait emmené avec lui sa fille Bérengère, dont la santé donnait des inquiétudes. Cette nouvelle m'attrista sans me surprendre. Je m'attendais à apprendre de ce côté de grandes tristesses.

Le temps coula. Insensiblement, comme le corps charmant de l'amante d'Hamlet, le souvenir de la jeune fille qui portait des fleurs disparut de ma mémoire. Puis, soudain, il me ressouvint d'elle, un matin d'automne, en entendant ma chère maman chanter : *Adieu, mon beau navire!*...

Je demandai :

— Maman, qu'est devenu monsieur Marc Ribert? Il y a plus de cinq ans que je n'ai entendu parler de lui ni de sa fille.

— Monsieur Marc Ribert est mort, mon enfant. Comment ne le sais-tu pas?... Sa fille est devenue folle, d'une folie très douce. Elle garde précieusement dans une boîte des cailloux qu'elle prend pour des perles et des diamants. Elle les fait admirer et les donne aux personnes qui viennent la voir. Sa folie prend encore d'autres formes plus singulières. Elle dit qu'elle ne peut pas lire parce que, quand elle ouvre un livre, à peine regarde-t-elle une page, que les lettres s'envolent comme des mouches en bourdonnant dans la chambre. Aussi ne veut-elle lire que des bouquets; elle les déchiffre très bien, car elle connaît le langage des fleurs. Mais voilà que maintenant, sous



son regard, les fleurs s'envolent comme des papillons.

— Sait-on ce qui l'a rendue folle?

— Un chagrin d'amour. Elle était fiancée. En apprenant que monsieur Marc Ribert avait perdu tout son bien et même la petite fortune qui appartenait à sa fille, le fiancé de Bérengère reprit sa parole.

Je m'indignai.

Ma mère sourit tristement :

— Mon enfant, les hommes sont souvent sans courage et sans foi.

Cette pensée me frappa.

Sans contenir rien de rare, elle est unique chez ma mère, qui croyait à la bonté humaine.

## IX

### Prestiges

A PEU de temps de là, un événement s'accomplit qui fait époque dans ma vie. J'assistai à la représentation d'une pièce de théâtre. Mes parents n'allaient guère au spectacle et il fallut, pour qu'ils m'y menassent, un concours extraordinaire de circonstances : il fallut que mon père sauvât par son art et ses soins la femme d'un auteur dramatique, qui peu de temps après cette heureuse guérison fit jouer un drame historique à la Porte-Saint-Martin, il fallut que l'auteur reconnaissant offrît une loge à mon père et que le billet fût valable pour la seule soirée de la semaine où je pusse veiller, celle du samedi, jour où les directeurs de théâtre sont avares de leurs faveurs, il fallut enfin que la pièce parût de sorte à ne point offenser d'innocentes oreilles.



Pendant vingt-quatre heures, je vécus, agité de crainte et d'espérance, dévoré de fièvre, dans l'attente de cette félicité inouïe, et qu'un coup soudain pouvait détruire. On devait craindre jusqu'à la dernière minute que le docteur ne fût appelé auprès d'un malade. Je crus que, le jour de la représentation, le soleil ne se coucherait jamais. Le dîner, dont je n'avalai pas une bouchée, me parut interminable, et je fus dans des transes mortelles d'arriver en retard. Ma mère n'en finissait pas de s'habiller. Elle craignait, en manquant les premières scènes, de désobliger l'auteur et perdait cependant un temps précieux à arranger des fleurs à son corsage et dans ses cheveux. Ma chère maman étudiait devant son armoire à glace sa robe de mousseline blanche recouverte d'une tunique transparente semée de pois verts, et semblait attacher une sérieuse importance à l'ordre de sa coiffure, à la ligne que dessinait sa berthe sur son corsage, aux broderies de ses manches courtes et à diverses autres circonstances de sa toilette que je jugeais frivoles. Jugement que, depuis, j'ai réformé. Le fiacre appelé par Justine attendait. Maman mit de l'eau de lavande sur son mouchoir et descendit. Elle s'aperçut dans l'escalier qu'elle avait oublié son flacon de sels sur la toilette et m'envoya le chercher. Enfin, nous arrivâmes; l'ouvreuse nous introduisit dans une loge toute rouge qui s'ouvrait sur une vaste salle bourdonnante, d'où partaient les sons inharmonieux des instruments que les musiciens accordaient. La solennité des trois coups frappés sur la scène et suivis d'un profond silence m'émut. Le lever du rideau fut vraiment pour moi le passage d'un monde à un autre. Et dans quel monde



splendide j'entrais! Habité par des chevaliers, des pages, des dames et des damoiselles, la vie y était plus grande et plus magnifique que dans le monde où ma naissance m'avait placé, les passions plus terribles, la beauté plus belle. Dans ces vastes salles gothiques, les costumes, les gestes, les voix charmaient les sens, étonnaient l'esprit, ravissaient le cœur. Rien n'existait plus pour moi que ce monde enchanté subitement ouvert à ma curiosité et à mon amour. Une irrésistible illusion s'était emparée de moi, et ce qui aurait dû la détruire en me rappelant que j'assistais aux jeux du théâtre, les planches, les frises, les bandes de toile peinte qui représentaient le ciel, ces rideaux qui encadraient la scène, me retenaient encore plus fortement dans le cercle magique. Le drame nous transportait aux dernières années du règne de Charles VII. Et pas un des personnages qu'il fit passer sur la scène, non pas même le veilleur de nuit et le sergent du guet, ne se montra à mes yeux sans y laisser une vive image. Mais, quand parut Marguerite d'Écosse, un trouble extraordinaire s'empara de moi, je me sentis brûlant et glacé et fus près de défaillir. Je l'aimai. Elle était belle. Je n'aurais jamais cru qu'une femme pût l'être autant. Elle apparut pâle et mélancolique dans la nuit. La lune, qu'on reconnaissait tout de suite pour une lune du moyen âge à cause de son cortège de nuages lugubres, et par sa visible amitié pour les clochers, versait sur la jeune dauphine des rayons d'argent. Je ne sais dans le tumulte de mes souvenirs quel ordre suivre ni comment achever mon récit. J'admirai que Marguerite fût si blanche et, lui voyant les paupières bleues, je pensai que c'était un signe



d'aristocratie. Femme du dauphin Louis, elle aime l'archer Raoul, jeune et beau, et qui ne se connaît ni père ni mère, ce qui le rend extrêmement triste. On n'ose blâmer la dauphine d'aimer l'archer Raoul, quand on sait que cet archer est le fils de Charles VII. Le roi, averti par les astrologues qu'il mourrait de la main de ce fils, le fit exposer, dès sa naissance, et lui substitua un enfant trouvé qui épousa Marguerite d'Écosse et devint le dauphin Louis, en sorte que c'est réellement à Raoul que Marguerite était destinée. Elle ne le sait pas. Raoul l'ignore, mais une force mystérieuse les attire l'un vers l'autre.

Les entr'actes qui me ramenaient brusquement à la vie de tous les jours me semblaient d'une brutalité odieuse, et les cris de : sirop, limonade, bière ! bien que nouveaux à mes oreilles et par conséquent sans vulgarité, me blessaient par leur caractère profane.

Je vis sur le programme que le rôle de Marguerite d'Écosse était tenu par mademoiselle Isabelle Constant, et ce nom se grava dans mon cœur en traits de feu très doux. Il me restait encore assez d'intelligence pour distinguer entre le personnage et l'interprète ; mais je prêtai à mademoiselle Constant le caractère de Marguerite d'Écosse, tel que le dramaturge l'avait exprimé, le goût des lettres, une âme généreuse et pure, un cœur noble, une mélancolie romantique.

Pendant le dernier entr'acte, l'auteur, grand homme grisonnant, bourgeonné, vint dans notre loge et je le vis qui saluait courtoisement ma mère. En vain il me posa la main sur la tête comme autrefois avait fait Rachel, en vain il me parla obligeamment de mes études, me félici-



tant de mon goût précoce pour les lettres, et m'exhortant à apprendre à fond le latin, connaissance qu'il possédait lui-même et à laquelle il attribuait la force de son style, bien différent de celui de ses confrères dramatiques qui écrivaient comme des fiacres. Je lui répondis à peine et sans le regarder. S'il avait su la cause de mon indifférence, il en aurait été flatté, mais probablement il me trouva stupide, sans attribuer ma stupidité à l'impression prodigieuse que son œuvre produisait sur mon esprit. La toile se releva. Je recommençai à vivre. Marguerite d'Écosse me fut rendue. Hélas! je ne la retrouvai que pour la perdre aussitôt. Elle périt de la main du dauphin Louis au moment où l'archer Raoul se jetait à ses pieds. L'archer Raoul tomba frappé du même poignard et apprit en expirant qu'il était aimé. Combien j'enviai son sort!

Le lundi, à la classe du matin, avec quel superbe dédain je regardai mon professeur qui insistait sur l'importance qu'il y avait à bien distinguer les trois voix des verbes grecs, comme si quelque chose au monde importait hors mademoiselle Isabelle Constant, sa gloire et sa beauté. Contemplant l'image adorable imprimée dans mon cœur, je n'entendis point les explications de M. Beausnier sur la voix moyenne qui ne répond pas au verbe purement réfléchi, comme on ne le croit que trop communément. Ce défaut d'attention me rendit incapable de décider, sur l'injonction de mon professeur, si *παρεσχησθαι* signifie *se présenter* ou *présenter pour soi*, sens évidemment différents l'un de l'autre. Au lieu de répondre au hasard, ce qui me réservait une chance sur deux de rencontrer juste, je gardai stupidement le silence et fus traité



de cancre, injure que je ressentis cruellement au dedans de moi, car l'amour rend les âmes fières.

Pendant la récréation, je contai la soirée qui avait décidé de mon sort à Mouron dont l'âme exquise me semblait propre à recevoir mes confidences. A ma grande déception, Mouron, loin d'admirer et de s'émouvoir, garda durant mon récit un sourire moqueur, et, quand je lui dis la beauté d'Isabelle, il me répondit, sans nulle émotion, par un de ces agaçants jeux de mots, habituels à son esprit polyglotte :

— *Isabella bella dona*, Isabelladone par contraction.

Il y avait des petitesesses dans l'esprit de Mouron.

Le soir, pendant que, nos portefeuilles sous le bras, nous suivions ensemble, selon la coutume, la rue du Cherche-Midi et la rue des Saints-Pères, je ne pus me défendre de parler à Fontanet du seul sujet qui existât pour moi. Connaissant l'esprit ironique de mon camarade, je craignais qu'il ne se moquât de mes sentiments exaltés. Il me montra, au contraire, un visage grave et parut m'encourager par son silence à lui verser mon âme tout entière. Trouvant inopinément un cœur fait pour me comprendre, je décrivis à mon cher condisciple l'état où m'avait plongé l'apparition de Marguerite d'Écosse, blanche sous les rayons de la lune.

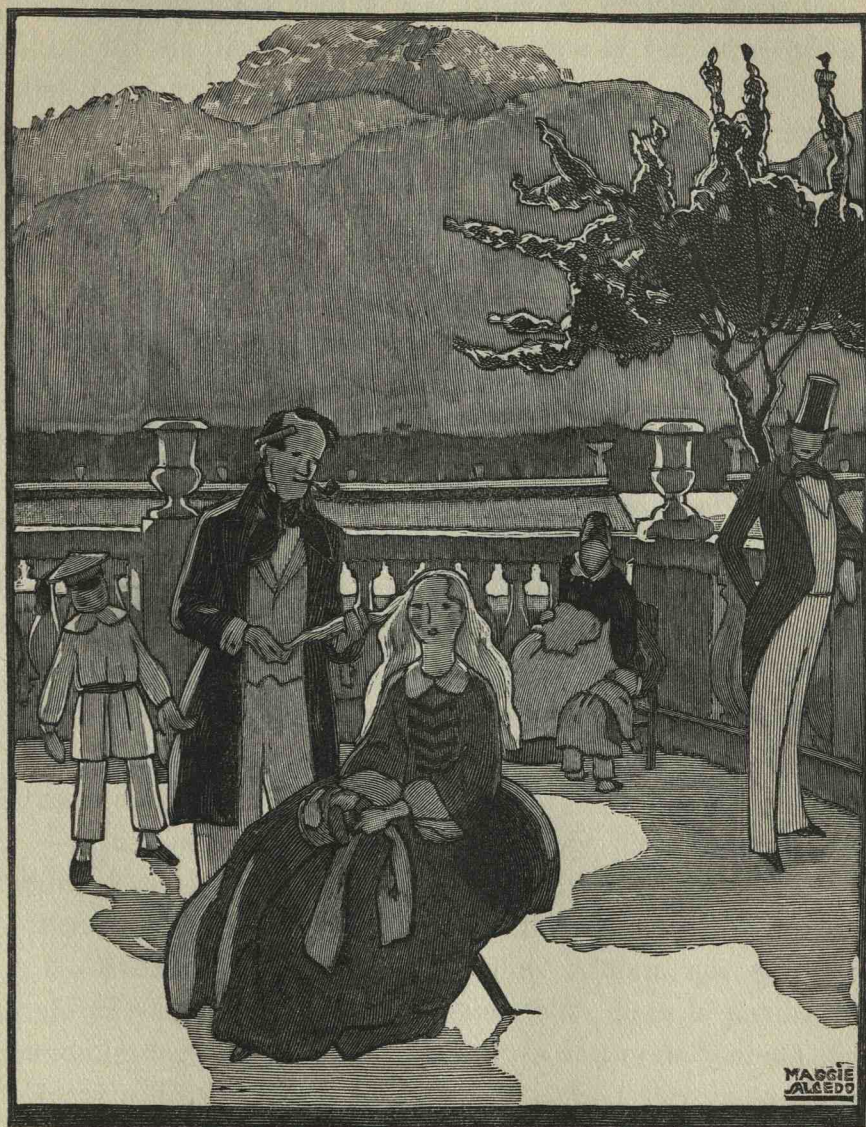
Fontanet me regarda d'un air sombre et me dit :

— Prends garde, Nozière, prends garde : la femme est perfide.

Et il ajouta avec une violence imprévue :

— Quand on a aimé une femme, quand on a foulé avec elle la mousse des bois, quand on a noué dans ses cheveux







la fleur de l'églantier, quand on a reçu ses serments sous un tilleul, si cette femme est infidèle, vois-tu, c'est terrible! On n'a plus de raison d'être dans la vie, on n'existe plus, on n'est plus qu'une ombre et qu'un cadavre.

Évidemment, ces paroles ne correspondaient pas exactement aux miennes, mais elles respiraient l'amour, et tous deux, nous alternions nos chants comme des bergers de Sicile. J'y goûtais du plaisir, non sans en éprouver de la surprise.

Jamais avant ce jour Fontanet ne m'avait entretenu de la perfidie des femmes, et jamais il n'avait parlé avec tant d'exaltation. Ses conversations ordinaires donnaient plutôt l'idée d'un esprit propre aux affaires, et je l'admirais surtout comme homme d'État. Mais, ce jour-là, Fontanet ne songeait pas à la vie publique. Voué tout entier à l'amour fatal, il annonçait des résolutions farouches.

— Ah! s'écria-t-il, goûter les délices de la vengeance!

— Je voudrais la revoir, ne fût-ce qu'un instant, dis-je en soupirant, me trouver dans l'ombre sur son passage.

Fontanet murmurait le nom de Madeleine et semblait en proie à de magnifiques tortures.

— Qui est Madeleine? demandai-je ému, où l'as-tu connue?

Fontanet me répondit avec gravité.

— Madeleine est l'héroïne d'un roman qui est une histoire véritable. Je l'ai lu dimanche, dans le jardin du Luxembourg, sur un banc, devant la statue de Velléda. Ce roman s'appelle *Sous les tilleuls*. Il faut l'avoir lu pour connaître les passions. Je te le prêterai.

Les jours succédaient aux jours et je n'oubliais pas

Isabelle, je me demandais quel palais elle habitait, dans quels jardins délicieux elle se promenait. Mais je ne trouvai personne qui pût me l'apprendre. Je manquais de relations dans le monde du théâtre. Faute de renseignements, je lui donnai un logis à mon goût, un château du xv<sup>e</sup> siècle où j'entassai toutes les splendeurs de l'Orient.

Un jeudi, je rencontrai rue de Tournon mon voisin M. Ménage<sup>1</sup>, qui revenait du musée du Luxembourg où il copiait pour vivre *l'Appel des condamnés*, grande toile sentimentale dont il se disait écœuré. Il se plaignit de la décadence des arts, poursuivit de ses invectives les philistins, ennemis nés du génie, vomit longuement la peinture chlorotique d'Ary Scheffer et, plein d'horreur et de dégoût pour le temps présent, jeta l'anathème sur la poésie, le roman et le théâtre bourgeois. A force de ruse et de patience, je parvins à ramener la conversation sur le théâtre et lui demandai s'il ne connaissait pas mademoiselle Isabelle Constant.

— Ah! s'écria-t-il en souriant tout à coup, la petite Constant... C'est la fille du père Constant, le coiffeur de la rue Vavin; tu vois d'ici sa boutique bleue, surmontée d'une boule d'or, d'où pend une queue de cheval. Dans une cage accrochée à une fenêtre de l'entresol sifflent les serins de la petite Constant, qui lui ressemblent par la gentillesse, le ramage et l'esprit... Et il faut voir la mère Constant, son chapeau orné de coquelicots, ses anglaises attachées à ses oreilles par des ficelles rouges, ses coques, son petit châle jaune et son cabas! Elle ne quitte pas sa

1. Voir *le Petit Pierre*, p. 107.



filles, l'accompagne au théâtre, lui fait gober des œufs crus pour lui éclaircir la voix, s'installe dans la loge de la petite, reçoit les journalistes et les amoureux, dénombre aux ouvreuses toutes les beautés d'Isabelle et les médecines qu'elle lui administre, et ramène l'enfant par « la dernière omnibus... » Si tu veux la voir, la petite Constant, ce n'est pas difficile. Tous les lundis régulièrement, le père Constant lui lave la tête au quinquina, puis vers les quatre heures, lorsque le temps est beau, il la mène au Luxembourg, la fait asseoir sur un pliant et fume sa pipe à côté d'elle, pendant que les cheveux de l'enfante sèchent au soleil...

## X

### Vaine Amitié

**J**E faisais partie, avec Mouron et Fontanet, du groupe des péripatéticiens qui, pendant les récréations, en se promenant de long en large dans la cour, dissertaient de toute chose connaissable et inconnaissable. Et je ne surprendrai point les sages en disant que plus les problèmes que nous examinions étaient ardu, plus nous les résolvions facilement.

Nous ne rencontrions guère de difficultés métaphysiques et n'éprouvions nul embarras relativement au temps et à l'espace, à l'esprit et à la matière, au fini et à l'infini. Je m'embarrassais peut-être un peu plus que mes camarades dans les difficultés que de tels sujets offrent à l'esprit, aussi Fontanet doutait-il de la profondeur de mon intelligence.



Nous parlions souvent du choix d'une carrière, et, à mesure que nous avançons dans nos études, ce sujet se présentait avec plus de force à notre esprit. Se sentant atteint du même mal dont son père était mort jeune, Mouron, pour se donner le change, abondait en projets. Son goût réel de la linguistique le poussait vers les carrières studieuses et sédentaires, telles que le haut enseignement; cependant, dans la crainte que sa santé ne lui permît pas de se livrer à des travaux assidus, il se destinait à la navigation. Il avait aussi du penchant pour l'entomologie, et vraiment il nous surprenait par sa connaissance approfondie des mœurs des fourmis.

Fontanet montrait moins d'hésitation dans le choix d'une carrière. Il se destinait au barreau et se proposait d'entrer à la Chambre dès qu'il aurait l'âge légal. Jaloux de devenir un nouveau Berryer, notre éloquent camarade cherchait déjà, pour l'embrasser, une grande cause perdue. C'était, disait-il, dans le parti des vaincus que se montrait la grandeur d'âme.

Quant à moi, ne me découvrant point de vocation, je me résignais par avance à accomplir d'humbles tâches, et, pour conformer ma destinée à ma nature, j'aspirais à la médiocrité. Mais cette médiocrité concernant les choses ne s'étendait pas aux idées; j'aspirais à tout voir, tout savoir, tout sentir, à renfermer le monde entier en moi, désir qui ne devait pas être pleinement satisfait.

Chazal se joignait souvent à nous. Nous méprisions l'inélégance de son esprit, mais il nous fallait reconnaître sa rude et simple bonté. Moqué à l'envi par ses maîtres et ses camarades pour son parler antique, son accent



berriehon, son ignorance des arts et des lettres et son bon sens dont tous les traits portaient, souvent rossé, malgré sa force musculaire dont il n'abusait pas, Chazal gardait sa tranquillité, la possession de soi et cette sereine gaîté qui prenait sa source au dedans de lui-même. Chazal n'aimait que la campagne; issu de gros propriétaires, il se destinait à faire valoir les biens de sa famille. J'aimais la campagne autant qu'il pouvait l'aimer, mais non pas de la même manière. Il l'aimait en paysan laborieux et âpre. Il cherchait en elle l'effort et le gain. Et moi, je demandais à la nature de goûter sur son sein la volupté qu'elle mêle à la mort. Je lui demandais de me livrer sa beauté désespérante. Comme on change peu ! En écrivant ces lignes, je me sens agité de tous les frissons de mon enfance.

Je me savais capable d'amitié et j'en éprouvai pour Mouron. Succédant à une longue inimitié, ma tendresse pour lui avait jailli soudain avec force, et le charme de Mouron la rendait exquise. Je goûtais son esprit d'un fini précieux et son caractère ferme dans sa douceur. Le seul danger qui menaçât notre parfaite concorde venait de cette tendance à l'exagération qui a souvent gâté mes meilleures intentions. L'ayant trop longtemps méconnu, j'admirais Mouron, par compensation, avec un excès fatigant pour lui comme pour moi. Et ce n'était pas seulement sa modestie que je risquais d'offenser, mais un sentiment de la mesure qui faisait le fond même de son esprit et de son caractère.

Je ne savais pas que j'aimais Chazal et cette ignorance paraîtra incompréhensible, quand j'aurai dit que je ne



pouvais voir et entendre Chazal sans être illuminé de joie. Je sentais l'agreste beauté de son âme, je goûtais la saveur de son langage rustique. Mais, servilement soumis à l'opinion publique, qui faisait de Chazal une bête, j'étais assez sot pour croire que c'était mon esprit qui donnait du sel à ses balourdises. Pour tout dire, il exhalait une forte odeur de sueur, et j'eusse préféré qu'il sentît la violette.

Quant à Fontanet, le connaissant depuis très longtemps, je n'examinais plus les fondements d'une vieille amitié qu'il convenait de regarder comme inébranlable. Mon admiration pour son esprit ingénieux et plus encore la satisfaction que lui donnait ma simplicité confiante resserraient tous les jours les liens qui nous unissaient l'un à l'autre. Fontanet, qui avait le profil du renard, en avait aussi les mœurs. Et, sans son goût pour la trufferie, sans sa perpétuelle démangeaison d'enseigner autrui, je crois qu'il aurait recherché un compagnon moins candide que moi.

On comptait encore, parmi les péripatéticiens, Savigny, haut comme une botte, fier comme Artaban, qui se destinait à la marine et se refusait obstinément à étudier la géographie, alléguant qu'il l'apprendrait très bien en naviguant, et Maxime Denis qui composait un poème latin, imité d'Ovide, sur la métamorphose de M. Mésange en oiseau. Pour ceux qui le pourraient ignorer, il faut dire que M. Mésange, notre professeur de mathématiques, portait en cette vie transitoire un corps immense, informe, portanteux, d'une pesanteur inique, sous laquelle il succombait. Cette masse indigeste ruisselait d'une transpira-

tion perpétuelle, et il s'en exhalait une buée chaude, très agréable aux mouches. Or, la nature ayant joint sans discernement à ce tronc monstrueux des bras d'enfant, M. Mésange ne pouvait sans peine chasser les insectes ailés qui venaient par essaims se nourrir sur son crâne onctueux.

Et, tandis qu'il nous enseignait les propriétés des nombres, il contemplait d'un œil d'envie les oiseaux légers qui becquetaient les miettes de pain dans la cour. Aussi était-ce dans un esprit de bienveillance que Maxime Denis chantait la métamorphose du professeur obèse en cet oiseau, chasseur d'abeilles, dont il portait le nom. Je n'ai de ce poème retenu qu'un vers, dont on goûtera l'élégante latinité :

*Versicolorque merops, apibus certissima fessis  
Pernicies...*

Ainsi, sous l'œil soupçonneux du surveillant Péliissier, nous échangeions des idées ou riantes ou graves. Mais je fus emporté tout à coup hors de cette compagnie d'élite par un sentiment auquel je m'abandonnai avec une ardeur singulière. Une circonstance peu importante le fit éclater. Mon père, observant d'aventure mon impuissance à résoudre des problèmes de géométrie qui n'étaient nullement insolubles, attribua cette incapacité à mon ignorance des éléments d'une science dans laquelle les vérités se déduisent les unes des autres. Pour y remédier, il demanda à M. Mésange de me donner des répétitions de géométrie. M. Mésange y consentit et me prit à part deux fois la



semaine, de quatre heures et demie à cinq heures et demie, avec mon camarade Tristan Desrais, que je connaissais fort bien, puisqu'il suivait depuis six mois les mêmes classes que moi, mais avec qui j'avais entretenu aussi peu de relations que possible. A peine avions-nous échangé quelques paroles à la classe de dessin où il se montrait fort dissipé, tandis que je copiais attentivement la tête d'Hersilie. Desrais, de même taille et de même âge que moi, paraissait un peu plus jeune. Je n'observais guère les traits de son visage, mais ses lèvres, rouges comme si elles eussent été fardées, attiraient le regard. Je remarquai aussi ses cheveux châains, légèrement ondes et dorés par endroits, ses longs cils, son teint mat et ses oreilles trop évasées. Il aurait paru froid et dur sans un mince sourire qui lui éclairait habituellement le visage. Il se rongeaît les ongles jusqu'au sang, ce qui lui gâtait les mains. Sa sveltesse et sa taille déliée dissimulaient des muscles robustes. Tous ses mouvements étaient empreints d'une élégance que ma précoce habitude de la statuaire antique me faisait sentir. Au reste, sa supériorité dans tous les exercices du corps était unanimement reconnue et il paraissait au milieu de nous comme un étudiant anglais. La jeunesse des écoles, en ce temps-là, ne s'exerçait guère aux sports. On ignorait la culture physique; les leçons de gymnastique que nous donnait un caporal de pompiers étaient peu suivies. Nous dédaignions le gymnase établi dans une des cours. Mais certains jeux, comme les barres et le ballon, offraient l'occasion aux plus forts de se montrer à leur avantage. Desrais en partageait la royauté avec La Berthelière. Je fuyais ces jeux



athlétiques pour lesquels je n'avais point de goût et où je n'espérais pas briller, et Desrais n'attirait nullement mon attention. Mais, dès la première répétition de géométrie que nous prîmes ensemble, j'éprouvai pour lui une amitié soudaine.

En soi, ces répétitions de géométrie n'étaient pas la chose du monde la mieux entendue. M. Mésange y faisait marcher de front Desrais qui préparait ses examens pour Saint-Cyr et un apprenti géomètre qui n'eût point passé sans aide le pont aux ânes. Elles se donnaient dans une classe du grand collège, à l'heure du goûter : nous efforçant

De poursuivre une sphère en ses cercles nombreux,  
Et du sec  $A$  plus  $B$  les sentiers ténébreux,

nous tracions des figures sur le tableau noir, et nous avalions avec notre pain et notre chocolat la poussière de la craie, tandis que, dans la salle voisine, M. Régnier, lauréat du Conservatoire, donnait à La Berthelière et à Morlot une leçon de violon qu'on eût facilement prise pour un concert de chats et dont les charmes aigus plongeaient rapidement M. Mésange dans un sommeil profond et sonore. Respectant le repos du maître, Desrais échangeait avec moi des propos qui me ravissaient, je ne sais pourquoi. Desrais parlait souvent de ses cravates, dont il vantait la forme et la couleur; il me confiait aussi ses progrès en équitation et l'espoir que sa mère, aux vacances, lui donnerait un cheval. Quand il jugeait que la répétition avait assez duré, il secouait le torchon pou-



dreux sur le maître endormi, bouche bée, qui s'éveillait en sursaut, suffoquant dans un nuage de craie.

J'appris peu de géométrie dans ces répétitions, mais j'y goûtai les plaisirs très doux de l'amitié. Voir Desrais, causer et rire avec lui m'était infiniment agréable. Dès lors, je recherchai sa compagnie et me mêlai à ses jeux. Quand la mode fut aux échasses, Desrais, qui suivait toujours la mode, s'en procura une paire. Je l'imitai et me hissai sur des échasses aussi hautes que les siennes, malgré une horrible peur de tomber, que justifiait ma maladresse. Désormais, je ne manquais plus une partie de barres ni de ballon, moi qui n'avais éprouvé jusque-là que du dégoût pour ces jeux. Sans me flatter, j'ai toujours eu de la propension à la libéralité; encore me fallait-il une occasion de l'exercer. J'en trouvai dès lors un perpétuel sujet. Ayant remarqué que Desrais aimait la papeterie, je lui donnai les cahiers les plus beaux qui se pussent trouver dans la boutique de madame Fuzelier, des cahiers reliés en toile blanche, en chagrin noir, en maroquin Lavallière et dorés sur tranche. Je lui offris un porte-plume fait d'un piquant de porc-épic terminé par une boule d'argent, et un encrier de poche en galuchat. Je m'y ruinais; ma mère s'étonnait du désordre de mes finances et de l'importunité de mes demandes de crédits.

Sans être très réfléchi ni très laborieux, Desrais montrait un esprit facile et, sachant plaire, se faufilait dans l'élite, parmi ceux que mon parrain le paléontologue appelait les *primates*. Mon amitié pour lui m'inspira assez d'émulation pour me soulever quelque temps dans les

mêmes régions, et il m'y fallait plus d'efforts, n'ayant pas, comme lui, la grâce.

Recherchant sa compagnie, bien plus qu'il ne recherchait la mienne, je l'accompagnais, après la répétition de géométrie, jusqu'à la maison de la rue Saint-Dominique où il demeurait. Et ce n'était pas mon chemin. Un soir, sur le carrefour de la Croix-Rouge, nous rencontrâmes le caporal de pompiers Duluc, notre moniteur.

— Nous allons le griser, me dit Desrais à l'oreille.

Et, abordant le jeune soldat, timide comme une demoiselle, il l'entraîna rougissant chez un marchand de tabac du carrefour où il lui offrit de l'eau-de-vie et des cigarettes. Et nous levâmes notre verre à sa santé. Desrais ne grisa pas le pompier, mais me causa un violent mal de tête. Le lendemain il me fit fumer une cigarette de maryland qui me souleva le cœur. Enfin, chaque jour me faisait découvrir de nouvelles raisons d'admirer mon ami.

Desrais, d'une famille d'officiers, se destinait à l'armée. Je me trouvai alors un goût du métier militaire, que je ne m'étais pas connu jusque-là. Je me voyais déjà lieutenant, capitaine, héroïque et doux et mélancolique comme un officier d'Alfred de Vigny. En attendant, je cherchais vainement à donner à Desrais des marques illustres de mon attachement.

Un jour, je lus dans je ne ne sais quel traité de la poésie grecque, l'épigramme funéraire d'Amyntor, fils de Philippe, qui mourut jeune dans un combat, en couvrant un ami de son bouclier. Je tressaillis et me sentis transporté du désir de mourir pour Desrais.

Cette amitié héroïque se brisa en un moment. Un jour



d'automne, à la récréation de midi, comme on avait décidé une partie de ballon, Desrais et La Berthelière, chefs de camp, choisissaient leurs champions. Alléguant que j'étais très faible à ce jeu, ce qui était une évidente vérité, Desrais ne me prit pas dans son camp. Je rompis aussitôt avec lui, plein de dépit, mais sans regret, et sentant bien que je ne renouerais jamais.

Et l'ami pour qui la veille je voulais mourir me devint indifférent.



## XI

### Églé

Sanguineis frontem moris et tempora pingit.  
VIRGILE, *Ecl.*, VI.

**P**IERRE n'est plus reconnaissable, dit ma mère, son caractère est devenu inégal, bizarre. Il passe brusquement et sans cause de la joie à la tristesse.

— Il a besoin de grand air et de mouvement, dit mon père.

A la mi-août, pensant que la campagne me ferait du bien, mes parents, qui ne pouvaient quitter Paris, m'envoyèrent en pension chez un petit-neveu de madame Laroque, Isidore Gonse, cultivateur à Saint-Pierre, près de Granville.



La voie ferrée allait à cette époque jusqu'à Carentan. De ce petit port où, dans les rues tortueuses, travaillent, adossées aux vieilles murailles, les dentellières hâlées, la diligence me conduisit à Granville.

Le père Gonse m'y attendait. Après m'avoir offert dans un cabaret du faubourg deux moques d'un cidre très dur, qui me fit mal à la tête, il m'emmena dans sa carriole au village de Saint-Pierre dont il était maire, et où il possédait de grasses prairies qui lui donnaient du bien sans peine.

Rubicond, de forte encolure, il montrait une grande capacité de boire et de gagner, savait à peine lire et savait la loi mieux que son notaire, et, tout en patoisant, contait aussi bien que Béroald de Verville. Sa femme, toute fluette, plus vieille que son âge, de bon ton, avait dans sa mise et son allure cet air de religieuse qu'on retrouvait, en ce temps-là, chez la plupart des paysannes riches. Leur fille Mathilde tenait de son père pour la force et la santé; belle fille peut-être sous le vermillon de son visage et le fagotage de sa personne, et point sotte, non plus que ses parents. Mais je ne faisais nulle attention à elle; timide et sauvage, je ne voyais mes hôtes que pendant les repas qu'ils prolongeaient beaucoup trop à mon gré. Les lenteurs du café et du pousse-café si douces aux campagnards m'étaient insupportables. J'avais hâte de regagner ma solitude peuplée de figures de rêve et de courir dans la campagne.

Le village longeait la grand'route au midi et descendait au nord vers un étang, que les papillons blancs traversaient par couples, et un petit bois avec des restes de haute futaie qui faisait mes délices. A cinq cents pas de ce bois

s'élevait au milieu de ses douves, où des myriades d'insectes dansaient le soir, le château de Saint-Pierre, habité par les choucas. Ses plafonds s'étaient effondrés et les vastes cheminées, qui restaient accrochées aux murs, marquaient seules la hauteur des étages. J'y revenais sans cesse et escaladais les ruines qui chantaient au vent.

J'étais étrangement changé et ne me reconnaissais pas moi-même. Dans mes courses rapides, je me déchirais avec volupté aux ronces des haies. Peu aisé jusqu'alors dans mes mouvements, je grimpais aux arbres comme un chat et passais des journées entières sans mouvement, sans pensée, dans un chêne, entre les bras durs et glorieux que le géant levait au ciel. Ou bien, m'enfonçant au plus profond du bois, je m'étendais sur la mousse et sommeillais au murmure sonore du feuillage.

Un matin, j'allai à pied à Granville, distante de Saint-Pierre à peine de deux lieues. Sous un ciel tumultueux et bas, dans une odeur de marée, par une brise chargée de sel, je parcourus la promenade où presque un siècle auparavant, jeune et jolie, madame Laroque avait fleuri comme un pommier. Je contemplai les vieux murs où les chouans avaient enfoncé leurs baïonnettes pour se faire des échelons et monter à l'assaut de la cité<sup>1</sup>. Accoudé au parapet, je regardai longuement les rochers fauves, la plage tachée de varech où la lame déposait une écume dont le vent soulevait les bouillons, l'horizon plus morne et plus désolé que tout ce que le vieil Homère nous conte du rivage des Cimmériens.

1. Voir le *Petit Pierre*, p. 145.



Alors, mon cœur, gros de tristesse et d'inquiétude, éclata. Je sanglotai et désirai mourir, non par lassitude et ennui d'être, mais parce que la vie m'apparaissait trop belle et trop charmante pour que je ne sentisse pas aussi du goût pour la mort, sa sœur et son amie, toujours enlacée à elle, et parce que je chérissais la nature jusqu'à vouloir m'anéantir dans son sein. Elle ne m'avait jamais été si douce. L'air coulait tiède et parfumé dans ma poitrine; les souffles du soir me donnaient des caresses nouvelles et des frissons inconnus.

Pensant que je m'ennuyais, le père Gonse me prêta un vieux fusil et me conseilla de me distraire en abattant du gibier, si j'en trouvais. J'allai tirer les choucas qui nichaient dans les pierres du vieux château. J'en abattis un. Je le vis tomber, une aile immobile; une de ses plumes flottait au-dessus de lui et le suivait lentement. En même temps, tous ces beaux oiseaux des ruines tournoyaient sur ma tête en poussant des cris aigus qui me perçaient l'oreille comme des malédictions. Je m'enfuis, atterré. Mon crime me faisait horreur. Je me jurai de ne plus jamais tuer un animal des airs ou des bois.

Je pris un Virgile que j'avais mis dans ma valise et le lus, le relus et le chantai en moi avec des larmes et des frissons d'admiration. A mes jours d'agitation succédaient des jours de torpeur.

Tandis que, par une chaude journée, je sommeillais dans mon bois, sous la feuillée que le soleil criblait de ses flèches d'or, je fus réveillé par une main qui se posait sur mon visage. C'était la fille de mon hôte, mademoiselle Mathilde, qui écrasait des mûres sur mes joues et mes

*LA VIE EN FLEUR*

tempes, imitant, sans le savoir, Églé, la plus belle des naïades, qui barbouillait de ce jus empourpré le visage de Silène endormi. Mais Mathilde Gonse, qui me savait sans génie, ne me demanda pas comme Églé au divin Silène un de ces chants qui charment les bergers, les faunes et les bêtes sauvages. Sans attendre mon réveil, elle s'enfuit vivement en jetant un rire moqueur.



## XII

### Baccalauréat

**B** IEN jeune encore, M. Dubois dédia sa vie aux arts et aux lettres. Il apprit le grec pour lire Homère dans le texte et prit des leçons de l'illustre Clavier. Quand je le connus, il aimait avec feu l'art et la poésie antiques et s'appliquait à me les faire aimer. Parfois, penché sur un livre que je feuilletais, il me donnait de savantes leçons que je ne puis me rappeler sans songer à ce groupe tant de fois répété de l'harmonieux Satyre instruisant un jeune Faune à jouer de la syrinx :

Il instruisit ma main, jeune et débile encore,  
A boucher tour à tour les trous du buis sonore.

M. Dubois, imbu de Winckelmann, me prêta les œuvres de cet illustre antiquaire, à la grande inquiétude de ma

mère qui craignait, non sans raison, que ces gros in-quarto, sur lesquels je pâlais, me fissent négliger mes exercices scolaires.

Je les négligeais, en effet. En comparant à M. Dubois, d'un goût si noble et si pur, d'un esprit si vaste, mon professeur de philosophie, fort honnête homme, d'une parfaite droiture, mais privé du sens de la poésie et du génie des arts, je négligeais, à mon grand préjudice, un enseignement aride et sans charme, dont je méconnaissais l'utilité. D'ailleurs tout, au collège, me rendait l'étude odieuse et la vie insupportable. Je n'ai jamais pu m'accoutumer au système abêtissant des récompenses et des punitions qui abaisse les caractères et fausse les jugements. J'ai toujours considéré que créer l'émulation, c'est exciter les enfants les uns contre les autres; mais ce qui, peut-être, me rendait le plus malheureux au collège, c'était la saleté ignominieuse des tables et des murs, l'horrible mélange de craie et d'encre qui faisait pour moi d'une classe un lieu abominable. Et l'hiver, quand le poêle de fonte rougissait et répandait sa lourde puanteur, tous mes sens étaient offensés, et c'est à travers de cruels dégoûts que j'entrevois la beauté ou la gloire, Cassandre levant au ciel des yeux ardents ou le triomphe de Paul-Émile. Aussi m'a-t-il fallu refaire plus tard mes études comme j'ai pu et rapprendre seul ce qu'on m'avait mal appris. Je dois dire, à l'excuse de mes maîtres, que je n'étais pas bien doué pour recevoir l'instruction publique et commune. Je n'étais pas moins intelligent que mes condisciples, j'étais peut-être plus intelligent que quelques-uns d'entre eux, mais mon intelligence était d'un



tout autre ordre. Je comprenais certaines choses avec une force et une profondeur singulières pour mon âge tandis que d'autres choses, qui passaient pour faciles, ne pouvaient m'entrer dans l'esprit. Ces inégalités ne se compensaient pas. Enfin, j'ai toujours été doux, mais d'une douceur farouche, et, dès l'enfance, avide de solitude. La pensée d'une allée dans un bois, d'un ruisseau dans un pré me jetait sur mon banc dans des transports de désirs, d'amour et de regrets qui allaient jusqu'au désespoir.

Peut-être serais-je tombé malade de chagrin dans cet affreux collège si un don, que j'ai gardé toute ma vie, ne m'avait sauvé, le don de voir le comique des choses. Mes professeurs Crottu, Brard et Beaussier m'ont, par leurs ridicules et leurs vices, donné la comédie. Ils me furent des Molières sans le savoir; ils m'ont sauvé de l'ennui mortel; je leur en garde une profonde reconnaissance.

Le fonctionnement très particulier de ma mémoire me rendait impropre aux études en commun. Au rebours de mes condisciples qui apprenaient vite et oubliaient aussi vite, je retenais lentement et gardais indéfiniment ce que j'avais retenu, en sorte que j'étais toujours savant trop tard. Somme toute, cette disposition m'a été salutaire, si elle m'a empêché de préparer ces examens, ces concours qui abîment le cerveau. Je lui devrais alors d'avoir gardé, à défaut d'autres qualités, la fraîcheur des idées. Assurément elle ne convenait point à un enseignement en masse qui s'adressait uniquement à la mémoire, à la mémoire machinale, et non à la mémoire esthétique, à cette divine Mnemosyne, qui enfante les Muses. Mais prenons garde; peut-être, quand je parle ainsi, traîne-t-il dans mon âme



un reste de rancune contre Fontanet, dont la mémoire, rapide comme les victoires de César, triomphante, insolente, me remplissait d'admiration et d'envie.

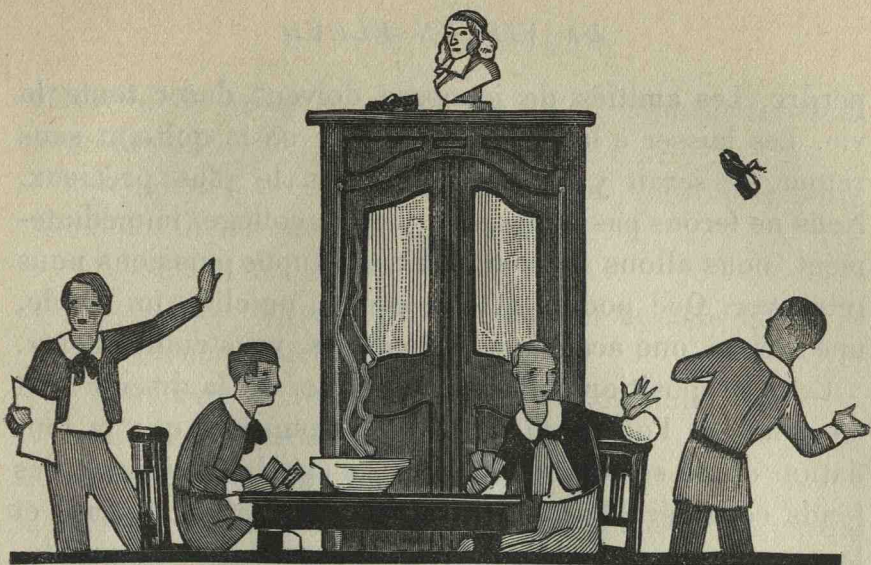
Sur mes seize ans je passai, à la diable, un affreux petit examen nommé baccalauréat, bien fait pour avilir en même temps les candidats et les examinateurs. Il y avait alors un baccalauréat ès sciences et un baccalauréat ès lettres. Celui que je subis était de la seconde sorte, pire que la première, car on conçoit qu'on demande à un pauvre garçon ce que c'est qu'une machine pneumatique, et ce qu'il sait du carré de l'hypoténuse; mais interroger des jeunes hommes sur leur commerce avec les Muses héliconiennes, c'est une odieuse profanation. Il nous fallait deux jours pour montrer nos connaissances. Le premier jour nous en faisons la preuve écrite, le second jour la preuve orale.

Le matin de ce second jour, ma chère maman me donna une pièce de cent sous pour déjeuner place de la Sorbonne et me trouver tout de suite à même de répondre à l'appel. Ayant alors l'âme romantique, je gardai la pièce de cent sous, achetai un petit pain de gruau et l'allai manger sur les tours de Notre-Dame. Là, je régnaï sur Paris. La Seine coulait entre les toits, les dômes et les clochers, et on la voyait dans le lointain bleuâtre perdre son filet d'argent entre les verts coteaux. J'avais sous mes pieds quinze cents ans de gloire, de vertus, de crimes et de misères, ample sujet de méditation pour mon esprit encore informe et malhabile. Je ne sais à quoi je songeai, mais quand j'arrivai dans la vieille Sorbonne mon tour était passé. De mémoire d'appariteur, rien de



pareil ne s'était vu encore. Je m'accusai. On ne me crut pas. La vérité parut invraisemblable et l'on m'inscrivit en queue de liste. Les examinateurs étaient fatigués et maussades. A cela près tout se passa bien. On me demanda de prouver l'existence de Dieu ; je le fis aussitôt. Un examinateur, fort savant homme, nommé Hase, montra plus d'esprit que ses collègues. Renversé sur sa chaise, les jambes croisées, et caressant son magnifique mollet, il me demanda si le Rhône ne se jetait pas dans le lac Ontario. Je n'osai lui dire non de peur d'être incivil et gardai le silence, sur quoi il me reprocha de manquer d'idées en matière de géographie.

Je secouai la poussière de mes souliers sur le seuil de la vieille Sorbonne.



### XIII

## Comment je devins Académicien

L'ANNÉE scolaire approchait de son terme. C'était pour nous, élèves de philosophie, la dernière année de collège. Dans les bons esprits, à la joie de devenir enfin libres se joignait la mélancolie de perdre d'anciennes habitudes. Maxime Denis, excellent dans les vers latins et d'un naturel affectueux, nous dit un jour, sous les acacias, pendant la récréation de midi :

— Nous allons bientôt entrer dans le vaste monde et nous disperser pour suivre chacun notre carrière. Nous avons formé au collège des amitiés qu'il ne faut pas



perdre. Les amitiés de jeunesse doivent durer toute la vie. Les laisser à la porte du collège en le quittant sans retour, ce serait y laisser notre bien le plus précieux. Nous ne ferons pas cette faute. Dès le collège, immédiatement, nous allons créer un centre où nous puissions nous retrouver. Que pourra être ce centre, un club, un cercle, une société, une académie? Camarades, vous en déciderez.

Cette proposition fut bien accueillie. On la discuta tout de suite, et l'on ne tarda pas à reconnaître que la fondation d'une société, d'un cercle, d'un club exigerait des fonds considérables, un travail d'organisation énorme et la connaissance de la loi, toutes choses que des rhétoriciens et des philosophes ne pouvaient fournir. Fontanet se chargeait, il est vrai, d'organiser, en trois mois, un cercle de premier ordre, mais ses offres séduisantes furent repoussées. Nous nous prononçâmes en grande majorité pour une académie, sans bien savoir ce que ce pourrait être. Mais le mot nous flattait.

Après une longue et confuse discussion, Isambart, élève de philosophie, nous invita à rédiger des statuts. On l'approuva; mais la tâche parut ingrate et personne ne l'assuma; l'on crut avoir assez fait en décidant que les académiciens se choisiraient entre eux parmi les rhétoriciens et les philosophes, et que les séances, qui auraient lieu à des intervalles irréguliers, seraient consacrées à des lectures et à des conférences agréables, mais sérieuses.

Nous éluâmes vingt académiciens, en nous réservant d'augmenter ce nombre s'il en était besoin. Il me serait difficile de retrouver les noms de ces vingt. N'en soyez pas surpris, car il est, dit-on, par le monde, une académie

célèbre dont personne n'est capable de nommer les quarante titulaires.

Nous étions pressés de donner un vocable à notre académie. On proposa successivement :

- Académie des Amis.
- Académie Molière. Et l'on jouerait la comédie.
- Académie Fénelon.
- Académie de rhétorique et de philosophie.
- Académie Chateaubriand.

Fontanet parla d'un ton pénétré.

— Camarades, un homme doué du génie de la parole a, pendant une longue existence, servi la cause des vaincus. Honorons ce bel exemple, et plaçons notre académie sous l'invocation de Berryer.

Cette opinion fut accueillie par des moqueries et des huées, non qu'un grand avocat nous parût indigne d'honneurs; mais on se souvenait que Fontanet, qui se destinait au barreau, se promettait avec outrecuidance d'y remplacer Berryer.

Maxime Denis cria :

— Donnons tout de suite à notre académie le nom de Fontanet.

La voix de Laboriette partit comme un coup de fusil :

— Je propose : Académie française.

Un grand éclat de rire lui répondit. Il ne comprit pas et se fâcha, car il était d'humeur violente.

La Berthelière, qui avait de l'autorité, dit d'une voix ferme :

— Si vous m'en croyez, vous vous mettrez sous le vocable de Blaise Pascal.



Cette proposition fut adoptée à l'unanimité avec enthousiasme.

Notre académie avait un nom. Nous nous avisâmes qu'elle n'avait pas de domicile.

Le rustique Chazal nous offrit, pour y tenir nos séances, le grenier d'un marchand de fourrages de la rue du Regard.

— Nous y serons très bien, dit-il, mais il ne faudra pas allumer de lumières, de peur d'incendie.

Ce gîte, plus désirable pour des rats que pour des académiciens, ne plut pas. Fontanet fut d'avis qu'on se réunît dans ma chambre qu'il déclara spacieuse, aérée et située sur le plus beau quai de Paris. Effrayé d'avoir à loger une académie, je jurai que ce qu'il appelait ma chambre n'était qu'un méchant cabinet de toilette où l'on ne pouvait se retourner.

Mouron offrit un atelier de dentelles, Isambart une arrière-boutique de librairie, Sauvigny l'appartement de son oncle Maurice. Il ne leur restait plus qu'à s'assurer si ces différents locaux étaient disponibles. Le lendemain, l'appartement de l'oncle Maurice, l'arrière-boutique de librairie et l'atelier de dentelles avaient disparu par enchantement. Ils s'étaient évanouis comme le palais d'Aladin sous la baguette du méchant enchanteur. Nous désespérions de trouver un logis, quand Sauvigny se fit fort de nous obtenir la chambre de Tristan Desrais. Tristan Desrais était ce camarade que j'avais aimé passionnément pendant trois mois pour son élégance et avec qui je m'étais brouillé parce qu'il ne m'avait pas pris dans son camp, un jour qu'il jouait au ballon. Sa chambre, au



second étage d'un vieil hôtel de la rue Saint-Dominique, était séparée de l'appartement de sa famille par un long corridor. Sauvigny, qui avait vu cette chambre, la disait superbe. Desrais, engagé à cette heure dans une partie de barres, semblait inabordable. Mais Sauvigny osa lui parler. Si Desrais était autant dire Saint-Cyrien, Sauvigny appartenait presque à l'équipage du *Borda*. Les paroles qui s'échangèrent, en cette occasion, entre la jeune armée et la jeune marine n'ont pas été conservées. Mais Sauvigny, haut comme une botte et fier comme Artaban, vint nous annoncer que Desrais se fichait de l'Académie Blaise Pascal, mais prêterait volontiers sa chambre aux académiciens. Dès que cette réponse nous fut connue, Sauvigny fut chargé d'exprimer à Desrais les remerciements de l'académie. Je refusai d'y joindre les miens; je ne pardonnais pas à Desrais de l'avoir trop aimé. J'eus le mauvais goût de demander qu'il fût tenu en dehors de notre académie. Mes confrères me répondirent tous d'une seule voix qu'il n'était pas possible de mettre hors de notre académie celui qui la logeait. Je prophétisai que de notre installation dans la rue Saint-Dominique viendrait la ruine d'une si belle institution. Et cette prophétie m'était inspirée par une connaissance profonde du caractère de mon ami d'un jour. On dressa la liste des membres de l'académie et l'on inscrivit en tête le nom de Tristan Desrais.

Noufflard et Fontanet furent désignés pour acheter, dès le premier jour de congé, un buste de Blaise Pascal, destiné à orner notre salle des séances.

Mouron fut nommé président. On décida que je prononcerais le discours d'ouverture. Ce choix flatteur caressa



doucement la vanité de mon cœur et me fit trouver à la gloire des délices qu'elle ne devait plus me faire goûter depuis. Je ne touchais plus la terre. Je me mis dès le soir même à composer ma harangue, sur un ton sérieux, mais plein d'agrément. J'y mis des beautés; j'en remis les jours suivants. J'en devais ajouter jusqu'à la dernière minute. Jamais morceau n'en fut à ce point chargé; je n'y laissai rien à l'abandon, rien à la facilité, ni à l'aisance, rien à la simple nature; tout y était ornement.

Au jour fixé, les deux délégués trouvèrent chez un modelleur de la rue Racine un buste de Blaise Pascal en plâtre, plus grand que nature, d'expression méditative et d'aspect lugubre, qu'ils firent envoyer à M. Tristan Desrais, rue Saint-Dominique. L'esprit de notre institution s'annonçait grave, austère et même un peu sombre.

Le soir fixé pour l'inauguration, il pleuvait à torrents, les ruisseaux débordés envahissaient les chaussées et les trottoirs, l'eau des égouts refluit dans les rues; sous un vent furieux les parapluies se retournaient. Il faisait si noir qu'on ne savait où poser le pied. Je pressais de mes deux mains mon discours sur ma poitrine pour le sauver du déluge. Enfin, j'atteignis la rue Saint-Dominique. Au second étage, un vieux domestique m'ouvrit la porte et me dirigea en silence sur un long corridor sombre au bout duquel je trouvai le siège de l'académie. Il n'était venu encore que trois académiciens. Mais, plus nombreux, où auraient-ils siégé? Il n'y avait dans la chambre que deux chaises et un lit sur lequel Sauvigny et Chazal avaient pris place à côté de Desrais, notre hôte. On voyait sur la

haute armoire à glace le buste de Pascal, seul monument qui parlât à l'âme dans cette pièce garnie sur tous les murs de fleurets, d'épées et de fusils de chasse.

Desrais m'interpella d'un ton maussade et, me montrant le buste :

— Si tu crois que c'est rigolo, quand on se met au lit, d'être surplombé par cette tête d'abruti.

En trois quarts d'heure, il arriva deux académiciens, puis un, Isambart, Denis et Fontanet. Et l'opinion générale fut qu'il n'en viendrait plus.

— Et Mouron, notre président ! m'écriai-je avec l'émoi d'un orateur qui voit son auditoire réduit à peu de chose.

— Es-tu fou ? répliqua Isambart. Tu veux qu'on lâche dans les rues, sous cette pluie, dans ce vent, Mouron qui est poitrinaire. Ce serait le tuer.

N'attendant plus un président qui me donnât la parole, je me décidai à la prendre moi-même et commençai la lecture de mon discours que je savais beau, sans me dissimuler toutefois qu'il n'était peut-être pas tout à fait dans le ton qui convenait aux circonstances.

Je lus :

— Messieurs les académiciens et chers camarades,

» C'est un grand honneur pour moi d'être appelé à exposer les intentions qui vous ont guidés, quand vous avez fondé cette académie littéraire et philosophique, placée sous l'invocation du grand Pascal, dont l'image nous sourit. Deux intentions, s'échappant comme deux fleuves féconds de vos cœurs et de vos esprits, ont jailli...

A cet endroit, Desrais, qui avait salué le début de mon



discours d'applaudissements ironiques, me dit proprement :

— Ah! çà! Nozière, tu ne vas pas nous raser longtemps comme ça!...

Quelques protestations s'élevèrent en ma faveur. Mais combien je les trouvai faibles! Elles firent peu d'impression sur Desrais qui continua à m'apostropher :

— Range ton laïus et ferme ton bec. D'ailleurs voilà le thé qui s'amène.

En effet, une vieille femme de charge entra en portant un plateau qu'elle posa sur la table. Quand elle se fut retirée, Desrais dit avec une moue dédaigneuse :

— C'est un thé envoyé par la famille.

Puis il rit malicieusement :

— J'ai mieux!

Et, tirant de l'armoire une bouteille de rhum, il annonça qu'il allait faire un punch, et que, n'ayant pas de bol, il le ferait dans sa cuvette.

Il fit comme il avait dit, mit le rhum et le sucre dans la cuvette, et, après avoir éteint la lampe, fit flamber le punch.

Je jugeai alors qu'il fallait renoncer à lire mon discours, dont personne ne réclamait la suite : ce qui me causait une mortification cruelle.

Autour du punch, les académiciens dansaient en se tenant par les mains, et, dans la ronde, Fontanet et Sauvigny, pareils à deux nains diaboliques, effrayaient par leur frénésie. Tout à coup une voix s'écria :

— Le buste, le buste!

Sur son armoire, éclairé par la flamme livide, le buste

était vert, il était affreux et terrible. Il avait l'air d'un mort qui sort de son tombeau. On ralluma la lampe, et nous bûmes le punch à pleines tasses.

Desrais, tranquille et calme, décrocha des fleurets et demanda qui voulait faire un assaut avec lui.

— Moi, cria Chazal.

N'ayant jamais tenu un fleuret, il attaqua avec furie en poussant des hurlements et toucha rudement Desrais qui l'appela brute, sauvage, animal féroce. Mais ce garçon lui plaisait. Il le défia de soulever une chaise, à bras tendus, par le haut du dossier et de la maintenir horizontale pendant une minute. Chazal tint le pari et le gagna. Desrais en conçut de l'estime pour lui. Ils aimaient tous deux à montrer leur force.

— Luttons, dit Desrais.

— Je veux bien, répondit Chazal.

Ils se mirent tous deux nus jusqu'à la ceinture et se prirent à bras le corps. Chazal, osseux et noir, taillé à la serpe, présentait un contraste parfait avec Desrais, fait comme un athlète de Myrrhon, ou comme un fellow de Cambridge ou d'Eton. Celui-ci, toujours de sang-froid, gardait une correction parfaite, tandis que le bon Chazal, ignorant des usages, se livrant sans défiance aux ruses de l'adversaire, portait en toute innocence des coups qui n'étaient pas permis.

C'est ainsi qu'il prit avec les deux mains Desrais par la tête et le fit pirouetter, malgré ses protestations indignées.

— Tu es disqualifié, lui criait Desrais; le coup de collier est une félonie.



— Possible, répliqua avec un sourire ingénu le rustique Chazal, mais c'est toi le vaincu.

Desrais versait immodérément du punch. Il prit des cartes et se mit à jouer à l'écarté avec Sauvigny. Cependant, en proie à un délire soudain, les académiciens outrageaient ce même Pascal que naguère ils avaient pris pour patron. Ils insultaient son buste. Fontanet lançait à ce buste les bottines qu'il avait trouvées dans un placard. Desrais, tout en jouant aux cartes, où il perdait gros, s'en aperçut, pria Fontanet de laisser ses chaussures tranquilles et lui dit :

— Quant au buste, tu me feras plaisir si tu m'en débarrasses.

L'endiablé Fontanet ne se le fit pas dire deux fois. Il monta sur une chaise et, tirant Blaise Pascal par la base qu'il pouvait seule atteindre, le fit tomber sur le plancher où il se brisa en morceaux avec un bruit horrible. L'académie poussa des hourras en l'honneur de l'iconoclaste. Le tumulte et le désordre étaient à leur comble quand la femme de charge qui avait apporté le plateau parut de nouveau dans la chambre et dit à son jeune maître :

— Votre père vous invite à congédier immédiatement vos amis qui font un bruit intolérable, après minuit.

Desrais, malgré son audace, ne protesta pas contre cette injonction et son silence nous troubla. Nous partîmes sans demander notre reste et gagnâmes la rue où nous retrouvâmes le vent et la pluie.

Jamais l'Académie Blaise Pascal ne se réunit plus.

## XIV

### Dernière Journée de Collège

**M**A dernière journée de collège vint enfin. Mes parents, croyant bien faire, ne m'avaient pas épargné la philosophie dont j'avais profité d'une manière bien contraire à leurs intentions. Sans être très intelligent, je trouvais la philosophie qu'on m'avait enseignée tant sotte, tant inepte, tant absurde, tant niaise, que je ne crus rien des vérités qu'elle établissait et qu'il faut professer et pratiquer si l'on veut passer pour un honnête homme et un bon citoyen.

C'était le dernier jour de l'année scolaire. La plupart des élèves s'en allaient pour deux mois; quelques-uns plus heureux s'en allaient, comme moi, pour toujours. Tous faisaient un paquet de leurs livres qu'ils emportaient; j'abandonnai les miens à l'établissement.



Notre professeur ne fit pas sa classe. Il nous lut la distribution des Aigles, dans *le Consulat et l'Empire* de M. Thiers. Ainsi l'Université, pour couronner mes études, me fit connaître le plus mauvais écrivain de la langue française.

J'éprouvai une grande peine à la pensée que je ne verais plus Mouron tous les jours. Je serrai sa petite main chaude avec une émotion dissimulée. Car j'étais dans l'âge où l'attendrissement le plus noble paraît une faiblesse indigne d'un homme. Ne comptant plus sur des séances académiques pour nous réunir, nous fîmes serment de nous revoir chez nos parents.

J'étais très malheureux au collège d'une façon à peu près constante, et je me promettais une grande joie de le quitter. Quand j'en sortis pour n'y plus rentrer, je fus déçu. Ma joie n'était ni aussi grande ni aussi franche que je me l'étais promis. C'était la faute d'un naturel faible et timide; c'était aussi l'effet de cette odieuse discipline qui, s'exerçant sur toutes les pensées et tous les mouvements des élèves depuis l'enfance jusqu'à la jeunesse, les rend incapables de jouir de la liberté et impropres à vivre dans le monde. Je le sentais, moi qui échappais tous les soirs à la contrainte des surveillants. Qu'était-ce donc pour les pensionnaires qui ne quittaient pas leur prison? L'éducation en commun, telle qu'elle est donnée encore aujourd'hui, non seulement ne prépare pas l'élève à la vie pour laquelle il est fait, mais l'y rend inapte, si peu qu'il ait l'esprit obéissant et docile. La même discipline qu'on impose aux petits grimauds d'école devient pénible et humiliante quand des jeunes gens de dix-sept

## *LA VIE EN FLEUR*

à dix-huit ans y sont soumis. L'uniformité des exercices les rend insipides. L'esprit en est abêti. Il est faussé par le système des punitions et des récompenses qui ne répond pas à ce qu'on va trouver dans la vie où nos actions portent en elles leurs conséquences bonnes ou mauvaises. Aussi, en quittant le collège, éprouve-t-on un embarras d'agir et une peur de la liberté. C'est tout cela que je sentais confusément ; et mon bonheur en était troublé.



## XV

### Le Choix d'une Carrière

**I**L me fallait choisir un état sans tarder. Mes parents n'étaient pas assez riches pour que je restasse longtemps à leur charge. Le soin de mon avenir me rendait inquiet et soucieux. Je pressentis tout de suite que je ne trouverais pas facilement une place dans une société où, pour s'avancer, il fallait jouer des coudes; c'est un art que j'ignorais.

Je m'apercevais que j'étais différent des autres, sans savoir si c'était en bien ou en mal, et cela m'effrayait. Enfin, j'étais surpris douloureusement de voir mes parents me laisser sans conseils et sans direction, comme s'ils ne découvraient aucun emploi qui me convînt. Je consultai Fontanet qui avait déjà pris ses inscriptions à la Faculté

de Droit. Il me conseilla de me destiner au barreau, certain qu'il était que j'y réussirais moins bien que lui. Et certainement, avec la trompette de cinq sous qu'il avait dans le gosier et tous les faits divers des journaux collés dans son cerveau, il était sûr de faire un avocat comme un autre. Au premier abord, le barreau ne me déplut pas. J'aimais l'éloquence. Je me disais : je défendrai avec talent une jeune veuve qui deviendra amoureuse de moi. Car je ramenais tout à l'amour.

Afin de reconnaître le terrain, j'allai avec Fontanet à la Faculté de Droit. Amateur comme j'étais des antiquités et illustrations de ma ville, je respirais avec respect la poussière de la docte montagne.

Quand nous fûmes au bout de la rue Soufflot, nous pénétrâmes dans la belle place bordée à notre droite et à notre gauche par les façades robustes de la mairie et de l'École de Droit et que surmonte le majestueux Panthéon et son dôme d'une courbe parfaite. A notre gauche, la Bibliothèque Sainte-Geneviève, avec ses murs pleins, couverts d'inscriptions, ressemblait moins à un édifice consacré aux études qu'à un immense mausolée imité de l'antique. Au fond, l'église royale de Saint-Étienne-du-Mont étalait pompeusement la bijouterie de sa façade, et le cloître des Génovéfains dressait ses vieilles ogives déformées. O siècles ! ô souvenirs ! ô monuments augustes des générations !

Mais Fontanet n'était pas d'humeur à bayer aux pierres ; il me poussa dans le grand amphithéâtre où le professeur Demangeat enseignait le droit romain. De nombreux étudiants l'écoutaient dans un profond silence et prenaient



leurs notes si précipitamment, qu'ils semblaient recueillir toutes ses paroles.

— Le père Bugnet fait le même cours, me dit Fontanet, mais il a peu d'auditeurs. C'est un vieillard sordide. Il lui coule perpétuellement du nez une roupie qu'il recueille dans un mouchoir rouge, grand comme un drap. Les cours de Demangeat sont très suivis, comme tu vois, et très estimés.

Ce Demangeat ne me plaisait guère. Je lui trouvais la voix pâteuse et le débit monotone; j'avais raison, mais, avec un esprit mieux fait, j'aurais compris que les étudiants appréciaient justement l'ordre et la clarté de ses exposés.

Fontanet, qui ne connaissait de repos ni pour lui ni pour les autres, me transporta sans souffler du grand amphithéâtre à la salle où des candidats passaient l'examen de licence. Les examinateurs y procédaient avec quelque solennité et de manière à frapper les imaginations. Ils siégeaient en robe à une table dont le tapis vert retombait amplement; ils siégeaient au nombre de trois, comme les juges des enfers, et dominaient le candidat diminué et aplati devant eux. Le juge qui tenait le milieu de la table était volumineux, important et crasseux. C'est lui qui interrogeait quand nous entrâmes dans la salle. Il ne songeait visiblement qu'à faire paraître sa puissance et à se rendre redoutable. Il imprimait à ses questions une imposante solennité, il les enveloppait parfois d'une obscurité insidieuse, à l'exemple de Sphinx, vierge cruelle, et il les poussait d'une voix de taureau, à laquelle le candidat répondait par un souffle faible et

tremblant. Le juge qui se tenait à sa droite prit la parole après lui. Il était petit, maigre, vert comme un perroquet et parlait d'une voix aiguë qui lui sortait du haut de la tête. De toute évidence, il conduisit son examen, moins pour éprouver la force du candidat qu'afin de cribler de sarcasmes son gros confrère, qu'il désignait sans le nommer et avec lequel il échangeait déceimment des regards venimeux. Les trois juges se haïssaient entre eux et n'avaient pas d'autre haine. Contents d'avoir fait trembler le candidat, ils le reçurent et tout s'accomplit sans pleurs ni grincements de dents.

Pour finir la fête, nous allâmes voir un examen à la Faculté de Médecine. C'était tout autre chose. Le candidat, déjà gros et chauve, ne paraissait plus très jeune. Il promenait avec hésitation son scalpel sur un cadavre étendu devant lui, qui ricanait, le cadavre d'un petit vieux. Un professeur à moustaches de Tartare, étendu de son long dans son fauteuil, demandait à l'étudiant :

— Eh bien, cette glande? Est-ce pour aujourd'hui ou pour demain?

Il ne reçut pas de réponse. Ses deux assesseurs écrivaient des lettres ou corrigeaient des épreuves. L'un d'eux était coiffé d'une toque d'une forme inusitée et d'une grandeur extraordinaire, garnie de pelletterie, et ressemblant plus à un chapska qu'à une toque. Fontanet m'apprit que c'était le modèle d'une coiffure dessinée en 1792, par Louis David, que l'on conservait dans une vitrine de la Faculté, mais que ce professeur avait demandée à un employé d'un ton qui ne souffrait pas de réplique. L'interrogateur, la tête plus bas que les pieds, reprit :



— Et cette glande?

Il obtint, cette fois, une réponse :

— Elle est atrophiée.

A quoi le professeur répondit que c'était la faute du cadavre et qu'on donnerait au cadavre une mauvaise note.

Eh bien, malgré le débraillé et le sans-gêne des professeurs, cet examen se laissait voir plus sérieux au fond que l'examen de droit auquel nous venions d'assister, et la gravité de la science en relevait le comique.

Je quittai la salle des examens avec un certain désir de faire ma médecine. Ce désir, à la vérité, n'était pas assez ferme pour me pousser à entreprendre des études longues et difficiles, auxquelles je n'étais pas préparé. Craignant, comme le gros étudiant, au terme de ma jeunesse, de ne pas trouver la glande au cou du cadavre railleur, j'abandonnai le projet à peine formé.

J'ai souvent regretté, depuis, de ne l'avoir pas suivi. Je ne connais rien de plus beau au monde que la vie d'un Claude Bernard et je sais des médecins de campagne dont l'existence me fait envie pour sa plénitude et sa bonté. Mon père exerçait sa profession avec un zèle rigoureux; mais il ne la souhaitait pas pour moi.

Pendant le dîner je pris la résolution de faire mon droit; mais seul, dans ma chambre, par le calme de la nuit, je me représentai avec force que la nature avare m'avait refusé le don précieux de la parole, que je n'avais su de ma vie improviser quatre mots et que, s'il y avait pour moi une chose à jamais impossible, c'était de prononcer une plaidoirie. Ne songeant, pour beaucoup de

raisons, à me faire avoué, juge ou notaire, je reconnus que mes études de droit demanderaient à ma famille des sacrifices inutiles et je renonçai à approfondir les Institutes de Justinien et le Code Napoléon. Et, tout aussitôt, je regrettai de ne m'être pas préparé à Saint-Cyr. Il me paraissait beau d'être officier, à la condition expresse d'être l'officier d'Alfred de Vigny, magnanime et mélancolique. J'avais lu passionnément *Servitude et Grandeur militaires* et je me voyais avec admiration traversant la cour du quartier, à pas lents, silencieux, le cœur plein de tous les dévouements et de tous les sacrifices, et la taille prise dans un élégant dolman. Puis on apprenait au mess que la guerre était déclarée. On s'y préparait avec un calme imposant et cette résolution que David a su imprimer aux traits de Léonidas et de ses trois cents Spartiates. Nous partîmes. Je chevauchais avec mes hommes; les routes fuyaient sous nos pas, emportant sans fin les champs, les villages, les forêts, les rochers, les fleuves. Tout à coup, nous rencontrâmes l'ennemi. Je combattis sans haine. Nous fîmes des prisonniers. Je les traitai avec humanité et veillai à ce que les blessés ennemis fussent soignés aussi bien que les nôtres. A la seconde rencontre, qui fut terrible, je fus décoré sur le champ de bataille. A dire vrai, je faisais un bel officier. On me logea avec plusieurs camarades dans un château qui dominait les bois et qu'habitait seule une comtesse d'une grande beauté, dont le mari était général; mais c'était un brutal et elle ne l'aimait pas. Nous nous aimâmes l'un l'autre d'un amour déchirant et ravissant. Les ennemis furent vaincus et dès lors tous me devinrent chers.



Le lendemain matin, je doutais si je me figurais la vie militaire dans sa vérité.

Fontanet vint me voir de bonne heure et m'aborda avec cet air de supériorité qu'il ne quittait jamais. Il m'avertit qu'il me fallait prendre mes inscriptions sans tarder et qu'il m'accompagnerait, le jour même, au secrétariat de l'École où il était connu. Je le priai de n'en rien faire; je lui dis que je renonçais au droit, et pour quelles raisons. Il ne voulut rien entendre et m'assura qu'avec un peu d'exercice, je plaiderais aussi bien qu'un autre, qu'il n'y fallait point de facultés supérieures. Il fréquentait le Palais; il y connaissait un avocat qui, frappé d'une amnésie presque complète, parlait fort bien à l'aide de notes écrites sur un papier grand comme la main. Il avait entendu un avocat bègue, à qui la langue fourchait constamment et qui, par surcroît, aboyait tout à coup comme un chien, défendre très proprement une cause difficile et finalement la gagner.

— Je ne prétends pas, ajouta Fontanet, que tu sois particulièrement bien doué. Mais par un travail opiniâtre on fait des prodiges. *Labor improbus*, comme disait Crottu qui te reprochait ta paresse. Il faut s'exercer, tout est là. Tiens, fais tout de suite un exercice. Je te donnerai des conseils et tu seras étonné toi-même de tes progrès.

J'eus le malheur de lui laisser voir, par un refus trop brusque, que cet exercice me serait désagréable. Il s'en doutait déjà; quand il en fut sûr il s'acharna. Il rangea la table, les chaises et jusqu'au lit dans un désordre qui voulait figurer le prétoire, bouscula mes livres, bouleversa mes papiers, renversa mon encrier, vida mon pot à eau sur

le tapis et, me poussant violemment entre le mur et la table de toilette ravagée, me cria d'une voix impérieuse :

— Reste là ! C'est la barre. Tu es le défenseur. Je suis le juge ; tu prendras la parole quand je te la donnerai.

Il était à faire peur.

Je m'émerveillais tous les jours de ma facilité à trouver des professions qui ne me convenaient pas. C'est un exercice auquel j'excels. Ainsi, j'estimais beau d'être ingénieur, j'estimais beau de conduire, à l'aide des mathématiques appliquées, des travaux d'art tels que ponts, chaussées, machines, et d'être l'âme de milliers d'ouvriers. Les ingénieurs jouissaient alors dans la société d'une faveur qu'ils n'ont pas entièrement conservée. Ils étaient moins nombreux qu'ils ne sont aujourd'hui et gagnaient plus d'argent. On voyait dans les comédies de l'Odéon le jeune ingénieur, au bal, conduire le cotillon, troubler le cœur des jeunes filles et faire un beau mariage. Hélas ! la bifurcation, en me dirigeant sur les lettres, m'avait fermé les carrières scientifiques. Adieu chaussées, ponts, mines et beau mariage.

Il fallait chercher une autre voie.

La carrière diplomatique m'eût agréé pour la considération dont elle est entourée ; l'espoir de devenir ambassadeur et de représenter mon pays dans les cours étrangères m'eût souri. Je caressai ces ambitions, mais uniquement pour me rire de mon pauvre moi ; car il faut vous dire que, tout railleur que j'ai été à tous les âges de ma vie, je ne me suis moqué de personne aussi cruellement que de moi-même, ni avec autant de délectation. Toutefois, pour me conformer au précepte que toute



bonne plaisanterie doit être courte, je me rabattis sur les consulats et me décidai pour Naples où je louai une villa recouverte de vigne, au bord de la mer bleue.

A peu de temps de là, j'allai voir Mouron, Mouron pour-les-petits-oiseaux, qui habitait avec sa mère et ses sœurs un joli appartement dans la rue des Saint-Pères. Je trouvai chez lui le rustique Chazal à qui une barbe hirsute avait poussé tout de travers. Je serrai avec plaisir la petite main chaude de Mouron et la paume taillée en battoir de Chazal. Chazal était de passage à Paris et très pressé de retourner en Sologne où il dirigeait une exploitation agricole. Je confiai à ces deux bons amis la peine que me causait le choix d'une position sociale.

Mouron me demanda si je n'avais pas songé aux administrations de l'État et particulièrement au Ministère des Finances où l'on pouvait, peut-être, avec du talent ou des protecteurs, obtenir une inspection. Il me conseillait de frapper à cette porte. Comme je lui promis que je le ferais, il m'avertit qu'il y avait un concours d'admission; l'examen n'était pas bien difficile; son cousin l'avait passé sans peine : on exigeait, croyait-il, un peu de calcul, la connaissance du français et une bonne écriture.

— Je te conseille, ajouta-t-il, de t'adresser à un préparateur spécial, nommé Duployer, un homme encore jeune, brusque, franc. Tous ceux qui se destinent aux Finances vont le trouver : il demeure rue d'Alger, 7 ou 9.

Chazal n'était pas d'avis qu'on s'enfermât dans un ministère.

— Quel besoin as-tu, me dit-il, de te faire prisonnier? Fais comme moi : cultive la terre. L'existence n'est bonne



qu'à la campagne. On y travaille ferme, mais on s'y porte bien. Si tu m'en crois, fais de l'élevage. Il n'y a rien de plus intéressant. On est là aux sources de la vie. Mais tout est enivrant dans les travaux des champs. J'ai été amené à étudier les variations des espèces végétales. Tu ne peux pas te figurer ce que j'ai découvert. J'ai vu des variations monstrueuses se produire subitement et se fixer de génération en génération. Crois-tu? J'ai vu une aubépine perdre ses épines et centupler ses fleurs dans un terrain gras, hein, mon vieux? C'est comme je te dis.

Il était transporté. Je le retrouvais plus sauvage et plus fort que jamais. Il croissait en vigueur, tandis que Mouron diminuait et s'amoindrissait, mais j'étais dans un âge où l'on ne prévoit pas les malheurs.

Le lendemain, je pénétrai dans le petit rez-de-chaussée de la rue d'Alger où Duployer donnait des leçons. Il m'interrogea sur mes parents, fut à la fois très familier et assez froid et me dit qu'il me ferait travailler avec le fils d'un grand fonctionnaire de l'Empire, le jeune Fabio Falcone qui préparait aussi l'examen d'admission au Ministère des Finances. Au demeurant, on ne faisait que cela chez Duployer, qui avait beaucoup plus l'air de diriger un cabinet d'affaires qu'une boîte à examens. Je pris des leçons pendant une quinzaine de jours, au long desquels Duployer ne me donna jamais le moindre espoir de succès, tandis qu'il se montrait toujours entièrement assuré de la réussite de Falcone qui ne calculait pas mieux que moi, rédigeait beaucoup plus mal et écrivait comme un chat. Après réflexion, je compris sur quoi Duployer fondait ses pressentiments, je lui sus gré de sa franchise et cessai de



prendre des leçons inutiles. Je sus plus tard que j'avais pris le bon parti en ne me présentant pas à un examen destiné uniquement à éliminer sans phrases les candidats qui n'étaient pas suffisamment recommandés.

Je continuai, comme Jérôme Paturot, à chercher une position. Je ne pus me résoudre à suivre le conseil du bon Chazal. J'aimais la campagne, je l'aimais avec des frissons, des langueurs et un trouble délicieux. J'étais destiné à n'aimer qu'elle. Je devais y couler les années les plus douces de ma vie. Mais les temps n'étaient pas révolus. Je ne consentais pas à quitter sans retour la cité des arts et de la beauté, les pierres qui chantent. J'avais d'ailleurs une bonne raison de ne pas cultiver mes terres : je n'avais pas de terres. Mais, si je ne pouvais pas être laboureur, instruit par l'expérience à ramener mes vœux à la médiocrité, je souhaitai d'être marchand. Ce qui m'y inclinait, c'est que j'avais trouvé en quelques romans anglais du dix-huitième siècle des marchands qui faisaient assez bonne figure dans leur habit de drap rouge ou marron, avec leurs entrepôts pleins de caisses et de ballots. J'avais vu au Théâtre-Français, dans une pièce de Sedaine, un négociant très digne, qui menait grand train et portait dans sa maison une superbe robe de chambre. J'avais rencontré aussi dans la vie réelle des négociants qui avaient bon air. Enfin, résolu à me faire marchand, ou plutôt commis, n'ayant ni fonds de commerce, ni argent pour en acheter, je recherchai quelle sorte de commerce j'embrasserais. Et c'est là que commença la difficulté. Entre tant de négoce, dont je ne connaissais ni les avantages ni les inconvénients, comment choisir ? L'annuaire en main, je



me demandai si je serais architecte-paysagiste, armurier, bijoutier, brasseur, charbonnier, chaudronnier, cimentier, cordonnier, marbrier, mécanicien, menuisier, opticien, pharmacien, et je ne pus me donner de réponse. Ce qui diminuait mon embarras, je le dis entre nous, c'est que je pressentais que je n'étais pas plus capable de vendre des armes, des bijoux ou de la bière, que du charbon, des chaudrons, du ciment, des souliers ou des lunettes. Cette pensée m'ôtait l'embarras du choix, mais elle me désespérait.

Je fus tiré de peine au moment où je m'y attendais le moins. Ce fut un samedi, à quatre heures vingt minutes, que l'événement arriva. A cette date, me promenant sur le quai de la Conférence qui était lors plus rustique, plus désert et plus beau qu'aujourd'hui, je me croisai avec M. Louis de Ronchaud qui venait des Ternes où il avait un petit logement plein de livres et de gravures. Je l'aimais chèrement, mais je le fréquentais peu, n'espérant pas que ma conversation fût pour l'intéresser. Peut-être qu'en quelques personnes, qui vivent encore, demeure le souvenir de cet homme excellent. Sans les connaître je suis en communion avec elles. Louis de Ronchaud a laissé des poésies qui témoignent de la beauté de son âme et des livres d'un grand mérite, sur l'art grec qu'il aimait avec enthousiasme et sagesse. Lamartine, dont il était l'ami, lui a consacré un des numéros de son *Cours familier de Littérature*. A l'époque où mes souvenirs me ramènent, M. de Ronchaud n'était plus jeune, sans être vieux. Qui l'a connu sait bien qu'il ne fut vieux à aucun âge de sa longue vie, car il ne cessa jamais d'aimer. Quelques fils d'or traî-



naient encore dans les lambeaux décolorés de sa chevelure. La peau fine de son front se marbrait de toutes les nuances du rose. Sa moustache éteignait ses anciens feux. Il portait avec élégance un habit à la française, semé de taches et tout râpé. Sa voix était chaude; son débit, un peu lourd, plaisait et attachait. Il me parla avec enthousiasme d'une mosaïque romaine qu'on venait de découvrir à Lambessa et dont il avait reçu une copie à l'aquarelle. Il parla de l'Empire dont il appelait et annonçait la chute, parut curieux de je ne sais plus quel livre nouveau qui faisait du bruit, et, m'ayant quitté, il reprenait déjà sa marche quand il se ravisa :

— J'allais vous prier de venir me voir, me dit-il, j'ai besoin de vous parler. Nous publions, plusieurs amis et moi, chez un grand éditeur, une vie des peintres, par livraisons, pour remplacer celle de Charles Blanc, qui est devenue insuffisante. C'est une grande entreprise dont nous nous chargeons là. Vous nous rendrez service d'en réunir les éléments, d'en corriger les épreuves, d'y collaborer au besoin, enfin d'être pour notre publication ce qu'est pour une revue le secrétaire de la rédaction. Ce sera un grand travail, un travail de tous les jours, mais qui vous intéressera. Les émoluments en sont prévus par l'éditeur, qui tient un cabinet de travail à votre disposition.

Trois jours après, je remplissais un emploi fort agréable, et qui, s'il ne devait pas durer ma vie entière, pouvait du moins me procurer au besoin d'autres travaux selon mes goûts, et j'occupais chez un grand libraire du faubourg Saint-Germain un cabinet orné de belles photographies de Saskia, de Lavinia, et de *l'Homme au gant déchiré*.





## XVI

### Monsieur Ingres

J'AIMAIS les arts avec passion. Comme, de ma maison, je n'avais que la Seine à traverser pour être au Louvre, j'y allais presque tous les jours, et je puis dire que ma jeunesse fut nourrie dans un palais splendide. Une justice que je dois rendre à mes professeurs, c'est qu'ils me firent comprendre le génie grec, qu'ils ne comprenaient pas eux-mêmes. Je passai de longues heures au musée Campana qu'on venait d'installer et dans les salles des vases grecs qui s'appelaient encore pour beaucoup des vases étrusques. C'est en étudiant les peintures qui les décorent que je



pris le goût de la belle forme, et c'est ainsi que je parvins, sans m'en douter, à comprendre le génie de Ingres.

On ne peut pas dire que Ingres nous rendit le dessin des anciens. Il n'y tendit pas. Ses procédés sont de son temps, mais il y a dans les œuvres grecques un goût que l'on ne retrouve que chez lui. L'enthousiasme est abondant et divers dans une âme de vingt ans. J'admirais Delacroix. La chapelle des anges à Saint-Sulpice m'émerveillait et, quand on disait que la peinture murale veut moins de relief et plus de tranquillité, je pensais que c'était un beau délire d'avoir fait tenir en vingt pieds carrés des colonnades magnifiques, des chevaux, des anges, des montagnes, des arbres touffus, des lointains lumineux, le ciel. J'en rends grâce aux dieux : je n'ai pas méconnu Delacroix. Mais Ingres m'inspirait un sentiment plus fort : l'amour. Je savais bien que son art était trop haut pour être accessible et je me savais gré de l'avoir pénétré. L'amour fait seul de ces miracles. Je comprenais ce dessin qui atteint la parfaite beauté en serrant de près la nature, j'aimais cette peinture la plus sensuelle et la plus voluptueuse de toutes avec une gravité magnifique. Ingres demeurait à deux cents pas de ma maison, sur le quai Voltaire. Je le connaissais de vue. Il avait plus de quatre-vingts ans. La vieillesse, qui est une déchéance pour les êtres ordinaires, est, pour les hommes de génie, une apothéose. Quand je le rencontrais, je le voyais accompagné du cortège de ses chefs-d'œuvre et j'étais ému.

Or, j'étais au théâtre du Châtelet où l'on donnait pour la première fois *la Flûte enchantée* avec Christine Nilsson. J'avais un fauteuil d'orchestre. Bien avant le lever du rideau

la salle était pleine. Je vis M. Ingres s'avancer vers moi. C'était lui, sa tête de taureau, ses yeux restés noirs et pénétrants, sa petite taille, sa forte encolure. On savait qu'il aimait la musique. On parlait avec un sourire de son violon. Je compris qu'ayant ses entrées au théâtre, il avait pu y pénétrer et qu'il y cherchait une place sans pouvoir la trouver. J'allais lui offrir la mienne; il ne m'en laissa pas le temps.

— Jeune homme, dit-il, donnez-moi votre place, je suis monsieur Ingres.

Je me levai radieux. L'auguste vieillard m'avait fait l'honneur de me choisir pour lui donner ma place.

Il y a un autre peintre de l'école française qui retrouva quelque chose de la beauté antique. C'est le Poussin : il est classique par l'ordonnance d'une scène, par les attitudes et le style des figures. Mais M. Ingres seul nous rendit, dans son dessin, le sensualisme païen. Il ne rejoignit pas les anciens par les moyens bien incertains de l'archéologie, mais par le vol du génie.





## XVII

### L'Appartement de Monsieur Dubois

**M.** DUBOIS était un grammairien d'une force qui faisait peur. Pour le sens et les rapports des termes, rien n'égalait sa justice sévère; au reste, assez indifférent à l'orthographe, qu'il ne mettait pas lui-même très exactement. Il disait ne pas comprendre qu'on perdît un temps précieux à ces minuties. Il appelait la grammaire de Noël et Chapsal une grammaire de quartier général, et la disait imposée par l'insatiable tyrannie de Napoléon qui, s'exerçant autant sur les idées que sur les actes, poursuivait toute indépendance d'esprit. Et, quand ma

mère parlait devant le vieillard de cette règle des participes, son perpétuel souci, il la consternait en lui répondant que, sur les participes, il n'en voulait pas savoir plus que Pascal et Racine, qui n'en savaient rien.

Le goût littéraire de M. Dubois me glaçait de respect et d'effroi.

Il était classique, mais avec beaucoup de critique et une philosophie qui lui dictait tous ses jugements. Il trouvait plus d'esprit à Saint-Évremond qu'à Pascal. Bossuet, selon lui, exprimait dans un style rocailleux de pauvres idées; son *Discours sur l'Histoire universelle* était aussi sot, disait-il, que l'*Histoire* de Paul Orose, dans laquelle il était copié.

— Corneille, disait-il, ne peut plaire à un esprit sage, puisque Napoléon l'admirait. En effet, sa tragédie d'*Horace* sent la boucherie. M. Dubois tenait l'*Esprit des lois* et l'*Essai sur les mœurs* pour les deux plus beaux monuments de la pensée humaine. Il avait du goût pour les tragédies de Voltaire, malgré la faiblesse du style. En fait de poètes, à l'en croire, il n'y avait que les Grecs et les Romains. De ceux-là il se délectait et gardait toujours dans sa poche un Théocrite ou un Catulle de petit format et bien imprimé, car il était bibliophile.

Il savait Virgile par cœur, et contait qu'ayant récité un jour avec le général Miollis le 4<sup>e</sup> Livre de l'*Énéide*, ils avaient tous deux fondu en larmes. La rime lui rendait le vers moderne insupportable. Il la trouvait barbare, bonne seulement à soutenir l'attention débile d'hommes grossiers et ignorants, et à satisfaire des oreilles incultes en marquant pesamment la cadence. Il conjecturait que



ce retour régulier des mêmes sons avait été à l'origine un moyen mnémotechnique pour des êtres qui, faute d'habitude, n'apprenaient pas facilement. Ce qui ne l'empêchait pas de goûter fort les vers de La Fontaine, de Voltaire et de Parry. Il s'en tenait là, ignorant totalement les poètes romantiques. De la prose contemporaine, il ne connaissait que ce qui traite de politique et d'histoire. Les *Mémoires d'Outre-Tombe*, mal reçus du public, déplurent particulièrement à M. Dubois qui reprochait à Chateaubriand l'outrance du langage et le vide de la pensée.

Un goût si sévère n'était guère communicatif. D'ailleurs, le goût se forme tard chez les hommes ordinaires et seulement par une expérience longue, parfois pénible. Le goût étant le sens de l'agréable, il s'affine dans la souffrance. Le grand vieillard qui voulut bien s'intéresser à moi dès ma sortie de l'enfance ne m'apprit pas le bon langage, mais il m'inspira l'amour des arts d'imitation et un ardent enthousiasme pour la beauté sensible.

M. Dubois, comme tous les archéologues de son temps, connaissait surtout la sculpture grecque par des ouvrages de l'époque romaine. Le sens de la grandeur et de la simplicité ne lui manquait pas ; mais il avait vu trop tard les marbres du Parthénon, et le *Laocoon* restait pour lui la plus parfaite expression du beau. Ce n'en était pas moins un connaisseur.

Ayant voyagé en Italie à une époque où l'on n'y allait guère, ayant fréquenté les artistes de son temps, il s'était fait sans grande dépense un cabinet de curieux, dont il jouissait dans le silence et dans le recueillement. Mais,

comme il faut, en ce monde, que toute joie soit gâtée, sa gouvernante troublait la paix d'un intérieur tranquille et orné. Clorinde « buvait ». Et M. Dubois, bien qu'il fût très secret, avait confié un jour à ma mère qu'il avait un soir trouvé Clorinde ivre-morte dans sa cuisine incendiée. Je m'étonnais qu'il ne la congédiât pas; mais ma mère en paraissait moins surprise.

De temps en temps, quand il était content de mes progrès, il me disait :

— Mon enfant, je te montrerai mes antiques et aussi quelques morceaux de peinture comme on n'en fait plus. Car nous sommes submergés par les barbares. On ne sait plus dessiner.

Ce qu'il appelait barbares, c'était les Couture, les Cogniet, les Deveria et surtout Delacroix dont il avait horreur. Il ne le comprenait pas. Il ne comprenait pas tout. Mais qui de nous peut se flatter de tout comprendre?

En se proposant de me recevoir chez lui, M. Dubois me faisait un grand honneur, et rare. Demeurant avec sa vieille gouvernante, sans parents, sans amis, il ne recevait âme vivante. Aussi, faisait-on des contes étranges sur ce logis où personne n'avait jamais pénétré. Il était situé, au deuxième étage, sur la cour, dans un vieil hôtel de la rue Sainte-Anne. M. Dubois l'habitait depuis son enfance.

Naitre, vivre et mourir dans la même maison.

M. Dubois avait eu une mère charmante, qu'il adorait. Elle était belle, jouait de la harpe comme madame de Genlis, peignait des fleurs comme van Spaendonck. Morte



subitement, en 1815, sa chambre, disait-on, avait été laissée intacte par son fils, avec sa harpe, une romance ouverte sur le clavecin, sa boîte d'aquarelle et le vase rempli des fleurs qu'elle avait commencé de peindre, ensevelis depuis quarante ans sous un linceul de poussière. On disait qu'il y avait dans le salon de M. Dubois le portrait d'une dame poudrée dont la main droite disparaissait sous un bouquet de roses, et l'on croyait que c'était le portrait d'une arrière-grand'mère de M. Dubois qui, sur son lit de mort, avait écrit à son fils absent qu'elle lui donnait sa malédiction. Mais, six semaines après qu'on l'eut mise en terre, on trouva un matin sur son portrait la main droite effacée et remplacée par des roses fraîchement peintes. On pensa qu'elle était venue elle-même opérer cette substitution pour donner à entendre qu'elle révoquait les termes de sa dernière lettre. Il y avait eu dans cette maison plusieurs victimes de la Terreur dont les ombres indignées hantaient les escaliers et les corridors.

De temps en temps, M. Dubois répétait :

— Mon enfant, il faudra qu'un de ces jours tu viennes voir mes antiques.

Mon parrain, qui était le meilleur et le plus accommodant des hommes, chicanait quelquefois M. Dubois sur son amour de l'antique. Mon parrain trouvait l'antique beau mais froid, et ne parlant pas au cœur. Il aimait, comme Gautier, les vieux tableaux de l'école allemande et les primitifs italiens.

Un jour qu'il vantait les maîtres du Quattrocento, M. Dubois lui donna raison.

— Je tiens Mantegna, dit-il, pour un très grand maître. J'ai trouvé de ce peintre à Vérone, il y a une trentaine d'années, un *Christ au tombeau* d'un dessin impérieux et puissant. C'est un superbe ouvrage.

Et, se tournant vers moi :

— Mon enfant, il faudra que je te le fasse voir.

Cette fois la visite fut décidée; on prit jour, il m'en souvient, pour le jeudi après Pâques. Je mis mes plus beaux habits et pris mon chapeau de haute forme, car, à cette époque, le melon n'était pas toléré même aux très jeunes gens, et, à une heure et demie, je sortis de chez moi très ému.

Sitôt sur le palier, j'entendis souffler, comme autrefois soufflait ma bonne Mélanie, et vis la mère Cochelet<sup>1</sup> assise sur une marche de l'escalier, la tête entre les genoux et suffoquant. Elle était vraiment hideuse, la loupe qui lui bouchait l'œil droit était maintenant grosse comme le poing, et de cet œil bouché coulaient, sur une joue tachée de terre, des larmes visqueuses et rouillées. Son bonnet sale et son serre-tête noir, secoués par la toux, découvraient un crâne chauve et crasseux. De grosses boucles d'or qui pendaient à ses oreilles achevaient sa hideur. J'eus le tort, en passant devant elle, de hâter le pas et de détourner la tête. Tout soufflant, elle m'appela d'une voix rude.

Je m'approchai d'elle. Elle me regardait d'un gros œil mauvais :

— Mon petit ami, n'est-ce pas qu'en m'entendant souf-

1. La mère Cochelet. Voir *Petit Pierre*, p. 141.



fler, vous vous êtes dit : « C'est un phoque ! », car, si vous aviez pensé que j'étais une femme, vous m'auriez tiré votre chapeau.

Elle laissa retomber sa tête sur ses genoux et recommença de souffler.

Je rougis, balbutiai des excuses et lui offris mon bras pour monter l'escalier. Elle le refusa sans grâce. Je m'en allai triste et confus.

Mais, dès que je fus dehors, le vent frais, l'air subtil, le ciel riant m'emplirent de gaieté et d'oubli. J'aimais ma grand'ville, que je me peignais en miniature dans mon cœur pour l'embrasser tendrement ; j'aimais ma royale rivière de Seine, si sage, si contenue dans ses atours de pierre, et d'une beauté citadine ; j'aimais les grands quais illustres et familiers, bordés de platanes réguliers, de vieux hôtels et de palais. Ils s'enveloppaient alors de calme et de silence, ces beaux quais. Alors, la vulgarité tapageuse des trams n'en troublait pas la majesté. Je pris le pont de fonte gardé par quatre femmes de pierre qu'on ne vit jamais sourire ; je traversai la cour du Louvre où s'élevait, criant notre histoire par toutes ses pierres, le palais des Tuileries, cruellement incendié dix ans plus tard par des vaincus, puis rasé par des bourgeois malfaisants. Ayant franchi le guichet de l'échelle et traversé la rue de Rivoli, je m'engageai dans un dédale de rues étroites et tortueuses qui depuis sont tombées sous la pioche, et atteignis le coin de la rue Sainte-Anne et de la rue Thérèse. Là, M. Dubois habitait, depuis son enfance, le second étage d'une maison du temps de Louis XV. Je fus reçu par Clorinde. Si, comme il faut croire, elle « buvait », c'était

une ivrognesse terriblement secrète. Je n'ai vu de ma vie vieille femme plus grave, plus tranquille, plus blanche et plus silencieuse. Dès l'entrée, l'appartement de M. Dubois révélait le curieux et le connaisseur. L'antichambre était pleine de fragments de statues et de sarcophages romains. Il y avait dans la salle à manger des marbres et de ces vases rouges ornés de figures noires, de beau style grec, qu'on appelait encore à cette époque vases étrusques. M. Dubois me montra, comme le plus riche trésor de son cabinet, un torse en marbre pentélique de jeune faune, sa nébride sur l'épaule; il m'en vanta la grâce, la pureté, la simplicité.

— La mutilation d'une telle œuvre, me dit-il, est un des plus grands crimes de l'humanité. Mais, quand une œuvre atteint ce degré de perfection, sa beauté réside tout entière en chacune de ses parties. Tandis que dans nos ouvrages modernes, si l'on ôte l'expression, c'est-à-dire la grimace, il ne reste plus rien.

Et M. Dubois parla d'abondance :

— En poésie, en art, en philosophie, il faut revenir aux anciens. Pourquoi? Parce que rien ne se peut plus faire de beau, de bien, de sage. Il fut donné aux Grecs de porter l'art à sa perfection. Ce fut le privilège d'une race bien douée, qui, dans un beau climat, sous un ciel pur, sur une terre aux lignes harmonieuses, au bord d'une mer d'azur, pratiqua les mœurs de la liberté.

» Il y a, mon enfant, dans Hérodote, une parole qu'il faut retenir. Le vieil historien la met dans la bouche du Spartiate Démarate parlant à Xerxès : « O roi, sache que la pauvreté est l'amie fidèle de la Grèce, la vertu l'accom-



pagne, fille de la sagesse et du bon gouvernement. » Les Grecs (et c'est le trait le plus heureux de leur génie) prirent l'homme pour mesure de toutes choses, et ils crurent à la justice des dieux ou du moins à leur modération.

M. Dubois me montra avec un soin flatteur les peintures et les dessins qu'il avait rapportés d'Italie ou recueillis autrefois à Paris. Il attirait particulièrement mon attention sur les maîtres qu'il estimait le plus, le Guide, les Carrache, l'Espanolet, Battoni et Raphaël Mengs. Ces figures hirsutes d'évangélistes et de martyrs, noyées dans une ombre profonde, m'attristaient. Des académies de David, qui me furent très vantées, ne purent m'égayer. M. Dubois lui-même trouvait à David de la brutalité, mais il lui savait gré d'avoir rompu avec le mauvais goût de Boucher, de Pierre et de Fragonard.

Mon hôte me fit entrer dans une chambre où des colombes se becquetaient sur les trumeaux, au-dessus des glaces ternies. Il y avait quelque chose de vrai dans les bruits qui couraient sur cet appartement mystérieux; je vis dans cette chambre une harpe aux cordes détendues, et, sur un clavecin, des rouleaux de musique; je vis sur le mur le portrait d'une dame poudrée, un fichu blanc croisé sur la poitrine, et dont la main droite était cachée sous des roses qui paraissaient avoir été peintes après coup, d'une main hâtive. Mais M. Dubois se contenta de me dire que les meubles de cette chambre provenaient de ses parents.

Puis, montrant une commode Louis XV, couverte de marqueterie et ornée de bronzes dorés d'or moulu, des

fauteuils dorés recouverts de tapisseries à bergeries, des cantonnières en beauvais, il murmura avec un demi-sourire :

— Ce sont les meubles de mon arrière-grand'mère. J'en ai bien souffert autrefois. Tu sais qu'il se fit à l'époque du Directoire et du Consulat une grande révolution dans l'art. Le goût, qui avait déjà commencé à s'épurer au déclin de la monarchie, fut tout à l'antique et l'on trouva grotesques les chinoiseries du vieux temps. J'habitais alors avec mes parents ; j'étais jeune, j'avais de l'amour-propre et il m'était pénible de vivre dans ces vieilleries et surtout d'y recevoir mes amis, dont quelques-uns étaient peintres, élèves de David et comme lui tout épris du grec et du romain. Je me rappelle qu'un jour je fus présenté à madame de Noailles qui, revenue de l'émigration, habitait dans la chaussée d'Antin un hôtel décoré par David et meublé sur les dessins de Percier et de Fontaine. Sur les murs étaient peints, en imitation de bronze, des faisceaux, des casques, des boucliers, des glaives et des frises de héros. On y voyait Romulus et Rémus tétant la louve, Brutus condamnant ses fils, Virginius immolant sa fille... Que sais-je encore ! On s'asseyait sur des chaises curules. Le boudoir était orné de peintures sur fond rouge imitées des fresques d'Herculanum. Cette décoration, cet ameublement me parurent admirables. Je ne sais si la beauté de l'hôtesse, dont les cheveux blonds et les bras de marbre étaient vraiment magnifiques, accrut mon admiration pour les murailles sur lesquelles elle promenait ses regards, pour les sièges sur lesquels elle reposait son corps de déesse ; mais je sortis de l'hôtel de Noailles



fou d'enthousiasme. Et quand, de retour à la maison, je revis les commodes à gros ventre, les fauteuils à pieds tordus, les tapisseries avec leurs bergères et leurs moutons, je pleurai presque de dépit et de honte, et m'efforçai de démontrer à mon père que ces vieilleries étaient ridicules, et que jamais les Chinois, eux-mêmes, n'avaient rien produit de si absurde et de si grotesque. Mon père en convint : « Je sais bien, me dit-il, qu'on fait mieux à présent et que le goût est meilleur. Si l'on veut me changer mes antiquailles contre un mobilier dessiné par messieurs Percier et Fontaine, j'y consentirai volontiers ; mais, comme personne ne sera assez fou pour faire le troc, je me contente des meubles dont mes parents se sont contentés, n'étant ni assez jeune, ni assez riche pour me meubler à la mode. »

— Ces paroles me furent amères, ajouta M. Dubois, et pourtant, tu le vois, mon ami, moi-même, soit parcimonie, soit piété filiale, soit pure négligence, j'ai gardé ces meubles de mon aïeule, et l'on me dit qu'au point de vue de l'économie domestique, je n'ai point eu tort, et que, même, j'ai fait une bonne affaire, que ces meubles naguère si décriés ont repris faveur et se payent aujourd'hui un assez grand prix.

Tandis qu'il parlait, mes regards restaient attachés à une petite toile, pendue dans la ruelle. J'avais vu, jusque-là, des vieillards du Guide et des Carrache, des martyrs de Ribera, un terrible Éliézer entouré de chameaux étranges de Battoni, un *Christ au Tombeau* de Mantegna d'une perfection impitoyable. J'avoue que la vue en était dure pour mon âge. Ce que je découvrais dans cette ruelle

ne m'en parut que plus aimable. C'était une tête charmante, d'un bel ovale, avec des cheveux d'un blond doré, des yeux de violette, un regard ému, des épaules jeunes et charmantes.

— Qu'elle est belle ! m'écriai-je.

— Tu ne la connais pas?... C'est la *Psyché* de Gérard. Le tableau fut exposé au Salon de 1796 ; il est maintenant au Louvre. C'est le chef-d'œuvre du peintre ; mais cette étude est bien meilleure que la partie correspondante du tableau. Quelle différence entre cette première pensée si heureuse et la réalisation ! La tête de Psyché, dans l'œuvre terminée, est d'un bon dessin assurément et d'une exécution soignée, mais un peu froide, trop polie, trop lisse et trop glacée. Il y a dans cette esquisse un faire plus libre, une manière plus large, plus de sentiment, une flamme douce, une fraîcheur de chair, une tendresse, une vénusté qui ne se retrouvent point dans la grande composition du Louvre. Il y a aussi la vérité, la nature saisie et fixée, la vie. Le modèle a inspiré le peintre.

— Mais, monsieur, m'écriai-je, le modèle ne pouvait pas être aussi beau que cela !

— Si fait, il était aussi beau. Gérard était un excellent portraitiste, et c'est dans ses portraits qu'il faut le préférer. Et ce que tu vois ici, mon ami, est un portrait, un portrait non pas tout à fait terminé, mais amené au point où il ne pouvait plus que perdre à être travaillé davantage. Je puis t'assurer que cette esquisse représente très fidèlement le modèle sans le flatter... Sache, mon enfant, que la flatterie est toujours une offense et qu'elle est un outrage à la beauté. Le modèle qui posa pour cette *Psyché*



est resté longtemps célèbre dans les ateliers. Elle s'appelait Céline... Tu retrouveras Céline dans beaucoup de tableaux de l'époque impériale. Elle posa pour David, avec qui elle se brouilla : il était brutal, Céline était fière et avait un très mauvais caractère. Elle posa pour Guérin, pour Girodet, pour le baron Regnault et, plus tard, pour Hersent. C'était avec la Marguerite de Prud'hon le plus beau modèle femme de cette époque. Marguerite exhalait la volupté. Mais Céline était plus svelte, plus fine, plus élégante, sa chevelure avait plus de richesse, son teint plus d'éclat. Céline en 1815, bien qu'elle eût passé la première jeunesse, jouissait encore d'une si grande renommée parmi les peintres, que l'empereur Alexandre, lors de son séjour à Paris, voulut la voir, et lui donna pour ses papilotes une liasse de billets de la banque de Pétersbourg. On dit que la duchesse d'Angoulême fut curieuse aussi de voir Céline et lui fit un cadeau. Je l'ai rencontrée, un jour, dans l'atelier de monsieur de Forbin; elle était encore jolie, mais très épaissie. Il y a de cela quarante ans. Elle est bien vieille aujourd'hui... si elle vit encore.

Je quittai l'appartement de M. Dubois l'âme pleine de visions où les âges se mêlaient étrangement et hanté par l'ombre de Céline. Pendant des jours et des jours, elle me cacha le monde, je ne voyais qu'elle. J'étais fou; j'étais surtout stupide.

## XVIII

### Il n'est si belle rose...

**J**E parlai de M. Dubois, de Gérard, de *Psyché et l'Amour*, dans le jardin du Luxembourg à Fontanet et à Mouron qui y furent indifférents. Fontanet, qui avait pris ses inscriptions à l'École de Droit, ne pensait qu'à Berryer finissant, qui devait revivre en lui. Mouron ne détournait plus son beau regard humide de l'alphabet phénicien qu'il venait de découvrir. Je contai la beauté de Céline à Velléda. Elle s'élevait alors blanche et pensive dans le labyrinthe où les abeilles bourdonnaient autour des cytises en fleurs. Dans le beau jardin, les platanes faisaient entendre un long et doux murmure, l'odeur perfide des jasmins embaumait l'air et tout parlait de la fuite des heures et de la fragilité des choses.



A quelque temps de là, j'allai voir Céline au Louvre dans la salle impériale où tout, les femmes en châte rouge, les cuirassiers blessés, les pestiférés à l'hôpital, et les armées en bataille, l'exilé rentré dans ses foyers détruits, la justice divine poursuivant le crime, Léonidas et les Sabines, les Héros et les Dieux, tout célèbre Napoléon et son siècle. Dans cette foule, dans cette gloire, je la trouvai bien jolie encore, mais ses prunelles avaient perdu leur teinte mystérieuse et n'étaient plus de divines fleurs; l'ovale du visage, plus allongé, plaisait moins; le cou, moins flexible, n'imitait plus à la fois Vénus et ses colombes. Et je me dis que la première Céline, la vraie Céline, était plus adorable. En quittant cette autre Céline, j'allai dans le salon carré où, devant chaque peinture célèbre, un artiste était juché sur son tabouret. Beaucoup de ces artistes étaient des femmes. L'une d'elles avait des boucles blondes, un teint éblouissant et une vilaine bouche devant laquelle elle mettait, à l'approche d'un visiteur, une main dans l'attitude de la méditation. A demi caché dans l'ombre de cette muse, je reconnus mon voisin et ami, M. Ménage, qui copiait pour la vingtième fois *la Belle Jardinière* de Raphaël.

Je doute qu'il eût jamais bu, comme le disait mon parrain, du punch enflammé dans une tête de mort. Mais, à ses débuts, il avait rêvé de fortune et de gloire. Il avait cru que son *Edwige au col de cygne* attirerait les foules charmées. Il était truculent alors, il était romantique. Il l'était bien plus par cet esprit d'imitation commun à la plupart des hommes que par son propre génie qui était raisonnable.







Il ne pouvait souffrir David et son école. Le seul nom de Girodet le transportait de fureur. Raphaël et Ingres étaient ses deux bêtes noires. A cela près, il avait le goût large et l'esprit ouvert.

— Il ne faut pas croire, disait-il, qu'il n'y ait qu'une seule bonne manière de dessiner et de peindre; toutes les manières sont bonnes quand elles produisent l'effet désiré.

Il disait aussi :

— Avant de juger une peinture, cherchez ce que le peintre a voulu, et ne le condamnez pas sur les sacrifices qu'il a dû faire pour mieux rendre sa pensée. Le génie consiste surtout à oser les sacrifices nécessaires, si grands qu'ils soient.

De ses truculences, il ne lui restait plus que son feutre à la Rubens et ses pantalons à la hussarde. Maintenant, au déclin de la jeunesse, ayant perdu ses illusions, il souffrait d'une vie étroite et s'affligeait d'en être réduit, pour vivre, à faire de mauvaises copies mal payées. Pourtant, on lui trouvait encore ce je ne sais quoi de riant que la pratique de l'art donne aux moins heureux.

Il m'adressa son petit sourire amer et me dit :

— Et ta mère, mon petit Nozière, elle ne veut donc pas que je lui fasse son portrait? Tâche de la décider.

Il demeura quelques instants à peindre en silence. Puis, montrant du bout de sa brosse le panneau qu'il copiait :

— Ce crapaud-là (c'est Raphaël qu'il désignait ainsi) se donne un mal inouï pour cacher son travail. On ne voit nulle part la touche, on ne sent nulle part la main. Ce n'est pas de la peinture. C'est laqué, c'est gommé, c'est émaillé, ce n'est pas peint. On peut peindre lisse.

Titien et Rubens lui-même très souvent peignent lisse, mais ils ont de l'accent. Là, rien ne révèle la volonté, l'intention. Chinois, va!.. Ingres aussi est un Chinois. Et ils trouvent cela beau! Tas de crétins!

Dès que j'en trouvai l'occasion, je confiai à M. Ménage sur un ton de connaisseur, qui le fit sourire, que j'étais venu voir, au Louvre, la *Psyché* de Gérard, pour comparer la peinture avec l'esquisse qu'on m'avait montrée.

Et j'ajoutai non sans désinvolture :

— C'est un modèle connu, Céline, qui posa pour *Psyché*.

— C'est possible, murmura M. Ménage indifférent.

— Elle était très belle?

— On le dit... Moi, je ne l'ai pas connue jeune.

— Elle a posé pour Guérin, pour Girodet, et en dernier lieu pour Hersent.

— Pour tous les pompiers, quoi? la malheureuse!...

— Est-ce qu'elle vit encore?

— Mais tu la connais! Elle loge dans ta maison, tout au fond du corridor où j'ai mon atelier.

— Céline?...

— Oui, Céline, Céline Cochelet...

— Que dites-vous?... Elle si jolie... ses cheveux d'or, ses yeux de violette!...

— Ah! dame... Il n'est si belle rose...



## XIX

### Les Taquineries de Monsieur Dubois

**M.** DUBOIS se plaisait à scandaliser ma mère. Un jour, il la trouva un livre à la main; c'était un traité de Nicole qu'elle ne quittait point, qu'elle semblait lire toujours et qu'elle ne lisait jamais; mais, le croyant très bon, elle espérait peut-être s'en communiquer quelque chose en le gardant entre ses doigts, comme on guérit les coliques en s'appliquant la prière de sainte Catherine sur le ventre. Ce livre amena la conversation sur la morale, que M. Dubois définit la science des lois naturelles, ou des choses qui sont bonnes ou mauvaises dans la société des hommes.

— Elle est toujours la même, ajouta-t-il, parce que la nature ne change pas. Il y a une morale pour les animaux

et même pour les végétaux, puisqu'il y a pour les uns et les autres une conformité et une non-conformité avec la nature, et par conséquent un bien et un mal. La morale d'un loup est de manger des moutons, comme la morale des moutons est de manger de l'herbe.

Ma mère, qui ne voulait de morale que pour les hommes, se fâcha.

M. Dubois lui reprocha cet orgueil qui ne souffrait pas que les animaux et les plantes fussent capables comme elle de bien et de mal. Elle l'envoya composer un traité de morale pour les loups, et des maximes pour les orties.

La voyant pieuse et très attachée à sa religion, M. Dubois se plaisait à lui réciter le discours que tient la tendre Zaïre, dans le sérail de Jérusalem, à Fatime, sa confidente :

Je le vois trop : les soins qu'on prend de notre enfance  
Forment nos sentiments, nos mœurs, notre créance !  
J'eusse été près du Gange esclave des faux dieux,  
Chrétienne dans Paris, musulmane en ces lieux.

Il blâmait seulement Zaïre d'appeler fausses les divinités de l'Inde, dans le moment même où elle semble les croire aussi vraies que les autres.

Pendant une épidémie de choléra, qui enleva quelques personnes de notre connaissance, un certain jour, ma mère, mon père, M. Danquin en vinrent à parler de la mort. Les propos de mes parents furent orthodoxes : c'est tout ce que j'en puis dire. Ceux de mon parrain marquaient l'espoir d'être reçu dans l'autre monde par le



Dieu des bonnes gens, que lui avait enseigné Béranger et en qui il avait une foi amicale et confiante.

M. Dubois, qui était présent, se taisait et paraissait indifférent à la conversation. Mais, quand elle fut épuisée, il s'approcha de ma mère et dit :

— Écoutez sur le chapitre de la mort le plus profond des poètes latins, dont je ne puis vous rendre malheureusement le ton et l'harmonie. Écoutez : « Étions-nous sensibles aux troubles de Rome, dans les siècles qui ont précédé notre naissance, lorsque l'Afrique entière vint heurter l'Empire, lorsque les airs ébranlés retentirent au loin du bruit de la guerre ? Eh bien, quand nous cesserons de vivre, nous serons de même à l'abri des événements. »

M. Dubois demanda une fois à madame Nozière quel était le jour le plus funeste de l'histoire.

Madame Nozière ne le savait pas.

— C'est, lui dit M. Dubois, le jour de la bataille de Poitiers, quand, en 732, la science, l'art et la civilisation arabes reculèrent devant la barbarie franque.

M. Dubois ne ressemblait en rien à un fanatique. Il ne songeait à imposer ses idées à personne. Il aurait plutôt été tenté de les garder pour lui seul, comme une distinction honorifique. Mais il était taquin. C'est parce qu'il avait de l'amitié pour ma mère qu'il exerçait de préférence sur elle son humeur contrariante. On ne taquine que ceux qu'on aime. J'étais surpris qu'un homme si âgé eût encore de ces amusements. Je ne savais pas alors qu'on ne change guère d'esprit avec les années.

## XX

### Apologie de la Guerre

MES parents, dit M. Danquin, habitaient Lyon où je naquis. J'étais tout enfant quand, un matin assez frais, mon père me mena sur un quai où affluait une foule énorme d'ouvriers, de bourgeois, de femmes, et me mit sur ses épaules pour me faire voir l'Empereur qui venait de Grenoble. Il traversait le pont du Rhône à pied, seul. Un peloton de cavalerie le précédait de plus de cent pas; son état-major marchait à une grande distance derrière lui; je vis sa tête énorme, sa face pâle. Sa redingote grise croisée sur sa large poitrine. Sans insignes, sans armes, il tenait à la main une branche de coudrier encore revêtue de ses feuilles. A son approche, sur les quais, des milliers d'acclamations n'en formaient qu'une seule



immense. Ce spectacle ne s'effacera jamais de mes yeux.

M. Dubois, plus âgé que M. Danquin, avait aussi un souvenir de Napoléon. Il le rapporta aussitôt :

— J'ai vu, j'ai entendu cet homme extraordinaire au déclin de sa fortune, en 1812, le lendemain de la sombre victoire de la Moskowa. Accompagné de plusieurs officiers généraux, il visitait le champ de bataille couvert de morts et de blessés et paraissait encore frappé de la torpeur qui l'avait paralysé la veille, pendant le combat. Blessé légèrement, je cherchais ma cantine égarée quand sa venue me surprit. Dans ce moment même, un colonel de la garde lui dit :

» — Sire, c'est derrière ce ravin qu'il y a le plus d'ennemis.

» A ces mots, le visage de l'Empereur exprima une indignation impossible à soutenir, et il s'écria d'une voix terrible :

» — Que dites-vous, monsieur? Il n'y a pas d'ennemis sur un champ de bataille : il n'y a que des hommes.

» J'ai beaucoup réfléchi à cette parole et au ton dont elle avait été prononcée. Je ne crois pas qu'elle trahisse chez Napoléon un élan d'humanité, mais il voulait discipliner les sentiments et les soumettre au régime politique.

En 1855, la guerre d'Italie mettait aux prises la France et l'Autriche. Ces batailles, qui ensanglantaient la Lombardie, alarmaient ma mère. Dès mon enfance, elle s'épouvantait des guerres qui pouvaient lui prendre son fils.

Voici les paroles que lui adressa un jour de cette année M. Dubois et que je mets par écrit, telles que je les ai retenues.



— Dans ma jeunesse, un homme, Napoléon, décidait seul de la paix et de la guerre. Pour le malheur de l'Europe, il préférait la guerre à l'administration, dans laquelle cependant il déployait un grand talent. Mais la guerre lui donnait la gloire. Avant lui, de tous temps, les rois l'ont aimée. Comme eux, les hommes de la Révolution s'y sont adonnés furieusement. Je crains beaucoup que les financiers et les grands industriels qui deviennent peu à peu les maîtres de l'Europe ne se montrent tout aussi belliqueux que les rois et que Napoléon. Ils ont intérêt à l'être, tant pour le gain que leur procureront les fournitures de guerre que pour l'accroissement que la victoire donnera à leurs affaires. Et l'on croit toujours qu'on sera victorieux : le patriotisme vous fait un crime d'en douter. Les guerres sont décidées, la plupart du temps, par un très petit nombre d'hommes. La facilité avec laquelle ces hommes entraînent le peuple est surprenante. Les moyens, depuis longtemps connus, qu'ils emploient, réussissent toujours. On met en avant des outrages faits par l'étranger à la nation et qui ne peuvent se laver que dans le sang, quand, en bonne morale, les cruautés et les perfidies inhérentes à la guerre, loin d'honorer le peuple qui les commet, le couvrent d'une immortelle infamie ; on fait valoir que l'intérêt de la patrie est de prendre les armes, alors que les patries sortent toujours ruinées des guerres, qui n'enrichissent jamais qu'un petit nombre d'individus. On n'a même pas besoin d'en tant dire : il suffit de battre du tambour, d'agiter un drapeau, et la foule enthousiaste vole au carnage et à la mort. A vrai dire, dans tous les pays, la multitude fait



très volontiers et avec plaisir la guerre qui la tire de l'horrible ennui de la vie domestique, lui assure du vin et la jette dans les aventures. Toucher une solde, voir du pays, se couvrir de gloire, voilà qui fait braver des périls. Disons mieux, les hommes adorent la guerre. Elle leur procure la plus grande satisfaction qu'ils puissent éprouver dans ce monde, celle de tuer. Ils risquent sans doute d'être tués eux-mêmes, mais on ne croit guère qu'on mourra quand on est jeune, et l'ivresse du meurtre fait oublier le risque. J'ai fait la guerre, vous pouvez m'en croire quand je vous dis que frapper, abattre un ennemi est pour neuf hommes sur dix une volupté auprès de laquelle les plus doux embrassements paraissent fades. Comparez la guerre à la paix. Les travaux de la paix sont longs, monotones, souvent pénibles, et sans gloire pour la plupart de ceux qui s'y livrent; les œuvres de guerre, promptes, faciles, à la portée des intelligences les plus obtuses. Même de la part des chefs, elles n'exigent pas beaucoup d'esprit; elles n'en demandent pas du tout au soldat. Tout le monde peut faire la guerre. C'est le propre de l'homme.

Il était dit que ma mère ne s'accorderait pas une seule fois avec M. Dubois. Elle craignait, comme le pire fléau, la guerre détestée des mères. Ce n'est pas ainsi, pourtant, qu'elle eût voulu qu'on en parlât. Elle préférerait, peu s'en faut, la manière de M. Danquin qui aimait que les Français portassent dans le monde la liberté à la pointe des baïonnettes, et m'enseignait que mourir pour la patrie est le sort le plus beau, le plus digne d'envie.

Elle resta rêveuse un moment. Puis, se rappelant la

*LA VIE EN FLEUR*

romance qu'autrefois elle chantait sur mon berceau, elle fredonna imperceptiblement :

... Le voilà général.

Il court, il vole, il devient maréchal.

. . . . .

En attendant, sur mes genoux,

Beau général, endormez-vous.



## XXI

### Réflexions sur le Bonheur

UN matin, Fontanet vint me dire qu'une maîtresse de maison riche et titrée, qui donnait des fêtes magnifiques, où venaient les plus belles femmes de Paris, et qui le recevait sur un pied d'intimité, lui avait demandé d'amener des danseurs à ses bals et qu'aussitôt il avait pensé à moi. Je lui répondis que je ne savais pas danser. C'était vrai ; Fontanet le savait et c'était pour avoir le plaisir de me l'entendre dire qu'il m'avait transmis cette invitation.

A quelques jours de là, Fontanet m'apprit qu'il prenait des leçons d'équitation dans un manège et qu'il devait bientôt faire une promenade à cheval au Bois, avec quelques camarades. Il m'invitait à l'accompagner sur un

cheval de louage. J'aimais le cheval, mais je n'avais pas d'argent. Je refusai. Fontanet, feignant de se méprendre sur les raisons de mon refus, me dit :

— Tu as tort, on t'aurait donné, au manège, un cheval très doux, que tu aurais pu monter sans crainte.

En ce temps-là, je vis chez le célèbre Verdier, boulevard des Capucines, une canne de jonc avec une pomme de lapis-lazuli, pour laquelle j'éprouvai un sentiment qui tenait de l'amour par sa douceur et sa violence. Elle était bien belle aussi ! J'étais destiné à ne jamais la voir qu'à travers les glaces du magasin. Le boulevard des Capucines était très élégant alors et la boutique de Verdier d'une richesse qui m'en défendait l'entrée.

J'étais loin d'être un beau garçon et le pis est que je manquais de hardiesse. Cela me nuisait auprès des femmes. J'aimais éperdument celles qui étaient belles, j'entends celles qui faisaient figure de femmes, et le trouble qu'elles me donnaient m'ôtait près d'elles toute faculté, en sorte que je n'étais en communication qu'avec les laides, qui me faisaient horreur. Car j'estimais que le plus grand péché d'une femme est de n'être pas belle. Je remarquais que, dans le monde, beaucoup de jeunes gens, qui ne me valaient pas, plaisaient et réussissaient mieux que moi. Je ne m'en consolais pas, mais j'étais déjà assez sage pour n'en pas éprouver de surprise.

C'est en de telles circonstances que j'appris que la nature et la fortune ne m'avaient pas favorisé. Et mon premier mouvement fut de m'en plaindre. J'ai toujours cru que la seule chose raisonnable est de chercher le plaisir, et si vraiment, comme il me semblait, j'étais mal



doué pour réussir dans cette recherche, j'avais, comme le roseau de La Fontaine, bien sujet d'accuser la nature. Mais je fis bientôt une découverte d'une grande conséquence : il n'est pas difficile de s'apercevoir si un homme est heureux ou malheureux. La joie et la douleur sont ce qu'on dissimule le moins, surtout dans la jeunesse. Or, après une observation rapide, je m'aperçus que mes camarades, plus beaux et plus fortunés que moi, n'étaient pas plus heureux, et même, en y regardant de plus près, je vis que l'existence m'apportait des satisfactions qui leur étaient refusées. Leur conversation aride et morne, leur air agité et soucieux m'en donnaient la preuve. J'étais enjoué; ils ne l'étaient pas; ma pensée flottait libre et légère, quand la leur tombait lourdement. J'en conclus que, si mes disgrâces étaient réelles, il fallait bien qu'il y eût dans ma nature ou dans ma condition un bien qui compensât le mal. Observant d'abord la différence des caractères, je m'aperçus que les passions de mes camarades étaient violentes, tandis que les miennes étaient douces, et qu'ils souffraient des leurs, tandis que je jouissais des miennes. Ils étaient jaloux, haineux, ambitieux. J'étais indulgent et paisible; j'ignorais l'ambition. Prenez garde que je ne m'estime pas pour cela meilleur qu'ils n'étaient. Il y a de ces passions violentes qui font les grands hommes et dont je n'avais pas l'étoffe; mais cela n'est pas en question. Je me borne à montrer par quelle voie je connus que mes passions, fort différentes de celles de la plupart des hommes, me faisaient goûter une paix et une sorte de bonheur. Je fus bien plus longtemps à découvrir que ma condition, dont les inconvénients étaient



fort apparents, offrait des avantages qui compensaient ces inconvénients. Je parle d'une condition médiocre comme était la mienne et non point de cet état de gêne qui brise les plus courageux. Le manque d'argent me privait d'une multitude de choses agréables, que n'appréciaient pas toujours ceux qui peuvent se les procurer et qui flattaient ma sensualité. Le désir sans doute est importun et quelquefois cruel. C'est ce que je vis tout de suite. Mais ce dont je m'aperçus après une longue observation, c'est que le désir embellit les objets sur lesquels il pose ses ailes de feu, que sa satisfaction, décevante le plus souvent, est la ruine de l'illusion, seul vrai bien des hommes ; elle tue le désir, qui fait seul le charme de la vie. Tous mes désirs étaient de beauté et je reconnus que cet amour de la beauté, que peu d'hommes ressentent et dont j'étais transporté, est une source jaillissante de plaisir et de joie. Ces découvertes que je fis successivement furent pour moi d'un prix inestimable. Elles me persuadèrent que ma nature et ma condition ne m'interdisaient point d'aspirer au bonheur.

Ce que mon âge trop tendre, ma trop courte expérience et une vie abritée m'empêchèrent de voir, c'est la fortune et ses coups : la fortune qui triomphe des caractères les plus fermes et change en un instant les conditions des hommes.

O Thébains ! Jusqu'au jour qui termine la vie  
Ne regardons personne avec un œil d'envie.  
Peut-on jamais prévoir les derniers coups du sort ?  
Ne proclamons heureux nul homme avant sa mort.



Le premier exemple que j'eus des vicissitudes de la fortune ne fut point des plus tragiques ; je le rapporterai pourtant parce qu'il fit sur moi une impression très forte. Voici comme cet exemple me fut offert.

Un jour, dans un café de la rue Soufflot, où j'attendais Fontanet, je reconnus, assis à une table voisine de la mienne, Joseph Vernier, ce jeune aéronaute que, six ans auparavant, j'avais entendu faire une conférence à Grenelle, aux applaudissements d'un nombreux public. Deux membres de l'Institut se tenaient aux côtés du conférencier, sur l'estrade ; une dame en robe verte lui offrit une gerbe de fleurs. Il était pâle comme Bonaparte et j'enviais généreusement sa gloire et ses honneurs. Maintenant Joseph Vernier écrivait une lettre sur une table de café, en mâchant un cigare d'un sou. Son linge était malpropre, sa jaquette usée, son pantalon élimé, ses bottines éculées, son teint échauffé, sa main fiévreuse. Quoi, c'était ce jeune héros que j'enviais et que je voulais imiter ! Hélas ! qu'étaient devenus les deux membres de l'Institut de France, la dame verte, la foule enthousiaste, les fleurs, les acclamations ? Dès que Fontanet parut, je lui dis tout bas qui était notre voisin et par quelles ascensions il s'était distingué.

— Joseph Vernier ! Je le connais, me répondit Fontanet avec assurance.

Il était certain pour moi qu'il ne le connaissait pas même de nom et qu'il le voyait pour la première fois. Pourtant, dès que Joseph Vernier s'arrêta d'écrire, Fontanet se tourna vers lui, le salua et lui demanda quand il ferait une nouvelle ascension.

— Je ne monte plus en ballon, répondit l'aéronaute d'une voix lasse. Je ne puis trouver les fonds nécessaires pour construire un appareil. On ne comprend pas les avantages immenses que présente la forme de mon ballon ; on me chicane sur mon hélice qu'ils trouvent trop faible. Il faut pourtant bien lui conserver sa légèreté. Je suis mis de côté. Tout est maintenant pour Tissandier et pour Nadar. Je viens encore d'écrire une lettre au ministre ; mais elle restera sans réponse comme les autres.

Il fit le geste d'écarter les soucis qui l'assaillaient, baissa la tête et se tut.

Incapable de discerner si Joseph Vernier avait les talents et le caractère qu'il faut pour réussir, je voyais en lui un malheureux trahi par la fortune, et ce spectacle, nouveau pour moi, me remplit de douleur et de trouble.





## XXII

### Mon Parrain

**L**es Danquin habitaient un vieil appartement de la rue Saint-André-des-Arts, où logeait Pierre de l'Estoile au temps de la Ligue. Ils vivaient dans l'aisance et n'avaient pas d'enfants. Ces excellentes gens recueillirent vers 1858 le fils et la fille d'un frère malheureux de madame Danquin, les jeunes Bondoïs, Marthe et Claudius, nés et élevés à Lyon, menus et gentils, l'air étonné. Madame Danquin, la plus maternelle des femmes, aimait les jeunes Bondoïs comme s'ils eussent été les fruits de ses entrailles. Cependant, ils restaient pressés l'un contre l'autre, le frère



et la sœur, comme des orphelins et des exilés. Obèse et infirme, gaie par tempérament, madame Danquin bornait aux soins domestiques son inlassable activité. Elle attirait dans sa maison, pour l'égayer, tout ce qu'elle connaissait de jeunes gens et de jeunes filles. Filleul de M. Danquin, j'étais souvent invité à dîner et à passer la soirée. M. Danquin consacrait à l'art de bien vivre toutes les heures qu'il n'accordait pas à la paléontologie. Il avait dans la tête une carte gastronomique de la France où ne manquaient ni les pâtés de Chartres, d'Amiens et de Pithiviers, ni les foies gras de Strasbourg, ni les andouillettes de Troyes, ni les chapons du Mans, ni les rillettes de Tours, ni les prés-salés du Cotentin.

Ainsi que tous les bourgeois de Paris à cette époque, il avait une bonne cave et soignait ses vins avec une sagesse vigilante. Cet honnête homme ne regardait pas comme au-dessous de lui d'acheter lui-même les melons, alléguant qu'une femme est incapable de connaître un cantaloup parvenu au moment fugitif de sa maturité savoureuse d'avec un autre encore vert ou déjà passé. Aussi les dîners de la rue Saint-André-des-Arts étaient-ils excellents. Mon père et ma mère y étaient souvent priés, ainsi que mesdames Girey et Delarche et leurs filles, fort jolies toutes deux, mademoiselle Guerrier, élève du Conservatoire, le docteur Renaudin, à la fois joyeux et sinistre, madame Gobelin, vieille dame miniaturiste, d'une grande distinction, élève de madame de Mirbel, et sa fille Philippine, maigre, dégingandée, les cheveux fades, les yeux petits, le nez long, sinueux avec un bout détaché ovale ou plutôt ovoïde, la bouche grande, un air de bonté, pas de teint, la taille plate,



les genoux perçants. Ses bras n'étaient pas beaux, mais, par compensation, ils étaient démesurément longs et elle les portait démesurément nus, on ne sait pourquoi. En tout cas, ce ne semblait pas être coquetterie de sa part, car elle disait que la nature, par maladresse ou distraction, lui avait fait le gras du bras plus mince que le poignet; bonne personne, rieuse, mélancolique, moqueuse et tendre, ingénieuse et si animée, si diverse, si changeante qu'elle formait à elle seule tout un chœur de longues jeunes filles, une ronde folle de demoiselles Gobelin, les unes très laides, les autres presque jolies, toutes sympathiques et divertissantes au possible. Mademoiselle Gobelin vivait et aidait sa mère à vivre en faisant des portraits d'enfants et voyait avec résignation la main sale du photographe logé sur le toit de sa maison, dans une cage de verre, lui tirer toutes ses clientes. Laborieuse au delà de tout ce qu'on peut imaginer, elle savait quatre ou cinq langues, avait lu une infinité de livres et était assez bonne musicienne.

Mon parrain découpait lui-même les grosses pièces et servait en faisant parvenir les parts à ses invités, vieil usage, suivi autrefois dans les meilleures maisons. Le prince de Talleyrand, réputé pour le plus accompli des amphitryons, en usait de la sorte. Il découpait lui-même les viandes et en faisait passer une part à chacun en mesurant la civilité de l'offre au rang des convives. M. Amédée Pichot, le fondateur de la *Revue Britannique*, a conté comment l'archichancelier envoyait du bœuf aux princes et aux ducs en déclarant que ce lui serait un très grand honneur de voir cette offre agréée, puis aux personnages de quelque distinction en les priant d'accepter ce bœuf, et



enfin aux convives du bas bout en frappant la table du manche de son couteau et en les interrogeant d'un seul mot « bœuf? ». M. Danquin, fils de la Révolution, ne croyait pas continuer les grands seigneurs d'autrefois en tranchant et découpant lui-même les pièces.

C'était moins le rang que l'appétit qu'il considérait dans ses distributions. Il mettait les morceaux doubles pour les affamés et avait soin de verser une cuillerée de sang dans l'assiette des débiles et des convalescents. Magnifique et libéral pour tous, il envoyait les meilleurs morceaux à mademoiselle Élise Guerrier, pour qui il avait une préférence imperceptible et décidée. Il choisissait pour elle, dans la longe de veau, le morceau du rognon, et dans le rôti de porc la tranche la plus rissolée, et ses yeux riaient derrière ses lunettes d'or.

Et, pour mieux faire paraître la noblesse et illustration des façons dont en usait mon parrain envers mademoiselle Élise Guerrier, élève lauréat du Conservatoire, je transcrirai ici ce que M. de Courtin écrivait à Paris au commencement du dix-huitième siècle dans son *Nouveau Traité de la Civilité qui se pratique en France, parmi les honnestes gens* :

« Comme le petit côté de l'aloïau est toujours le plus tendre, il passe aussi pour le plus recherché. Pour la longe de veau, elle se coupe ordinairement par le milieu à l'endroit le plus charnu, et le rognon s'en présente par honneur. »

M. de Courtin ajoute que « dans un cochon de lait, ce que les plus friands y trouvent de meilleur est la peau et les oreilles. »



Ce que je dis des hommages culinaires dont mon parrain se plaisait à favoriser mademoiselle Élise Guerrier, je le dis sans envie; la jalousie en ce cas serait incongrue et partirait d'un mauvais cœur, car mon parrain, me soupçonnant avec raison d'aimer sans mesure la pâtisserie, m'envoyait des parts énormes de tarte ou de flan.

Si l'on rappelle à propos de ces dîners chers à mon enfance les services magnifiques d'un Cambacérès ou d'un Talleyrand, et la table du duc de Chevreuse où M. de Courtin acquit ses belles connaissances, c'est par amour de la tradition et désir de trouver de la continuité dans la succession rapide des générations. En réalité, la table de M. Danquin était des plus modestes et témoignait de la sage médiocrité des mœurs bourgeoises dans les dernières années de la royauté constitutionnelle et les premières de l'Empire. La bonne madame Danquin tenait sa maison sur un petit pied. Une seule servante faisait le service. Les dîners étaient copieux et longs<sup>1</sup>. L'oncle Danquin, âgé de

1. Aujourd'hui les classes riches se montrent, dans l'Europe démocratique, pour l'ordonnance d'un dîner prié, plus cérémonieuses et moins délicates que n'étaient les aristocrates dans l'ancien régime. Mon parrain, trop petit bourgeois pour imiter les riches de son temps, issus de la Révolution et de l'Empire, en usait dans les dîners qu'il nous donnait avec une grâce qui, si l'on y prend garde, tient, plus qu'il ne semblerait tout d'abord, au temps jadis. Lisez cette page écrite après l'émigration par une femme longtemps familière du Palais-Royal, madame de Genlis. On y verra que l'ancienne noblesse était, à certains égards, moins guindée que notre bourgeoisie.

Genlis: V, 101, «Lorsqu'on allait se mettre à table, le maître de la maison ne s'élançait point vers la *personne la plus considérable* pour l'entraîner au fond de la chambre, la faire passer en triomphe devant toutes les autres femmes et la placer avec pompe à table à côté de lui. Les autres hommes ne se précipitaient point pour donner la main aux dames... Cet usage ne se pratiquait alors que dans les villes de province. Les femmes d'abord sortaient toutes du salon; celles qui étaient le plus près de la porte passaient les premières; elles se faisaient entre elles quelques petits compliments, mais très courts et qui ne retardaient nullement la marche... Les hommes passaient ensuite. Tout le monde arrivé dans la salle à manger, on se plaçait à table à son gré.»



quatre-vingt-neuf ans, y assistait parfois. On le priait de chanter au dessert. Il se levait et susurrail imperceptiblement une chanson bachique de Désaugiers :

Versez encore...

Après le dîner, on passait dans le salon, vaste pièce autour de laquelle régnaient des armoires pleines de fossiles, ossements de reptiles et de poissons, empreintes de crustacés, de zoophytes, d'insectes et de plantes, coprolithes, mâchoires de grands reptiles, défenses de mam-mouths. Mon parrain s'occupait de paléontologie avec une ardeur qu'on n'aurait pas soupçonnée dans ce petit homme tout rond, jovial, qui portait de si beaux gilets et faisait danser si allégrement ses breloques sur son ventre.

Un soir, tandis que la jeunesse se concertait pour la contredanse, il montra fièrement à mademoiselle Gobelin et à moi, qui étions les deux fortes têtes de la société, le moulage d'une mâchoire humaine que son ami Boucher de Perthes venait de lui envoyer d'Abbeville. En regardant ce monument d'un passé lointain, ses yeux pétillaient derrière ses lunettes d'or. Et cet homme tranquille éclata tout à coup :

— Ils disent : « L'homme fossile n'existe pas. » On leur montre les pointes de flèches qu'il a taillées dans le silex, les plaques d'ivoire et de schiste sur lesquelles il a tracé des figures d'animaux, et, sans rien entendre, sans rien voir, ils répètent : « L'homme fossile n'existe pas. » Si! messieurs, il existe, et le voilà!

Ces objurgations s'adressaient aux disciples de Cuvier, qui dominaient dans l'Institut. Mon pauvre parrain avait



été beaucoup insulté par les savants officiels, et il en souffrait, ne sachant pas qu'un homme ne s'élève à la gloire que sur des monceaux d'injures, et que, pour quiconque pense et agit, c'est mauvais signe que de n'être point vilipendé, insulté, menacé. Il n'avait pas suffisamment observé que, de tout temps, ceux qui honorèrent leur pays par leur génie ou leurs vertus subirent l'outrage, la persécution, la captivité, l'exil, quelquefois la mort. Ces considérations n'entraient point dans son génie.

— L'homme fossile existe, répétait-il, et le voilà!

Et il élevait d'un geste triomphant la mâchoire trouvée par Boucher de Perthes à Moulin-Quignon, pensant n'avoir qu'à la montrer pour confondre ses ennemis. Car il avait l'âme simple et croyait à la puissance de la vérité, alors que seul le mensonge est fort et s'impose à l'esprit des hommes par ses charmes, sa diversité et son art de distraire, de flatter et de consoler. M. Danquin examina, palpa la mâchoire.

— Elle porte les caractères d'une bestialité profonde, dit-il, mais c'est bien la mâchoire d'un homme.

— Parrain, quand vivait cet homme?

— Qui peut le dire? Il vivait... il y a deux cent... trois cent mille ans... et peut-être davantage. Et la terre était déjà bien vieille alors.

M. Danquin promenant ses regards lunettiers sur ses armoires et les embrassant d'un geste aussi large qu'il lui était possible de le faire :

— La terre!... quand vécut cet homme-là, elle avait déjà produit des générations innombrables de plantes et d'animaux. Des races de madrépores, de mollusques, de pois-



sons, de reptiles, d'amphibies, d'oiseaux, de marsupiaux, de mammifères s'étaient épuisées sur son sein. Oui, elle était déjà bien vieille ! L'époque des grands sauriens était passée depuis de longs âges. Le mastodonte, dont vous voyez ici quelques débris, avait disparu.

Philippine Gobelin prit dans sa main la pointe pétrifiée d'une défense et récita d'un ton pénétré les vers du *Caïn* de lord Byron qui évoquent ces vieux règnes descendus tout entiers, avant la naissance de l'homme, dans les abîmes de la mort :

*... And those enormous creatures...  
And tusks projecting like the trees stripp'd of  
Their bark and branches...*

« Et ces créatures énormes, ces fantômes... Ils ressemblent aux habitants sauvages de cette terre, aux plus gigantesques d'entre eux qui mugissent la nuit dans la profondeur des forêts, mais ils sont dix fois plus terribles et plus grands... Leurs défenses s'étendent comme des arbres dépouillés de leur écorce... Les débris de ces monstres gisent par myriades dans les entrailles de la terre; aucun d'eux ne vit à sa surface. »

En entendant ces vers d'un poète négligé aujourd'hui mais dont la voix n'avait pas alors perdu son accent sur les cœurs, je me sentis envahi par un délicieux désespoir à la pensée de ces abîmes de la mort qui, après avoir englouti ces générations innombrables de monstres et tant de flores, et tant de faunes, étaient prêts à se refermer sur nos fleurs et sur nous, et la vie humaine me parut d'une brièveté qui, rendant vains le désir, l'espé-



*LA VIE EN FLEUR*

rance et l'effort, nous affranchissait de toute crainte et nous délivrait de tous les maux.

Madame Danquin nous appela :

— Allons, Pierre, faites danser Marthe.

Le docteur Renaudin vint inviter mademoiselle Gobelin qui replaça vivement l'ivoire fossile dans la vitrine et dit en mettant ses gants :

— Allons déployer nos grâces !

## XXIII

### Divagations

UN jour, dans ma chambre, je lisais Virgile. Je l'avais aimé dès le collège; mais, depuis que les professeurs ne me l'expliquaient plus, j'en avais une meilleure intelligence et rien ne m'en gâtait plus la beauté. Je lisais la *VI<sup>e</sup> Églogue* avec enchantement. Ma laide petite chambre s'était effacée; j'étais dans la grotte où Silène endormi laissa tomber sa couronne. Auprès du jeune Chromis, du jeune Mnasyte et d'Églé, la plus belle des naïades, j'écoutais le vieillard, barbouillé du sang des mûres, dont les chants faisaient bondir en cadence les faunes et les bêtes sauvages et instruisaient les chênes à balancer leur cime altière. Il disait comment, par le grand vide, se réunirent les semences de la terre, de l'air et de



la mer, comment le globe liquide du monde commença à se durcir, à renfermer Nérée dans l'océan, et lui-même à prendre peu à peu les formes des choses; il disait comme déjà la terre s'étonnait de voir briller le soleil nouveau, et comme les pluies tombaient des nuages plus élevés. Alors, pour la première fois, des forêts commençaient à croître et de rares animaux erraient sur les montagnes inconnues. Puis il dit les pierres jetées par Pyrrha, le règne de Saturne, les oiseaux du Caucase et le larcin de Prométhée.

Ce jour-là, je ne suivis pas Silène plus loin. J'admirais sous les voiles irisés de la poésie cette solide philosophie de la nature! Après être entré dans ces vues profondes des origines de la terre, comment supporter les cosmogonies orientales et leurs fables barbares? Virgile prête à son Silène le langage de Lucrèce et des Grecs alexandrins. Et il se fait ainsi une idée de l'origine de la terre qui s'accorde d'une façon inattendue avec la science moderne. On croit volontiers aujourd'hui que le soleil, porté à une température très haute, étendait sa sphère immense au delà de l'orbite actuelle de Neptune et que, se contractant par l'effet du refroidissement, il abandonnait de temps à autre, dans l'espace qu'il ne couvrait plus, des anneaux de sa substance qui, se rompant et se contractant à leur tour, formèrent les planètes de son système. Ainsi, pense-t-on, se forma la terre qui, d'abord diffuse et fluide, se refroidit graduellement. Après les lourdes pluies de métaux en fusion, qui chargeaient son atmosphère ardente, tomba du haut des nuées l'eau des pluies fécondes. C'est exactement ce que dit le vieux Silène. Le globe était d'abord



couvert tout entier d'une mer chaude et peu profonde. Des continents se soulevèrent. L'air enfin, frais et pur, laissa voir le soleil. Des herbes et des fougères géantes couronnèrent les montagnes. Les animaux naissent, et, le dernier d'entre eux, naît l'homme. Ainsi, dans ces temps immémoriaux, s'accomplit le destin qui devait faire de la terre le perpétuel séjour du crime. Les plantes, suçant avec leurs racines les sucres de la terre, s'en nourrissent; seules innocentes de tous les êtres, elles formèrent leur substance vivante en distillant avec un merveilleux instinct des substances sans vie ou du moins sans organisation, car on ne peut dire d'aucune chose au monde : cela est sans vie. Les plantes étaient nées, les animaux pouvaient naître.

*Rara per ignotos errant animalia montes.*

Les premiers animaux, misérables, sans vertèbres et sans cerveau, vécurent en dévorant des herbes dans les forêts. Ainsi la vie animale commença par le meurtre. Oh ! je sais bien qu'on ne dit jamais qu'un arbre est mis à mort : c'est pourtant ce qu'il faut dire, car il était vivant. Était-il sensible ? On le nie ; on affirme qu'il n'avait pas d'organes pour sentir, qu'il n'était pas un individu, et qu'il ne pouvait pas se connaître. Pourtant, ce porte-fleurs célèbre des hymens dont rien ne passe la splendeur et la fécondité. Et si, contrairement à ma croyance, il est insensible, il n'en est pas moins vivant, et le faire périr est attenter à la vie comme faire périr une bête.

Cependant, les espèces animales, sortant les unes des autres, se faisaient plus intelligentes et plus fortes ; elles acquirent un cerveau et des nerfs qui leur donnèrent



conscience d'elles-mêmes et les mirent en communication avec le monde extérieur. Les unes se nourrissaient d'herbes ; mais la plupart dévoraient la chair des animaux appartenant à des espèces moins fortes qu'elles ou moins rapides. Malheureux habitants des forêts et des montagnes, il ne suffisait pas à leur misère que leur existence fût sujette à la faim, à la maladie, et vouée à la mort, il fallait qu'elle s'écoulât tout entière dans la peur de l'ennemi, et dans des affres que, tout brutes qu'ils étaient, ils se représentaient terribles. L'homme vint le dernier des animaux, parent de tous, et proche de quelques-uns. Les termes dont on le désigne encore aujourd'hui marquent son origine : on l'appelle humain et mortel. Quels noms conviennent mieux aux animaux sauvages qui, comme lui, habitent la terre et sont sujets à la mort ? L'homme est incomparablement plus intelligent que ses frères ; mais son intelligence n'est pas d'une autre nature. Il est supérieur à tous, sans avoir en lui rien qu'ils n'aient aussi. Et ce qui l'égale à eux tous, c'est l'obligation où il est soumis comme eux de manger pour vivre ce qui a eu vie, c'est la loi du meurtre qui pèse sur lui ainsi que sur les autres, et qui en a fait un être féroce. Il est carnivore ; pour n'avoir pas honte de tuer ses frères, il les renie ; il se vante d'une origine supérieure ; mais tout montre sa parenté avec les animaux ; il naît comme eux, il se nourrit comme eux, il se reproduit comme eux, il meurt comme eux. Il est soumis comme eux à la loi du meurtre imposée à tous les habitants de la terre. De son incomparable intelligence il se sert pour se soumettre les bêtes dont il a besoin. Et, bien qu'il possède des étables bien garnies, la



chasse est son occupation préférée. Ce fut le plus grand plaisir des rois; ce l'est encore. Il se livre au carnage avec une ivresse que n'y éprouvent pas les autres animaux. Comme les bêtes féroces, qui ne se mangent pas entre elles, il s'abstient de dévorer la chair des hommes; mais ce que ne font guère les autres animaux, il tue ses semblables, sinon pour les manger, du moins pour leur prendre quelque bien qu'il convoite, pour les empêcher de jouir de leur propre bien, ou seulement pour le plaisir. C'est ce qu'on appelle la guerre, et les hommes la font avec volupté. Ils ne penseraient pas, sans doute, à commettre ce crime extravagant si la nécessité de tuer des animaux pour vivre ne les y avait préparés. Les destins en ont décidé : depuis les origines de la vie jusqu'aujourd'hui, la terre est vouée au meurtre et elle suivra sa vocation jusqu'à ce que la vie s'en retire. Tuer pour vivre sera sa loi éternelle.

Je songeais à cette obligation à laquelle nul de nous ne peut échapper. Le soleil s'était couché, j'ouvris ma fenêtre, je regardai s'allumer les premières étoiles et je songeais avec horreur que la destinée de ce monde, loin d'être unique, dans son atrocité, était peut-être la destinée de myriades et de myriades de mondes, et que dans les espaces infinis, partout où se trouvaient des vivants, ils étaient peut-être soumis à la même loi qui nous est imposée. Les mondes sont-ils peuplés? Les seules planètes que nous voyons, que nous verrons jamais, sont celles de notre système. Elles sont nos sœurs et, comme nous, les filles du soleil. Mais elles ne sont pas nées en même temps que nous, ni placées à égale distance de l'astre qui donne la vie. Les unes sont peut-être trop jeunes encore pour



enfanter, les autres trop vieilles. Il en est qu'enveloppe une atmosphère épaisse et qui semble étouffante; il en est dont l'air trop rare serait irrespirable pour des êtres comme nous; celles que nous voyons à l'opposé du soleil occupent des régions froides et ténébreuses. Nous ne pouvons pas dire toutefois que ces astres n'ont pas porté, ne portent pas, ou ne porteront jamais des êtres sur leur surface; nous connaissons trop peu, pour cela, les conditions dans lesquelles la vie peut se produire. Puissent ces sœurs de la terre donner l'être à des êtres moins malheureux que nous! Mais chaque soleil que nous voyons comme un point de feu dans le lointain des plaines éthérées mène-t-il son cortège de planètes, et ces planètes ont-elles des habitants? Nous le croyons parce que nous savons que les soleils sont tous composés, peu s'en faut, des mêmes matières, et nous jugeons de ces astres lointains par celui qui nous éclaire.

Si nous en jugeons sainement, si, composés comme le nôtre, tous les mondes sont habités, le furent ou le seront, si ces habitants sont soumis aux mêmes lois qui gouvernent notre monde, le mal est à son comble, il embrasse l'infini, et l'homme sage n'a plus qu'à fuir la vie ou à rire d'une aventure si plaisante.

*Rara per ignotos errant animalia montes.*

Vieux Silène, barbouillé par la plus belle des naïades du sang des mûres, où m'a conduit ce vers que tu chantaï à Mnasyte, à la jeune Églé, aux Faunes et aux chênes des forêts. Chante encore, chante Pasiphaé, divin ivrogne, et fais-moi oublier mes sombres rêveries.





## XXIV

### Philippine Gobelin

**D**URANT l'hiver parisien, alors que les rues noires, humides et froides rendent plus agréables les salons chauds et clairs, on passait de bonnes soirées chez monsieur et madame Danquin, dans la vieille rue Saint-André-des-Arts. Meublé de profondes armoires pleines de minéraux et de fossiles, le salon de monsieur et madame Danquin offrait encore un champ suffisant à la jeunesse dansante, qui tourbillonnait devant ces témoins d'un passé immémorial, sans plus s'inquiéter du perpétuel écoulement des choses que les



phalènes menant leurs rondes comme eux, les soirs d'été.

Les habitués de cette maison appartenaient pour la plupart à des familles modestes de savants et d'artistes. Les hommes venaient en jaquette, les femmes en robe montante. Point de luxe, aucune élégance, mais de la bonhomie et de la gaieté.

On retrouvait tous les samedis la même compagnie : Marthe et Claudius Bondoïs, Edmée Girey et Madeleine Delarche, les deux cousines, celle-ci longue, pâle, les yeux au ciel, celle-là fraîche, courte, robuste et rieuse, l'amour sacré et l'amour profane. Et l'on disait que l'amour sacré aurait une très jolie dot. On y retrouvait encore deux ou trois neveux et nièces, petits-neveux et petites-nièces de madame Danquin qui, sans enfants, était néanmoins une mère Gigogne ; mon ami Fontanet qui, nouvellement introduit par moi dans la maison, aspirait à la gouverner ; le docteur Renaudin, jeune médecin établi depuis peu dans le quartier et qui s'y faisait une clientèle, petit homme brun, que je trouvais vieux avec ses trente-cinq ans, mais qu'il me fallait bien reconnaître pour le plus fou d'entre nous. Un peu bohème, un peu pédant, traînant des odeurs de bals publics et d'amphithéâtre, il étonnait par la pénétration de son esprit ; sa conversation grossière à dessein m'intéressait et me choquait. J'étais très ignorant et très curieux des mystères de la nature et trop peu innocent pour n'être pas choqué des révélations brutales qui blessaient mes rêves et déchiraient mes illusions.

Je ne savais pas si j'aimais ou haïssais ce petit homme brun, aux joues bleues, savant et bouffon. Vingt ans plus



## LA VIE EN FLEUR

tard, j'aurais tenu Renaudin pour un bon convive et souhaité de dîner avec lui en compagnie d'Anatole de Montaiglon. Mais au temps dont je parle j'avais des délicatesses.

Élise Guerrier, qui venait d'avoir un prix de piano au Conservatoire, fréquentait chez ces bonnes gens. Je ne sais pourquoi mon parrain préférait Élise Guerrier à toutes les jeunes filles qui couronnaient sa table et fleurissaient sa maison. On n'eût soupçonné aucune affinité entre ce bourgeois poupin, un peu poussah, un peu vieille demoiselle, et la jeune artiste lyrique aux beaux et grands traits, garçonne et sombre.

Pour moi c'était autre chose. Un sentiment profond et pour ainsi dire inné de l'art antique m'eût fait goûter, sans doute, en Élise Guerrier une beauté où se fondaient harmonieusement les caractères des deux sexes, mais cette jeune personne, si même elle m'eût témoigné un peu de bienveillance, n'eût pas sans peine vaincu ma timidité; elle m'inspirait naturellement une terreur sacrée qui s'augmentait de l'écrasante indifférence qu'elle me montrait ou, pour mieux dire, me laissait voir.

Elle fut, dans l'ordre des temps, la première de ces belles mortelles que je pris pour des déesses.

La personne dont s'accommodait le mieux chez M. Danquin ma timidité, et dont la conversation contentait le plus parfaitement mon appétit de savoir et mon besoin de gaieté, était mademoiselle Philippine Gobelin, bonne ménagère et grande liseuse, d'une étendue d'esprit qui allait de la prudence à la folie, comique et mélancolique, qui avait tout lu et tout retenu, sachant et ignorant dans le



même instant qu'elle était laide, et employant sa bizarre érudition à varier des plaisanteries cosmogoniques sur son nez ovoïde et sur l'œuf qui en formait le bout, œuf mystique et fécond comme l'œuf d'Orphée et l'œuf d'Osiris.

— Un jour, disait-elle gravement, j'en ferai sortir en éternuant une multitude de génies minuscules, les uns gais, les autres tristes, qui se répandront dans l'univers et, se logeant dans le cerveau des hommes, les rendront plus fous et moins bêtes qu'ils ne sont à présent.

Elle riait, mais elle aurait donné bien volontiers tout son esprit pour le visage d'Edmée Girey ou la taille de Madeleine Delarche.

Je m'en aperçus plusieurs fois et notamment dans une circonstance qui me donna à réfléchir et me fit découvrir pour la première fois les profondeurs du cœur féminin. Mademoiselle Gobelin avait montré ce soir-là, chez M. Danquin, beaucoup d'esprit et dansé avec un art comique très fin je ne sais quelle danse espagnole. Je lui fis un compliment sincère : je lui dis qu'elle avait tant d'esprit qu'elle en montrait non seulement en parlant, mais en chantant, en riant, en dansant. Elle m'écouta d'un air assez maussade. Je lui dis que j'étais émerveillé de la vivacité de son intelligence et poursuivis longtemps la description des facultés intellectuelles que l'on découvrait en elle. Quand j'eus fini, elle me jeta un regard de dédain et détourna la tête. Le docteur Renaudin s'approcha d'elle et lui dit :

— Mademoiselle, vous êtes toujours jolie, mais vous l'êtes plus encore qu'à l'ordinaire, si c'est possible, en dansant le fandango.

Je jugeai le compliment assez sot, mais Philippine tourna



sur Renaudin un regard heureux et tendre, et qui donnait raison au flatteur, car, en ce moment, la joie la rendait presque jolie.

On dansait beaucoup chez mon parrain, et je me rappelle encore la moiteur charmante qui rosait le visage de Marthe Bondois après la valse. Le docteur Renaudin introduisait parfois dans les danses les plus correctes des entrechats appris, durant sa studieuse jeunesse, dans les bals publics du quartier latin, mais madame Danquin était trop innocente pour s'en apercevoir. Pour moi, je dansais très mal. Mademoiselle Gobelin avec qui je dansais souvent, parce qu'elle était moins invitée que les autres, souffrait de ma maladresse et, bien des fois, elle m'offrit de me donner des leçons.

A la danse je préférais les petits jeux de société et les charades qui étaient en grande faveur chez mon parrain. Et il me souvient de baisers donnés à travers le dossier d'une chaise, à Edmée Girey, à Madeleine Delarche, et qui, bien que permis, n'étaient pas sans douceur. Mais les charades me plaisaient plus que tout. Elles renfermaient en elles tous les spectacles, drame, comédie, pantomime, ballet, opéra. Pour les décors, les costumes et les accessoires, nous mettions à contribution les armoires, les meubles, la vaisselle et la batterie de cuisine de nos hôtes. Aussi ces représentations ne manquaient-elles pas de richesse. Il arrivait parfois qu'on demandât le scénario à Philippine et à moi. En ce cas la charade, au mépris des préceptes de Boileau, tombait dans la plus basse et la plus joyeuse bouffonnerie. Philippine Gobelin avait un génie démesuré. Incomparable comédienne, elle jouait



de la façon la plus burlesque ses burlesques inventions.

Son chef-d'œuvre et le mien (car j'y travaillai) fut une charade en trois parties, dont j'ai malheureusement oublié le *premier* et le *tout*, en sorte que cet ouvrage dramatique se trouve en ma mémoire dans l'état où nous sont parvenues presque toutes les trilogies du théâtre grec. Je conviens que le dommage est moindre. Il me souvient du moins du second qui était « danse » et avait pour sujet le roi David dansant devant l'arche en s'accompagnant de la harpe prophétique. David c'était mademoiselle Gobelin portant accrochée aux oreilles une longue barbe de tricot bleu qui jointe à son nez naturel composait une figure assez accentuée. Coiffée d'un turban de cachemire que surmontait une bouillotte de cuivre rouge, enveloppée d'un manteau d'Andrinople, elle pinçait en guise de lyre le dos d'une chaise dorée et cannée et exécutait gravement une danse hiératique qui accusait la longueur de ses bras, de ses jambes, de ses pieds, et l'anguleuse sécheresse de ses coudes et de ses genoux. Derrière elle, Élise Guerrier chantait en s'accompagnant d'une écumoire. Quant à l'arche

Qui fit tomber tant de superbes tours  
Et força le Jourdain de rebrousser son cours,

c'était la table à ouvrage de madame Danquin qui, la voyant pencher conformément aux textes, s'écria du fond du salon : « Ma tapisserie!... » car il y avait dans l'arche des pantoufles que madame Danquin tapissait pour M. Danquin.

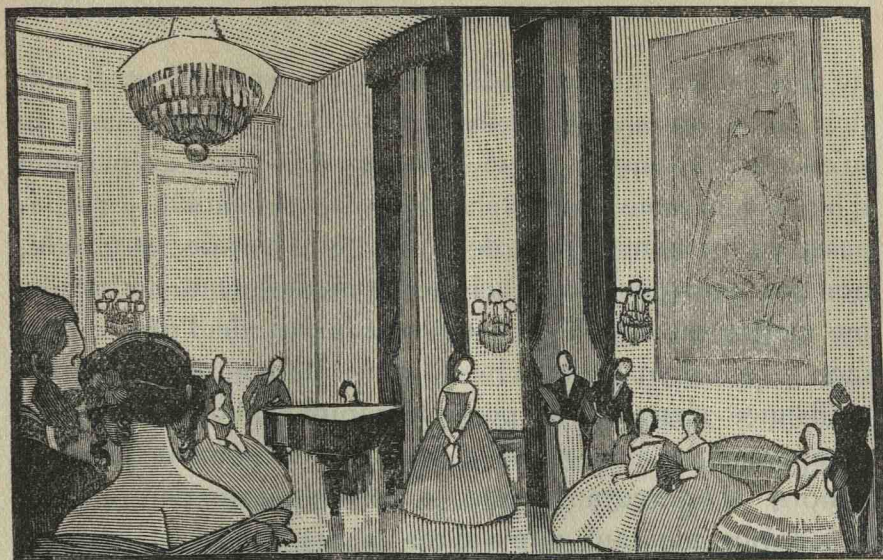
Mais le gros du succès alla au docteur Renaudin qui,

s'étant composé, on ne sait comment, avec un art mystérieux, un costume reconnaissable de sergent de ville, apparut et, montrant des poings énormes et criant : « Circulez ! Circulez ! », dissipa tout Israël.

M. Danquin riait d'un rire qui secouait ses breloques sur son ventre, et applaudissait le docteur Renaudin dont le jeu satirique vengeait les Parisiens des brutalités exercées contre eux par les agents de la police, et inspirées, croyaient-ils, par l'Empereur et son gouvernement.

— Bravo ! criait mon bon parrain, qui détestait le neveu autant qu'il adorait l'oncle.





## XXV

### Le Chemin de Bagdad

**J**E lisais sans mesure et sans choix, et je m'aperçus bientôt avec une surprise fort ridicule que je ne savais rien, que je n'avais pas même appris à apprendre, et que mes brillantes connaissances n'étaient qu'un voile léger, jeté sur une profonde ignorance. Enfin, je sentis les funestes effets de la bifurcation et le dommage de n'avoir pas assez écouté les leçons de géométrie que me donnait M. Mésange, en sommeillant au son des violons. Je m'avisais un peu tard que les sciences exactes peuvent seules construire et armer les intelligences et que nos professeurs



de lettres faisaient de nous des esprits sonores et creux, des êtres vains, incapables de toute tâche sérieuse. Je m'en ouvris à mon père et, sous sa direction, avec l'aide d'habiles hommes auxquels il me recommanda, j'étudiai assez de mathématiques, de chimie et d'histoire naturelle, non pas pour posséder quelques connaissances, mais pour me mettre en état d'en acquérir. Je mis de l'ordre dans mon esprit dont la capacité s'accrut. Malheureusement ma suffisance s'en accrut pour le moins autant. Je devins insupportable à la maison, trop timide pour le paraître dehors. M'apercevant, grâce à cette funeste perspicacité qui devait me tant nuire dans la vie, que mon père ne raisonnait pas toujours exactement, je m'efforçais de redresser ses raisonnements, ce qui était impertinent et sot.

Les qualités fort réelles qui commençaient à se développer dans mon esprit ne promettaient pas de devenir dans la société d'un emploi bien fructueux. Je ne voyais pas encore quelle carrière pouvait s'ouvrir pour moi. Mon père et ma mère ne m'aidaient guère dans le choix difficile d'un état, ma mère parce qu'elle me jugeait capable de les remplir tous, mon père parce qu'il me jugeait incapable d'en remplir aucun.

Cependant Fontanet tournait au singe savant. Il devenait homme du monde, méprisait les Danquin et n'estimait plus que la richesse et la naissance. Il nous fit inviter, Mouron, Maxime Denis et moi, dans un salon du faubourg Saint-Germain, discrètement célèbre pour son opposition à l'Empire et qui était très fermé. Mais l'Église, cette superbe démocrate, qui dominait dans cette vieille



demeure, y introduisait des jeunes gens du peuple, dans l'espoir d'y découvrir et d'y former un nouveau Veuillot. Là fréquentaient d'anciens pairs de France, d'anciens députés à l'Assemblée Nationale, des académiciens, de grands seigneurs qui, bien que naturellement hauts et distants, montraient dans leur accueil cette grâce discrète propre aux défenseurs des causes perdues. J'y pris le thé debout, mon chapeau à la main, en écoutant, sans sourire, malgré les coups de coude de Fontanet, un vieux polémiste célèbre qui, ayant combattu soixante ans, comme Lusignan, pour la gloire de Dieu, jeune encore d'éloquence et de passion, dénonçait aux générations nouvelles les crimes des Jacobins et les attentats de Bonaparte, avec une ardeur qui lui faisait vider sans s'en apercevoir sa tasse de thé dans son chapeau. Les femmes se tenaient assises dans un des salons et rangées comme au théâtre. Pour la plupart, autant que j'en pus juger, elles devaient à la vie de château un teint vif, quelque liberté d'allure et le verbe un peu haut. Mais je n'ai retrouvé dans aucun monde femmes si simples de manières et de langage que celles-ci, qui portaient les plus grands noms de France. Cette société m'inspira un grand respect. Elle ne me déplut pas, loin de là ! mais je m'y déplus et n'y reparus pas.

Fontanet me présenta aussi dans deux ou trois salons du monde des affaires où tout danseur était bien accueilli. Malheureusement, je valsais très mal. Et je le savais. Fontanet aussi valsait mal ; mais comme il ne s'en apercevait point, on ne s'en apercevait guère. Le salon où je réussis le moins mal et où, par conséquent, je me plus le



mieux, fut celui de l'ingénieur Airiau, encore obscur à cette époque et dans la première flamme de son ambition. Il improvisait alors son luxe et sa fortune dans un très bel appartement de la place Vendôme. La société française en ce temps-là était perpétuellement en fête. Sans être bon juge en la matière, je crois pouvoir dire que monsieur et madame Airiau donnaient des bals magnifiques. Toujours est-il que je restai ébloui du premier auquel j'assistai.

Éclairées par des milliers de bougies et de cristaux qui faisaient étinceler les pierreries et les perles, reflétées par ces grandes glaces de Saint-Gobain dont s'émerveillaient alors les hommes les plus graves, environnées de plantes de serre, de bouquets et de gerbes où la nature se montrait aussi artificieuse que l'art, les femmes, coiffées de plumes et les cheveux lustrés comme des ailes d'oiseau, imitant toutes, à l'envi, l'impératrice Eugénie dans leur allure et leur toilette, dans le décolleté et jusque dans la chute gracieuse des épaules, balançant leurs crinolines énormes qui nous semblent aujourd'hui burlesques, mais qui s'imposaient avec l'autorité de la mode et que les prédicateurs en chaire dénonçaient comme de monstrueux atours inventés par les démons de l'enfer, agitant de leurs éventails de plumes l'air chaud et parfumé, parlant à mi-voix, souriant doucement, se mouvant avec volupté, charmaient les hommes mûrs et les vieillards, enivraient les jeunes comme nous qui se croyaient transportés dans un monde enchanté.

Madame Airiau, que j'allai voir à son jour, n'était certes pas aussi simple de manières que les dames que j'avais



entrevues dans les vieux hôtels froids du faubourg, mais elle se rendait beaucoup plus agréable. Mince et pâle, elle représentait fort bien une héroïne d'Octave Feuillet. Les femmes regrettaient qu'elle eût le teint gâté. Mais elle y remédiait et je ne voyais sur ce joli visage que des yeux de violette, un nez fin et une bouche mélancolique. Sa tristesse arrangée, mais réelle, intéressait. Madame Airiau n'était pas heureuse. D'esprit littéraire, elle parlait de Mireille avec des larmes, des regards noyés. Je ne lui déplais pas et je n'ai point à m'en cacher, car cette inclination pour moi ne peut que donner une idée avantageuse de cette dame, tant ma gaucherie, ma timidité, mon embarras, ma défiance de moi-même me communiquaient les apparences de la vertu et les dehors de l'innocence.

Madame Airiau me prêta, un jour, la *Vita Nuova* qu'elle admirait et dont je fus ravi sans y comprendre grand-chose. Mais on ne saura jamais combien, en littérature, il est inutile de comprendre pour admirer. Nous échangeâmes nos impressions qui s'accordaient. Ainsi Dante Alighieri nous rapprocha l'un de l'autre tout spirituellement et d'une manière digne de lui. Et, comme il est dans l'ordre en une société polie, m'avancant du même pas dans la grâce de la femme et dans celle du mari, je fus invité à des soirées intimes et même à des dîners d'hommes.

Il s'y trouvait des financiers, des gens d'affaires, des ingénieurs, un chanteur de l'Opéra, un homme d'État turc, un diplomate persan. Après le dîner, dans le fumoir, notre hôte, prenant une clef dorée, ouvrait un petit meuble de palissandre garni d'une multitude de



tiroirs plats et en tirait des cigares noirs ou blonds, grands ou petits, divers de forme et d'arome qu'il offrait avec une prodigalité calculée en mesurant la qualité du cigare à celle de la personne, mais si adroitement qu'il n'y paraissait qu'aux hôtes à qui il présentait la fleur de la Havane. Instruit par cet exemple, je découvris, peu à peu, le fond de parcimonie que recouvrait sa magnificence.

Airiau étudiait alors la gigantesque entreprise qui n'est pas encore réalisée aujourd'hui, et qui changera l'axe de la civilisation, le chemin de fer de Bagdad. On le tenait pour un esprit très positif, un homme de résultats. Néanmoins, il se proclamait philanthrope et humanitaire. Des vieux saint-simoniens qui avaient formé son esprit, il gardait un idéalisme industriel, une sorte de mysticisme économique, un sentiment poétique de la banque qui imprimaient à ses conceptions les plus mercantiles un caractère de générosité, et eussent communiqué au charlatanisme même l'onction de l'apostolat.

Frappé, disait-il, de l'élan qui emportait les nations vers l'unité, il considérait l'industrie et la banque comme les deux forces bienfaisantes qui, par l'association des peuples, établiront un jour la paix universelle. Mais Français et patriote, et se faisant de la paix une conception napoléonienne, il entendait que l'union des nations fût l'œuvre exclusive de la France et que la France présidât en souveraine les États-Unis du monde.

Quand il traversait l'Asie Mineure, franchissait le Taurus et l'Amanus, l'Euphrate, et longeait le Tigre, ce petit homme brun me remplissait d'admiration. Il remuait les millions et regardait aux centimes. Il y avait du Napoléon



en lui par sa faculté de pénétrer dans tous les détails sans perdre de vue l'ensemble.

Ignorant et romantique, il se plaisait pourtant, comme Napoléon, à évoquer sur son passage les grands noms de l'Histoire, Babylone, Ninive, Alexandre, le sultan Aroun-al-Raschid. Et il était merveilleux, ce petit homme brun à moustache cirée de sous-lieutenant, quand il parlait de réveiller par le sifflet de ses machines à vapeur les taureaux ailés du palais de Sargon. Napoléonien encore par sa foi en son étoile, par un optimisme communicatif et par la profonde possession de cette idée qu'on ne perd définitivement une affaire que quand on la croit perdue.

Sa voix trouvait des accents sublimes pour faire appel à tous les partis politiques : légitimistes, orléanistes, impérialistes, républicains, et à toutes les capacités, savants, ingénieurs, artistes, industriels, banquiers et poètes, et conviait à ce grand banquet de la civilisation tous les ouvriers et tous les paysans.

Un jour que je lui faisais visite, madame Airiau me dit que son mari irait faire, dans trois mois, un voyage d'exploration sur les bords du Tigre, et qu'il ne demanderait pas mieux que de m'emmener comme son secrétaire particulier.

— Par ce voyage, ajouta-t-elle, vous pourriez former votre esprit et assurer votre avenir. Ne m'en dites rien aujourd'hui. Réfléchissez, consultez vos parents. Après cela, vous donnerez votre réponse à mon mari.

## XXVI

### La Douleur de Philippine Gobelin

**L**E soleil de thermidor répandait ses nappes de flamme sur les quais, la rivière et les jardins. J'entrai au Louvre avec une familiarité respectueuse. Une fraîcheur humide baignait les salles désertes de la sculpture antique.

Devant ces restes d'un art sans égal, auprès duquel tout est misère et difformité, je fus saisi d'enthousiasme et de désespoir. Abîmé sur une banquette devant l'Arès Ludovisi, j'éprouvais une ardeur de vivre et de mourir, un mal délicieux, une tristesse infinie, une ivresse d'horreur et de beauté; je sentais, en même temps, un désir insensé de tout voir, de tout savoir, de tout connaître, de tout devenir et en même temps l'envie de ne plus



penser, l'ivresse de ne plus sentir, le charme de ne plus être.

Je me remis à errer dans les galeries peuplées de statues, parmi ces formes naturelles et savantes, qui expriment, autant que l'harmonie des corps, l'harmonie des mondes, et nous révèlent tout ce que nous pouvons concevoir de l'Univers. Peu à peu, sous cette influence d'un art qui est beauté et raison, je me pénétrai d'idées claires et de pensées sereines. Je me promis de regarder d'un œil tranquille la vie et la mort qui ne sont que les deux aspects de la nature, et se ressemblent comme les deux enfants Éros et Antéros qu'on voit sculptés sur les sarcophages antiques.

Je me rendis ensuite dans les salles assyriennes. Et devant les taureaux ailés, à face humaine, du palais de Sargon, je résolus de partir avec l'ingénieur Airiau pour ces pays vers lesquels m'entraînaient l'espoir de faire ma fortune, une curiosité généreuse et des raisons très diverses, parmi lesquelles le désir de voir le tombeau de Zobéide n'était peut-être pas la plus faible.

Je crois, sans être sûr, je crois que l'influence de madame Airiau agit d'une façon prépondérante sur ma détermination. C'est elle qui m'avait engagé dans cette entreprise. Ses yeux de violette, sa beauté composée, sa tête exquise avaient exercé un charme sur ma jeunesse. Elle m'attirait. En partant, je m'éloignais d'elle qui restait à Paris, et je partais pour ses beaux yeux dont je perdais ainsi la vue. C'est là un des traits de mon génie.

Mes parents s'inquiétaient pour moi d'un long voyage, plein de fatigues et de périls. Mais, considérant l'encombrement des carrières, et respectant ma liberté, ils ne

s'opposaient pas à mon entreprise qui leur semblait hardie. Ma mère, quand je lui parlais de ce voyage, me souriait, les yeux gonflés de larmes.

Les rues de Paris, à l'approche de la nouvelle année, ressemblaient à des rangées de gigantesques boîtes de bonbons et de jouets, de fruits confits, de bijouterie et de maroquinerie, que les brumes et les frimas enveloppaient comme d'ouate et de toile d'emballage.

J'allai faire mes adieux à mon pauvre parrain que j'avais beaucoup négligé depuis un an. Je le trouvai assis dans son fauteuil, diminué, la tête grosse comme le poing, les jambes enflées, avec un air inusité de tristesse, très grièvement atteint de la maladie de cœur dont il devait mourir. Secouant une revue de paléontologie :

— Ils ne croient pas à l'homme fossile, me dit-il.

Un rire douloureux secouait ses breloques sur son ventre qui avait fondu.

Madame Danquin tout à fait impotente, assise de l'autre côté de la cheminée, dans un fauteuil, entre ses deux béquilles, gardait sa gaîté constitutionnelle. Elle me parla de toute cette jeunesse à laquelle elle s'intéressait : les jeunes Bondois, Edmée Girey, Élise Guerrier qu'elle se plaignait de ne plus revoir. Elle m'annonça une grande nouvelle, le mariage de Madeleine Delarche qui épousait le docteur Renaudin un peu trop âgé pour elle, peut-être, fils de ses œuvres, sans fortune, mais appelé à un grand avenir.

— Madeleine, me dit-elle, est jolie, distinguée ; vous l'appeliez l'amour sacré à cause de ses yeux rêveurs et de sa taille élancée. Elle a une très jolie dot.



Madame Danquin se recueillit un moment et reprit d'un ton pénétré :

— Nous ne sommes pas d'accord, mon mari et moi, sur le cadeau de noce que nous devons faire à Madeleine; mon mari voudrait lui donner un service à café en argent. Je crois qu'une paire de girandoles seraient très convenables dans le salon d'un docteur. Il faut un peu éblouir la clientèle... Madame Delarche avait d'autres vues pour sa fille, mais comme elle me le disait si raisonnablement : « Les enfants doivent se marier pour eux et non pour leurs parents... »

On s'embrassa.

— Pierre, me dit avec un reste d'ardeur mon pauvre parrain, si tu trouves du préhistorique sur les bords de l'Euphrate, pense à moi.

Peu de jours après les fêtes du jour de l'an, j'allai prendre congé des dames Gobelin, qui demeuraient dans les combles d'une haute maison de la rue du Bac, sous une cage de verre bleu qu'un photographe occupait sur le toit. La maison très vaste regorgeait d'industries. Des magasins de thé, de vases de Chine et d'étoffes d'Orient parfumaient le rez-de-chaussée et l'entresol. A chaque étage, des plaques de cuivre vissées sur l'huis désignaient les arts et métiers qui s'exerçaient derrière ces portes. Au premier, on lisait : Mademoiselle Eugénie, modes; au deuxième, Héricourt, médecin-dentiste; au troisième, Madame Hubert, corsets; au quatrième, une carte clouée par quatre pointes portait cette inscription : *L'Enfant de Marie*, revue hebdomadaire. Les dames Gobelin habitaient au-dessus. Je trouvai Philippine longue et dégingandée



comme de coutume, les cheveux fades, les yeux petits, la bouche grande, grise de tristesse. Sa mère, toute blanche, les yeux lavés, ses joues de papier de soie toutes chiffonnées, n'avait plus d'âge. Les deux femmes coloriaient des photographies d'enfants. J'annonçai mon départ. Madame Gobelin me dit que les Danquin l'en avaient déjà informée. Philippine, les lèvres pincées, ne dit rien ; il me sembla qu'elle était blessée de ne pas l'avoir appris la première, et je lui sus gré du reproche que je croyais lire dans ses yeux.

Je pensai effacer cette impression par des marques d'intérêt, lui demandai si elle n'enverrait pas un cadre de miniatures au Salon, et promis de lui expédier de Bagdad quelques-unes de ces aquarelles persanes qu'elle aimait.

Elle s'anima et farda sa tristesse d'une gaîté criarde.

Sa mère me montra une belle azalée posée sur le piano.

— Voyez, me dit-elle, ce que ce bon monsieur Danquin, qui, d'ordinaire, ne chôme pas les saints, lui a envoyé pour l'anniversaire de sa naissance.

Et, regardant sa fille avec une tendresse inquiète, elle ajouta :

— Philippine est née un 20 janvier, et il n'y a pas encore assez longtemps de cela pour qu'on ne puisse célébrer son jour natal.

— Oui, dit Philippine, je suis née le 20 janvier, sous le signe infortuné du Verseau.

Et, prenant un ton de diseuse de bonne aventure :

— Les personnes qui sont nées sous ce signe oublient en sortant leur parapluie quand il va pleuvoir. Chaque fois qu'elles mettent un chapeau neuf, passant dans une rue,



sous une fenêtre garnie de pots de fleurs qu'on arrose, elles reçoivent une potée d'eau sur la tête. Et, s'il fait du vent, elles reçoivent aussi le pot de fleurs. Elles sont souvent enrhumées.

— Grande folle! soupira madame Gobelin.

Philippine fit encore quelques bouffonneries, mais on voyait qu'elle avait envie de pleurer. Je pensai que mon départ lui causait ce profond chagrin qu'elle ne pouvait cacher et il me fallut bien en conclure qu'elle m'aimait. Je ne m'en étais pas encore aperçu; il m'avait paru, au contraire, qu'elle ne me distinguait pas de tant de bons camarades avec lesquels elle se montrait obligeante et familière. Bien que subite, ma découverte ne m'étonna pas. Tout de suite cet amour me parut vraisemblable, naturel, dans l'ordre des choses. Selon moi, la vive intelligence de Philippine, son goût exquis, sa philosophie devaient l'y porter.

Elle m'en parut, sinon plus jolie, du moins plus agréable. Comme la conversation languissait, j'imaginai qu'au moment des adieux, elle me dirait à l'oreille : « Ne partez pas, » que je lui répondrais : « Eh bien! Philippine, je reste » et que la joie que je verrais alors briller sur son visage me comblerait de bonheur. Et qui sait? peut-être la joie embellirait-elle cette aimable fille. « Elle est changeante, » pensais-je.

Je me levai pour prendre congé. Voyant que le poêle était près de s'éteindre, Philippine courut en jurant et maugréant le ranimer. Elle tenait le seau d'une main, le tisonnier de l'autre quand je lui fis des adieux.

— Je vous envie, me dit-elle, d'aller voir des contrées

merveilleuses... Si je pouvais, moi aussi, je voyagerais!... Adieu, monsieur Pierre.

Sur le palier, je l'entendis crier en tisonnant :

— Cette rosse de poêle!...

Je descendis l'escalier avec lenteur et songeai sur le seuil de *L'Enfant de Marie* :

« Elle ne m'a rien dit, rien laissé deviner. Sans doute, la présence de sa mère, sa discrétion, sa délicatesse... Je ne puis pourtant pas remonter et m'écrier : « Je reste! »

Je me rencontrai avec une grosse dame qui allait chez madame Hubert, la corsetière.

« Elle m'intéresse, elle m'inspire de la sympathie, de l'estime, une sorte d'admiration, me disais-je, mais je ne l'aime pas, je ne l'aimerai jamais. Je ne peux songer à l'épouser. Je ne peux lui sacrifier ma vie... »

Mes regards rencontrèrent, sur cette réflexion, l'enseigne du dentiste Héricourt, qui me causa une impression pénible et m'excita à descendre vivement les marches. Une douce odeur d'iris se faisait sentir sur le palier de mademoiselle Eugénie. Là, m'arrêtant un moment, je songeai :

« Non, je ne veux pas que cette jeune fille souffre pour moi, tombe malade, meure peut-être. Je retournerai demain chez elle; j'épierai le moment de la voir seule, j'amènerai, je provoquerai ses aveux, ou plutôt je les devinerai... Je lui dirai : « Je reste! » Je l'aurai sauvée et je l'en aimerai chèrement. »

Je goûtais par avance les délices du sacrifice, quand, sur le palier de l'entresol, je rencontrai mademoiselle Élise Guerrier, plus étrange encore que je ne l'avais jamais



vue dans le froid qui marbrait ses joues. Plutôt déesse immortelle et bête sauvage que femme. Et lointaine et mystérieuse. Je demeurai, comme à mon habitude, stupide devant elle, et ne trouvai pas un mot à lui dire.

— Vous sortez de chez les dames Gobelins!... Comment avez-vous trouvé Philippine?

— Mais, assez bien...

— Elle ne vous a rien dit, rien laissé voir?

— Non...

— Elle a tant d'énergie!...

Je balbutiai :

— Oui, elle a...

— Elle en a bien besoin pour supporter le coup terrible qui la frappe.

— Le... le coup?

— Le mariage du docteur Renaudin avec cette petite sotte de Delarche.

— Ah! le mariage du docteur Renaudin...

— La pauvre Philippine! En réalité, Renaudin ne l'a jamais aimée, mais il le lui a laissé croire. Elle en était folle. Il a épousé la petite Delarche pour sa dot. Elle le rendra malheureux. Mais Philippine en mourra.

Et mademoiselle Guerrier éclata d'un rire sombre en maudissant la folie des femmes.



## XXVII

### Marie Bagration

Ἦρατο δ' οὐ μάλοις, οὐδὲ ῥόδῳ οὐδὲ κικίννοις...

ΘΕΟΚΡΙΤΟΥ Κύκλωψ.

**J**E ne payais pas de mine, je dansais mal; dans la conversation, mon naturel m'emportait tantôt aux pensées graves, tantôt aux imaginations burlesques, sans me conduire jamais aux idées faciles, qui plaisent; je me tenais toujours à quelque extrémité, ou plus bête ou plus intelligent que les autres et, dans les deux cas, également insupportable; le goût que j'avais des femmes, trop excessif pour être montré, me rendait timide avec elles : autant de raisons de ne pas réussir dans le monde. Je voyais bien que dans plusieurs maisons où j'avais été présenté on ne



m'invitait plus. Il y avait pourtant un salon où je ne sem-  
blais pas trop déplaire : c'était celui de madame Airiau,  
femme de l'ingénieur que je devais accompagner dans un  
de ses voyages d'exploration en Asie. Elle recevait en son  
riche appartement de la place Vendôme des artistes, des  
hommes de science, des hommes d'affaires et des femmes  
de diverses qualités, que rehaussaient toutes l'éclat des  
bijoux et la majesté de la crinoline. Je crois qu'il y venait  
beaucoup de juifs; mais on n'y faisait pas attention, tant  
alors il y avait peu d'antisémitisme en France. Que dis-je?  
On considérait les juifs pour avoir rempli, avec les Fould  
et les Pereire, les plus hauts emplois dans le gouvernement  
de Juillet et au début de l'Empire. On recevait dans ce  
salon des étrangers, Turcs, Autrichiens, Allemands,  
Anglais, Espagnols, Italiens, et personne n'y trouvait à  
redire. Paris était, sous Napoléon III, l'auberge du monde.  
On y traitait avec une cordiale magnificence les hôtes venus  
de tous les pays du monde. Rien n'y annonçait la xéno-  
phobie qui plus tard assombrit la troisième République,  
ces haines, ces soupçons, fruits empoisonnés de la défaite,  
que la victoire, après cinquante ans, multiplia et qui,  
maintenant, ne périront jamais. Ce qui me plaisait le  
mieux dans le salon de madame Airiau, c'était madame  
Airiau, jolie sans éclat, mince, fine, causant bien, et qui  
m'avait témoigné de la sympathie. Or, un soir où j'allai  
chez elle, je trouvai, parmi quelques familiers de la maison,  
turcs, pour la plupart, une dame que je ne connaissais pas  
et à qui madame Airiau me présenta, la princesse Marie  
Bagration. Je la vis à peine, mes yeux étaient troublés; je  
ne pus dire un mot. Je me sentis tout à coup le plus misé-

nable des hommes. J'avais perdu en un moment l'usage de mes sens, toutes mes facultés, la possession de moi-même, la raison, à cause d'une femme dont je me sentais aussi éloigné que je pouvais l'être d'aucune autre créature humaine. Assez prompt d'ordinaire à saisir le détail d'une toilette, je vis seulement qu'elle était habillée de blanc et portait un collier de perles, qu'elle avait les bras nus, mais cela même ne m'était pas distinct. Son éclat, très doux, me la voilait. Peu à peu, je vis qu'elle avait les cheveux châtons assez foncés, les yeux noirs et or, le teint égal, et qu'elle était grande, d'une forme dégagée et pleine. Je frissonnai en entendant sa voix qui me caressait et me déchirait délicieusement, une voix étrange, un peu barbare et qui chantait. Je ne sais combien je fus de temps sans pouvoir parler. Le salon s'était rempli à mon insu. Je me trouvai à côté d'un monsieur Milsent qui me plaisait assez et avec qui j'étais en confiance. Il me serait impossible de dire quels sujets il toucha d'abord et comment il en vint à parler de la princesse Bagration; la suite de la conversation, par contre, m'est restée présente. Apprenant que je n'avais jamais entendu parler d'elle, il m'en montra sa surprise. Pour lui, il n'en savait que ce que tout le monde en disait et qu'il résuma.

— C'est une princesse russe, séparée de son mari toujours en voyage. Elle vit, me dit-il, à Paris avec sa mère, qui boit de l'éther et que personne n'a vue. On leur croit de la fortune, mais on doute qu'ils soient de vrais Bagration. La princesse fait de la sculpture. Sa vie est mystérieuse. Comment la trouvez-vous?

Je ne pus répondre. M. Milsent reprit :



— Eh bien, puisque vous êtes présenté, allez la voir. Elle reçoit tous les jours dans son atelier de la rue Basse-du-Rempart, à partir de cinq heures. On y voit des figures très intéressantes : Tourguenef, monsieur et madame Viardot, le pianiste Alexandre Max et des femmes curieuses.

Je me promis de ne pas aller la voir, j'en fis le serment; mais je savais bien que j'irais et déjà la rue Basse-du-Rempart était le but où je tendais.

Quand la princesse prit du thé, je m'approchai d'elle; je la voyais toujours dans un nimbe et pourtant avec cette fermeté de lignes qui était son principal caractère; ses mouvements étaient larges, libres et plus rythmés et plus musicaux que ceux des autres femmes. Ce qui me frappait d'une sorte d'effroi, c'était l'air d'indifférence imprimé sur ses traits, c'était ce beau visage fermé comme un tombeau. S'il m'avait fallu définir alors le sentiment que j'éprouvais pour cette femme, je crois que j'aurais dit : c'est la haine, mais une haine désarmée, tranquille et belle comme son objet. Elle partit de bonne heure. J'éprouvai à son départ l'impression que je n'en étais pas séparé et que désormais, où qu'elle fût, elle serait près de moi.

Et maintenant, en vérité, je la voyais plus distinctement que je n'avais pu le faire en sa présence. Je retrouvais tout d'elle : son petit front, qui rejoignait la racine du nez par une ligne presque droite, les disques des prunelles où nageait l'or fondu dans un ciel presque noir, les narines fières comme des ailes, les lèvres entr'ouvertes, rapprochant leurs deux arcs rouges pour le plus beau des baisers



solitaires, le cou puissant et blanc, les seins écartés sur une poitrine large. Oui, je la haïssais pour avoir pris ma vie sans le savoir, pour ne rien me donner à la place qu'un fantôme, car je n'eus pas un moment l'illusion que je pourrais être quelque chose pour elle; je sentais alors près des femmes une timidité dont je devais être long à me guérir; mais ce n'était pas, devant celle-là, de la timidité que j'éprouvais, c'était de l'effroi, de l'épouvante, une horreur sacrée. Madame Airiau, quand je pris congé d'elle, me dit avec aigreur :

— Au revoir, monsieur. Et revenez-moi avec une autre figure.

Je m'aperçus alors que mon mal était plus grand que je ne croyais, que je le laissais paraître et portais en public les signes de mon égarement. J'étais accablé. Je le fus encore plus quand, en entrant dans ma chambre, qui n'était pas belle mais que j'aimais, je fus rempli de dégoût. Tout ce qui n'était pas elle m'était insipide ou odieux et je ne savais où loger le fantôme que j'avais rapporté.

Le lendemain matin, je le retrouvai, ce fantôme.

J'allai à la Bibliothèque Nationale et demandai les livres qui m'étaient nécessaires. J'avais à écrire une notice sur Paolo Ucello. Incapable de réflexion, sans empire sur mon intelligence, je m'acquittai de ma tâche convenablement, et connus ainsi que pour réussir un travail d'esprit, une application machinale, quand on a des dispositions naturelles, suffit et que, le plus souvent, c'est par une lâche paresse qu'on attend l'inspiration. Nous étions le 6 mai; je fixai au 14 ma visite à l'atelier de la rue Basse-du-Rempart. En attendant, mon obsession se fit de jour



en jour plus apaisée et plus aimable. Je sentis que j'avais tort de revoir celle qui m'avait laissé son ombre, mais je ne revins pas sur mon propos. Le 14 mai, je fis ma toilette avec un soin singulier et choisis ma plus fraîche cravate. J'avais deux épingles : l'une figurait une fleur d'émail mi-close entre deux feuilles d'or, l'autre était faite d'une médaille d'Alexandre en argent, avec la tête de Jupiter-Ammon. Je préfèrai la médaille comme d'un art plus grand. Me rappelant mon silence et ma gaucherie quand je fus présenté à la princesse Bagration, je pensais qu'elle refuserait de me recevoir. Mais qu'importait ? Je n'avais rien à craindre, n'ayant rien à espérer.

La maison était basse, un petit escalier conduisait, en trois étages, à l'atelier. J'entrai. Elle me reçut comme si elle m'avait toujours connu, et, sans quitter l'ébauchoir, s'excusa de tendre une main pleine de glaise. Elle était vêtue d'une blouse grise qui tombait droit. Cette blouse était une révélation précieuse et surprenante à une époque où les femmes ne s'habillaient pas dans leur forme et superposaient à leur structure naturelle un édifice de couturière. On ne peut concevoir aujourd'hui la gloire que donnait à une femme comme Marie Bagration cette enveloppe grossière qui l'emportait dans ses voiles, loin de la vulgarité mondaine, vers la région bienheureuse des nymphes et des déesses. Sa chair n'était plus dorée, comme je l'avais vue, par la lumière des bougies et des lampes ; mais le jour de l'atelier, venu du plafond, coulait sans s'interrompre sur le front et sur le nez qui étaient sur le même plan et le visage en recevait une pureté divine. Elle terminait le buste de M. Viardot qui était vieux et posait à



demie assoupi. Les pas qu'elle faisait en s'éloignant de son œuvre pour en juger et en s'en rapprochant pour y travailler étaient assez courts et dénotaient une myopie légère. Il me sembla que son modelé avait de la vigueur et une certaine brutalité. L'atelier était encombré de plâtres, de vieilles icones ; des étoffes persanes y étaient jetées négligemment. M. Viardot, que j'avais déjà vu plusieurs fois, n'était pas seul avec elle. Trois hommes, l'un jeune, les deux autres vieux, étaient assis sur des divans dans un amoncellement de coussins. Je ne sus d'abord qui ils étaient, car la maîtresse de la maison ne présentait personne. Ils fumaient des cigarettes et parlaient à peine. Il y avait une vingtaine de minutes que j'étais là quand Marie Bagration, s'adressant à un grand jeune homme blond :

— Cyrille, dit-elle, jouez-moi quelque chose.

Il se mit au piano et joua avec une prodigieuse virtuosité. J'eus l'humiliation de ne pas savoir ce qu'il jouait. Je lus sur la partition : *Chopin, Scherzo*. Je regardais les mouvements de cette femme qui étaient pour moi la plus belle musique du monde.

Quand il lui fut permis de quitter la pose et pendant que Marie Bagration étendait un linge mouillé sur le buste, M. Viardot se secoua et sortit peu à peu de son engourdissement. C'était un grand amateur d'art, qui avait publié des livres estimés sur la peinture espagnole. C'était aussi un excellent homme. Il me félicita avec bonté de collaborer à un grand ouvrage sur les peintres. Époux de la plus parfaite chanteuse de son temps, il félicita Cyrille Balachow de son jeu ardent et passionné. C'est par lui que j'appris le nom du jeune virtuose. J'étais dans un monde



nouveau, dont je ne savais rien. Je pris congé sans avoir échangé deux mots avec Marie Bagration.

Je ne la connaissais pas et peut-être que je ne désirais pas la connaître. Plus sage que je ne semblerai à ceux qui liront cette histoire, plus sage que je ne pensais moi-même, j'avais percé le secret d'Éros, j'avais appris que l'amour pur s'affranchit de toute sympathie, de toute estime et de toute amitié; qu'il vit de désir et se nourrit de mensonges. On n'aime vraiment que ce qu'on ne connaît pas. Par quelle voie avais-je atteint cette vérité inaccessible? J'avais tout ce qu'on peut atteindre de l'amour : un fantôme. Je promenais mon fantôme dans les bois de Meudon et de Saint-Cloud. Et j'étais heureux.

Je fis une visite à madame Airiau qui m'accueillit presque aussi affectueusement qu'à l'ordinaire, mais elle ne parla pas de la princesse Bagration. M. Milsent, que je trouvais chez elle, profita d'un moment où nous n'étions pas observés pour me demander si j'allais à l'atelier de la rue Basse-du-Rempart. Je lui répondis qu'oui; mais rarement.

— Elle ne sait pas recevoir, reprit-il, c'est une sauvage...

Mes visites à la rue Basse-du-Rempart se suivaient sans diversité. Toujours, en franchissant le seuil de l'atelier, je me semblais transporté dans une autre planète. Une fois, je trouvai Marie Bagration seule, debout devant sa selle et caressant du doigt une petite figure de femme nue. Je voulus lui parler de son art, et, en tâchant d'éviter les louanges banales, je la félicitai d'une fermeté d'accent qui n'est pas ordinaire aux femmes. Elle ne parut pas mécontente de ce que je disais, mais elle laissa tomber la conversation. Je crus la soutenir en parlant de l'art grec pour



lequel j'avais une admiration éperdue. Elle ne me suivit pas dans ces lointains domaines, et la conversation tomba cette fois pour ne plus se relever. Laissant l'ouvrière travailler en paix, je me tus. Après vingt minutes de silence, me montrant un livre broché qui traînait sur un divan, elle me dit de lui lire l'endroit qu'elle avait corné. C'était un tome d'une très vulgaire édition de Platon, traduit en français par quelque professeur. La corne était mise à ce passage du *Banquet*, que je lus à haute voix :

« Quoiqu'il se soit fait dans le monde beaucoup de belles actions, il n'en est qu'un petit nombre qui aient racheté des enfers ceux qui y étaient descendus; mais celle d'Alceste a paru si belle aux hommes et aux dieux que ceux-ci, charmés de son courage, la rappelèrent à la vie. Tant il est vrai qu'un amour noble et généreux se fait estimer des dieux mêmes!

« Ils n'ont pas ainsi traité Orphée, fils d'Æagre. Ils l'ont renvoyé des enfers, sans lui accorder ce qu'il demandait. Au lieu de lui rendre sa femme, qu'il venait chercher, ils ne lui en ont montré que le fantôme, parce qu'il avait manqué de courage, comme un musicien qu'il était. Plutôt que d'imiter Alceste, et de mourir pour ce qu'il aimait, il s'était ingénié à descendre vivant aux enfers. Ainsi les dieux indignés l'ont puni de sa lâcheté en le faisant périr par la main des femmes. »

Elle avait entendu ma lecture avec cette impassibilité qu'elle portait en toutes choses. Mais, à la dernière phrase, elle m'interrompit et fit cette réflexion :

— Platon savait donc que les femmes sont plus courageuses que les hommes. Alors, pourquoi, dans *le Banquet*,



appuie-t-il sa théorie de l'amour sur l'idée contraire?

Elle me fit continuer la lecture. Au bout d'un quart d'heure, vint une dame russe qui s'appelait, comme je le sus bientôt, Nathalie Schérer. Elles s'embrassèrent et se traitèrent avec familiarité. Nathalie pouvait avoir trente-cinq ans; elle était taillée en force, superbe de corps; sa face camuse, ses pommettes saillantes lui donnaient quelque chose de la beauté hardie des faunes.

Six mois je fréquentai la maison de Marie Bagration sans faire le moindre progrès dans l'intimité de celle qui me recevait, sans même m'habituer à sa beauté que son éclat même me voilait. Mais cette femme, qui m'était si étrangère, quand je l'approchais, me devenait familière dès que j'étais hors de sa présence. Quand je pouvais m'échapper et fuir dans les bois qui entourent Versailles, je l'emmenais avec moi. Je puis le dire, car c'est bien vrai. Et, enlacés l'un à l'autre, nous suivions les chemins secrets, ivres de joie et de douleur.

Un matin, je lus dans un journal :

« La princesse Marie Bagration est morte hier à minuit dans son domicile, rue Basse-du-Rempart. »

Le journal n'en disait pas davantage. Je connaissais trop peu celle qui s'en était allée pour pleurer sa perte, mais j'étais anéanti. C'était un écroulement, c'était la terre qui s'entr'ouvrait, engloutissant mon trésor, détruisant ce qui était pour moi toute la beauté du monde.

Je courus chez M. Viardot. Je le trouvai avec Cyrille Balachow, le pianiste.

— Cette mort? m'écriai-je.

La voix de Cyrille fit écho :

— Cette mort!

— Marie Bagration s'est suicidée, dit Viardot, et d'une manière peu habituelle aux femmes. Le matin, on la trouva étendue sur son lit en robe blanche, son collier de perles au cou, la tempe droite percée d'une balle et son revolver à la main.

Je demandai si l'on savait les raisons de cet acte.

— Sa mère est folle, dit Viardot; son père, le général Bagration, s'est suicidé. Il y a certainement une cause déterminante. Mais je ne la connais pas.

Cyrille agita longtemps ses longues mains. Puis :

— Le public lui prêtait de nombreuses et diverses amours. Chose étrange, ceux qui comme moi la fréquentaient assidûment ne lui ont pas connu d'amant. Mais cela ne veut rien dire. Allons lui dire adieu.

L'atelier du sculpteur était transformé en chambre ardente. Elle y reposait sur un lit, une petite tache ronde marquée sur sa tempe. La flamme vacillante des cierges animait son visage. Seule, sa pâleur tragique annonçait la mort. On retrouvait sur ses traits l'impassibilité qu'elle avait constamment montrée de son vivant, peut-être parce qu'elle regardait, à l'exemple des anciens, l'expression comme l'ennemie de la beauté. On l'avait habillée d'une robe blanche montante. Sa mère, assise près d'elle, maigre, échevelée, jetait des regards de sorcière. Les amis venaient en petites troupes et s'éloignaient lentement.



## XXVIII

### « N'écris pas »

**D**EPUIS deux ans environ, M. Dubois ne venait plus qu'entre de longs intervalles de temps dans notre maison, qu'auparavant il fréquentait assidûment; il ne semblait plus s'y plaire. Pendant ses courtes visites, il ne taquinait plus ma mère sur des points de morale ou de foi. Ces propos d'une sévère élégance, ces discours nourris et pleins de choses, qu'il prodiguait naguère à un enfant, il en était avare, maintenant que j'eusse pu mieux les goûter. Était-il las de penser ou de parler? Son grand âge commençait-il à lui peser? On ne s'en apercevait pas; il n'avait pas changé et semblait immuable. Peut-être que, ne retrouvant pas en moi la cire molle où il imprimait sa pensée, il n'était pas flatté de communiquer ses idées à un

grand dadais qui y opposait les siennes et quelquefois avec peu de mesure et pas assez de déférence. Cependant, un après-midi d'automne, nous entendîmes résonner son coup de sonnette impérieux et bref. M. Dubois entra. De grandes lunettes d'un bleu sombre lui cachaient les yeux. Il s'assit dans un fauteuil, ramena sur ses jambes les pans de sa longue redingote vert-bouteille et parla aussi magnifiquement qu'autrefois; de sa bouche abondèrent « les paroles divines, comme en hiver la neige au sommet des collines. »

— Je pense, dit-il entre autres choses dignes d'être retenues, je pense, mon ami, que l'idée de progrès doit t'être familière. Aujourd'hui, elle est universellement répandue, et l'on pourrait s'étonner que cette idée ait prévalu dans une génération qui, par sa qualité inférieure, en prouverait moins qu'une autre la vérité. Mais le sentiment religieux, en s'affaiblissant de nos jours, a laissé se substituer insensiblement à l'idée de stabilité que commande le dogme, celle d'un progrès indéfini dans la liberté. Cette idée flatte les hommes et c'est assez pour qu'ils la croient vraie. Toutes les idées acceptées unanimement par eux sont celles qui caressent leur vanité ou répondent à leurs espérances, les idées consolantes; et il importe peu qu'elles soient fondées ou non. Voyons donc un peu le progrès dont tes contemporains ont la bouche pleine. Que faut-il entendre par ce mot? Si nous le définissons en bon grammairien, nous dirons que c'est une augmentation en bien ou en mal, autant que nous pouvons discerner le bien du mal; et ainsi, nous représentons la marche même de l'humanité. Mais si, comme on fait en ce temps où on ne



sait plus ni penser ni parler, nous disons que c'est le mouvement de l'humanité qui se perfectionne sans cesse, nous disons quelque chose qui ne correspond pas à la réalité. On n'observe pas ce mouvement dans l'Histoire, qui ne nous retrace qu'une suite de catastrophes et des progressions toujours suivies de régressions. Les premiers hommes furent sans arts et misérables, sans doute, mais les progrès de leur postérité dans l'industrie amenèrent autant de maux que de biens et multiplièrent les souffrances et les misères de notre espèce en même temps que sa puissance et son bien-être. Regardons les plus anciens peuples qui aient laissé des monuments de leur génie et comparons-les à nous. Bâtissons-nous mieux que les Égyptiens? En quoi sommes-nous supérieurs aux Grecs? Je ne tais point leurs vices et leurs défauts. Ils furent souvent injustes et cruels. Ils s'épuisèrent dans des guerres fratricides. Mais nous?... Nos philosophes sont-ils plus sages que ne furent les leurs et voit-on en France ou en Allemagne un penseur plus profond qu'Héraclite d'Éphèse? Faisons-nous de plus belles statues et des temples plus sereins qu'ils n'en firent? Qui oserait prétendre qu'il a paru dans les temps modernes un poème plus beau que l'*Illiade*? Nous sommes avides de spectacles : les nôtres égalent-ils en beauté une trilogie de Sophocle représentée sur le théâtre d'Athènes? Parlerons-nous des idées morales? Il faut remonter aux mystères d'Éleusis pour rencontrer les plus hautes conceptions que notre race ait eues de la mort. Venons-en à l'organisation et à la police des peuples. Un puissant effort fut tenté à cet égard. Ce fut quand Auguste ferma les portes de Janus et éleva dans



Rome l'autel de la paix, et lorsque l'immense majesté de la paix romaine enveloppait le monde. Mais Rome périt. Le monde est, depuis sa chute, livré aux barbares, qui, même encore aujourd'hui, loin de songer à reprendre l'œuvre de César et d'Auguste, en condamnent l'idée, de peur d'y trouver un obstacle à contenter leur rage de meurtre et de pillage. Et nul homme, dans tous ces peuples ennemis, nul homme ne pense à l'institution qui garantirait la tranquillité universelle, à l'établissement de puissantes amphictyonies, qui, dominant sur les États, les contiendraient dans le droit; et s'il se trouvait un citoyen pour appeler de ses vœux cette nouveauté qui serait le salut de l'humanité, il serait honni par les honnêtes gens de sa patrie et de toutes les patries pour vouloir ôter aux patriotes leur privilège le plus cher, celui du meurtre pour la proie. Et cette unanimité des peuples dans la haine et l'envie montre assez vers quelle sorte de progrès ils se précipitent.

» En science, nous dépassons de beaucoup les anciens, je ne fais pas de difficulté de le reconnaître. Les sciences se constituent par l'apport des générations. Il fallut plus de génie pour les constituer, comme ont fait les Grecs, que pour les mener au degré d'étonnante perfection où nous les avons poussées. Mais l'Histoire montre que cet apport des générations n'est pas continu. On sait des époques où toute culture a péri dans de vastes contrées. Et alors même qu'en des périodes heureuses les générations ont ajouté successivement leur part à l'achèvement des sciences, il ne paraît pas que l'avancement des connaissances et la multiplicité des inventions aient beaucoup



amélioré les mœurs. Et ce qui, à mon sens, est le plus désespérant, c'est de voir que, quand une science apporte, en se perfectionnant, une connaissance nouvelle et certaine des choses, quand l'astronomie, par exemple, nous révèle la structure de l'univers, les hommes cultivés ne sachent pas hausser leur intelligence jusqu'à refuser leur créance à tout ce qui ne s'accorde pas avec cette nouvelle idée de l'univers qui leur est imposée. Mais non, ils conservent leurs antiques erreurs, dont la fausseté est démontrée, faisant preuve ainsi d'une désolante stupidité! Vantez le progrès, Messieurs, enorgueillez-vous de votre aptitude croissante à la perfection, glorifiez-vous, marchez en chantant vos louanges, jusqu'à ce que vous fassiez la culbute.

M. Dubois, ayant quitté ce sujet, tira de sa poche un petit volume in-18, qui fait partie de la jolie collection des poètes grecs, publiée au commencement du dix-neuvième siècle par Boissonade. C'était un des tomes d'Euripide. Il l'ouvrit à l'endroit d'*Hippolyte* et lut les paroles de la nourrice. Il les lut en français, soit par égard pour ma mère qui était présente, soit plutôt qu'il eût en grande défiance la science grecque telle que l'enseignait l'Université du second Empire.

« La vie des hommes est tout entière douloureuse, et il n'est pas de trêve à leurs souffrances. Mais s'il est quelque chose de plus précieux que cette vie, une nuée obscure l'enveloppe et le cache à nos yeux, et nous nous sommes follement épris de cette vie qui brille sur la terre, parce que nous n'en connaissons pas d'autre, que nous ne savons pas ce qui se passe aux Enfers, et que nous sommes abusés par des fables. »



M. Dubois relut ce passage :

« Nous nous sommes follement épris de cette vie, qui brille sur la terre, parce que nous n'en connaissons pas d'autre, que nous ne savons pas ce qui se passe aux Enfers, et que nous sommes abusés par des fables. »

« Euripide, dit-il ensuite, qui était un profond philosophe, a prêté, et peut-être un peu trop libéralement, sa sagesse à la vieille nourrice de la reine. Il a raison de dire que les hommes sont attachés à cette vie, pour mauvaise qu'elle est, et il n'a pas tort de dire que les fables que l'on sème sur les choses de l'autre monde effraient. Mais moi, qui ne crains pas les Enfers et qui ne me laisse pas abuser par des fables, je doute s'il ne me reste pas quelque attachement pour cette vie qui brille sur la terre, et où je n'ai pas goûté, en plus de trois quarts de siècle, un seul jour de bonheur. Entends cela, mon ami : bien que le sort m'ait épargné les grands maux dont il est prodigue à tant de mortels, bien que je n'aie éprouvé ni maladie cruelle, ni deuils qui condamnent la nature, je ne voudrais pas recommencer un seul jour de ma vie. Et pourtant, te dis-je, je doute si je n'attends pas, contre toute raison, quelque bien, quelque agrément de cette vie dont j'ai dépassé le terme ordinaire. En cela, je suis homme. On aime la vie. Et il me faut reconnaître, sinon par expérience personnelle, du moins par raisonnement, que cette chienne de vie (le mot est de madame de Sévigné) a quelquefois du bon, bien que je ne m'en sois pas aperçu. Elle a du bon, puisque, ne connaissant qu'elle, c'est d'elle que nous vient l'idée du bien comme l'idée du mal. Mais l'aptitude au bonheur



n'est pas égale pour tous les hommes. Elle est plus forte, autant qu'il me semble, chez les médiocres que chez les hommes supérieurs et chez les imbéciles. Il faut souhaiter aux êtres qu'on aime la médiocrité de l'esprit et du cœur, la médiocrité de la condition, toutes les médiocrités. »

Ayant décoché ce trait avec son impassibilité habituelle, M. Dubois tira de sa poche son grand foulard rouge de priseur et le porta à ses lèvres; puis, pendant qu'il en tenait un coin entre ses dents, il le tordait en corde de ses deux mains, à peu près comme faisait le vieux Chateaubriand, à l'Abbaye-au-Bois, quand on voulait l'associer aux louanges données à un jeune poète, selon le témoignage produit par M. Herriot dans son histoire de madame Récamier. M. Dubois resta longtemps dans cette attitude, remit son mouchoir dans sa poche et me demanda ce qu'était devenue cette publication sur les peintres, à laquelle je collaborais, croyait-il, et dont on n'entendait plus parler.

Je répondis la vérité, qui était que notre histoire générale des peintres n'avait pas trouvé la fortune qu'on espérait pour elle et qu'il avait fallu l'interrompre dès ses commencements. J'ajoutai que j'y avais perdu un emploi agréable et singulièrement utile, et que, maintenant, je collaborais à un grand dictionnaire d'antiquités; mais que la tâche était plus difficile et moins bien payée.

— S'occuper à de tels travaux, me répondit-il, rédiger des notices sur les artistes anciens et des articles sur des sujets d'archéologie, fort bien. C'est une tâche qui ne nourrit pas son homme, mais qui, à cela près, est sans inconvénient pour celui qui l'entreprend, à condition qu'il



y soit apte. Une bonne compilation ne compromet pas celui qui la mène à bien et même peut lui valoir quelque honneur, sans lui faire courir beaucoup de dangers. Il n'en est pas de même, mon ami, de toute œuvre littéraire où l'auteur met la marque de son esprit, se signale, se révèle, se répand, enfin cherche à marquer dans la poésie, dans le roman, dans la philosophie ou l'histoire. C'est une aventure qu'il ne faut pas tenter si l'on a souci de sa tranquillité et de son indépendance. Publier un livre original, c'est courir un terrible péril. Crois-moi, mon ami : cache ton esprit. N'écris pas. Si tu publies un livre trop faible pour être remarqué et te tirer de l'obscurité, ce qui est le plus probable, car le talent est très rare, rends grâce aux dieux : tu évites ton malheur, tu risques tout au plus de te rendre ridicule dans l'intimité. Ce n'est pas terrible. Mais si, par impossible, tu as assez de talent pour être remarqué, pour acquérir la célébrité (je ne parle pas de la gloire), si on te renomme, adieu tranquillité, quiétude, paix, adieu repos, le plus cher des biens. La meute des envieux ne cessera d'aboyer à tes chausses; l'innombrable armée des sans-talents, qui remplit les salles de théâtre et les bureaux de rédaction des journaux, épieront toutes tes actions dont ils feront des crimes, ils t'abreuvront d'outrages. Ils publieront sur toi mille et mille calomnies. Et on les croira. On ne croit pas toujours la médisance, parce qu'on ne croit pas toujours la vérité; on croit toujours la calomnie qui est plus belle. Les journalistes chargés d'informer l'opinion diront que tu as violé ta mère et assassiné ton père, ils diront que tu n'as pas de talent; tes livres te feront des amis, sans doute, mais



ils seront loin de toi, épars, muets; ils ne feront rien, ils ne diront rien. Tu en éprouveras aussi de grandes douleurs. Ce seront tes livres les plus médiocres qu'ils préféreront. Et, quand tu auras écrit des pages hardies et profondes, qui passent le commun des lecteurs, ils ne te suivront pas. Et les jaloux seront toujours là pour t'achever.

» N'écris pas!

C'était le monsieur Dubois des anciens jours. C'était monsieur Dubois retrouvé. Même il taquina ma mère et lui exposa l'usage et les avantages des moulins à prières.

Quand il fut parti, ma mère, qui le suivait des yeux dans la cour, dit qu'il allait d'un pas plus ferme et d'une plus belle allure que les jeunes gens d'aujourd'hui. Elle m'embrassa sur le cou et me souffla à l'oreille : « Écris, mon fils, tu auras du talent, et tu feras taire les envieux. »

\*  
\* \*

Le lendemain matin nous apprîmes d'un commissionnaire envoyé par la vieille gouvernante, Clorinde, que M. Dubois était mort. Vingt minutes après avoir reçu cette nouvelle, j'entrai dans l'appartement de la rue Sainte-Anne, que je n'avais vu qu'une fois et qui m'avait laissé un souvenir merveilleux. Dans l'antichambre, Clorinde contait aux visiteurs que Monsieur ne se réveillant pas, quand elle lui avait apporté son déjeuner, elle l'appela et le toucha à l'épaule, sans qu'il donnât signe de vie, qu'alors elle courut chercher le médecin qui, s'étant rendu avec elle à

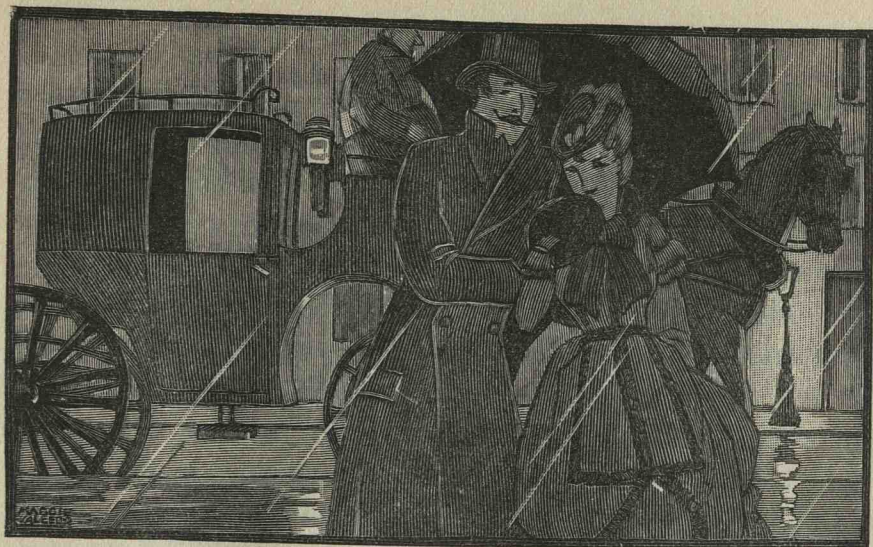
la maison, constata le décès, qui remontait à quelques heures.

Elle pleurait abondamment et puait le vin.

Je le vis sur son lit de mort. Son visage, d'un rouge sombre quand il vivait, avait l'air maintenant taillé dans du marbre blanc, il semblait appartenir à un homme robuste et encore dans la force de l'âge. Au-dessus de sa tête, j'aperçus les beaux nus de l'école italienne qu'il avait tant aimés, et cette « Céline », de Gérard, qui a troublé mon adolescence.

Je reportai ma vue sur ce mort d'une beauté terrible. C'était l'homme le plus grand par l'intelligence que j'eusse connu et que je dusse connaître durant ma longue vie, et pourtant j'ai fréquenté des gens qui se sont rendus célèbres par leurs écrits. Mais l'exemple de M. Dubois et de quelques autres, qui, comme lui, n'ont pas laissé d'œuvres, m'a fait soupçonner que les plus grandes valeurs humaines ont pu périr sans laisser de trace. Et faudrait-il être tant surpris que celui qui méprise la gloire soit supérieur à celui qui la conquiert par des paroles flatteuses.





## XXIX

### Le Théâtre des Muses

**L**E voyage de Bagdad était sans cesse ajourné. Je me rencontrai chez madame Airiau avec le fils d'un gros industriel, Victor Pellerin, qui aimait passionnément le théâtre, un garçon de vaste corpulence, toujours suant et soufflant, et les yeux hors de la tête, colérique et familier. Ayant obtenu d'une grande compagnie de gaz, je ne sais dans quelles conditions, la jouissance d'une salle très vaste, à Bercy, il y avait établi un théâtre et y donnait des représentations. Ce théâtre avait une scène, des décors, des coulisses et des loges pour les artistes. Il se



nommait le Théâtre des Muses, et, si l'on y pratiquait fort peu les arts d'Euterpe et de Terpsichore, on y suivait assidûment les leçons de Thalie et de Melpomène. Son nom était ainsi justifié; mais, trop classique pour un temps où le goût romantique dominait encore, il n'eût pas attiré la foule : faible inconvénient pour un théâtre où l'on allait gratuitement et sur invitation. Pour moi, je trouvais que c'était un bien joli nom. Les acteurs étaient des gens du monde, de jeunes amateurs, camarades de Victor Pellerin. Les actrices étaient des professionnelles, appartenant à l'Odéon ou à d'autres théâtres parisiens, et il y avait parmi elles deux pensionnaires de la Comédie-Française. Pour un très minime cachet, Pellerin trouvait des actrices qui n'étaient pas maladroites et dont il obtenait un excellent travail. Ce gros garçon, en qui se trouvaient réunies toutes les qualités d'un bon directeur de théâtre, possédait éminemment la première de toutes, qui est la parcimonie. Il faut dire qu'elle lui était bien nécessaire; car son théâtre, qui ne lui rapportait rien, lui coûtait fort cher. Et ses ressources de fils de famille y suffisaient à grand'peine. Je demande s'il est un autre art où il aurait trouvé à si peu de frais des concours si précieux.

Une circonstance particulière me fit assister aux répétitions du Théâtre des Muses. J'ai dit que Victor Pellerin était un excellent directeur de théâtre. Il choisissait fort bien ses pièces. Comme chaque ouvrage ne devait être joué que trois fois, il n'était pas tenu de suivre le goût du gros public; il se souciait seulement de plaire aux connaisseurs; et il y réussissait assez bien. Quand je le connus, il avait déjà monté, entre autres ouvrages qu'on n'avait pas



vus ailleurs, *l'Alchimiste* de Ben Jonson, le premier *Faust* de Goethe, *les Sincères* de Marivaux. Puis il eut l'idée de jouer *Lysistrata*, ce qui était alors une idée toute neuve. Songez que je vous parle de temps très anciens. Comme il me savait passionné pour l'art et la littérature de la Grèce antique, il pensa que je pourrais l'aider, par mes conseils, à transporter Aristophane à Paris, et m'invita aux représentations qui avaient lieu le soir. J'y fus assidu, non que je m'y crusse le moins du monde utile, mais parce que je m'y plaisais. Goethe, amoureux de théâtre, disait qu'une pièce médiocre, faiblement jouée, fait encore un spectacle merveilleux. Je pensais comme cet homme divin. Et mon plaisir commençait aux répétitions, où l'on voit une confusion de mouvements et de paroles se transformer peu à peu en une suite bien ordonnée d'actions intéressantes. Il est beau que des hommes et des femmes, pareils, au fond, à tous les hommes et à toutes les femmes, mais non certes pires, égoïstes, avides, envieux, jaloux et se souhaitant réciproquement tout le mal possible, travaillent cependant avec zèle dans l'intérêt de tous et réalisent, par un effort obstiné, cet heureux ensemble qui les subordonne les uns aux autres. *Lysistrata*, c'était Marie Neveux, de l'Odéon, notre meilleure comédienne et la plus jolie, blonde par artifice, avec des yeux noirs veloutés. Elle faisait la pluie et le beau temps au Théâtre des Muses.

— Je ne montre de préférence pour aucune de ces demoiselles, disait Victor Pellerin. Si j'en montrais, je ne pourrais plus les conduire.

Parole indigne d'un bon directeur de théâtre comme lui. La vérité c'est qu'il montrait sa préférence pour Marie



Neveux et qu'il avait beaucoup de peine à conduire sa petite troupe. De là son air colérique et mécontent, de là ce front toujours plissé et ces yeux qui lui sortaient de la tête. Mais il n'eût montré aucune préférence qu'il eût rencontré encore d'innombrables difficultés dans un métier qui en présente, à tout moment, de toutes sortes, et qu'il aimait pour cela même et aussi pour y montrer des préférences. Les comédiens, ses camarades, avaient tous aussi leur préférence. Les préférences des uns dérangent celles des autres : mais tout finissait par s'arranger. J'eus, de même, dès le premier jour, une préférence. Ce fut pour Lampito, la Lacédémonienne, dont le rôle était tenu par Jeanne Lefuel, de l'Odéon. Ce rôle est peu important. Jeanne Lefuel me demanda d'y ajouter des « béquets » et ne me le demanda pas en vain. Funeste conséquence d'une faiblesse amoureuse : j'interpolai le texte d'Aristophane ! Je dirai pour mon excuse que *Lysistrata* subit, au Théâtre des Muses, de telles altérations qu'Aristophane lui-même, si, par un prodige, il fût venu l'entendre, ne l'eût pas reconnue. Mais pourquoi chercher une excuse ailleurs que dans les yeux de Jeanne Lefuel ? Ils étaient, ces yeux, d'un gris qui n'était pas gris, d'un gris qu'on n'avait pas encore vu et qu'on ne reverra plus, d'un gris léger, liquide, subtil, aérien, éthéré, où des points lumineux, à peine perceptibles, se tenaient en suspension, venaient à la surface, plongeaient et reparaissaient encore. Jeanne Lefuel n'avait ni la fraîcheur, ni l'éclat, ni l'insolente jeunesse de Marie Neveux ; mais elle était mieux faite, ce qui, pour la plupart des hommes, ne lui donnait pas grand avantage. Car c'est le visage qui les attire d'abord et les rend cou-



lants sur le reste. Qui a dit cela? Un maître en la matière : Casanova. Il aurait pu ajouter que peu de gens savent juger de la beauté des formes. Pour moi, je savais beaucoup de gré à Jeanne Lefuel d'être faite comme elle était faite.

Le rôle de Lampito, en dépit de mes « béquets », était resté court. Aussi Jeanne Lefuel avait du temps à perdre et elle le perdit avec moi. Nous causions. Il fallait pour cela nous tenir loin de la scène. Car, au moindre bruit qu'il entendait dans la salle, Victor Pellerin devenait flamboyant de rage et poussait des hurlements furieux. Jeanne Lefuel n'avait que deux mots à dire pour me mettre en joie. Elle avait de l'esprit naturel, et, peut-être, un peu plus de lecture que nos autres comédiennes; mais ce n'est pas cela que je goûtais en elle. D'ordinaire, dans la conversation, le sujet m'importe peu; un petit comme un grand me trouve bien disposé, mais je veux qu'on le traite à mon goût, qui n'est pas bien relevé : les moindres esprits peuvent le satisfaire; les plus considérables ont chance de le blesser horriblement. Les femmes, pour la plupart, n'y correspondent pas. J'aime très rarement leur conversation, mais, quand je l'aime, je l'aime à la folie. Parlons franchement, il me fâche qu'on parle correctement dans le particulier. Il faut laisser cela aux conférenciers. Un discours, si vous voulez bien, est un tableau; c'est une peinture composée et achevée. Une conversation est une suite de croquis. Eh! bien, mes goûts en conversation sont les mêmes que mes goûts en dessin. Je demande à un croquis d'être libre, rapide, incisif, mordant, forcé. Je lui demande de passer la mesure, d'outrer la vérité pour la faire mieux sentir. J'en demande autant à une causerie : elle m'est déli-



cieuse quand elle fait passer sous les yeux une suite de pochades. La conversation des femmes du monde ne le fait pas, d'ordinaire. La conversation de Jeanne Lefuel le faisait sans cesse, avec naturel et facilité. C'était à chaque fois un album de Daumier qui s'effeuillait, et cela à une époque où la conversation d'une femme dans un salon vous étalait sans fin des feuillets de la *Revue des Deux Mondes*. Les sujets que touchait Jeanne Lefuel étaient petits, il est vrai, mais le trait dont elle les dessinait les grandissait démesurément. Elle contait le plus souvent des aventures de coulisses, des rivalités de théâtres et d'amour, des fureurs de femmes jalouses, des amitiés de comédiennes, brisées, réparées et de nouveau rompues en une soirée, moins encore, des farces de cabotins, un œuf glissé furtivement en scène, par Pyrrhus, dans la main d'Andromaque, et la veuve d'Hector, cet œuf tantôt dans la paume droite, tantôt dans la paume gauche, tendant au roi d'Épire des bras suppliants.

Et vous prononcerez un arrêt si cruel !...

Cet art délicieux de dessiner ses moindres causeries, elle le devait à sa nature ; elle le devait ensuite à sa profession qui enseigne à voir et à sentir, habitue aux formes et aux caractères des choses. Que d'agréables moments j'ai passés, grâce à elle, dans la grande salle nue et mal éclairée du Théâtre des Muses !

La répétition finissait vers minuit et les gens raisonnables se retiraient. Alors nous évoquions les esprits. Toutes ces femmes étaient spirites. Je ne sais pas si Jeanne Lefuel qui, de ses propres mains, faisait effrontément



tourner les tables, ne croyait pas elle-même aux esprits. La table était parfois lente à s'échauffer, mais elle finissait par se soulever. Comment eût-elle pu résister indéfiniment à la pression de tant de mains impatientes ? On interrogeait les esprits par la typtologie, c'est-à-dire en convenant avec eux soit de la valeur alphabétique, soit de la signification conventionnelle des coups frappés par la table. Un coup signifie *a*, deux coups *b*, trois coups *c*, etc. Et encore, un coup pour dire *oui*, deux coups pour dire *non*. Par ce moyen, les esprits nous faisaient des réponses dont quelques-unes n'avaient pas de sens, et ce n'étaient pas les plus mauvaises. Comme je me montrais surpris qu'ils se montrassent si bêtes, notre duègne, qui se nommait Thérèse Duflon, me fit une réponse assez raisonnable :

— Ce sont, dit-elle, les esprits des morts, et il ne suffit pas d'être mort pour avoir de l'esprit.

C'est ainsi que nous interrogeâmes vainement sur sa situation présente une cardeuse de matelas récemment décédée à Amiens. La pauvre âme, qui n'en avait jamais su beaucoup sur la vie, en savait encore moins sur la mort. Et c'était le cas de la plupart des âmes qui parlaient dans la table. Elle avait ses esprits familiers, dont un nommé Charlot, qui était fort mal embouché, et un certain Gonzalve, que mademoiselle Berger reconnaissait pour un amant qui lui était cher et qu'elle avait malheureusement perdu. Nous assistions avec beaucoup de sentiment à ces rencontres touchantes d'un mort et d'une vivante. Mais des coups frappés par un pied de table ne fournissent pas un langage assez riche à la passion, et Gonzalve nous ennuyait. Une de nos plus jolies actrices, nommée Rose-



monde, se jetait avec plus d'ardeur et de curiosité inquiète que les autres, et que mademoiselle Berger elle-même, dans la nécromancie, depuis qu'elle croyait avoir évoqué l'âme d'une petite fille nommée Luce qui, à sept ans, joua la comédie à l'Odéon et mourut, répétant ainsi le sort de l'enfant Septentrion qui dansa deux fois sur le théâtre d'Antipolis et plut. *Biduo saltavit et placuit*. Rosemonde obsédait Luce de questions sur sa vie terrestre, si brève, et sur son état présent. Luce ne parlait guère et restait peu. On faisait observer qu'elle frappait des coups beaucoup plus légers que les autres esprits, et que ses rapides apparitions étaient bien dans le caractère d'un enfant. Rosemonde à force de recherches se mit en rapport, par le moyen de la typtologie, avec une tante de Luce. Et, entre autres questions qu'elle fit à cette dame défunte, elle lui demanda de qui Luce était fille. Mal satisfaite des réponses de la tante, la curieuse Rosemonde, qui avait fini par connaître plusieurs membres trépassés de la famille de la petite Luce, mena une enquête longue et confuse, sans parvenir à distinguer entre la mère et la grand'mère de l'enfant. Et sa curiosité ne fut pas mieux contentée que celle des érudits qui voulurent savoir de qui sortait cette petite Menou de la troupe de Molière.

Malgré les plaisanteries les plus libres, les fraudes les plus grossières et les mystifications les moins dissimulées, qui ne cessaient pas durant la danse des tables, ces femmes, dont quelques-unes avaient de l'esprit, croyaient à la présence des morts dans cette grande salle éclairée de trois bougies, où, comme Ulysse chez les Cimmériens, nous faisons la Nékuia, tandis qu'autour de nous pen-



daient de vastes draperies d'ombre. Parfois, tout à coup, sans raison, prises de terreur, ces femmes s'enfuyaient éperdues, criaient et tourbillonnaient comme de grands oiseaux, se cherchaient et se repoussaient les unes les autres, s'empêtrant dans leurs jupes, tombaient, appelaient leur mère et faisaient des signes de croix. Et, cinq minutes après, c'était, autour de la table bondissante, des exclamations joyeuses, des cris de surprise et de grands éclats de rire. Et cela jusqu'à deux heures, deux heures et demie du matin.

Il me restait alors à reconduire Jeanne Lefuel rue d'Assas où elle demeurait. Ce n'était pas l'affaire d'un moment. Il fallait d'abord trouver un fiacre, opération pénible et chanceuse, surtout quand il pleuvait. Si l'on était heureux, au bout d'un quart d'heure ou de vingt minutes, on arrêtaient un sapin à rideaux rouges, monté par un vieux cocher à carrick, qui conduisait une harelle boiteuse, ou, pour parler plus proprement, un horrible canasson. Dans cet équipage, il fallait bien une heure pour atteindre les abords du Luxembourg. Je ne m'en plaignais pas. Nous étions seuls et la conversation était plus intime. Je lui parlais avec une entière confiance, un abandon complet et ce besoin de me livrer que j'éprouvais ardemment avec elle. Pour elle, elle conversait de ce qui la concernait, sans embarras, sans gêne aucune, mais elle était bien loin de tout dire et je sentais que, dans ses confidences les plus abandonnées, elle réservait une grande part de sa vie, de ses sentiments et de ses actions. C'était par prudence, sans doute; c'était aussi, je crois, qu'elle était détachée, au delà de ce qu'on peut imaginer, du passé et de l'avenir, et que pas une femme ne bornait



comme elle la vie au moment présent. Elle devait à cette disposition la paix du cœur. Elle ignorait les regrets et ne connaissait pas l'inquiétude. C'était une âme sereine comme le calme des mers.

Le fiacre s'arrêtait devant le 18 de la rue d'Assas. Quand on avait encore quelque chose à se dire, je renvoyais le cocher et montais jusqu'au troisième étage où était le petit appartement de Jeanne. Pour y parvenir on sonnait, mais de se faire ouvrir la porte cochère, là était l'œuvre, là était le labeur, comme dit Virgile. Après des efforts opiniâtres, à force d'agiter la sonnette et de frapper la porte du poing et du pied, on parvenait à réveiller le portier. Sésame s'ouvrait : et l'on était récompensé de sa peine. La chambre de la comédienne n'était pas riche ; un lit de fer, une commode de noyer et une armoire à glace en composaient tout l'ameublement ; mais elle était d'une propreté, d'une netteté parfaites. Jeanne ornait bizarrement les portes de son logis en y affichant des vers de sa façon, dans un cadre de fleurs peintes à l'aquarelle. Ces vers ne manquaient pas de grâce, mais il s'y trouvait des fautes de prosodie qui me choquaient. On ne les remarquerait pas aujourd'hui. Je vous conte des histoires d'un autre temps.

Un matin que je l'allai voir chez elle, je la trouvai cousant. De grandes lunettes rondes, montées en écaille, chaussaient étrangement son nez. Elle était entourée d'une quantité de vieilles petites boîtes, de vieux petits étuis qui révélaient une ménagère soigneuse. Et c'est ainsi que j'aime le plus me la rappeler.

Un an après notre rencontre, Jeanne Lefuel m'avait tranquillement oublié. Il me souvient toujours d'elle.



### XXX

## Le Bonheur de naître pauvre

**D**ANS la suite de mes années, la parole d'Hérodote que me cita M. Dubois m'est revenue bien souvent à l'esprit : « Sache que la pauvreté est l'amie fidèle de la Grèce. La vertu l'accompagne, fille de la sagesse et du bon gouvernement. » Je remercie la destinée de m'avoir fait naître pauvre. La pauvreté me fut une amie bienfaisante; elle m'enseigna le véritable prix des biens utiles à la vie, que je n'aurais pas connu sans elle; en m'évitant le poids du luxe, elle me voua à l'art et à la beauté. Elle me garda sage et courageux. La pauvreté est l'ange de Jacob : elle oblige ceux qu'elle aime à lutter dans l'ombre avec elle et ils sortent au jour de son étreinte les tendons froissés, mais le sang plus vif, les reins plus souples, les bras plus forts.

## LA VIE EN FLEUR

Ayant eu peu de part aux biens de ce monde, j'ai aimé la vie pour elle-même, je l'ai aimée sans voiles, dans sa nudité tour à tour terrible ou charmante.

La pauvreté garde à ceux qu'elle aime le seul bien véritable qu'il y ait au monde, le don qui fait la beauté des êtres et des choses, qui répand son charme et ses parfums sur la nature, le Désir.

« Elle est tout entière douloureuse la vie des hommes, et il n'est pas de trêve à nos souffrances. » Ainsi parle la nourrice de Phèdre et les soupirs de sa poitrine n'ont point été démentis. « Et pourtant, ajoute la vieille Crétoise, nous aimons cette vie, parce que ce qui la suit n'est que ténèbres sur lesquelles on a semé des fables. » On aime aussi la vie, la douloureuse vie, parce qu'on aime la douleur. Et comment ne l'aimerait-on pas ? elle ressemble à la joie, et parfois se confond avec elle.



## POSTFACE

CES souvenirs, qui font suite au livre du *Petit Pierre*, sont vrais en tout ce qui concerne les faits principaux, les caractères et les mœurs. Quand j'ai commencé de les remémorer, sans suite et sans ordre (dans *le Livre de mon ami* et dans *Pierre Nozière*), beaucoup de témoins de mon enfance vivaient encore, que je livrais au public; j'ai dû changer leurs noms et leurs conditions pour ne pas offenser leur orgueil ou leur modestie. Ces sentiments sont d'une sensibilité extrême chez les personnes assez heureuses pour vivre dans l'obscurité. La vue seule de leur nom dans un journal les émeut; éloge et blâme les troublent également quand ils sont divulgués. Mon père et ma mère me restaient. N'ayant que des louanges à leur donner, que

des actions de grâces à leur rendre, pour les leur faire agréer, me fallait-il encore les leur offrir voilées.

Ils reposent depuis longtemps tous deux, côte à côte, sous une pierre moussue, au bord du bois qui ombragea leur paisible vieillesse. Et maintenant que les années dévastatrices ont roulé abondamment leur torrent sur mon enfance, et tout emporté, je craindrais encore de froisser, par malencontre, ma piété filiale en quelque une de ses fibres qui plongent si avant dans le passé.

Je devais donc en user comme j'ai fait ou ne point publier ces historiettes de mon vivant, selon l'usage ordinaire de ceux qui écrivent leur vie ou des parties de leur vie. J'oserai dire, en me parant d'une splendide impropriété de langage, que presque tous les mémoires sont des mémoires d'outre-tombe. Mais je n'ai pas dédié « mes enfances » à la postérité, ni supposé un moment que la race future pût s'intéresser à ces bagatelles. Je crois à présent que tous tant que nous sommes, grands et petits, nous n'aurons pas plus de postérité que n'en eurent les derniers écrivains de l'antiquité latine, et que l'Europe nouvelle sera trop différente de l'Europe qui s'abîme à cette heure sous nos yeux, pour se soucier de nos arts et de notre pensée. N'étant pas prophète, je ne prévoyais pas la ruine effroyable et prochaine de notre civilisation quand, à trente-sept ans, au milieu du chemin de la vie, je transformai le petit Anatole en petit Pierre. Pour mon propre compte je ne fus pas fâché de changer sur le papier de nom et de condition. Je m'en trouvais plus à l'aise pour parler de moi, pour m'accuser, me louer, me plaindre, me sourire, me gronder à loisir. A Venise, au temps jadis, les habitants qui ne voulaient



point être abordés attachaient à un bouton de leur habit un masque grand comme la paume de la main, et avertissaient ainsi les passants de ne point les aborder. De même, ce nom supposé ne me déguisait pas, mais il marquait mon intention de ne pas paraître.

Ce déguisement me fut aussi très avantageux en ce qu'il m'a permis de dissimuler le défaut de ma mémoire qui est très mauvaise et de confondre les torts du souvenir avec les droits de l'imagination. J'ai pu combiner des circonstances pour remplacer celles qui m'échappaient. Mais ces combinaisons n'eurent jamais pour raison que l'envie de montrer la vérité d'un caractère; enfin, je crois que l'on n'a jamais menti d'une façon plus véridique. Jean-Jacques, dans un endroit de ses *Confessions*, a fait une déclaration assez semblable à celle-ci, autant qu'il me semble. Je dis que ma mémoire est très mauvaise. Il faut s'expliquer : la plus grande partie des images qu'elle a reçues s'y perd tout à fait, mais le peu qui y demeure est très net, et mon souvenir est un brillant musée.

Cette manière d'écrire sur mon enfance offre encore un avantage, qui est à mon sens le plus précieux de tous : c'est d'associer, si peu que ce soit, la fiction à la réalité. Je le répète : j'ai bien peu menti dans ces récits et jamais sur l'essentiel; mais peut-être ai-je assez menti pour enseigner et plaire. La vérité n'a jamais été regardée nue. Fiction, fable, conte, mythe, voilà les déguisements sous lesquels les hommes l'ont toujours connue et aimée. Je serais tenté de croire que sans un peu de fiction *le Petit Pierre* eût déplu; et c'eût été dommage, non pour moi qui suis sans désir, mais pour les âmes auxquelles il a insinué



de douces pensées et enseigné ces vertus sans éclat qui rendent heureux. Sans un peu de fiction, il ne sourirait point.

Pourtant, je n'affirme pas que ce déguisement soit sans inconvénient. Quelque parti qu'on prenne, il faut s'attendre à y trouver des conséquences fâcheuses. Mon confrère Lucien Descaves, avec son esprit de finesse et son grand sens du réel, montra un jour, en analysant *le Petit Pierre*, tout ce que mon père avait perdu à devenir médecin par ma fantaisie. Je conviens qu'il y a perdu une librairie, ce qui n'est pas peu pour un bibliophile comme Lucien Descaves. Mais ce que je sais mieux que personne, c'est que mon père n'avait nul attachement pour cette librairie que je lui ai ôtée. Dénué de tout esprit commercial, il était plus propre à lire ses livres qu'à les vendre. Son intelligence, toute métaphysique, ne considérait point les dehors des choses; il n'aimait point les livres pour leur figure et avait les bibliophiles en aversion. Je dirai, sans paradoxe, que le docteur Nozière, dans son cabinet, ressemble plus profondément à mon père, que mon père lui-même dans sa librairie. Ce que je lui ai retiré tenait de la fortune et je lui ai donné en échange ce qui s'accordait à sa nature. Je n'en ai pas moins supprimé une bouquinerie. Que Lucien Descaves veuille me le pardonner, en tenant compte que j'en ai ouvert une ailleurs pour Jacques Tournebroche. Descaves a signalé, je crois, ma faute la plus grave. J'espère que personne ne me fera un grief bien lourd d'avoir transféré le logis de mon parrain à cent pas de distance de la rue des Grands-Augustins, dans la rue Saint-André-des-Arts qu'habita Pierre de l'Estoile. Il y a



beaucoup de contemporains de mon enfance, dont je n'ai pas du tout dérangé les habitudes; il y en a plusieurs comme M. Dubois à qui j'ai gardé le nom, me contentant de lui retrancher un titre nobiliaire, que d'ailleurs il ne portait pas.

J'ai déjà dit que j'étais tenté de défier comme Jean-Jacques tout homme de se dire meilleur que moi. Je me hâte d'ajouter que je ne m'estime pas beaucoup pour cela. Je crois les hommes en général plus méchants qu'ils ne paraissent. Ils ne se montrent pas tels qu'ils sont; ils se cachent pour commettre des actes qui les feraient haïr ou mépriser et se montrent pour agir de manière à être approuvés ou admirés. J'ai rarement ouvert une porte par mégarde sans découvrir un spectacle qui me fit prendre l'humanité en pitié, en dégoût ou en horreur. Qu'y puis-je faire? Ce n'est pas bon à dire, mais je ne puis me retenir.

Cette vérité que j'aime passionnément, lui ai-je été toujours fidèle? Je m'en flattais tout à l'heure. Après mûre réflexion, je n'en jurerais pas. Il n'y a pas beaucoup d'art dans ces récits; mais peut-être s'en est-il glissé quelque peu; et qui dit art dit arrangement, dissimulation, mensonge.

C'est une question de savoir si le langage humain se prête parfaitement à l'expression de la vérité; il est sorti du cri des animaux et il en garde les caractères; il exprime les sentiments, les passions, les besoins, la joie et la douleur, la haine et l'amour. Il n'est pas fait pour dire la vérité. Elle n'est pas dans l'âme des bêtes sauvages : elle n'est point dans la nôtre, et les métaphysiciens qui en ont traité sont des lunatiques.

## LA VIE EN FLEUR

Tout ce que je peux dire c'est que j'ai été de bonne foi. Je le répète : j'aime la vérité. Je crois que l'humanité en a besoin ; mais certes elle a bien plus grand besoin encore du mensonge, qui la flatte, la console, lui donne des espérances infinies. Sans le mensonge, elle périrait de désespoir et d'ennui.



# LE PETIT PIERRE

---

## BIBLIOGRAPHIE

---

### A. Édition originale.

1. — Anatole France || de l'Académie Française || LE || PETIT PIERRE || Paris || Calmann-Lévy, Éditeurs || 3, rue Auber, 3.

Coulommiers. — Impr. Paul Brodard. In-18. Couverture jaune imprimée, reproduisant le titre, plus la mention : « *Majoration temporaire de 30 0/0 sur le prix de 3 fr. 50 c.* »

3 ff. n. ch. (faux titre, titre, dédicace); 338 pages (texte et table); 1 f. n. ch. (détail du tirage numéroté).

Ce tirage comprend : sous couverture glacée rouge sombre, 200 exemplaires sur hollandaise et 100 exemplaires sur papier impérial du Japon ; sous couverture bleue, 1 000 exemplaires sur papier vélin du Marais.

Paru le 9 janvier 1919.

### B. Publication antérieure.

Les 35 chapitres qui composent LE PETIT PIERRE ont paru, à l'exception de deux (XIII et XXXIV) dans la REVUE DE PARIS, au cours des années 1914, 1915 et 1918.

## BIBLIOGRAPHIE

Chapitre I. — *Incipe, parve puer, risu cognoscere matrem.*

REVUE DE PARIS, 1<sup>er</sup> juillet 1914, pp. 5-10 : LE PETIT PIERRE  
(4<sup>e</sup> partie) — IX [Même titre].

Chapitre II. — Les Temps primitifs.

REVUE DE PARIS, 15 juillet 1915, pp. 225-228 : LE PETIT PIERRE  
(Nouvelle série) — I [Même titre].

Ce chapitre est précédé de l'épigraphe et de l'avertissement suivants :

« Albe, mon cher pays et mon premier amour,  
Albe, où j'ai commencé de respirer le jour.

» CORNEILLE.

» Si, cédant à des conseils affectueux, je publie cette deuxième partie des souvenirs du *Petit Pierre*, à une heure où toutes nos pensées sont dédiées à la patrie, c'est que je crois que les esprits tendus vers de grandes choses ont parfois besoin de repos et qu'ils peuvent se distraire en lisant ces pages légères, qui respirent l'amour inné de la terre natale, en entendant cette voix d'enfant qui chante innocemment les louanges de la France. »

Chapitre III. — Alphonsine.

REVUE DE PARIS, 15 juillet 1915, pp. 228-230 : LE PETIT PIERRE  
(Nouvelle série) — II [Même titre].

Chapitre IV. — Le Petit Pierre est dans le journal.

REVUE DE PARIS, 15 juillet 1915, pp. 232-234 : LE PETIT PIERRE  
(Nouvelle série) — IV : « *Le Journal.* »

Chapitre V. — Les Effets d'un faux jugement.

REVUE DE PARIS, 15 juillet 1915, pp. 230-232 : LE PETIT PIERRE  
(Nouvelle série) — III [Même titre].

Chapitre VI. — Le Génie est voué à l'injustice.

REVUE DE PARIS, 1<sup>er</sup> janvier 1914, pp. 5-8 : LE PETIT PIERRE  
(1<sup>re</sup> partie) — I [Même titre].

Chapitre VII. — Navarin.

REVUE DE PARIS, 1<sup>er</sup> février 1914, pp. 487-491 : LE PETIT PIERRE  
(3<sup>e</sup> partie) — V [Même titre].

Chapitre VIII. — Comment il parut de bonne heure que je manquais du sens des affaires.

REVUE DE PARIS, 1<sup>er</sup> juillet 1914, pp. 11-18 : LE PETIT PIERRE  
(4<sup>e</sup> partie) — X [Même titre].



## BIBLIOGRAPHIE

### Chapitre ix. — Le Tambour.

REVUE DE PARIS, 15 janvier 1914, pp. 225-232 : LE PETIT PIERRE  
(2<sup>e</sup> partie) — III [Même titre].

### Chapitre x. — Une troupe comique étroitement unie.

REVUE DE PARIS, 1<sup>er</sup> février 1914, pp. 491-496 : LE PETIT PIERRE  
(3<sup>e</sup> partie) — VI : « *Rappart, Mitoufle, Dunois, Blanche de Castille et Jeannot.* »

### Chapitre xi. — La Charpie.

REVUE DE PARIS, 1<sup>er</sup> février 1914, pp. 496-499 : LE PETIT PIERRE  
(3<sup>e</sup> partie) — VII : « *24 février.* »

Tout le dernier alinéa (p. 94-95 de l'édition originale) ne se trouve pas dans le texte de la Revue. Mais il est déjà imprimé dans les premières épreuves du volume.

### Chapitre xii. — Les Deux Sœurs.

REVUE DE PARIS, 15 janvier 1914, pp. 233-235 : LE PETIT PIERRE  
(2<sup>e</sup> partie) — IV [Même titre].

### Chapitre xiii. — Catherine et Marianne.

Ce chapitre apparaît seulement sur les premières épreuves du volume, placard 33 et dernier, daté du 7 août 1918. (Voir ci-dessous section C, § d.)

### Chapitre xiv. — Le Monde inconnu.

REVUE DE PARIS, 15 mai 1918, pp. 225-230 : SOUVENIRS — II  
[Même titre].

### Chapitre xv. — M. Ménage.

REVUE DE PARIS, 15 juillet 1915, pp. 234-237 : LE PETIT PIERRE  
(Nouvelle série) — V [Même titre].

### Chapitre xvi. — Elle posa la main sur ma tête.

REVUE DE PARIS des 1<sup>er</sup> février 1914, pp. 500-502 : LE PETIT PIERRE (3<sup>e</sup> partie) — VIII : « *M. Morin* » et 15 juillet 1914, pp. 266-271 : LE PETIT PIERRE (5<sup>e</sup> partie) — XI : « *Elle posa la main sur ma tête.* »

Pour fondre en un seul ces deux chapitres, publiés à près de six mois d'intervalle par la REVUE DE PARIS, Anatole France a dû supprimer les douze premières lignes du second :

« Dans la société de mœurs douces et simples... pour une personne très méritante. »

## BIBLIOGRAPHIE

Chapitre xvii. — « Un frère est un ami donné par la nature. »

REVUE DE PARIS, 15 juillet 1914, pp. 271-279 : LE PETIT PIERRE  
(5<sup>e</sup> partie) — xii [Même titre].

Chapitre xviii. — La Mère Cochelet.

REVUE DE PARIS, 15 juillet 1915, pp. 237-238 : LE PETIT  
PIERRE (*Nouvelle série*) — vi [Même titre].

Chapitre xix. — Madame Laroque.

REVUE DE PARIS, 15 juillet 1915, pp. 239-244 : LE PETIT PIERRE  
(*Nouvelle série*) — vii [Même titre].

Chapitre xx. — « Ainsi bruyaient les dents de ces monstres infâmes... »

REVUE DE PARIS, 1<sup>er</sup> août 1914, pp. 450-454 : LE PETIT PIERRE  
(6<sup>e</sup> partie) — xiv [Même titre].

Ce chapitre est précédé, dans le n<sup>o</sup> de la REVUE DE PARIS qui le contient, d'un chapitre intitulé : « *Martin* » qui porte le n<sup>o</sup> xiii et n'a pas été repris en volume par Anatole France.

Comme il contient des indications d'un vif intérêt sur les circonstances qui ont pu incliner France à s'occuper, sa vie durant, des illuminés et des visionnaires (sans parler de l'énigme de Louis XVII), nous le reproduisons ci-dessous en appendice (Voir p. 578).

Chapitre xxi. — Le Papegai.

REVUE DE PARIS, 1<sup>er</sup> novembre 1918, pp. 5-16 : SOUVENIRS — v  
[Même titre].

Chapitre xxii. — L'Oncle Hyacinthe.

REVUE DE PARIS, 15 juin 1918, pp. 674-681 : SOUVENIRS — iii  
[Même titre].

Chapitre xxiii. — Bara.

REVUE DE PARIS, 15 juin 1918, pp. 681-683 : SOUVENIRS — iii :  
« *L'Oncle Hyacinthe*. »

Pour obtenir ce chapitre xxiii, Anatole France s'est contenté de détacher les dernières pages du chap. de la REVUE DE PARIS qui lui avait fourni le chapitre xxii. Il a dû, par suite, imaginer un titre indépendant pour le chapitre ainsi construit.

Chapitre xxiv. — Mélanie.

REVUE DE PARIS, 1<sup>er</sup> août 1914, pp. 454-457 : LE PETIT PIERRE  
(6<sup>e</sup> partie) — xv [Même titre].



## BIBLIOGRAPHIE

Chapitre xxv. — Radégonde.

REVUE DE PARIS, 1<sup>er</sup> août 1915, pp. 457-460 : LE PETIT PIERRE  
(*Nouvelle série* — 2<sup>e</sup> partie) — VIII [Même titre].

Chapitre xxvi. — Caire.

REVUE DE PARIS, 1<sup>er</sup> août 1915, pp. 453-456 : LE PETIT PIERRE  
(*Nouvelle série* — 2<sup>e</sup> partie) — VII [Même titre].

Ce n<sup>o</sup> VII est mis par erreur. Il y a deux chap. VII dans la *Nouvelle Série*. Celui-ci est le second.

Chapitre xxvii. — La Jeune héritière des Troglodytes.

REVUE DE PARIS, 1<sup>er</sup> août 1915, pp. 460-462 : LE PETIT PIERRE  
(*Nouvelle série* — 2<sup>e</sup> partie) — IX [Même titre].

Chapitre xxviii. — Vivre plusieurs vies.

REVUE DE PARIS, 1<sup>er</sup> août 1915, pp. 463-467 : LE PETIT PIERRE  
(*Nouvelle série* — 2<sup>e</sup> partie) — X [Même titre].

Chapitre xxix. — Mademoiselle Méréelle.

REVUE DE PARIS, 1<sup>er</sup> janvier 1914, pp. 8-15 : LE PETIT PIERRE  
(1<sup>re</sup> partie) — II [Même titre].

Chapitre xxx. — Fureur sacrée.

REVUE DE PARIS, 1<sup>er</sup> septembre 1915, pp. 5-10 : LE PETIT PIERRE  
(*Nouvelle série* — 3<sup>e</sup> partie) — XII [Même titre].

Chapitre xxxi. — Première rencontre avec la louve romaine.

REVUE DE PARIS, 1<sup>er</sup> septembre 1915, pp. 10-16 : LE PETIT PIERRE  
(*Nouvelle série* — 3<sup>e</sup> partie) — XIII [Même titre].

Chapitre xxxii. — Les Ailes de Papillon.

REVUE DE PARIS, 1<sup>er</sup> septembre 1918, pp. 5-9 : SOUVENIRS — IV  
[Même titre].

Chapitre xxxiii. — Divagation.

REVUE DE PARIS, 1<sup>er</sup> septembre 1918, pp. 9-11 : SOUVENIRS — IV  
[Même titre].

Chapitre xxxiv. — Collégien.

L'HOMME LIBRE, du lundi 5 mai 1913, 1<sup>re</sup> année, n<sup>o</sup> 1.

Chapitre xxxv. — Ma chambre.

REVUE DE PARIS, 1<sup>er</sup> septembre 1915, pp. 16-17 : LE PETIT PIERRE  
(*Nouvelle série* — 3<sup>e</sup> partie) — XIV : « *Comment j'eus une vie intérieure.* »



## BIBLIOGRAPHIE

### C. Manuscrits.

Une partie des brouillons du PETIT PIERRE, un index manuscrit des personnages, sur fiches, et une double série des épreuves du volume (premières épreuves et épreuves mises en pages) portant les corrections et les ajoutés autographes de l'auteur sont en la possession de M. Jacques Lion.

Ces documents, qui correspondent aux diverses étapes de la composition du livre, se subdivisent ainsi :

*a* — Brouillons; *b* — Fiches; *c* — Copie préparée pour l'impression du volume; *d* — Premières épreuves; *e* — Épreuves mises en pages.

*a*. Voici, classé par chapitres, le contenu de ce dossier, qui comprend environ cinquante pages manuscrites (notes, esquisses, fragments de rédactions ayant précédé la mise au net définitive) :

Chapitre I. — 1 feuillet grand format, notes et ébauches de rédaction relatives à la naissance, aux parents, au baptême, aux parrain et marraine du petit Pierre. On y lit, entre autres indications, le véritable nom de la marraine d'Anatole France : « *Larrade*, » accompagné de ces mots : « *grande amoureuse*. »

Chapitre II. — 1 feuillet grand format, premier brouillon du récit qui se lit aux pp. 15-17 de l'éd. orig.

Chapitre III. — 1 feuillet manuscrit faisant connaître un premier titre abandonné : « *Comment ma chère maman s'aperçut, un jour, que je manquais d'un sens nécessaire à la vie*. »

12 ff. dactylographiés. Abondamment corrigés de la main de France, ces ff. constituent la copie qui a servi pour la composition de cette nouvelle, lors de sa publication en revue.

Chapitre IX. — Trois pages de brouillons, correspondant aux pp. 63-67, 70-72 et 76 de l'éd. orig.

Chapitre X. — Une page grand format correspondant aux pp. 82-84 de l'éd. orig.

Chapitre XI. — Deux pages de brouillons, numérotées 2 et 3 (pp. 89-94 de l'éd. orig.) et donnant un texte fort différent de la rédaction définitive.

Chapitre XII. — Une page de brouillon (pp. 97-98 de l'éd. orig.).

Chapitre XIII. — 1 feuille de notes avec ébauches de rédaction.

Chapitre XVI. — Une page grand format, offrant une première rédaction du début du chapitre (pp. 127-129 de l'éd. orig.).



## BIBLIOGRAPHIE

Chapitre xvii. — Une page (titre); deux pp. de texte, dont l'une au crayon (pp. 147-148 de l'éd. orig.).

Chapitre xix. — Première rédaction du paragraphe relatif à mademoiselle Julie (pp. 166-167 de l'éd. orig.).

Chapitre xxi. — Une note de travail concernant l'Hôtel de Chimay :

« H. Chimay n° 19.

» En entrant, on passe dans un très long couloir voûté qui conduit dans une cour fermée de tous côtés, au fond par un corps de logis — 3 étages — relié à la maison à droite, à l'école des B. A. à gauche (Une mansarde qui a une poulie).

» Le Papegai s'est »

Une page grand format : premier état du texte qui se lit aux pp. 193-195 de l'éd. orig.

Une page de brouillon faisant connaître, en partie, un épisode de la capture, dont rien n'a été conservé :

[— *Ne faites pas attention, dit notre jeune guide; elle dit cela tous les jours. Elle*]

— [*Ne faites pas cela*] Il ne faut pas vous détruire, mademoiselle, lui dit Simon de Nantua. Vous n'en avez pas le droit. Votre vie n'est pas à vous, elle est à Dieu qui vous l'a donnée et à la société dont vous faites partie. N'attendez pas à vos jours, madame Adrienne. Ce serait un crime.

[*Le jeune garçon nous avertit de ne pas nous émouvoir, que mad.*] Le jeune garçon nous avertit qu'elle en disait autant tous les jours et n'en faisait pas moins ses trois repas par jour sans compter les verres qu'elle prenait à la crèmerie et qu'en conséquence il ne fallait pas s'émouvoir.

Cependant Simon de Nantua ne cessait pas de ramener à la sagesse et à la résignation cette pauvre âme égarée et de réclamer le perroquet de la comtesse Michaud.

— Ah! reprit la [*femme*] désespérée [*qu'importe un*] je veux mourir. Je suis abandonnée. Je veux mourir. Quant à votre perroquet, il est [*allé*] retourné dans la maison du quai et il est entré par une fenêtre. Mais [*qu'importe*] par pitié laissez-moi mourir! Par une fenêtre du troisième. Oh! mourir, mourir!

Dans l'escalier le jeune garçon me demanda à voix basse si je n'avais pas une cigarette à lui donner. [*Je n'en*] je lui répondis [*ingénument*] que je n'en avais pas.

— Alors, fit-il, donne-moi deux sous.

— Je n'ai pas deux sous, lui répondis-je. Je n'ai qu'une pièce de cinq francs que ma tante Chausson m'a donnée pour ma fête.

— Eh! bien, donne-la-moi.



## BIBLIOGRAPHIE

Je la lui donnai.  
[Et rejoignant Simon de Nantua m'attachai éperdument à sa vieille redingote.]

Au verso de ce feuillet se lit un titre, qui, peut-être, se rapporte au contenu du recto : « *Le jeune garçon de la rue des Cannettes.* »

Chapitre xxii. — A. Quatre fragments manuscrits, correspondant aux pp. 208, 211-212, 214, 217-218 de l'éd. orig.

B. 12 feuillets dactylographiés, portant quelques corrections de la main de France (ff. 1, 3, 5, 7, 8 et 12). Aux ff. 8 et 11 sont collés des papillons portant l'un 6, l'autre 7 lignes manuscrites de France. La marge entière du f. 12 est occupée par un ajouté manuscrit. Ces ff. constituent la copie qui a servi pour la composition de la nouvelle, lors de sa publication par la REVUE DE PARIS.

C. Extrait de la REVUE DE PARIS du 15 juin 1918 (pp. 673-688). Aux pp. 675, 677, corrections autographes de France.

Chapitre xxv. — Deux ff. grand format. L'un fournit un premier brouillon du début du chapitre, qui s'appelait d'abord : « *Julie,* » et commençait par ces mots : « Nous étions encore dans l'accablement de l'affaire Gomboust... » L'autre correspond aux pp. 241-242 de l'éd. orig. La question : « Comment la trouves-tu, François ? » s'y lit : « Comment la trouves-tu, Noël ? » On sait que, tout comme *François*, *Noël* est l'un des prénoms du père d'Anatole France.

Trois fragments de feuillets (pp. 240, 240, 241 de l'éd. orig.).

Chapitre xxvi. — Une page de notes et d'ébauches de développements (pp. 246-248 de l'éd. orig.); un fragment de feuillet (p. 245); enfin, le brouillon d'un développement, où l'auteur parle du petit Pierre à la troisième personne :

« [Sa mère excepté]

» Par bonheur pour lui, il conciliait cette disposition avec l'idée qu'il avait que les grandes personnes l'emportaient sur lui par l'expérience et la connaissance. Mais c'est peut-être les animaux qui lui inspiraient le plus de confiance. Il croyait en leur génie. Leurs actes lui inspiraient une grande admiration et parfois une terreur sacrée. Ils l'étonnaient.

» [Une fois] Et comme ils ne parlaient pas, il ne les trouvait jamais ridicules. Supérieurs aux êtres parlants qui disaient des choses risibles.

» Enfin, il n'y avait, peu s'en fallait, que les bêtes qu'il ne trouvât pas bêtes.

» Caire. — Perdu, il le rencontre, Caire le ramène — »  
(En marge :) « Sens de l'orientation. »



## BIBLIOGRAPHIE

Chapitre xxvii. — Six fragments de feuillets (pp. 253-255 de l'éd. orig.).  
On y relève, parmi nombre d'autres, cette variante :

« Enfin, pour tout dire d'un mot, elle était fétichiste. Par un phénomène qu'on nomme régression, le fétichisme de ses aïeux de l'âge de pierre reparaissait en elle et, comme eux, elle créait spontanément des fables, des mythes, toute une mythologie. Telle est mon hypothèse : elle est savante ; mais, entre nous, je ne la crois pas très [*soutenable*] bonne et peut-être Justine brisait-elle la vaisselle parce qu'elle était [*très*] une étourdie et violente. »

Chapitre xxx. — Trois ff. manuscrits correspondant aux pp. 286-291 de l'éd. orig.

Chapitre xxxi. — Un fragment de feuillet (p. 296 de l'éd. orig.).

Chapitre xxxii. — Trois feuillets manuscrits. L'un deux est couvert de notes à l'encre bleue. Clément Sibille s'y appelle Émile Monette. Les deux autres, de grand format et numérotés 1 et 3, sont des brouillons très poussés, qui correspondent aux pp. 305-307 et 309-312 de l'éd. orig.

Chapitre xxxiii. — Un feuillet grand format écrit recto-verso.

Plans. — A cet ensemble s'ajoute un feuillet grand format, présentant, sur chacune de ses faces, un projet de répartition des chapitres. Le premier prévoit 22 chapitres ; le second 31, suivis d'une *conclusion*.

Ce second projet envisage l'utilisation de nouvelles qui seront, en définitive, réservées pour LA VIE EN FLEUR, bien que la plus récente ait paru en revue avant la fin de 1915. Ce sont : « On ne donne pas assez. » — « Mouron. » — « Mort de Madame Laroque. » — « Monsieur Dubois. » — « Il n'est si belle rose. »

b. Pour échapper au risque de se perdre dans la foule des personnages qu'il mettait en scène en rédigeant ses souvenirs d'enfance, puis de jeunesse, Anatole France prit soin de se confectionner un jeu de fiches, dont chacune fût consacrée à l'un de ses héros.

Ces fiches, qui intéressent également la rédaction du PETIT PIERRE et de LA VIE EN FLEUR, sont au nombre de 65 et généralement très brèves :

« Augris, tailleur, rue du Bac. » — « Caire, chien. » — « Cécile la couturière. » — « Dupont (Marcelle). Marraine. »

Mais certaines constituent des biographies en raccourci :

« Bargouiller (V<sup>e</sup>), matelassière, Passage du Dragon. Mère d'Alice et de Firmin. » — « Caumont (M<sup>r</sup>) libraire — a 3 mentons. Caumont (Madame),



## BIBLIOGRAPHIE

femme du libraire, très belle, assiste à ma naissance. Leurs enfants : Octave [*plus âgé que moi*], M<sup>lle</sup> Mathilde, fait de la charpie avec sa mère en février 48. » — « Chausson — la tante. Née à Angers. Mariée à Angers. Habite Angers. » — « Cochelet (Céline). Hideuse. Son amour du roi. Pose pour Gérard. » — « Gomboust (Adelestan). Ress. à Fouché. Société de l'Eau de Saint-Firmin. »

D'autres enfin consignent un avertissement, une inquiétude : « Bricou (Adelestan), libéral, réclame la réforme; changer le prénom en Fulgence. » — « Caumont (Mlle Noémi), née avec des oreilles pointues qui remuaient. Peut-être celle appelée ailleurs *Mathilde*? » — « Nozière (D<sup>r</sup> François). Mettre le prénom du c<sup>t</sup> du récit. »

c. Dix-sept feuillets de la copie préparée pour l'impression du volume. Ils sont constitués par des découpures du texte de la REVUE DE PARIS, montées sur papier grand format. Les titres courants au crayon ou à l'encre, la pagination et les corrections à l'encre noire sont de la main d'A. France.

Détail : « *Les Temps primitifs*, » ff. 2 et 3; « *le Journal*, » 1 f. (entier); « *Vivre plusieurs vies*, » f. 4; « *Fureur sacrée*, » ff. 1, 2, 3, 4, 5 et 6 (entier); « *Première rencontre*, » ff. 2, 3, 4 et 5; « *Comment j'eus une vie intérieure*, » ff. 1 et 2 (entier); « *les Malheurs de la fille des Troglodytes*, » f. 1.

d. Jeu complet des premières épreuves imprimées du PETIT PIERRE, corrigées de la main d'Anatole France et présentant de nombreux ajoutés manuscrits. Ce jeu se compose de 30 placards, numérotés de 1 à 21 et de 25 à 33, les placards manquants ayant été, selon toute vraisemblance, annulés.

Les placards 1 et 2 portent la date du 16 février 1918; le pl. 3, celle du 18 février, les pl. 4, 5, 6, 7, 8, celle du 19 février; les pl. 9 et 10, celle du 20; le pl. 11, celle du 22; le pl. 12, 13, 14, 15, celle du 25 février; les pl. 16 et 17, celle du 1<sup>er</sup> mars; le pl. 18, celle du 2; les pl. 19 et 20, celle du 5; le pl. 21, représenté seulement par le début de la col. 1, celle du 6 mars 1918.

Les placards 1 à 21 fournissent le texte de xxviii chapitres numérotés de 1 à xix et de xxi à xxix, le n° xxi ayant été pris par erreur pour le n° xx, qui a été omis. Ces xxviii chapitres correspondent respectivement aux actuels chapitres :

I, II, III, V, IV, VI, VII, IX, VIII, X, XI, XII, XV, XVI, XVII, XVIII, XIX, XX, XXVI, XXIV, XXV, XXVII, XXVIII, XXIX, XXX, XXXI, XXXIV, XXXV et dernier.

Les placards, qui s'arrêtaient à la date du 6 mars 1918, avec le n° 21, reprennent le 5 avril, mais avec le n° 25, sans que le vide représenté par leur numérotage corresponde à une lacune quelconque du texte. A étudier



## BIBLIOGRAPHIE

les projets de plans décrits ci-dessus (même section, § a, fin), on est conduit à supposer que les placards annulés contenaient la composition des chapitres que France avait d'abord songé à recueillir dans *LE PETIT PIERRE*, mais qu'il s'est enfin décidé à ne publier que dans un livre ultérieur.

L'étendue des placards 25 à 33, qu'ils aillent isolément ou par paires, est exactement mesurée sur celle des chapitres qu'ils reproduisent. Et ces derniers chapitres ne comportent eux-mêmes aucun numéro d'ordre. Visiblement, ils sont destinés à être, au gré de l'auteur, éparpillés à travers le livre — composé déjà, — qu'ils doivent grossir plutôt que terminer.

Voici, en effet, le détail de leur contenu :

Placard 25 — 5 avril 1918 — « Le Monde inconnu » (qui fournira le chap. xiv).

Placards 26 et 27 — 6 avril 1918 — « L'Oncle Hyacinthe » (qui fournira le chap. xxii).

Placards 28 et 29 — 8 avril 1918 — « Le Papegai » (qui fournira le chap. xxi).

Placard 30 — 8 avril 1918 — « Les Ailes de Papillon » (qui fournira le chap. xxxii).

Placard 31 — 2 mai 1918 — « Bara » (qui fournira le chap. xxiii).

Placard 32 — 2 mai 1918 — « Divagation » (qui fournira le chap. xxxiii).

Placard 33 — 7 août 1918 — « Catherine et Marianne » (qui fournira le chap. xiii).

Les placards 7, 20, 25, 26, 27 et 33 sont particulièrement importants par leurs corrections. Collés aux placards 26 et 27, trois papillons ajoutent au texte imprimé 9, 8 et 11 lignes manuscrites. France y utilise le système, qui lui est familier, de renvoi par doubles croquis (buste de dandy, moulin à vent, etc.). Les marges du placard 33 offrent plusieurs essais de rédaction du même passage.

e. Épreuves mises en pages. Un volume in-12, relié plein maroquin bleu, plats intérieurs maroquin olive (*Canape et Corriez*) — 338 pages, portant en marge les corrections autographes d'Anatole France.

A la p. 1, timbre de l'impr. Paul Brodard, portant la date : « 24 août 1918. » En haut, la demande : « Une épreuve corrigée, s. v. p. Anatole France. »

Entre les pages 222-223, deux feuillets manuscrits montés sur onglets, donnant la rédaction définitive d'un paragraphe de 20 lignes biffé sur l'épreuve. Entre les pp. 256-257, 3 feuillets manuscrits, donnant le texte de la note qui figure au bas de la p. 235 de l'éd. orig. P. 336, une page manuscrite remplaçant, par un développement inédit de douze lignes, les deux



## BIBLIOGRAPHIE

dernières lignes imprimées : « Elle m'inspira le goût de l'étude, du travail et de la méditation. » (Croquis de renvoi = une feuille de lierre.) La table des matières présente comme corrections une transposition de chapitres et deux changements de titres.

Sous chemise séparée, mais complétant la documentation fournie par la mise en pages, sept feuillets manuscrits, de format in-4° et in-f° :

1 f., projet de disposition pour la dédicace ;

3 ff., table (postérieure à l'impression de la mise en pages et donnant, à la réserve d'un titre modifié, le groupement définitif des chapitres) ;

3 ff. couverts de notes manuscrites : derniers changements à faire subir au texte du volume. La pagination à laquelle chacune de ces notes renvoie est celle des épreuves mises en pages, qui diffère de la pagination définitive. Prises au cours d'une ultime révision, elles sont assez exactement datées, un des feuillets étant constitué par le verso d'une lettre adressée à France le 1<sup>er</sup> septembre 1918, un autre par le n° de « LA VÉRITÉ » du dimanche 15 septembre 1918. Rappelons que la mise en pages porte le timbre du 24 août. A se reporter au texte de l'éd. orig., on constate que la presque totalité des corrections envisagées ont été faites.

Il résulte de l'ensemble de documents, très exceptionnellement réunis, dont on vient de lire la description, que la série complète des états du PETIT PIERRE, comportant chacun une couche nouvelle de corrections, peut s'établir de la façon suivante :

A. Brouillons.

B. Mise au net par Anatole France.

C. Copie dactylographiée ayant servi de copie pour l'impression dans la REVUE DE PARIS.

D. Texte de la REVUE DE PARIS ayant servi de copie pour l'impression en volume.

E. Premières épreuves du volume.

F. Mise en pages du volume.

G. Dernière épreuve réclamée par Anatole France.

### D. Éditions modernes.

2. — LE PETIT PIERRE, d'Anatole France. Un volume in-8° raisin illustré de 10 eaux-fortes en couleurs au repérage gravées par Pierre Brissaud. Tiré à 535 exemplaires numérotés sur japon ancien, japon impérial, vélin de Hollande, vélin de Rives. Les Éditions d'art Devambez, 23, rue Lavoisier, Paris, 1923.



## BIBLIOGRAPHIE

3. — LE PETIT PIERRE. Un vol. in-18, sous couverture bleue, tiré sur papier Outhenin-Chalandre. Paris, Calmann-Lévy, éditeurs. Avril 1924.

### E. Deuxième édition originale.

4. — Anatole France || de l'Académie Française || LE || PETIT PIERRE || Édition revue et corrigée par l'auteur || Paris || Calmann-Lévy, Éditeurs || 3, rue Auber, 3 || 1928.

Un vol. in-8° imprimé sur vélin blanc des Papeteries du Marais et tiré à 2 300 exemplaires, tous numérotés.

5 ff. n. ch. (2 ff. blancs, faux titre, titre, dédicace); 302 pp. (texte et table); 2 ff. blancs n. ch.

Imprimé par Paul Brodard, Coulommiers, en mars 1928. Paru le 30 mars.

## UN CHAPITRE INÉDIT DU PETIT PIERRE

(Voir *Bibliographie*, section B, chap. xx, p. 568.)

# LE PETIT PIERRE

## XIII

### Martin

MÉLANIE, qui était de Gallardon en Beauce, parlait, quand elle le voulait bien, du laboureur Martin, qu'elle avait connu au pays. Mais si on l'interrogeait sur cet homme, elle ne répondait pas. Voici, autant qu'il m'en souviennne, ce qu'elle disait de Martin :

— C'était un bon homme et sage, de haute taille, d'une belle figure, et qui avait un peu de bien. Un jour il vit descendre dans son champ un ange porté sur de grandes ailes blanches, vêtu d'une longue redingote dorée et coiffé d'un chapeau de haute forme. L'ange lui ordonna



## BIBLIOGRAPHIE

d'aller vers le roi et de l'avertir de ne se point faire sacrer parce qu'il n'était point vrai roi et héritier du roi Louis XVI.

Et Mélanie ajoutait :

— Je ne crois point que les anges viennent, comme autrefois, sur la terre, ni s'entretiennent avec les hommes. Pour nos péchés ils n'y viennent plus. Mais le laboureur Martin était de bonnes mœurs et entendu en toutes choses, comme en témoigna M. le curé de Gallardon. Pour que l'on n'en ignore, le curé de Gallardon avait nom Perruque. Martin alla voir le roi aux Tuileries; l'on ne sait l'entretien qu'ils eurent ensemble. Mais le roi ne se fit point sacrer.

Et après une longue méditation, Mélanie terminait ainsi son étrange récit :

— Il est de fait que Louis XVIII n'était point vrai roi, car le petit dauphin, fils de Louis XVI, avait été enlevé du Temple dans un cheval de bois et conduit à l'armée de Charette, et il est encore vivant à l'heure qu'il est.

Cette histoire m'intéressa passionnément et, dès que je sus à peu près former mes lettres, j'en fis une pièce de théâtre qui a été perdue par l'injure du temps, des hommes et de l'auteur.

# LA VIE EN FLEUR

---

## BIBLIOGRAPHIE

---

### A. Édition originale.

1. — Anatole France || de l'Académie Française || LA || VIE EN FLEUR || Paris || Calmann-Lévy, Éditeurs || 3, rue Auber, 3 || 1922.

Coulommiers. Impr. Paul Brodard. In-18. Couverture rouge brique imprimée, reproduisant le titre, plus la mention : « *Prix : 6 fr. 75 c.* » 2 ff. n. ch. (faux titre et titre), II pp. (Préface); 352 pages (texte et table).

Le tirage de luxe comprend, sous couverture glacée rouge sombre, 200 exemplaires sur hollandaise et 100 ex. sur papier impérial du Japon, plus : mille exemplaires, sous couverture bleue, tirés sur papier vélin du Marais.

Paru le 5 juillet 1922.

### B. Publication antérieure.

La préface, les 30 chapitres et la postface, qui composent LA VIE EN FLEUR, ont paru, à l'exception des trois chapitres I, VII et VIII, dans la REVUE DE PARIS au cours des années 1915, 1916 et 1921.

*Préface.* — REVUE DE PARIS, 15 juin 1921, pp. 675-676 :

LA VIE EN FLEUR — « *Avis à nos lecteurs.* »



## BIBLIOGRAPHIE

Chapitre I. — On ne donne pas assez.

FÉMINA, 1<sup>er</sup> décembre 1913 (n° de Noël) — [Même titre.] Conte inédit, illustré par Boutet de Monvel.

Chapitre II. — Les malheurs de la fille des Troglodytes.

REVUE DE PARIS, 1<sup>er</sup> septembre 1915, pp. 17-21 : LE PETIT PIERRE (*Nouvelle série*, 3<sup>e</sup> partie) — xv [Même titre].

Chapitre III. — L'école buissonnière.

REVUE DE PARIS, 15 décembre 1916, pp. 677-687 : SOUVENIRS — I [Même titre].

Chapitre IV. — Madame Laroque.

REVUE DE PARIS, 1<sup>er</sup> août 1915, pp. 467-470 : LE PETIT PIERRE (*Nouvelle série*, 2<sup>e</sup> partie) — xi [Même titre].

Chapitre V. — Monsieur Dubois.

REVUE DE PARIS, 1<sup>er</sup> octobre 1915, pp. 461-466 : LE PETIT PIERRE (*Nouvelle série*, 4<sup>e</sup> partie) — xviii [Même titre].

« M. Dubois » est fait de la première moitié seulement du chap. xviii de la REVUE DE PARIS, la seconde devant, sous le titre de « Baccalauréat, » former le chap. xii.

Chapitre VI. — La bifurcation.

REVUE DE PARIS, 15 juin 1921, pp. 676-683 : LA VIE EN FLEUR — I [Même titre].

Chapitre VII. — Mouron pour les petits oiseaux.

LA VIE HEUREUSE, 5 décembre 1913 (N° de Noël) — Même titre, suivi de la mention : « Conte. »

Chapitre VIII. — Romantisme.

LA VIE FÉMININE, n° de Noël 1916. Même titre. Illustrations de Basté.

Chapitre IX. — Prestiges.

REVUE DE PARIS, 1<sup>er</sup> octobre 1915, pp. 449-455 : LE PETIT PIERRE (*Nouvelle série*, 4<sup>e</sup> partie) — xvi : « Prestige. »

Chapitre X. — Vaine amitié.

REVUE DE PARIS, 1<sup>er</sup> octobre 1915, pp. 455-461 : LE PETIT PIERRE (*Nouvelle série*, 4<sup>e</sup> partie) — xvii : « Amitié. »

## BIBLIOGRAPHIE

- Chapitre xi. — Églé.  
REVUE DE PARIS, 1<sup>er</sup> novembre 1915, pp. 10-13 : LE PETIT PIERRE  
(*Nouvelle série*, 5<sup>e</sup> partie) — xx [Même titre].
- Chapitre xii. — Baccalauréat.  
REVUE DE PARIS, 1<sup>er</sup> octobre 1915, pp. 466-469 : LE PETIT PIERRE  
(*Nouvelle série*, 4<sup>e</sup> partie) — xviii : « M. Dubois. »
- « Baccalauréat » est fait de la seconde moitié du chapitre de la  
REVUE DE PARIS dont France a déjà tiré son chapitre v.
- Chapitre xiii. — Comment je devins académicien.  
REVUE DE PARIS, 15 juin 1921, pp. 686-693 : LA VIE EN FLEUR  
— i [Même titre].
- Chapitre xiv. — Dernière journée de collège.  
REVUE DE PARIS, 15 juin 1921, pp. 693-694 : LA VIE EN FLEUR  
— i [Même titre].
- Chapitre xv. — Le choix d'une carrière,  
REVUE DE PARIS, 15 juillet 1921, pp. 229-238 : LA VIE EN FLEUR  
— ii [Même titre].
- Chapitre xvi. — Monsieur Ingres.  
REVUE DE PARIS, 15 juillet 1921, pp. 238-239 : LA VIE EN FLEUR  
— ii [Même titre].
- Chapitre xvii. — L'appartement de M. Dubois.  
REVUE DE PARIS, 1<sup>er</sup> novembre 1915, pp. 13-22 : LE PETIT PIERRE  
(*Nouvelle série*, 5<sup>e</sup> partie) — xxi : « Monsieur Dubois. »
- Chapitre xviii. — Il n'est si belle rose...  
REVUE DE PARIS, 1<sup>er</sup> novembre 1915, pp. 22-24 : LE PETIT PIERRE  
(*Nouvelle série*, 5<sup>e</sup> partie) — xxii [Même titre].
- Chapitre xix. — Les taquineries de M. Dubois.  
REVUE DE PARIS, 15 juin 1921, pp. 694-696 : LA VIE EN FLEUR  
— i [Même titre].
- Chapitre xx. — Apologie de la guerre.  
REVUE DE PARIS, 15 juin 1921, pp. 684-686 : LA VIE EN FLEUR  
— i : « Apologie de la guerre par M. Dubois. »
- Chapitre xxi. — Réflexions sur le bonheur.  
REVUE DE PARIS, 15 juillet 1921, pp. 225-228 : LA VIE EN FLEUR  
— ii [Même titre].



## BIBLIOGRAPHIE

Chapitre xxii. — Mon parrain.

REVUE DE PARIS, 1<sup>er</sup> novembre 1915, pp. 5-10 : LE PETIT PIERRE  
(*Nouvelle série*, 5<sup>e</sup> partie) — xix [Même titre].

Chapitre xxiii. — Divagations.

REVUE DE PARIS, 15 septembre 1921, pp. 232-236 : LA VIE EN FLEUR  
— iii [Même titre].

Chapitre xxiv. — Philippine Gobelin.

REVUE DE PARIS, 15 décembre 1915, pp. 725-729 : LE PETIT  
PIERRE (*Nouvelle série*. Fin) — xxiii [Même titre].

Chapitre xxv. — Le chemin de Bagdad.

REVUE DE PARIS, 15 décembre 1915, pp. 730-734 : LE PETIT  
PIERRE (*Nouvelle série*. Fin) — xxiv [Même titre].

Chapitre xxvi. — La douleur de Philippine Gobelin.

REVUE DE PARIS, 15 décembre 1915, pp. 734-740 : LE PETIT PIERRE  
(*Nouvelle série*. Fin) — xxv [Même titre].

Chapitre xxvii. — Marie Bagration.

REVUE DE PARIS, 15 juillet 1921, pp. 239-247 : LA VIE EN FLEUR  
— ii [Même titre].

Chapitre xxviii. — « N'écris pas. »

REVUE DE PARIS, 15 septembre 1921, pp. 236-242 : LA VIE EN  
FLEUR — iii [Même titre].

Chapitre xxix. — Le théâtre des Muses.

REVUE DE PARIS, 15 septembre 1921, pp. 225-232 : LA VIE EN  
FLEUR — iii [Même titre].

Chapitre xxx. — Le bonheur de naître pauvre.

REVUE DE PARIS, 15 décembre 1915, p. 740 : LE PETIT PIERRE  
(*Nouvelle série*. Fin) — xxvi [Sans titre].

*Postface*. — REVUE DE PARIS, 15 septembre 1921, pp. 243-246 : LA VIE  
EN FLEUR — iii [Même titre].

### C. Manuscrits.

a. M. Jacques Lion possède, en 163 feuillets manuscrits, dont 8 sont  
écrits également au verso, une partie des brouillons de LA VIE EN FLEUR.  
L'analyse qui suit ne peut faire état des innombrables variantes, ni même

## BIBLIOGRAPHIE

de tous les inédits révélés par ces brouillons. Elle permettra néanmoins d'entrevoir combien un tel dossier est important pour la connaissance de l'œuvre.

*Préface.* 2 feuillets. — Sur l'un, citation du Comte de Caylus, extraite de ROCHEBLAVE, p. 37, et précédée d'un titre abandonné : « *Au matin de la Vie.* » Sur l'autre, développement en partie non repris :

« Sur les vices des hommes, il était fort borné : son innocence le...  
» Ce qu'il concevait le moins, c'était l'avarice, et c'est assez dire qu'il n'avait pas la clef du monde, puisque l'avarice gouverne toutes les actions humaines. En retour, sans être très intelligent, il avait un sens très vif de la bêtise humaine. Il la découvrait sans peine et tantôt s'en irritait ou s'en désolait, s'en scandalisait même, tantôt s'en amusait et s'en réjouissait. Tout petit qu'il était les hommes lui »

(Le feuillet qui supporte ces lignes se raccorde à celui dont on a pu lire ci-dessus le contenu, *Bibliographie* du PETIT PIERRE, section C, § a, ch. xxvi.)

Chapitre III. — 3 feuillets et 3 fragments de ff.

De trois esquisses successives d'un même développement une partie n'a pas été reprise (p. 40 de l'éd. orig.) :

« Mais j'hésite à croire au crime de Marsyas quand je lis ces vers élégants que le poète Archias mit dans la bouche des nymphes de Phrygie : « Malheureux ! te voilà suspendu à ce pin sombre où les vents agitent ta dépouille velue. Aussi pourquoi as-tu provoqué Apollon à une lutte inégale, ô Satyre habitant des rochers de Cellènes ? Et nous, Nymphes, nous n'entendrons plus comme jadis sur les monts Phrygiens les doux sons de ta flûte. » Au reste, pour ce qui est du satyre de Cellènes je vous renvoie à M. Salomon Reinach qui en a savamment traité. Quant à Monsieur Crottu, etc. »

Dans un premier brouillon, A. France avait transcrit sans retouche l'épigramme d'Archias, telle que la lui fournissait la traduction de l'*Anthologie Grecque* publiée par Hachette en 1863. On la trouve ici déjà légèrement stylisée. Elle a disparu du 3<sup>e</sup> brouillon, très différent lui-même du texte définitif.

Une page de notes énumère les analogies que présentait le Paris de 1850 avec le Paris de Boileau (p. 46 de l'éd. orig.) :

« Les chats — les souris et les rats — greniers — le coq — un serrurier — les maçons — les boutiques qui s'ouvrent — les cloches.  
[En marge :] » voleurs — incendie — enterrement — rues barrées. »



## BIBLIOGRAPHIE

Chapitre iv. — 1 feuillet. Début du chap. (pp. 58-59 de l'éd. orig.).

Chapitre vi. — 25 feuillets et 3 fragments de ff. Brouillons et notes de travail.

Celles-ci, particulièrement instructives, se répartissent en deux groupes : les unes concernent les diverses réformes qu'eût à subir l'Université au cours des années 1852, 1863, 1864, et les mobiles qui, selon France, inspirèrent les réformateurs ; les autres sont constituées par des extraits pris dans un ouvrage de l'astronome Babinet, où France a puisé tous les éléments de la conférence à laquelle assiste le Petit Pierre.

Une feuille, couverte de notes sommaires, permet d'imaginer au dénouement de la crise de conscience que traverse le jeune France d'autres causes que celle que le romancier a invoquées :

« Bifurcation.

» Le camarade plus âgé — Nous nous grisons au petit Véfour — Les Sciences — boussole — Uranie. — La dame qui sort du restaurant — Uranie — Le lendemain (trouver les circonstances : amour, poésie, lyrisme, peut-être chants, danses chez ??), je me décide pour les lettres — Les jours suivants, même alternative. »

Dans un premier état du récit de la conférence, le goût de M. Danquin pour les ballons était commenté en ces termes :

» ... L'idée d'entendre M. Vernier le remplissait d'allégresse. Mon parrain aimait l'archéologie préhistorique à laquelle il avait consacré sa vie ; c'était un conjugal amour. Il aimait les ballons d'un amour adultère, et j'étais un enfant des romantiques qui savait que l'amour adultère est le plus fort. Aussi n'éprouvais-je pas de surprise en entendant les grelots de la folie tinter dans le gosier de mon parrain. Il espérait voir bientôt des ballons dirigeables... »

Les dernières lignes du chapitre amenaient un développement, très raturé, sur l'Europe « en proie aux Barbares ». Il se terminait par ces mots :

« Hélas ! quand donc les peuples établis sur les ruines de l'empire romain relèveront-ils l'autel de la Paix ? Pour moi, je compte parmi les plus hautes joies de ma vie l'étude et la contemplation des beaux débris que nous ont laissés Rome et la Grèce. »

Chapitre viii. — 13 feuillets et fragments de ff. Brouillons et notes remplis de détails non utilisés. La visite que le jeune Nozière fait au logis de Marc Ribert se présentait d'abord sous cette forme :

« ... Mon père se rendit seul dans la chambre de M. Ribert, qui était souffrant, et l'on m'introduisit dans le cabinet de travail fort

## BIBLIOGRAPHIE

étroit, qu'un meuble étrange occupait dans toute sa longueur. C'était une armoire en chêne, vitrée, à trois corps, à panneaux en ogives et à corniche crénelée. Sur [*les six montants qui*] la façade du meuble, entre les trois portes vitrées, se dressaient en armes et casque en tête, sur une console et sous un pinacle, six petits chevaliers portant des lances démesurées. Et [*c'étaient ces lances qu'on voyait d'abord*] ces lances hérissaient terriblement la façade d'un meuble qui, d'ordinaire, se montre moins formidable : c'était la bibliothèque de M. Marc Ribert. Ce l'était si bien, qu'on y voyait un Bottin, *les Mystères de Paris*, ainsi que des numéros de revue et des volumes jaunes fatigués et penchés.

» S'il faut dire la vérité, je fus transporté d'admiration à la vue de cette bibliothèque et me promis d'en avoir une semblable quand l'âge et la fortune me le permettraient.

» Abîmé dans la contemplation des petits chevaliers, le bruit d'une porte qu'on ouvrait me fit tourner la tête et j'aperçus dans l'ombre d'un couloir une jeune fille blonde en peignoir blanc, qui [*me parut trop belle pour appartenir à ce monde. Elle*] à ma vue poussa un léger cri et disparut, me laissant dans le doute si c'était une jeune fille véritable ou un sylphe. [*Son apparition enchantait tout le*]. L'enchantement de cette apparition se répandit sur moi-même et tout ce qui m'entourait. La bibliothèque gothique en fut transfigurée et je crus

» Quand mon père revint me prendre, j'étais fou. Et, ayant eu le malheur de voir sur le quai Voltaire une lithographie représentant Ophélie »

Une page est couverte de colonnes de mots empruntés au vocabulaire romantique ou définissant des attitudes et des préoccupations chères aux romantiques.

Sur un feuillet de notes, à côté d'une définition du romantisme, d'une citation de Th. Gautier, d'un portrait de M. Danquin tenant en une ligne : « Mon parrain = Jérôme Paturot, » ce fragment de dialogue :

« ... les bottes !

» — les bottes.

» — Monsieur, si vous ôtez les bottes, vous supprimez du même coup les                    de l'histoire de France. »

Sur un autre, précédé de la mention : « Sa fille. — Un mal mystérieux, » ce trait, également non utilisé :

« ... un petit volume cartonné en bleu tendre, un *Atala*. Les feuillets en étaient coupés en ciseaux d'une façon si bizarre, inintelligible, les angles

» Il portait sur la garde                    anglaise : Céline Ribert.

» La pauvre jeune fille a perdu la raison.

» Un chagrin d'amour, dit ma mère. »



## BIBLIOGRAPHIE

Chapitre ix. — 2 fragments de ff. (pp. 130 et 132 de l'éd. orig.).

Chapitre xi. — 4 fragments de ff. (pp. 151-152, 153-154, 154, 155 de l'éd. orig.).

Chapitre xiii. — 9 feuillets et 3 fragments de ff. — Manuscrit à peu près complet du chapitre (pages 1, 2, 3 (fragm.), 4, 5, 6, 7, 8 (fragm.) et 9). Première mise au net très poussée et comportant de nombreuses variantes.

Chapitre xv. — 12 feuillets, dont l'un est écrit recto-verso, et 5 fragments de ff. — Brouillons à différents degrés d'avancement, pour la plupart assez peu éloignés de l'état définitif.

Chapitre xvii. — 2 feuillets grand format (p. 204, pp. 219-220 de l'éd. orig.). Dans l'ébauche correspondant à la p. 204, ce trait non repris :

« Il n'aimait pas Bossuet, sans se croire obligé d'aimer Fénelon. Evêque pour évêque, il préférerait Huet. »

Dans le brouillon des pp. 219-220, divers détails également abandonnés :

« ... Tu le retrouveras dans beaucoup de tableaux du temps, dans une des trois Grâces du B<sup>on</sup> Regnault... »

« ... le plus beau modèle de cette époque, où il y en avait tant de beaux..., » etc.

Chapitre xix. — 4 feuillets (pp. 228, 230, 232, 234 de l'éd. orig.).

Chapitre xx. — 6 ff. grand format. — Brouillons.

Chapitre xxi. — 5 ff. grand format. — Brouillons.

Chapitre xxii. — 1 f. grand format, présentant une première rédaction du développement qui occupe les pp. 248-252 de l'éd. orig.

Chapitre xxiii. — 10 ff. grand format : Un premier brouillon complet, très éloigné de la rédaction définitive et dont les pages sont numérotées de 1 à 5; un second brouillon, partiel (pp. 2, 3, 4, 6), offrant une rédaction plus rapprochée du texte actuel, mais cependant distincte de lui. Dans le premier brouillon, les considérations sur la sensibilité des plantes occupent toute la p. 3. Le second brouillon, qui les restreint, y introduit de notables variantes.

« Sentent-elles? On le nie. On dit qu'elles n'ont pas d'organes pour cela. Qu'en sait-on? Elles craignent la douleur. Elles sentent le péril et tâchent de l'éviter. Elles connaissent la volupté. Avec des organes mieux faits pour l'amour que les nôtres, comment seraient-elles insensibles?... »

## BIBLIOGRAPHIE

Développement sur l'homme (cf. p. 261, l. 19, de l'éd. orig.) :

« Se fût-il contenté des végétaux, comme il l'aurait pu peut-être, comme certains des siens l'ont fait, il aurait encore obéi à cette loi que [la] vie se nourrit de la vie et il aurait subi l'obligation affreuse qu'une puissance incompréhensible a imposée à tout ce qui vit sur la terre... »

Développement sur la vie universelle (premier brouillon) :

« ... Que sont ces gouttes de lumière? Chacune est le centre d'un système, un soleil autour duquel gravitent, invisibles pour nous, des mondes obscurs comme les nôtres... [10 lignes]... Mange-t-on dans ces innombrables mondes comme on mange dans le nôtre? Cette idée me fut si horrible que je n'osais plus regarder ni la terre ni les espaces infinis qui l'environne[nt]. Les planètes de notre système sont peut-être habitées. Si la vie s'y entretient comme dans le nôtre par le dévouement, si au gémissment d'un monde atroce répondent de toutes parts les gémissements de myriades de mondes aussi atroces, qui sommes-nous donc, misérables hommes, pour supporter un moment de plus la vie, l'abominable vie? »

Une ligne du même brouillon fournit cette source (cf. p. 258, l. 21, de l'éd. orig.) :

« Je retrouvais dans la bouche divine du [satyre] ce que m'avait enseigné peu de jours avant Charles Llyell dans sa géologie. »

[variante :] « Charles Llyell, que je lisais quelques jours auparavant, m'avait enseigné des vérités »

Chapitre xxiv. — 1 feuillet grand format : notes et esquisses ; 1 fragment de feuillet. Celui-ci (p. 244 de l'éd. orig.) développe une digression non reprise :

« ... Si mon cher parrain était encore vivant et me voyait écrire conformément à l'orthographe usuelle le nom de la rue où il mena une vie tranquille et studieuse [*et non sans dignité il me dirait :*] le digne homme me dirait de corriger bien vite ma faute et d'écrire *arcs* et non point *arts*, cette voie devant son nom aux arcs ou arceaux de l'église Saint-André. Il aurait raison ; mais il y a des heures où l'on n'a pas le [*cœur de braver l'usage*] courage de professer des opinions singulières. [*Je ne me suis tant attiré d'ennuis pour avoir pensé*] »

Chapitre xxvii. — 13 feuillets (dont 12 in-f<sup>o</sup>) et 2 fragments de ff. Ces feuillets, numérotés de 1 à 9 et comportant des doubles (deux ff. 4, deux ff. 5, deux ff. 5 bis), offrent une série à peu près ininterrompue des brouillons de ce chapitre.



## BIBLIOGRAPHIE

A noter, dans la masse des variantes :

Propos de M. Milsent (p. 299 de l'éd. orig., dernière ligne) :

[*Elle est familière et distante. Le monde*] On lui donne plusieurs amants. »

Retour de Pierre Nozière (p. 301, l. 25, *ibid.*) :

« J'étais accablé. Je le fus plus encore quand, rentré dans la maison paternelle, je ne la reconnus plus. Elle m'était devenue étrange, me paraissait d'une laideur] insupportable et je ne savais pas ce que j'y venais faire. [*Et le petit Spartacus en bronze contre lequel Justine*] Et comme si tous mes sentiments étaient pervertis je [*regardais mes parents avec indifférence*] ne trouvais rien à dire à mes parents... »

Le récit de la première visite à Marie Bagration faisait une plus grande place au décor :

« J'entrai. Mes pieds enfonçaient dans des tapis épais... etc. »

L'amie de Marie Bagration (p. 308, l. 18, *ibid.*) :

« ... [une dame]... qu'elle appelait Nathalie, qu'elle embrassa et qu'elle traita avec une extrême familiarité. C'était [*évidemment*] certainement une Russe ; qui pouvait avoir 35 ans. Elle était superbe de corps, taillée en force. Sa face camuse [*et massive n'en était que plus*] ses pommettes saillantes lui donnaient quelque chose de la beauté hardie des faunes de la statuaire antique.

(Au-dessous, dans un cercle tracé à l'encre :) « Natalie Scherer. »

Les promenades de Pierre Nozière (p. 309, l. 8, *ibid.*) :

« Je puis le dire car c'est bien vrai : j'emmenais avec moi son fantôme que je ne distinguais pas d'elle et cette compagnie de délices

» Nous nous asseyions sur l'herbe. Et elle était plus elle que pendant mes visites. La bacchante que je devinais en elle se montrait, mais elle gardait dans la volupté cet air sérieux et sombre qui lui (surchargé par : y) donnait tant de prix... »

Second entretien avec M. Milsent (p. 306, l. 12, *ibid.*) :

« Monsieur Milsent me demanda si je l'avais revue. Je lui [*répondis*] qu'oui avec une indifférence affectée et que j'avais trouvé chez elle le vieux monsieur Viardot.

» — C'est un bien aimable homme, dit M. Milsent, et très original. La dernière fois que je l'ai vu, il déplorait [*le jour le plus funeste pour*

## BIBLIOGRAPHIE

*l'Europe*] le jour où le monde musulman avec ses arts et sa philosophie avait reculé devant la barbarie franque<sup>1</sup>. Vous avez dû voir beaucoup de monde chez Marie Bagration. Mais elle ne sait pas recevoir. C'est une sauvage.

» Ma vie enchantée dura 6 mois, jusqu'au 6 [*janvier*] Mai 18<sup>\*\*</sup>. Le jour qui précéda s'écoula pour moi comme les autres jours, sans trouble, sans émotion. Marie Bagration m'accompagna en fantôme dans les bois de Meudon. Le lendemain j'appris par le journal que Marie Bagration était morte. »

La mort de Marie Bagration (p. 310, l. 9, *ibid.*) :

« — Sa mère était folle, me dit M. Viardot, et son père, le général Denissoff, s'est suicidé.

» Après un long silence [*il ajouta*] : « Il y a sans doute, ajouta-t-il, une cause déterminante. Mais on ne la connaît pas.

» Alexandre, qui, depuis quelques minutes, couché dans un fauteuil, pianotait sur le bord d'une table, dit d'une voix

» — Et que voulez-vous qu'elle soit, sinon l'amour ? Mais il y a bien des sortes d'amour.

» Et je songeai seulement alors qu'elle était perdue pour moi, que je ne la reverrais plus dans les bois de Meudon, qu'elle errait et pour toujours dans la forêt de myrtes où se cachent dans l'ombre les victimes de l'amour :

*Hic quos dirus amor crudeli tabe peredit...* »

Pour expliquer « l'impassibilité qu'elle avait constamment montrée de son vivant » (p. 311, l. 1, de l'éd. orig.), ces deux raisons, non retenues :

« ... soit qu'elle fût peu communicative, soit qu'elle eût un secret à garder... »

Chapitre xxix. — 19 feuillets, dont 2 écrits recto-verso, et 4 fragments de feuillets. Ensemble des notes et des brouillons ayant précédé la rédaction définitive. Les développements non repris y sont particulièrement nombreux, France ayant écrit ces pages d'abondance, et les ayant emplies d'historiettes et chargées de détails entre lesquels il n'eut ensuite qu'à choisir. L'histoire des répétitions de *Lysistrata*, telle qu'il la rédigea d'abord, permet mieux qu'une autre de se rendre compte du travail de substitution et d'élagage auquel France s'est livré :

« ... Il n'y avait que préférences dans la compagnie. Mon inclination serait allée à [*Cécile*] [*Marie*] Jeanne Desvallières, qui risquait de passer

1. Le trait que France prête ici à M. Viardot a été mis en définitive dans la bouche de M. Dubois (p. 230 de l'éd. orig.).



## BIBLIOGRAPHIE

inaperçue parce que, sur la scène, sa voix ne portait pas et que ses traits, trop fins, se voyaient mal. Aussi n'avait-elle pas d'ennemies. Elle avait de l'esprit, plus de lettres que les autres et faisait de jolis vers incorrects : cela ne paraîtrait pas aujourd'hui. Nous nous liâmes assez vite et fûmes tout de suite familiers. Si vous y voyez du mal, je vous dirai, comme le maréchal d'Hocquincourt au père Cannay : « Voulez-vous que j'aime comme un sot ? Ce n'est bon qu'une fois. » Les répétitions furent troublées par la rivalité terrible de Marie Neveux, qui faisait *Lysistrata*, et de Gilberte Monge, qui faisait *Lampito*. Celle-ci, qui suivait *Thalie* au théâtre, s'inspirait volontiers de *Melpomène* dans la vie. Ayant un jour déjeuné avec Marie Neveux, elle se trouva incommodée et accusa sa rivale de l'avoir empoisonnée. De telles accusations sont si fréquentes chez les femmes de théâtre qu'on n'y fait pas attention. Gilberte Monge se plaignait de douleurs d'entrailles. Qu'elle eût été empoisonnée, elle n'en doutait pas. Mais elle ignorait par [quel] poison et savait seulement que c'[était] un poison terrible. A la première de *Lysistrata*, un acteur, ayant manqué une réplique, eût mis Marie Neveux dans un embarras terrible, si Gilberte Monge n'y avait suppléé avec une présence d'esprit et une habileté singulière par une autre réplique, qui permettait à sa rivale d'enchaîner. Monge s'était montrée magnanime. Elle ne voulut pas l'être à demi et pardonna à la criminelle son lâche dessein. Elle lui prêta un chapeau pour je ne sais quelle cérémonie et consentit d'une âme magnanime à manger avec elle. Après la dernière représentation de *Lysistrata*, qui fut, je crois, la cinquième, car les pièces ne duraient pas longtemps dans un théâtre qui n'était connu que des parents et des amis de ceux qui jouaient, les acteurs offrirent à souper aux comédiennes. A ce souper, on imagina d'ouvrir entre elles un concours de salade de pommes de terre. Chacun s'y prit à son goût et selon son génie. Je donnai la préférence à la salade de Jeanne Desvallières qui était à l'anchois. Celle de Joséphine Massart, la doyenne, avait une pointe d'ail. La salade de Gilberte Monge était à l'huile et aux harengs, la salade [de] Marie Neveux était au citron. C'est celle-ci qui fut couronnée. Gilberte Monge n'accepta pas de bon cœur le jugement. Elle trouvait trop de recherche à ce plat. Marie Neveux lui répliqua qu'il est permis de préférer un plat recherché à un plat aussi vulgaire que des harengs saurs à l'huile pour tout potage. Les deux rivaless se brouillèrent sur l'heure et la seconde querelle parut plus grave que la première. »

La rue dans laquelle Anatole France loge Jeanne Desvallières (qui deviendra Jeanne Lefuel) est successivement la rue de Fleurus, la rue Vavin, la rue d'Assas.

Un premier projet de dénouement tenait en ces mots :

« ... Cette heure se passait bien vite. Notre théâtre était ouvert pendant les mois de Décembre, Janvier et Février et jouait trois pièces par saison.

» [*En Décembre*] A la saison suivante, Jeanne Desvallières ne fit plus partie de notre troupe. Je la revis encore. Mais le charme était rompu. »



## BIBLIOGRAPHIE

Autre projet :

« ... Je passai dans le petit logement de la rue Vavin des heures délicieuses. Elles durèrent peu. Nous nous aperçûmes tous deux en même temps, et bien vite, que la vie, telle qu'elle nous était faite à l'un et à l'autre, ne nous unissait pas. »

*Postface.* 9 feuillets. — Sur l'un, qui débute par ces mots : « *Suite de l'avis au lecteur qui prendra peut-être le titre de préface,* » une série de considérations sur la guerre et les gouvernements qui l'ont conduite. Un autre concerne l'Allemagne. Les 7 pages restantes présentent des brouillons de premier jet.

*Table.* 1 feuillet in-4°. Cette table prévoit seulement XVIII chapitres, compris entre un *Avis au lecteur* et une *Postface*.

Aux 171 pages manuscrites, qui viennent d'être décrites, s'ajoutent : 20 ff. dactylographiés (chap. VI = 2 ; chap. VII = 18), copie préparée pour l'impression dans la REVUE DE PARIS ;

8 ff. imprimés (chap. IV = 2 ; chap. IX = 6), texte de la REVUE DE PARIS, avec titres courants de la main d'A. France, formant la copie préparée pour l'impression du volume ;

1 fragment d'épreuve imprimée (chap. VI), qui diffère également du texte de la revue et du texte du volume.

b. « *Romantisme* » (LA VIE EN FLEUR, chap. VIII). Manuscrit entièrement de la main d'Anatole France, paginé et signé par lui.

Sur les 13 feuillets qui le constituent, 6 sont des papiers à lettres grand format (27 × 21 cm.) de l'Hôtel Wagram, utilisés au verso seulement. En frontispice, photographie d'A. France prise à l'Hôtel Wagram, dans la chambre que l'écrivain occupait lorsqu'il mit au net cette nouvelle.

A la suite du ms., le n° de Noël 1916 de LA VIE FÉMININE, qui publia « *Romantisme* » pour la première fois.

Reliure plein maroquin bleu, doublé de maroquin gris à filets, gardes de soie grise ; étui maroquin bleu (*Marius Michel*).

Comme tout le dossier précédent (§ a), ce manuscrit appartient à M. Jacques Lion.

c. M. Lucien Psichari possède un dossier composé de brouillons de LA VIE EN FLEUR pour la plupart relatifs au personnage de M. Dubois. Cet ensemble est particulièrement précieux par le nombre de pages inédites qu'il renferme et par la qualité de ces pages.

A certaines il est difficile d'assigner une place :



## BIBLIOGRAPHIE

« Mon désir et mon orgueil étaient de penser comme M. Dubois ; mais je n'y réussissais pas toujours, quelque soin que j'y pris. Comme, en classe, nous expliquions le vi<sup>e</sup> livre de l'*Énéide*, je fus profondément touché de la mélancolie majestueuse qui y était répandue. Quand le vieil Anchise tira de l'ombre la foule des illustres Romains destinés à la vie et fit paraître, pour terminer ce cortège prophétique, le jeune Marcellus, que les dieux ne feraient que montrer à la terre, je fus agité des plus généreuses émotions.

» *Manibus date lilia plenis.*

» Mais quand, revenant du collège, je vis dans la boutique d'un marchand la gravure du tableau de M. Ingres, qui représente Octavie, mère de Marcellus, s'évanouissant en entendant Virgile lire les vers consacrés au souvenir de ce fils mort à 18 ans, mon cœur battit à grands coups dans ma poitrine.

» L'orgueil m'insinua de communiquer à M. Dubois mes impressions que je croyais de nature à le disposer en ma faveur. Il n'en fut rien.

» Il aimait pourtant Ingres et Virgile, mais sa critique ne désarmait jamais.

» — Virgile, me dit-il, offre assez de beaux vers pour te dispenser d'admirer les flatteries du poète à la maison d'Auguste.

» On a dit que le morceau sur Marcellus fut payé 10 sesterces le vers. On ne sait si c'est vrai ; mais c'est déjà trop qu'on l'ait pu dire. Quant à l'Octavie de Ingres, elle est belle et digne du souvenir qu'a laissé cette illustre Romaine, femme de Marcellus, puis d'Antoine. Rome l'admirait ; il est vrai qu'on l'opposait à Cléopâtre et qu'elle

[un blanc]

» Il reprit :

» — Auguste était un méchant homme [*Les historiens antiques sont peu croyables. Mais je Il paraît bien qu'il a*], cruel et  
Mais il gouverna sagement le monde et assura aux hommes cinq siècles de paix. Quel homme vertueux fut un tel bienfaiteur de l'humanité? »

D'autres inédits se localisent aisément :

Chapitre v. — 2 feuillets grand format.

Feuillet 1 (p. 65, l. 14, de l'édition originale) :

» Ma chère maman répliqua assez raisonnablement qu'il fallait bien pourtant qu'Homère, tout Homère qu'il était, eût appris en quelque endroit et de quelque manière ce qu'il lui fallait savoir pour faire des vers.

» Sur quoi survint un petit homme très savant, M. Desbouis, qui avait honte de son savoir (la pudeur a quelquefois de ces hontes qui lui font cacher de beaux objets) et qui [Ces 3 lignes biffées].

» Sur quoi M. Dubois trouva une défaite dans [*une vieille plaisanterie assez sotte*] un jeu de mots assez sot sur ce grammairien si savant en déclinaisons et qui toutefois ne put décliner l'autorité de la mort.

*Declinare tamen non potuit tumulum.* » [Ces 5 lignes également biffées.]



## BIBLIOGRAPHIE

f. 2. — Notes pour le portrait de M. Dubois (*voir* : p. 65-66 de l'éd. orig.).

« Il était long, droit, roide  
» Son maintien  
» Et sa redingote vert bouteille  
» Mais on sentait que la gravité n'était pour lui qu'un vêtement.  
» Il portait des lunettes bleues. Cachaient ses yeux bleus qui pleuraient et ses paupières enflammées.  
» Il paraissait aussi âgé qu'il était et pourtant il ne me donnait pas l'idée d'être dans une extrême vieillesse (Raconter ma première impression de la vieillesse). C'est peut-être qu'à 75 ans il n'était pas vieux. On naît enfant, adulte ou vieillard et l'on garde son âge toute sa vie.  
» La première fois que (α) je fus frappé de voir les de l'âge, ce fut, dans la pension Saint-Joseph, sur un condisciple qui ne pouvait pas avoir plus d'onze ans, car cette institution ne gardait pas d'élèves plus âgés. C'était, penché sur un pupitre voisin du mien, un corps maigre, un visage aride, des yeux éraillés, des mains qui semblaient déformées par dix ans d'un dur travail, un long pouce en spatule. Oh! qu'il me parut vieux! J'avais deux ans de moins que lui et je me demandais avec effroi s'il était possible qu'on devint tel que je le voyais. »

(α). Ici France s'interrompt pour noter, par provision, en un alinéa isolé par des blancs, la réflexion que voici :

« Peut-être était-il vieux, ayant déjà épuisé la plus grande partie de sa vie. »

Chap. xxviii. — 27 feuillets grand format. Brouillons, à différents degrés de développement, de la totalité du chapitre.

I. Critique de l'idée de progrès (pp. 314 et sqq. de l'éd. orig.) :

f. 4      » ... Attendons un peu et nous verrons peut-être les admirateurs du progrès se casser le nez. Il suffirait pour cela d'une catastrophe, d'une guerre. En guerre, nous avons fait du progrès, je le reconnais, depuis Homère et même depuis les Romains. Nous tuons plus et plus vite. Les guerres de Napoléon sont à cet égard le chef-d'œuvre. Il ne faut pas désespérer. Nous ferons mieux encore et peut-être qu'une prochaine guerre, poussée un peu trop rudement, fera sombrer dans la misère et la barbarie l'Europe entière. »

Autre esquisse (f. 5) :

» Les guerres des princes ont causé de grands maux. Les guerres des peuples en causent de plus terribles, et la Révolution française a inauguré des mœurs de guerre qui perdront l'Europe si elle n'y remédie pas. Le peuple met, quand il se bat, des haines inconnues aux armées



## BIBLIOGRAPHIE

des princes, souvent composées de mercenaires. La jeunesse des peuples s'y jette tout entière (A). C'était une bagatelle que les guerres de Frédéric auprès de celles de Napoléon.

(A). Le pis est que les peuples, persuadés que leurs haines sont justes, s'y entêtent, et les guerres deviennent de plus en plus cruelles.

### II. L'aptitude au bonheur (p. 320, l. 3, de l'éd. orig. *Variante*) :

- f. 14. « ... Je croirais que les êtres médiocres, qui font la masse, ont une plus grande aptitude au bonheur que les individus supérieurs et inférieurs. Et ce n'est pas la seule ressemblance de ceux-ci à ceux-là. Si l'on y prend garde, on est surpris de voir que, sur beaucoup de points, le génie et l'imbécillité se touchent. »

### III. « N'écris pas » (pp. 320 et sqq. de l'éd. orig.).

Dans un premier état, représenté par deux feuillets (ff. 15 et 16), M. Dubois n'est pas nommé, et les conseils qu'il donne au jeune Nozière sont mis dans la bouche d'un inconnu, entendu en rêve :

« ... Ce soir-là, j'enveloppai lentement un manuscrit dans un papier et je m'endormis. Un homme qui se trouvait là je ne sais comment, qui paraissait bonhomme, m'adressa des paroles pressantes dont je compris trop tard la sagesse pour en profiter.

» — Brûle ce cahier, me dit cet inconnu qui savait ma vie. Brûle-le » etc.

Le f<sup>o</sup> 16 présente, en fin de page, une ébauche de développement rédigé au passé :

« Sur toutes ces routes, il avait rencontré l'envie et toutes les furies dont elle est escortée. Jamais h. de lettres n'avait essuyé tant d'outrages, sans autre crime que de grands talents et l'ardeur de les signaler.

» On croyait être ses rivaux en se montrant ses ennemis. Ceux qu'en passant il foulait aux pieds l'insultaient encore dans la fange. Le plus grand des biens, le repos, lui fut inconnu. »

### IV. La mort de M. Dubois (ff. 24, 25, 26).

Le f. 24 contient un premier récit de cette mort. Il s'achève par ces lignes, dont les dernières, non reprises, sont d'une conséquence telle, qu'elle suffit à expliquer leur abandon :

« ... Au-dessus de cette tête puissante, j'aperçus cette Céline de Gérard, qui m'avait enseigné [*ce que devient la beauté*] la plus grande horreur de la terre. Je reportai ma vue sur le mort, qui était d'une beauté terrible, et je songeai que cet homme, sans dessein,

## BIBLIOGRAPHIE

négligemment, avec indifférence, m'avait pétri de ses mains puissantes et que, dussé-je vivre aussi longtemps que lui, je resterais sa créature. »

Au dos d'une enveloppe, timbrée de Versailles, 1<sup>er</sup> août 1921, et adressée à la Béchellerie, ces simples notes :

« Gouvernante. — Clorinde vieille — 2<sup>e</sup> étage sur la cour — sans parents, sans amis. — rue S<sup>te</sup>-Anne — Céline — Psyché — Gérard. »

Au dossier relatif à M. Dubois viennent s'ajouter 6 feuillets qui se répartissent ainsi :

1 f. portant cet essai de titre : « *Commentarii de vita mea, sive de rebus ad me pertinentibus* » ;

1 page de notes pour les chap. VII, X et XIII : liste des condisciples du petit Pierre : Morlot, Laboriette, Chazal, Isambart, Sauvigny, Maxime Denis, etc., chaque nom étant accompagné d'indications destinées à caractériser le personnage ;

1 projet de plan, comportant seulement 11 chapitres, compris entre un *Avis* et une *Postface* ;

1 page du brouillon du chap. XIII (correspondant aux pp. 165-167 de l'éd. orig.) ;

1 page du brouillon du chap. XIV (correspondant aux pp. 178-179 de l'éd. orig.) ;

1 page du brouillon du chap. XXI (correspondant aux pp. 242-243 de l'éd. orig.).

d. Le jeu de fiches décrit dans la *Bibliographie* du PETIT PIERRE (section C, § b) englobe également les personnages de LA VIE EN FLEUR. Certaines révèlent des intentions qu'il serait difficile de pénétrer sans leur secours (« Guerrier (Élise) τριβ. ») ; d'autres, des projets qui n'ont pas été suivis d'exécution : « Pélissier — mettre un dialogue à la fin quand il est pivrot. »

### D. Éditions modernes.

2. — LA VIE EN FLEUR, d'Anatole France. Un vol. in-8° raisin, illustré de 10 eaux-fortes originales en couleurs au repérage, gravées par Pierre Brissaud. Tiré à 585 exemplaires numérotés, sur japon ancien, japon impérial, vélin de Hollande, vélin de Rives. Les Éditions d'art Devambez, 23, rue Lavoisier, Paris. Paru en septembre 1924.



## BIBLIOGRAPHIE

3. — LA VIE EN FLEUR. Paris, Calmann-Lévy, éditeurs. Un vol. in-8° imprimé sur vélin blanc des Papeteries du Marais et tiré à 2 200 exemplaires, tous numérotés. Imprimé par Paul Brodard en août 1922. Paru en 1924.
4. — LA VIE EN FLEUR. Paris, Calmann-Lévy, éditeurs. Un vol. in-18, sous couverture bleue, tiré sur papier Outhenin-Chalandre. « Collection bleue. » Paru le 7 novembre 1927.

Ces deux dernières éditions reproduisent strictement la pagination de l'édition originale.

# TABLE

---

## LE PETIT PIERRE

---

I. — <i>INCIPE, PARVE PUER, RISU COGNOSCERE</i> <i>MATREM</i> . . . . .	5
II. — LES TEMPS PRIMITIFS . . . . .	15
III. — ALPHONSINE . . . . .	21
IV. — LE PETIT PIERRE EST DANS LE JOURNAL . . .	27
V. — LES EFFETS D'UN FAUX JUGEMENT . . . . .	31
VI. — LE GÉNIE EST VOUÉ A L'INJUSTICE . . . . .	35
VII. — NAVARIN . . . . .	41
VIII. — COMMENT IL PARUT DE BONNE HEURE QUE JE MANQUAIS DU SENS DES AFFAIRES . . . .	47
IX. — LE TAMBOUR . . . . .	61
X. — UNE TROUPE COMIQUE ÉTROITEMENT UNIE .	73
XI. — LA CHARPIE . . . . .	81
XII. — LES DEUX SŒURS . . . . .	89
XIII. — CATHERINE ET MARIANNE . . . . .	93
XIV. — LE MONDE INCONNU . . . . .	99
XV. — MONSIEUR MÉNAGE . . . . .	107
XVI. — ELLE POSA LA MAIN SUR MA TÊTE . . . . .	113
XVII. — « <i>UN FRÈRE EST UN AMI DONNÉ PAR LA NA-</i> <i>TURE</i> ». . . . .	123
XVIII. — LA MÈRE COCHELET . . . . .	137



## TABLE

XIX. — MADAME LAROQUE ET LE SIÈGE DE GRAN-VILLE. . . . .	141
XX. — « AINSI BRUYAIENT LES DENTS DE CES MONSTRES INFAMES » . . . . .	151
XXI. — LE PAPEGAI . . . . .	157
XXII. — L'ONCLE HYACINTHE . . . . .	175
XXIII. — BARA . . . . .	187
XXIV. — MÉLANIE . . . . .	191
XXV. — RADÉGONDE . . . . .	199
XXVI. — CAIRE . . . . .	205
XXVII. — LA JEUNE HÉRITIÈRE DES TROGLODYTES . . . . .	211
XXVIII. — VIVRE PLUSIEURS VIES. . . . .	217
XXIX. — MADEMOISELLE MÉRILLE . . . . .	225
XXX. — FUREUR SACRÉE. . . . .	237
XXXI. — PREMIÈRE RENCONTRE AVEC LA LOUVE ROMAINE. . . . .	245
XXXII. — LES AILES DE PAPILLON. . . . .	255
XXXIII. — DIVAGATION. . . . .	263
XXXIV. — COLLÉGIEN . . . . .	267
XXXV. — MA CHAMBRE. . . . .	279

## LA VIE EN FLEUR

PRÉFACE. . . . .	285
I. — ON NE DONNE PAS ASSEZ. . . . .	287
II. — LES MALHEURS DE LA FILLE DES TROGLODYTES. . . . .	309
III. — L'ÉCOLE BUISSONNIÈRE. . . . .	315
IV. — MADAME LAROQUE. . . . .	331
V. — MONSIEUR DUBOIS. . . . .	337
VI. — LA BIFURCATION. . . . .	345
VII. — MOURON POUR-LES-PETITS-OISEAUX . . . . .	357
VIII. — ROMANTISME . . . . .	373
IX. — PRESTIGES. . . . .	383

# TABLE

X. — VAINES AMITIÉS . . . . .	395
XI. — ÉGLÉ . . . . .	405
XII. — BACCALAURÉAT . . . . .	411
XIII. — COMMENT JE DEVINS ACADÉMICIEN . . . . .	417
XIV. — DERNIÈRE JOURNÉE DE COLLÈGE . . . . .	427
XV. — LE CHOIX D'UNE CARRIÈRE . . . . .	431
XVI. — MONSIEUR INGRES . . . . .	445
XVII. — L'APPARTEMENT DE MONSIEUR DUBOIS . . . . .	449
XVIII. — IL N'EST SI BELLE ROSE . . . . .	463
XIX. — LES TAQUINERIES DE MONSIEUR DUBOIS . . . . .	469
XX. — APOLOGIE DE LA GUERRE . . . . .	473
XXI. — RÉFLEXIONS SUR LE BONHEUR . . . . .	479
XXII. — MON PARRAIN . . . . .	485
XXIII. — DIVAGATIONS . . . . .	495
XXIV. — PHILIPPINE GOBELIN . . . . .	501
XXV. — LE CHEMIN DE BAGDAD . . . . .	509
XXVI. — LA DOULEUR DE PHILIPPINE GOBELIN . . . . .	517
XXVII. — MARIE BAGRATION . . . . .	525
XXVIII. — « N'ÉCRIS PAS » . . . . .	537
XXIX. — LE THÉÂTRE DES MUSES . . . . .	547
XXX. — LE BONHEUR DE NAITRE PAUVRE . . . . .	557
POSTFACE . . . . .	559

NOTICES BIBLIOGRAPHIQUES . . . . .	565
------------------------------------	-----

